



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



32101 063571614



515
932
86
v. 33

Library of



Princeton University.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877.)

TOME XXXIII

1894



VENDOME
TYPOGRAPHIE LEMERCIER. — HUET, SUCCESSEUR
1894

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMMOIS

33^e ANNÉE — 1^{er} TRIMESTRE —

JANVIER 1894

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois s'est réunie en Assemblée générale le jeudi 11 janvier 1894, à deux heures.

Etaient présents :

MM. de Saint-Venant, vice-président ; Nouel, secrétaire ; de Trémault, trésorier ; Rabouin, bibliothécaire-archiviste ; Renault, conservateur du Musée ; Isnard, Letessier, Louis de Lavau, membres du Bureau ;

Et MM. l'abbé Augereau, l'abbé Blanchard, Bravet, Champelaudier,

XXXIII

1

1515
.932
.86

(RECAP)

469625

Couvelaire, Duriez, Froidevaux, l'abbé Haugou, Lemer cier, Lemoine, Renou-Soye, de Sachy, de La Serre.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau depuis la séance d'octobre 1893.

Ce sont :

MM. le vicomte Georges de Massol, au château des Mussets, Busloup ;
Couvelaire, professeur de seconde au Lycée de Vendôme ;
Le comte Pierre de Beaumont, lieutenant au 7^e chasseurs à Vendôme ;
L. de Launay, ingénieur des mines à Paris ;
Marcel Monmarché, attaché à la maison Hachette à Paris ;
Le comte de Gouvello, capitaine au 54^e d'infanterie à Compiègne ;
Henri Derouin, secrétaire général de l'Assistance publique à Paris.

M. le Président invite M. le Trésorier à présenter les comptes de l'exercice 1893 et le projet de budget pour 1894.

COMPTE DES RECETTES ET DES DÉPENSES

Pour l'année 1893

RECETTES

Solde en caisse au 1^{er} janvier 1893..... 496 25

RECETTES ORDINAIRES

5 cotisations arriérées de 1892.....	30	»
274 cotisations de 1893.....	1.644	»
Arrérages de rentes 3 %.....	15	»
<i>A reporter.....</i>	<i>2.185</i>	<i>25</i>

	<i>Report</i> . . .	2.185	25
Vente du <i>Bulletin</i>		42	90
Diplômes		5	»
Recette accidentelles		38	91
Subvention du département		300	»
		2.572	06

RECETTES EXTRAORDINAIRES

Legs de M. Demersay	539	50	} 4.239 50
Encouragement du Ministère	600	»	
Don d'un anonyme	100	»	
		3.811	56

RECETTES SPÉCIALES

Au titre du Cartulaire de Marmoutier	277	94	} 504 49
— — de la Trinité	226	25	
TOTAL GÉNÉRAL DES RECETTES	4.315	75	

DÉPENSES

Restes à payer de 1892	62	15
Frais d'administration	253	50
<i>Bulletin</i> , impression	1.243	60
— brochage	112	50
— planches	71	40
Bibliothèque	72	40
Fouilles et recherches	6	»
Dépenses imprévues	25	»
	1.846	55

DÉPENSES SPÉCIALES

Au titre du Cartulaire de Marmoutier	499	25	} 2.406 15
— — de la Trinité	1.606	90	
TOTAL GÉNÉRAL DES DÉPENSES	3.952	70	

BALANCE

Montant des Recettes	4.315	75
— des Dépenses	3.952	70
SOLDE EN CAISSE AU 31 DÉCEMBRE 1893	363	05

A la suite de cette lecture, M. le Président demande si quelqu'un a des observations à faire. L'assemblée adopte ces comptes et en donne décharge à M. le Trésorier. Celui-ci donne ensuite lecture du Budget de 1894.

BUDGET DE 1894

Avoir de la Société

Titre de rentes 3 % rapportant.....	15	»
Capitaux en dépôt à la Caisse d'Epargne au 1 ^{er} janvier 1894.	1.399	74
Intérêts de 1893 capitalisés.....	56	02
TOTAL des capitaux déposés au 1^{er} janvier.....	1.470	76

RECETTES

Solde en caisse au 1 ^{er} janvier 1894.....	363	05
--	-----	----

Restes à recouvrer :

1 ^o Solde du compte de M. l'abbé Métais.....	72	25	}	116	25
2 ^o 4 exemplaires du Cartulaire de la Trinité...	32	»			
3 ^o 2 — — — de Marmoutier.	12	»			
3 cotisations arriérées de 1893.....	18	»			
275 cotisations de 1894.....	1.650	»			
Arrérages de rente 3 %.....	15	»			
Vente du <i>Bulletin</i>	5	»			
Diplômes.....	5	»			
Recettes accidentelles.....	10	»			
Vente d'exemplaires des Cartulaires.....	20	»			
Subvention du Département.....	300	»			
Encouragement du Ministère.....	1.000	»			
	3.502	30			

DÉPENSES

Restes à payer de 1893 :

Solde du compte Durand. — Impression du 1 ^{er} volume du		
Cartulaire de la Trinité.....	345	»
Frais d'administration.....	250	»
<i>Bulletin</i>	1.500	»
Planches.....	50	»
Bibliothèque.....	100	»
Fouilles.....	50	»
Dépenses imprévues.....	25	»
Reproduction des peintures de l'église de Saint-Jacques...	150	»
Impression du 2 ^e volume du Cartulaire de la Trinité....	1.000	»
	3.470	»

BALANCE

Recettes.....	3.502	30
Dépenses.....	3.470	»
EXCÉDANT DE RECETTES.....	32	30

Ce budget mis aux voix est adopté à l'unanimité.

BIBLIOGRAPHIE

M. le Bibliothécaire-archiviste fait connaître les ouvrages entrés à la bibliothèque depuis la séance d'octobre 1893.

NOUS AVONS REÇU :

I. — DONS DES AUTEURS ET AUTRES :

1^o *Denier de Guy de Châtillon*, comte de Blois, par M. le baron d'Amécourt.

2^o *Le Collège de Vendôme, 1813 à 1818*. — Extraits des mémoires de M. Edouard de Vasson, publiés par M. H. Derouin, président de l'Association des anciens élèves du Collège et du Lycée de Vendôme.

On trouve, dans cette brochure, la relation de faits qui intéresseront les amis du collège et du lycée de Vendôme ; on y lit aussi des

renseignements sur les mœurs, le régime et l'enseignement classique alors en vigueur. Que de changements depuis le commencement du siècle ! Ainsi, pour ne citer qu'un point qui a maintenant une grande importance dans la vie scolaire, il était dit dans le règlement : « Les élèves ne sortent point en ville et les parents sont priés de ne point appeler à eux leurs enfants, même en temps de vacances ».

A côté de détails sur les professeurs et sur la vie intérieure du collège, sont relatés des événements historiques, qui eurent lieu à Vendôme ; l'invasion de 1814 et le passage de l'impératrice Marie-Louise.

M. Derouin a rattaché par de courtes et intéressantes explications les extraits des mémoires de M. de Vasson.

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE :

Journal des Savants, novembre et décembre 1893.

Annales du Musée Guimet Tome XXV*.

Revue des Travaux Scientifiques, nos 7, 8, 9 de 1893.

Album de Statistique Graphique, années 1888 et 1889.

Romania, octobre 1893.

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — ECHANGES.

1^o *Société des Antiquaires de l'Ouest*, Bulletin du 4^e trimestre 1893.

2^o *Bulletin de la Commission Historique et Archéologique de la Mayenne*, 1^{er} trimestre 1894.

3^o *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne*, année 1893.

4^o *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, 1892-1893.

5^o *Inventaires de l'hôtel de Rambouillet à Paris en 1652, 1666 et 1671*, publiés par la Société Archéologique de Rambouillet.

6^o *Bulletin d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie Religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble*, année 1893.

7^o *Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 15 septembre, 15 octobre et 15 novembre 1893.

8^o *Analecta Bollandiana*, tome XII, fascicule IV.

9^o *Bulletin de la Société Archéologique de Béziers (Hérault)*, tome XVI, 1893.

10^o *Bulletin Monumental*, 1893, n^o 5.

11^o *Mémoires de la Société Archéologique de Touraine*, tome XXXVIII, suite et fin du *Cartulaire de l'Archevêché de Tours*.

12^o *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, octobre 1893.

13^e *Société de Borda, Dax (Landes)*, 4^e trimestre 1893.

14^e *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France*, séance du 11 avril 1893 au 11 juillet 1893.

15^es *Comité Archéologique de Senlis*, tome XII, 1892.

16^e *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, 2^e fascicule, 1893-1894.

IV. — ACQUISITIONS ET ABONNEMENTS :

1^o *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*.

Ce volume contient le *Cartulaire Saintongeais de la Trinité de Vendôme*, par M. l'abbé Ch. Métais, notre collègue. On y trouve des renseignements très intéressants sur l'importance des biens que notre abbaye possédait dans la Saintonge et le Poitou ainsi que sur l'administration de ces possessions éloignées et sur les rapports qui existaient entre l'abbaye et les prieurés de ces provinces.

Le Loir-et-Cher historique et archéologique, 15 décembre 1893 et 15 janvier 1894. On y lit une étude sur la paroisse de Lancosme et son prieuré qui dépendait de l'abbaye de la Trinité.

M. Nouel, secrétaire, lit le discours suivant au nom de M. de Rochambeau, président sortant :

« MESSIEURS,

« Vous avez su gré à vos concitoyens de fonder notre Société et à quelques-uns vous avez témoigné votre confiance en les appelant à votre tête.

« Plusieurs fois, vous m'avez fait cet honneur et, en quittant ce fauteuil, il me reste au cœur un sentiment de vive gratitude envers les collègues qui ont tenu compte de ma bonne volonté, de mon amour pour ce beau pays si digne de nos sympathies, envers les membres du bureau dont le concours m'a été si précieux.

« Il y a, parmi eux, des fonctionnaires aussi savants que modestes sans lesquels la société ne marcherait pas et, je n'ai pas besoin de les nommer ; leurs fonctions heureusement renouvelables sont pour nous une garantie pour l'avenir. Avec eux, un président peut encourager tranquillement toutes les initiatives, il est toujours sûr d'avoir à ses côtés des ouvriers habiles de la dernière comme de la première heure.

« Il y a 3 ans, nous commençons ensemble cette période ; ces 3 ans ont passé comme une ombre : je n'ai pas la prétention de

vous énumérer les travaux auxquels nous les avons employés, il nous suffira d'y jeter un rapide coup d'œil.

« L'âge de pierre a chez nous de fidèles explorateurs; MM. Couette, Rabouin et de Saint-Venant vous ont dépeint les dolmens de Fontaine et de la Taudière, le menhir de Landes et son curieux atelier.

« MM. Malardier et Alexandre ont étudié fructueusement les archives des communes.

« Les monuments et les sépultures des différents âges qui constituent l'Archéologie proprement dite nous ont occupés et ont enrichi les collections du Musée.

« Je ne vous parlerai pas du Cimetière franc-mérovingien de la Colombe, des fouilles de l'église d'Artins, de celles de la place Saint-Martin de Vendôme, de celles de la Trinité: je veux pourtant attirer votre attention sur la manière dont M. Renault, le conservateur du Musée, en a rendu compte; la précision et l'intelligence, dont il a fait preuve dans cette description, révèlent un observateur d'avenir et des plus sérieux.

« Les églises nous ont fourni une autre branche d'étude qui a été un événement et met notre pays en évidence comme un remarquable centre d'école; nous voulons parler des peintures à fresque de la Vallée du Loir. MM. l'abbé Haugou et Laffillée, architecte des monuments historiques, nous les ont révélées avec un talent consommé; pénétrés de l'importance des découvertes de Saint-Jacques-des-Guérets, nous nous sommes occupés de les vulgariser et, dans quelques mois, les splendides aquarelles de M. Laffillée orneront les murs du Musée.

« Plus tard, Saint-Gilles de Montoire et bien d'autres encore compléteront la série des matériaux de cette école.

« L'histoire trouve toujours dans notre Bulletin quelques épaves qui l'enrichissent de faits nouveaux et puisés aux sources les plus certaines et les plus inédites.

« Le Perche a chez nous ses chroniqueurs attitrés; il n'a plus de secrets pour MM. les abbés Chambois et Chéramy.

« Le Vendomois en général a, dans l'abbé Métais, un laborieux explorateur qui publie en ce moment, sous vos auspices, une œuvre magistrale: *Le Cartulaire de la Trinité de Vendôme* lequel a suivi de près le *Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois* publié par un fervent imitateur des Bénédictins, M. de Trémault.

« Nous nous reprocherions de ne pas dire un mot des travaux aussi variés que savants d'un jeune professeur d'histoire qu'un

heureux hazard nous a amené et que, malheureusement pour nous, son talent ne tardera pas à nous enlever, M. Froidevaux.

« Nous terminerons ce résumé par la mention d'un travail fort important sur la Vieille Sologne militaire et ses fortifications par M^r Julien de Saint-Venant; vous l'avez applaudi et vous serez de mon avis si je vous le signale comme une des études qui font le plus apprécier notre Bulletin.

« Voilà où nous en sommes et en souhaitant la bienvenue à mon successeur, je ne puis que me féliciter de confier les destinées de la Société à des mains si bien préparées pour en recevoir la charge.

« Il y a trente ans, M. de Saint-Venant, son savant et vénéré père, nous faisait l'honneur de nous présider; aujourd'hui ses fils sont de nos plus sérieux et infatigables travailleurs et nul n'était plus digne d'occuper ce siège que celui que vous y avez placé.

« Je voudrais terminer ici ce discours, mais je dois me conformer à un pieux usage qui veut que la Société donne, par la voix de son président, un souvenir à ses membres défunts.

« Nos pertes sont nombreuses; nous vous rappelons M. le docteur Alfred Demersay, frère d'une ancienne Vendomoise M^e Fougereux et ami de plusieurs de nos collègues. Il a légué à la Société une somme de 500 francs qui a servi de premier à compte pour payer le Cartulaire de la Trinité; il habitait Châtillon-sur-Loing (Loiret).

« M. Camille Roger, allié à une vieille famille Vendomoise et dont le fils perpétue les bonnes traditions paternelles; M. Soudée, ancien secrétaire de la Société; M. Gervais Launay. Celui-là fut un de nos principaux fondateurs, il a été pendant près d'un siècle la tradition vivante du Vendomois et ils commencent à se faire rares ceux qui se souviennent des intéressantes causeries du temps passé dans l'atelier de cet aimable vieillard.

« Nous devons encore citer M. Tessier de Montoire dont le fils est professeur de faculté, MM. Lefebvre-Martellière, Brossier président de la Société de Châteaudun, Anselme-Jourdain, Auguste Lemer cier qui imprimé nos Bulletins pendant bien des années; M. Adrien de Lavau un des fidèles de la fondation; MM. Henri de Brunier, Rivain, Bourdilleau de Lavardin, Laurent-Neilz, le général Paulze d'Ivoy, M. Dujardin-Beaumetz, M. Louis Lucas, enfin M. Rousse et M^e Arnoult dont les tombes sont à peine fermées.

« Tous ces vides sont-ils comblés par de nouveaux adhérents ; j'en doute et le chiffre de 300 que nous ambitionnions jadis est encore l'objet de nos poursuites.

« Faisons donc une active propagande pour augmenter l'effectif de la Société et, en attendant, consolons-nous en nous disant, Messieurs, qu'avec des collègues aussi éclairés que vous l'êtes, la qualité remplace la quantité.

Il est procédé à l'installation des membres du Bureau, nommés à la séance générale d'octobre 1893, ce sont : MM. de Saint-Venant, *président* ; de Trémault, *trésorier* ; Letessier et Louis de Lavau.

M. de Saint-Venant, en prenant place au fauteuil de la présidence, prononce le discours suivant :

« MESSIEURS,

« Je suis véritablement confus de l'honneur que vous me faites en m'appelant à la présidence de notre Société, alors que tant d'autres plus dignes s'offraient à vos suffrages, surtout lorsque je vois combien peu de titres j'apporte pour justifier votre choix.

« Les encouragements de collègues bienveillants m'ont engagé à accepter cette charge qui m'effraierait considérablement si je ne voyais ici présents au bureau des hommes de vrai savoir et de grande expérience, habitués depuis nombre d'années à nous conduire avec succès. Ils l'ont même fait jusqu'à présent avec tant de sagesse, qu'avec eux seuls, et sans président, la société, je pense, prospérerait encore.

« Dans ces conditions, mon rôle me paraîtra moins laborieux, et nous n'aurons qu'à continuer les traditions excellentes suivies jusqu'à ce jour.

« Ainsi que vient de nous le dire notre excellent président sortant, vous avez déjà vu paraître, sous le nom d'un de nos plus savants collègues le Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois. Un autre cartulaire plus considérable encore est en voie de publication. A ce dernier s'attache le nom d'un autre collègue qu'on est tenté d'appeler *dom Metais* tant sa puissance de travail rappelle celle, bien connue des Bénédictins. Sans leur aide à tous deux, et celle encore d'autres travailleurs dont le rôle pus modeste mais non moins utile, ne peut-être passé sous silence (je veux parler de MM. Colas et Rabouin qui se sont voués à la tâche laborieuse d'éta-

blir les tables de matières de ces importants ouvrages), nous n'aurions pas osé entreprendre la tâche immense d'assembler les nombreuses chartes éparses, sorties du grand monastère de la Trinité de Vendôme.

« Avec leur concours, dans deux ans, trois ans au plus nous aurons mis au jour le monument le plus important de l'histoire de notre pays au moyen âge. A supposer que notre Société n'eût publié que ces deux ouvrages, elle aurait déjà bien mérité du monde savant ; et, par la lecture de notre bulletin, vous savez tous qu'elle a d'autres fleurons à sa couronne.

« Une fois ces travaux considérables menés à bonne fin, il nous faudra chercher dans les archives où elles se trouvent peut-être éparses, les vieilles chartes des abbayes secondaires du Vendomois : *Saint-Georges des Bois, l'Etoile, la Virginité*, et les diverses commanderies répandues sur notre territoire.

« Nous aurons alors des documents suffisants pour nous permettre, sinon de refaire l'histoire de notre pays en ces temps reculés (elle a été trop bien faite pour qu'on ait aujourd'hui pareille idée), du moins de rectifier certains faits erronés ou restés douteux.

« Le président auquel je succède ici sans avoir la prétention de le remplacer, a depuis bien longtemps dirigé nos travaux dans une voie toujours féconde en découvertes intéressantes. Plus que personne, il a étudié dans ses détails notre histoire locale ; il a fait la lumière sur des choses oubliées ou méconnues ; il a mis en évidence des hommes nés ou ayant résidé dans notre pays dont le souvenir lui a paru digne d'être conservé. De la sorte il a formé un vrai musée d'illustrations Vendomoises ; il a fait paraître sur notre pays bien d'autres ouvrages, et présentement encore nous attendons avec impatience son second tome du *Vendomois (épigraphe et iconographie)*. Le succès du premier volume, nous fait bien augurer de l'intérêt du second.

« Après ces travaux et d'autres encore, publiés dans notre bulletin, il semblerait que tout a été dit sur notre pays et son histoire ancienne. Il s'en faut bien pourtant. En fouillant dans les vieux papiers des mairies, dans les dossiers des fabriques déposés généralement aux archives de la préfecture, en cherchant dans les chartiers des châteaux, on découvrira encore nombre de faits locaux qui pourront donner lieu à des notices intéressantes sur l'histoire de chaque paroisse, et l'on amassera ainsi des matériaux pour un dictionnaire topographique et historique du Vendomois. M. Célestin Port pour le Maine-et-Loire et

aussi M. Carré de Busserolles pour l'Indre-et-Loire nous en ont laissé d'excellents modèles. Il nous faudra tâcher de les imiter. C'est là un grand travail pour lequel nous aurons besoin du concours de tous, et en particulier de MM. les desservants des paroisses, les instituteurs et aussi les notaires de l'arrondissement.

« Mais, si la connaissance de l'histoire locale doit être le but principal de nos recherches, il s'en faut bien qu'il soit le seul. Nous continuerons à demander à ceux de nos collègues en résidence dans le département, même ailleurs, des travaux sur l'histoire, la géographie, les sciences; nous rechercherons encore les articles littéraires que d'aimables correspondants voudront bien nous communiquer, et nous nous efforcerons de toujours justifier ainsi notre titre de *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois*.

Le Bureau pour l'année 1894 est ainsi composé :

MM. de Saint-Venant, <i>président</i> ;	
Isnard, <i>vice-président</i> ;	
Nouel, <i>secrétaire</i> ;	
de Trémault, <i>trésorier</i> ;	
Rabouin, <i>bibliothécaire-archiviste</i> ;	
Renault, <i>conservateur du Musée</i> ;	
l'abbé de Préville,	 membres.
E. Charpentier,	
Lemercier,	
Colas,	
Louis de Lavau,	
Letessier,	

A PROPOS D'INVENTAIRES MOBILIERS

DANS QUELQUES CHATEAUX DU PERCHE

Aux XVI^e et XVII^e siècles

Par M. de SAINT-VENANT

M. l'abbé Blanchard, il y a quelques mois, a bien voulu me communiquer la copie faite par lui d'inventaires mobiliers dans les châteaux du Perche, il y a 250 et 300 ans.

L'espoir d'y découvrir quelques uns des secrets de l'existence intime des gentilshommes d'autrefois m'a fait lire ces inventaires avec curiosité. Ce n'est pas que ces pièces soient rares ; on en a dans les archives des châteaux d'assez nombreux exemplaires datés de temps plus reculés encore. Mais ici nous avons affaire à des familles du sol dont les traces se retrouvent dans nos histoires locales, dont on suit la filiation jusqu'à la fin du siècle dernier sur les registres de nos paroisses. Ce sont donc bien des compatriotes. Leurs noms ont disparu du pays, il est vrai ; quelques-uns paraissent même éteints, mais leur descendance par les femmes se rencontre un peu partout.

Ces familles habitaient des châteaux encore occupés aujourd'hui. Il y a donc là autre chose que le simple intérêt attaché à l'histoire d'autrefois.

*
* *

Au xvr^e siècle, les vieilles forteresses féodales étaient pour la plupart démantelées ; éteintes aussi les familles

qui avaient illustré leurs vieux noms. Je parle au moins pour nos contrées. Impossible, ou du moins très difficile, faute de documents, de pénétrer dans la vie intime de ces barons féodaux dont les tours en ruine attestent encore aujourd'hui la puissance. A l'époque dont nous nous occupons, Vendôme était aux Bourbons, de même Mondoubleau, Lavardin et Montoire. C'est à un Bourbon, grand-père d'Henri IV qu'on avait dû la reconstruction de Lavardin. Il allait ainsi nous laisser le monument le plus pittoresque de nos contrées. Quant aux vieux sires de Fréteval, leur famille avait disparu. Ce n'est pas qu'elle eût cessé de se reproduire, et que les mâles n'eussent point fait souche ; mais, dépourvus de noms patronymiques, ils se perdaient dans les familles dont ils prenaient le nom en épousant leurs héritières. De là, pour l'historien, la quasi-impossibilité de retrouver leur filiation à partir de la fin du ^{xiii}e siècle. Et leur vieille forteresse au ^{xvi}e siècle était aux Longueville, seigneurs de Dunois (1).

A défaut donc de ces hauts barons dont le nom lui-même avait souvent disparu, il s'était formé une noblesse militaire, disséminée dans les campagnes, abritée derrière les murs de châteaux non certes aussi formidables que les vieilles tours d'autrefois entourées de leur multiple enceinte, mais rendus plus habitables par les nécessités nouvelles d'une existence déjà transformée. Ces châteaux étaient mis à l'abri des coups de mains

(1) Voir Abbé Métais, Cartulaire blésois de Marmoutier, introduction, page XC. M^r l'abbé Métais, depuis la publication de son Cartulaire, a eu l'occasion de rencontrer des descendants (par les mâles) de ces anciens seigneurs de Fréteval et de Meslay, vidames de Chartres. Sous le nom de *De Chartres*, ils occupent, dans le pays chartrain, de modestes positions de cultivateurs. Leurs papiers, paraît-il, sont suffisamment en règle pour justifier leur illustre origine qu'ils n'ignorent aucunement. Le fait est assez curieux pour qu'on le signale ici.

par des fossés et des murs parfois très forts construits avec l'autorisation des seigneurs suzerains.

Ces familles, ainsi établies, représentaient la postérité des chevaliers du moyen âge, ceux-là dont le patrimoine s'était constitué sous la domination féodale des hauts barons. Pour la plupart descendants des varlets, écuyers et hommes d'armes, chefs militaires des grands seigneurs féodaux. Ces chevaliers étaient parfois issus de leur famille même, cadets de leur maison, trop souvent leurs bâtards, pourvus par eux comme récompense de domaines héréditaires d'importance secondaire. Ces domaines, enclavés dans le ressort féodal de la tour où dominait le suzerain, obligeaient leurs possesseurs à lui payer la redevance seigneuriale dont le poids, généralement léger, suffisait simplement à en indiquer l'origine.

Ainsi se forma cette noblesse campagnarde et guerrière qui devait fournir aux Valois leurs varlets (1), leurs écuyers, aux Bourbons leurs officiers des gardes, leurs meilleurs capitaines, puis, pour le malheur de la noblesse elle-même, les personnages brillants et débauchés de leur cour.

A cette vieille noblesse, dont l'origine se perd dans la nuit féodale, petit à petit, dans le cours des âges, une autre était venue s'adjoindre formée dans les bonnes villes, éclore dans les magistratures, apportant à la première et plus ancienne en date l'appoint de fortunes souvent plus grandes, d'esprits plus cultivés. Et ces

(1) De ce mot *varlet* on a fait *valet* et ce dernier terme est devenu synonyme de *laquais*; mais, entre le varlet d'autrefois et le valet d'aujourd'hui, il y a toute la différence qui sépare le *page* du *groom*, et le jeune officier de cavalerie du vulgaire palefrenier. Nous voyons comme type du varlet Lahire et ses compagnons du jeu de cartes. Tous étaient serviteurs et capitaines de nos rois.

racés réunies formaient alors dans nos campagnes un réseau de familles peu nombreuses, unies entre elles par les liens du sang, abritant dans leurs manoirs entourés de douves de fortes et saines traditions héritées des ancêtres, admirablement faites enfin pour inspirer le respect des populations rurales.

Mais les guerres de religion suscitant entre ces gentilshommes de violentes rivalités, et des querelles sanglantes devaient porter un premier coup à leur prestige.

A ces familles se rapportent donc les inventaires susdits que nous allons analyser.

Ces documents ne fournissent pas à notre curiosité l'appât puissant un instant espéré ; mais, tels qu'ils sont, pourtant, ils nous donnent des détails intéressants et que nous ne pouvons dédaigner.

*
* *

La première pièce est en date du 15 juillet 1551. Elle a pour objet l'inventaire du mobilier garnissant le château de Souday qui fut depuis réuni à la Cour de Souday (1). Cet inventaire fait « à la requête de noble homme François de Marescot, escuyer, sieur de Chaslay (2), au nom et comme tuteur de Martin de Marescot, enfant mineur de défunt Jacques de Marescot, écuyer, sieur de Souday et de demoiselle Marie de la Mothe. »

Veut-on savoir par exemple de quoi se composait le mobilier d'une cuisine du xvi^e siècle dans un château percheron, on n'a qu'à lire ce qui suit : « Quatre poisles à

(1) Ce château de Souday établi dans le bourg a donc disparu. La Cour de Souday appartient à la Ctesse de Solages, née de Courtarvel.

(2) Chaslay, château commune de Saint-Quentin, canton de Montoire, appartenait, au commencement du siècle, au général de Marescot, est maintenant à ses petits-neveux.

queue avec un poeslon à queue. — Trois pelles à feu, un paire de thenailles (1) et une fourchette (2). — Trois mortiers de fonte et un pilon de fer. — Deux crémaillères et un lamperon de fer pendu en ladite cuisine. — Trois chaulderons de fonte dont l'un est percé. — Un couvercle à faire cuire poires. — Dix verges de fer servant aux rideaux des lits. — Dix pots de fonte tant grands, moyens que petits dont il y en a trois qui ont les pieds rompus et un qui n'a point d'anse. Dix chaulderons d'arain, tant grands, moyens que petits. — Ung bassin à laver les mains. — Deux aultres bassins à barbe. — Trois casses (3) de fer, desquelles il y en a deux rhabillées et deux cuillères de fer. — Quatre couvercles de fer à couvrir pots. — Deux grilles. — Un merq à merquier la vesselle d'estaing (4). — Deux coquemars (5) d'arain à faire chauffer eaux. — Quatre broches et deux rostissouers de fer. — Quatre poisles rondes d'arain dont il y en a deux grandes et deux moyennes. — Sept chandelliers de cuyvre, deux autres petits chandelliers de cuyvre dont l'ung sert à mettre une lampe et l'autre a le pied rompu avec deux aultres chandelliers d'estain dont l'un a la bobèche rompue ou fondue. — Une cuvette de cuyvre. — Une bassinouere à bassiner les lits. — Une paire de grésillons (6). — Un dressouer ou aurmoire auquel il y a trois fenêtres fermant à clef. » — Voilà pour la cuisine.

A-t-on curiosité de connaître le reste, on n'a qu'à suivre. En dehors de la cuisine, tout est inventorié

(1) Sorte de pincettes.

(2) Petite fourche à attiser le feu.

(3) Poelon à longue queue.

(4) Poinçon à marquer.

(5) Pot à anse pour faire bouillir l'eau.

(6) Petits grils.

pêle-mêle. Nous le donnons en bloc : « Onze tables, compris une table ronde garnie de trétaulx. — Huit grands bancs. — Pour les chaires (1), il y en a huit presque neufves et deux rompues et six aultres vieilles telles quelles. — Puis huit coffres et deux huches fermans à clef dont trois petits coffres. — Une autre armoire, trois mets et six coffres de bahut. — Dix-sept charlits dont deux ouvrés et deux couchettes roulées (2).

Nous passons les couchettes, draps et linges dont la nomenclature fatiguerait, et nous arrivons à la « vesselle d'estaing ».

« Une douzaine et demie de grands plats d'estaing presque neufs. — Seize aultres plats de vieil estaing. — Une douzaine d'escuelles presque neufves et seize aultres qui ont servi. — Quinze demi-plats, tant vieux que neufs. — Deux douzaines d'assiettes et cinq autres vieilles, quatre salières. — Un gobelet (3), une buye (4), un bassin, trois esguières, deux coquemarts servant aux chambres, trois quartes (5) et un flacon, quatre pintes, quatre petits pots ronds servant aux collations, quatre petites chopines (6), un moulardier et une petite escuelle à oreilles. — Une chapelle de plomb à faire des eaux (7) telle quelle. »

Tout cela est rangé dans la « vesselle d'estaing ».

Voici maintenant la tapisserie : « D'abord neuf pièces de tapisserie, deux tapis noirs et deux autres tapis

(1) Chaises. Il y avait des chaises à bras, qui sont nos modernes fauteuils.

(2) Couchettes à roulettes.

(3) C'est le seul vase à boire révélé par l'inventaire.

(4) Buye, ou buire, vase à contenir de l'eau, d'où vient burette.

(5) La quarte était une sorte de mesure à liqueur.

(6) Ces chopines servaient évidemment de verres à boire.

(7) Alambic à distiller.

verts. — Ung tapis ouvré servant à buffet. — Deux tabourets à ouvraige. — Deux carreaux aussi à ouvraige. »

Il n'est pas question de tapisseries garnissant les murs. Vient ensuite « une table à jouer aux dames ».

Enfin la vaisselle d'argent : « Vingt-trois cuillers d'argent estant en deux estuis de cuir. — Deux coupes d'argent dorées par les bords. — Deux salières d'argent avec les couvercles dessus garnis d'étuis de cuir. — Une esguière d'argent. — Une montre de cuyvre dorée estant dans un estuit de cuyvre. »

Nous passons les meubles de la chapelle qui ne diffèrent pas beaucoup de ceux d'une église d'aujourd'hui.

Notons quelques ustensiles de chasse : « Trois panneaux à prendre *congnins* (1); quatre autres grands à prendre grosses bêtes. »

Puis divers instruments, fûts, cuiviers, etc.

Les harnais : « Une selle à cheval à la monteure armée. — Trois vieux harnais à cheval de velours tout pelli garni de poitralz. » Enfin les armes : « D'abord une arquebuste à rouet; une espée à deux mains; une vieille hallebarde; cinq arbalestes et un bandaige (2) seulement; un vieil collet d'escaille. »

Ensuite les habillements : « Ung pourpoint de satin cramoisy rayé d'or; deux haut de chausses (3), l'un de velours noir et l'autre de velours rouge cramoisy accoustré de tresse d'or; une paire de chausses d'estamet blanc. — Un collet de maroquin blanc bandé de velours vert. — Une robe de sergette grise fourrée telle quelle et de petite valeur. — Une fourrure de grand-robe d'agneaux blanc, parée de martres. »

(1) Lapins.

(2) C'est-à-dire un seul bandage pour cinq arbalètes.

(3) Culottes.

Tel est, sommairement, l'inventaire d'un château de moyenne importance au xvi^e siècle. On voit quelle simplicité présidait à la vie de ses habitants. Là, point de luxe, point de meubles inutiles ; rien que ce qui était strictement nécessaire à la vie.

La nomenclature des ustensilés culinaires donne l'idée d'une cuisine sommaire dont les instruments servaient à une alimentation plus abondante que délicate ; et cet étalage de chaudrons fait penser au nombre de pots de confitures et de conserves que les vieux châteaux avaient rendus légendaires.

Pour toute la maison, seize chaires (chaises), dont deux rompues encore, et c'est tout..... en regard de dix-sept lits ! On est un peu étonné devant le manque de confortable qui devait résulter de cette disproportion. C'était un temps où l'on ne s'asseyait guère.

Mais, ce dont l'absence est visible, ce sont d'abord les vases à boire (un seul gobelet) et ensuite et par dessus tout, la *fourchette* ! Vingt-trois cuillers et pas une fourchette ! Voilà qui est fait pour dérouter nos habitudes modernes. L'image d'un repas où les verres et les fourchettes manquent vous laisse pensifs. Et cependant on buvait, certes, et ferme encore ! Et les *rostis-souers* et les *grils* nous prouvent bien qu'on mangeait des viandes grillées et rôties pour lesquelles les rasades étaient nécessaires. Il fallait donc, on rougit en y pensant, que les belles dames du temps se servissent pour manger de l'instrument que Dieu nous a donné en naissant, baptisé par le vulgaire du nom de *Fourchette du Père Adam* !

La fourchette était à peu près inconnue en province au xvi^e siècle. Elle avait pourtant fait son apparition dès le xiv^e siècle en Italie, et Henri III l'avait introduite à la Cour à son retour de Pologne, parce qu'à

Venise, où le doge l'avait reçu, il avait été charmé de l'utilité de l'instrument. Mais ce n'est guère qu'au commencement du xvii^e siècle que les provinces et les châteaux, en France, commencèrent à s'en servir.

Dans notre inventaire, point davantage de couteaux de table. Mais ici, l'instrument étant indispensable, il faut croire, ou bien qu'il a été passé sous silence ou bien que les convives suppléaient à son absence par l'inévitable couteau de poche dont le rôle est encore si grand chez les paysans et chez les soldats de nos jours.

Ainsi donc, il faut nous figurer un repas de ce temps-là sans fourchettes, sans couteaux de table, et, pour boire, un ou deux brocs circulant autour de la table et passant successivement aux lèvres de chaque convive. Quel tableau ! Et cette époque, pourtant, était plus loin de l'an 1000 qu'elle n'est éloignée de nous (1) !

*
* *

Des autres inventaires que nous avons à parcourir, le premier est de 43 ans plus jeune, en date du 28 décembre 1594, dressé « au château de Méréglise (2), par suite du décès de dame Renée de Gruel, veuve de Messire Jacques de Commargon, à la requête de Messire Jehan de Commargon (3) (probablement fils de la défunte), chevalier, seigneur de Méréglise, y demeu-

(1) Voir le numéro de juin 1893 de la Revue des Deux-Mondes qui a paru au moment même ou s'élaborait cette petite notice et a jeté un jour lumineux sur la question des fourchettes dans un article de M. Bonaffé intitulé : *Les Livres de civilité*.

(2) Méréglise paroisse, aujourd'hui commune du canton d'Illiers (Eure-et-Loir). Méréglise est comprise dans le Perche. On peut dire du reste que, dans l'Eure-et-Loir et le Loir-et-Cher, tout ce qui est sur la rive droite du Loir est dans le Perche.

(3) Les Commargon étaient d'une vieille famille percheronne qui paraît éteinte aujourd'hui (?)

rant, et de Messire Jacques de Vendomois (1), seigneur d'Alleray, Souday et la Bissonnière; et fait en présence de Jacques de Lorville (2) escuier, sieur dudit lieu, demeurant à Ermenonville-la-Petite (3), et Anthoine des Marais escuier sieur de Beauregard (4), et aussi Michel de la Mothe (5) escuier sieur dudit lieu qui ont signé, fors le sieur de Beauregard qui a déclaré ne savoir signer. » (6)

La défunte avait été « dame de la Rayne mère du Roy (7), et gouvernante de ses filles d'honneur ». Elle avait donc vécu dans la petite cour du château de Vendôme, et son inventaire doit se ressentir de ce frottement au monde des courtisans. Car, si austère qu'ait été cette cour de la reine de Navarre, elle n'avait pu manquer de subir le reflet des élégances du temps. Et pourtant, dans cet inventaire, c'est à peine si les meubles diffèrent, de ce que nous les avons vus au château de Souday quarante ans auparavant. Seuls les objets intimes de Madame de Commargon indiquent une certaine recherche; ce sont :

« Une grande bourse à cinq boursots en l'ung des quels il y a six muscaddes (8), en un aultre dix-sept

(1) Il s'agit ici du fameux Jacques du Vendomois qui, quelques années après (1611) devait être assassiné par le sire de Voré à l'étang de Boisvinet. (Voir bulletin de la Société Archéologique de juillet 1890).

(2) Lorville, ferme, ancien fief commune de Sours (Eure-et-Loir).

(3) Ermenonville, commune du canton d'Illiers (Eure-et-Loir).

(4) Beauregard. — Un grand nombre de localités porte ce nom.

(5) La Mothe, château aujourd'hui détruit commune de Saint-Maur canton de Bonneval (Eure-et-Loir). Ce Michel de La Mothe devait être parent de Marie de La Mothe femme de Jacques de Marescot sieur de Souday, au décès duquel avait été dressé notre premier inventaire.

(6) A la fin du xvi^e siècle on voyait encore parfois des gentilshommes ne pas savoir signer; mais le fait était de plus en plus rare.

(7) Jehanne d'Albret.

(8) Muscades, sortes de pastilles à parfumer l'haleine.

cloches de gingembre (1) avec un caderan d'ébène et doigt (2) d'argent. — Une aultre bourse de velour vert telle quelle, en laquelle a esté trouvé quatre escus d'orsol avec deulx anneaux dont l'un est une émeraude et l'aultre un petit cristal faict en pointe avec ung anneau d'argent. — Deux cousteaux dorés emmanchez de nacque (3) de perle, au bout desquels il y a deux becs de corbins garnys de leurs gaignes. — Ung aultre cousteau doré emmanché d'or. — Deux masques de satin noir. — Un manchon de veloux noir doublé de pelluche noire. — Un évantoir de cuir noir garny d'ivoire. — Item une petite cassette de bois en laquelle a esté trouvé deux chappelets, l'un de cristal marqué de cinq vases d'or et ung imaige, et l'aultre d'amatyste garni de cinq marques d'or, avec une chemise Notre dame de Chartres ou est figuré un crucifist avec un cercle d'or environné de perles tout allentour avec une auvalle d'agatte ou y a une perle au bout avec un cachet d'argent enchassé d'ivoire de la dicte deffuncte dame. »

Suit la nomenclature de plusieurs autres objets pieux plus ou moins précieux, prouvant que nous avons affaire à une catholique, bien qu'elle ait été gouvernante des filles d'honneur de Jeanne d'Albret.

Puis viennent : « Une paire de gands de royne (4) de cuir jaulne parfumé. — Un mouchouer de thoile de Hollandes garny allentour de petits passements d'or. — Un trébuchet garny de ses balances et poix (5). —

(1) Les cloches de gingembre paraissent avoir la même destination que les muscades.

(2) *Doigt* pour *dé*.

(3) Nacre.

(4) Nous n'avons pu savoir ce qu'on appelait *gant de royne*.

(5) Cette pièce était le complément obligé de tout mobilier et servait à peser les monnaies, les métaux et matières précieuses.

Deux étuis à lunettes en l'un desquels y a une paire de lunettes enchassez en argent. — Un paigne de bouys et deux cuillers de bois de poirier. — Un baril et une boîte de bois esquelles y a quelque quantité de poul-dre à canon. — Ung mirouer. — Une petite chaine de grenet fin avec gerbes. — Suit l'énuméré de neuf an-neaux d'or et d'argent plus ou moins enchassés de perles et de brillants. — Un *agnuce* (sic) *Dei* enchassé d'or. — Dix huit boutons d'or environnés de perles fines. — Quatre boutons d'or émaillés de bleu. — Ung pendant d'oreilles faict en chiffre ou il y a ung chiffre au bout. — Plusieurs bijoux d'or et d'argent. — Un jeu de tarots (1). — Deux grands paignes de bouys ouvrez par le mitan. — Ung tableau enchassé de bois, au-quel est portraict la figure d'une femme. »

C'est là le seul portrait que nous ayons vu mentionné jusqu'à présent.

« Dans la cheminée de la chambre de Madame se trouvait en plus trois morceaulx de viande fumée. »

Du reste, les provisions étaient abondantes au château de Méréglise ; car dans les divers celliers ou offices, on trouva : « Premièrement une geasle ou sallouer long ou y avait trois porcs sallés en l'année dernière passée, de laquelle a esté osté environ les deux tiers d'un porc. — Item une autre jalle ou y a quelque quan-tité de bœuf salé. — Item une jalle pleine de fourmai-ges ». — En une aultre jalle on trouve encore « unze joues (sic) de porc fumez, ung jambon et huict an-douilles. »

Voyons maintenant l'argenterie :

« Deux estuis garnys de deux chandelliers d'argent. — Un vinaigrier d'argent garny de son estuy. — Deux

(1) Sorte de jeu de cartes d'origine italienne.

grandes coupes d'argent sans estuy. — Item deux coupes d'argent doré. — Une aiguière d'argent, une salière et une coupe d'argent doré par les garnissons (1). — Item un cousteau, deux cueillères et *une fourchette* garnyes de courail et argent aussy de nacque de perles. »

Voilà donc la fourchette apparue; et en quantité modeste : *une seule*. Preuve évidente qu'il s'agissait là encore d'un objet de luxe. — Il est vrai qu'elle était « garnye de courail et aussi de nacque de perle. »

Voici maintenant la liste des vêtements :

Six mouchouers de toile de Haulandre ouvragée. — Cinq paires de chausses de linge à usage d'homme. — Ung manteau de taffetas doublé de satin bandé de large passement. — Une paire de chausses retroussées (2) de satin noir découpé. — Une paire de grègues (3) de taffetas noir découpé. — Ung hault (de chausses) retroussé de satyn noir à bandes. — Une paire de chausses de satyn blanc a bande de veloux orange. — Une paire de chausses retroussées de satyn jaulne passementée de dentelles jaulnes. — Un pourpoint de satyn blanc passementé de passement d'or avec les boutons de même. — Un pourpoint de satin feuille morte à grandes bandes. — Ung petit manteau incarnat passementé de soye noire et doublé de taffetas noir. — Deux morceaulx de fourrure de marthe. — Trois collets de thoile ouvrée à usage d'homme. — Deux paires de bouts de manche ouvrés d'or. — Un collet de cannetille à usage de femme. — Deux coiffes à usage de femme ouvrées de soye cramoisie. — Une paire de jartières de soie ou-

(1) Montures.

(2) Chausses bouffantes, avec bas d'attache.

(3) Grègues, chausses allant depuis le bas.

rées d'or, auquel y a plusieurs lettres missives (1). Cinq casaques de drap violet ayant la croix blanche (2). — Une casaque d'escarlate en broderie de veloux blanc. — Deux casaques de veloux violet enrichis de clinquent d'argent. — Une cappe de drap jaune bandé de deulx bandes l'une violet l'autre blanc. — Un collet de maroquin à bandes. — Un corps de pourpoint de cottes blanc. — Trois masques tels quels. — Un chapeau de castor gris bordé de passemens d'argent. — Ung panache de plumes jaune et blanc. — Quant aux ustensiles de toilette, nous ne trouvons qu'une seule et unique « cuvette de cuyvre trouvée dans la salle. » Il est vrai qu'il n'est pas question de plats de terre cuite qui devaient pourtant exister ainsi que les terrines.

Pour les armes, les voici : « Trois épées, l'une ayant la garde dorée, une aultre damasquinée avec une poignée d'argent, et l'autre la garde argentée, garnyes de leurs fourreaux. — Trois petits poignartz, deux qui ont le fourreau de veloux, et l'autre de cuyr, avec ung aultre poignart émaillé d'or, la poignée d'argent. — Une sainture de veloux rouge avec son pendant d'espée. — Trois aultres vieux pendants d'espées dont deux couvertes de veloux noir et l'autre de tapisserie de

(1) Nous avons en vain cherché ce que voulait dire cette dernière phrase.

Il faut en conclure que les dames étaient dans l'habitude de suspendre à leurs jarretières les lettres qu'elles recevaient, comme pour les mettre en lieu sûr.

Peut-être ce vers des *Plaideurs* de Racine, se rapporte-t-il à cette habitude :

« Que de sacs ! Il en a jusques aux jarretières ! »

Il s'agissait là de dossiers ou sacs à procès. Les jarretières servaient donc au besoin à suspendre les papiers.

(2) Sans doute des casaques de ligueur.

soye. — Ung poignart d'Escosse, la lame dorée, sans fourreau. — Ung gand de cuyr blanc propre à fauconnier. — Ung vieil casque de fer. — Trois arbalestes d'acier garnyes de leurs bandages. »

Il est facile de voir par là que le chateau de Méréglise ne s'attendait pas à jamais subir le moindre siège; toutes ces armes en effet sauf les trois arbalestes sont des armes de luxe, à l'usage des gentilshommes du temps.

Pour terminer, énumérons les livres de la bibliothèque; ce sera un chapitre court :

« Un livre, couvert de parchemin, intitulé : Les œuvres françoises de Joachim du Bellay (1). — Un livre couvert de vellin blanc qui sont les *Premières œuvres de Deportes* (2). — Sept livres couverts de vellin blanc de plusieurs sortes. — Un livre couvert de vellin blanc intitulé : Les œuvres du Seigneur de la Noue (3). — Quatre aultres petits livres couverts de vellyn noir. — Cinq aultres livres couverts de vellin et parchemin. — Six aultres couverts de parchemin. — Plusieurs livres d'heures. »

C'était là toute la bibliothèque mais telle qu'elle était, elle témoignait encore d'un certain gout. Il est bien fâcheux que le tabellion chargé de l'inventaire n'ait pas cru devoir donner le titre de tous les ouvrages. Mais

(1) Joachim du Bellay, appelé l'*Ovide Français* 1525-1560. Il s'agit ici de ses *Poésies françaises*. — Il était cousin du Cardinal du Bellay.

(2) Philippe Desportes, poète et abbé, 1546-1606, c'était un *poète galant*. M. de Rochambeau a publié en 1873 une nouvelle édition des chansons de Desportes et Ronsart (Bachelin Delflorenne).

(3) Il s'agit ici évidemment du fameux capitaine Huguenot Lanoue Bras-de-Fer 1531-1591. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Discours politiques et militaires*.

pour lui sans doute un livre ne valait guère que d'après sa couverture, comme un tableau d'après son cadre.

La faïence enfin n'était représentée que par « une petite escuelle de terre de Beauvais. » Si toutefois on peut appeler cela faïence.

Cet inventaire indique évidemment une situation de fortune supérieure à celle qui nous est révélée par le premier, puis aussi des mœurs quelque peu plus raffinées. Le progrès du luxe était déjà visible. Nous voyons apparaître enfin une fourchette. Mais sa monture de nacre indique qu'elle est rangée au nombre des objets de luxe et n'est pas encore dans les usages courants. C'était un bijou, ce qu'on appellerait aujourd'hui un bibelot d'étagère, bon à mettre en vitrine. Il faut dire pourtant que les cuillères d'argent usuelles étant passées sous silence, leurs nouvelles compagnes ont pu, elles aussi, être soustraites à l'inventaire.

* * *

Nous ne sommes pas plus avancés à cet égard après la lecture du troisième inventaire, daté du château de Glatigny (1) le 26 juin 1606, à l'occasion du décès de haut et puissant Seigneur Messire René du Bellay vivant Seigneur dudict lieu (2), chevalier de l'ordre du Roy et baron de Commequiers (3), la forest sur Sayvre (4) et Thouarcé (5), fait à la requeste de dame Marie du Bellay veuve dudict deffunct et de François Henry, es-

(1) Glatigny, château commune de Souday.

(2) Le Bellay, petite commune du canton de Marines arrondissement de Pontoise.

(3) Commequiers, commune du canton de Saint-Gilles-sur-Vic, arrondissement des Sables d'Olonne.

(4) La Forêt sur Sèvre commune du canton de Cerisay arrondissement de Bressuire.

(5) Thouarcé, chef-lieu de canton, arrondissement d'Angers.

cuier, sieur de la Durandrye (1), au nom et comme procureur spécial quant à ce, de messire Martin du Bellay chevallier des ordres du Roy et conseiller en ses conseils d'état et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, baron de Commequiers, Thouarcé et la Haye-Joullain (2), fils aîné et principal héritier dudict deffunct sieur du Bellay.

Ce qu'étaient les du Bellay, on n'a pas à l'apprendre aux lecteurs du bulletin de la Société Archéologique du Vendomois. Il est question d'eux presque dans chaque volume (3). Le château de Glatigny leur appartenait depuis longtemps et le Cardinal du Bellay l'avait fait rebâtir au commencement du xvi^e siècle sur les plans, dit-on, de son ami Rabelais.

Les du Bellay avaient toujours fréquenté la cour, et l'on pourrait croire que le luxe de leurs appartements se ressentait de cette fréquentation. Il n'en était rien, ou peu de chose. Oyez plutôt l'inventaire de la chambre d'une grande dame, la maîtresse de maison :

« En premier ung grand chaslict de bois-chêne garny d'une couette de toille blanche et traveslict, une couverture de sarge blanche, le fond du ciel de drap, lequel douciel (dossier?) contient jusques au pied de la ruelle et le tour de lict qui contient les deux autres costés du lict (4). — Une couchette aussi de bois chêne

(1) La Durandrye ou Durandière ferme de la commune de la Bazoches-Gouet (est-ce celle-là ?)

(2) La Haie-Joullain, manoir et village, commune de Saint-Sylvain, arrondissement d'Angers.

(3) Voir les tomes II, pages 44, 60, 61. — IV, 101. — VIII, 271, 289. — XI, 39. — XIII, 113. — XVII, 76, 130. — XVIII, 84. — XIX, 177, 259. — XX, 298, 322, 323, 325 et enfin au tome XXIX, une étude sur les mémoires de Guillaume et Martin du Bellay par M. de Trémault.

(4) Cette phrase est incompréhensible dans le texte ; nous la donnons telle quelle.

garnye d'une couette (1) et traveslict aussy de toile blanche et une couverte aussy de sarge blanche sur fil. — Une table avec sa carrye (2) et traitteau qui la supporte et quatre petites selles à appuyer les pieds. — Une aultre petite table qui est sur une chère — Trois chères dont y a deulx garnies de cuir. — Deux tabourets couverts de drap noir. — Neuf escabeaulz de bois chesne. — Deux landiers (3), une pelle, une fourchette et des tenailles de fer et un escan (4). — Un vieil coffre de bahut au quel n'a esté trouvé que quelque vieil lange et une vieille chemise. — Ung marchepied de bois noyer dans lequel a esté trouvé des serviettes qui seront inventoriées ci-après. — Ung autre petit coffre de bois chesne. »

Au petit cabinet de ladite chambre a esté trouvé deux tables, l'une grande et l'aultre petite. — Un coffre de bahut en forme de petite garde-robe dans lequel est du linge. — Un autre petit coffre de bahut. »

Nous n'avons vu trace de cuvette ou autre objet de toilette, que, dans un endroit assez éloigné de cette chambre « une petite cuvette de cuyvre qui est percée. »

Est-ce à dire qu'on n'employait pas ces ustensiles ? Nous croyons que les bassins, terrines et autres plats de terre cuite pouvaient tenir lieu de cuvettes et qu'ils ne furent pas inventoriés comme étant sans valeur. Du reste le système des grandes ablutions est absolument moderne, ce qui a pu faire dire que la propreté était un luxe contemporain.

(1) Il n'est pas fait mention des paillasses, considérées sans doute comme étant des objets sans valeur.

(2) *Sa Carrie*, son chassis.

(3) Chenets.

(4) Sans doute pour escran.

« Dans une allée qui va à la chambre de Madame, un coffre en bois de chesne contient entre autres :
« une coutelière et ses couteaux et une *fourchette*. »
C'est la seule fourchette dont il soit fait mention.

Nous rencontrons ici du nouveau :

• « Trois tableaux, l'ung desquels est le portraict du duc et de la duchesse de Savoye et du feu sieur leur fils, et les deux aultres est le portraict de feu Monsieur le Cardinal du Bellay, l'ung desquels ont dit avoyr esté fait fayre par Monsieur de Savigny (1)...., aultre bœste dans laquelle y a quelque portraict de plon entre lesquels est le portraict de deffunct messire Loys du Bellay. »

Plus loin, « un panier dans lequel il y a les titres du Bouchet (2). »

« En la salle du commun il y a huict pièces de tapisserie représentant l'histoire de Jacob (3). »

La nomenclature du linge serait absolument fastidieuse. Mais il est peut-être intéressant de le connaître en bloc :

En draps de toute espèce, lin, brin, estoupes, melinge (4).... Cent cinquante-sept paires de draps. — Trente-neuf nappes de diverses espèces. — Quarante

(1) Il s'agit peut-être ici de Charles Savigny sieur de Thorigny qui, en 1692, se qualifiait de maire perpétuel de la ville et communauté de Mondoubleau, bailli, juge ordinaire civil et criminel de la baronie dudit Mondoubleau (Beauvais de Saint-Paul). Il existe au château de Chichery chez M. de Brisoult, lui même descendant des du Bellay par les Montigny, un portrait du Cardinal du Bellay ; mais il paraît être de facture plus moderne que celui dont il est question ici.

(2) Le Bouchet Toutedville.

(3) En note marginale : « La dicte tapisserie a esté rapportée de Gisieux par Monsieur l'assesseur de Saumur (?) en juillet 1627.

(4) *Melinge*, sans doute pour *mélange*.

et une douzaines de serviettes ouvrées ou non. — Vingt souilles d'oreiller. — Dix-neuf *quenerchez* (1).

Terminons par la succincte nomenclature des armes, accessoires obligés des vieux châteaux : neuf arquebuses à mèche et deux mousquets et ung poitrinal (2) plus deux aultres vieilles arquebuses, le tout trouvé dans une chambre au-dessus de la dépance (3). Et dans une autre chambre, trois arquebuses à rouet. — Soit en tout dix-sept armes à feu, ce qui paraît suffisant pour garantir un château d'un coup de main.

Entre ces deux inventaires, le temps couru n'était pas assez long (10 ans) pour donner naissance à un grand nombre d'objets nouveaux. Aussi les meubles du château de Méréglise se retrouvent-ils ou à peu près tels au château de Glatigny. Il va nous falloir parcourir le quatrième inventaire pour voir enfin apparaître autrement qu'en qualité d'objet d'art, la bienheureuse fourchette et d'autres choses encore (4).

(1) *Quenerchez*, malgré toutes nos recherches nous n'avons pas pu découvrir la signification de ce mot.

(2) Sorte de mousquet qui s'appuyait sur la poitrine.

(3) Dépense, sorte d'office ou on mettait les provisions.

(4) Nous notons ici en note, les titres et papiers figurant dans l'inventaire parce qu'il peut paraître intéressant d'en connaître les titres. Il eut été bien heureux pour nous qu'on les eut inventoriés en détail. Ce sont :

« Au cabinet de Madame, ung coffre de bahut dans lequel sont les tiltres du Bouchet-Touteville. — Ung aultre coffre de bahut dans lequel y a plusieurs sacs de la principauté d'Yvetot et du Plessis-Rougebert (Les Du Bellay avaient en effet hérité de la principauté ou plutôt du royaume d'Yvetot et il y a des titres où ils prennent cette qualité de *rois d'Yvetot*). — Ung aultre coffre de bahut où y a plusieurs sacs concernant la succession de deffunct messire Guillaume du Bellay et aultres tiltres de la maison. — Ung aultre vieil coffre de bahut dans lequel y a aussi plusieurs tiltres etc.... Ailleurs : Les remembrances de la sei-

* * *

Le quatrième inventaire, celui de la Berruère de Sargé est daté du 2 décembre 1644. Il est donc de 38 ans plus jeune que celui de Glatigny. Nous avons passé par les règnes de Henri IV et de Louis XIII et nous sommes au commencement du règne de Louis XIV.

Le mobilier conserve encore toute la simplicité des temps anciens. — Mêmes étoffes de serge; (il en existait à Sargé une fabrique renommée) même tabourets servant de siège, mêmes tables rustiques, mêmes ustensiles anti-ques pour la cuisine. Mais à certains détails, une transformation s'aperçoit dans les habitudes et les mœurs.

Les personnages dont il s'agit sont connus déjà des lecteurs de ce bulletin (1). L'acte est dressé au décès

gneurie du Bouchet-Touteville, et une copie de l'adveu de Montigny, (sans doute Montigny le Ganelon) dont l'original fut baillé à M. de Drouay (sans doute Droué) quand on lui vendit la terre. — Plusieurs sacs qui concernent la fondation de la cure de ladite terre (sans doute de la terre de Glatigny) et quelques autres papiers qui deppendent de ladite terre et d'autres terres. » Ailleurs : « des tiltres et papiers et l'adveu dressé pour rendre au sieur de Soulday et les aultres papiers qui deppendent de ladite terre de Glatigny. » Puis encore : « un panier dans lequel il y a les tiltres du *Bouchet* et plusieurs aultres sacs qui deppendent de la seigneurie de céans et d'autres terres. — Un coffre ou se trouve les donaysons faictes par feu Monsieur le Cardinal du Bellay, les lettres d'Estat de deffunct messire Guilleaulme et Martin du Bellay des gouvernements qu'ils ont eus en Piedmont, Picardie et Normandie. — Un sacq qui concerne beaucoup de choses qu'ils ont maniées esdits gouvernements, ung pappier des remembrances du Bouchet-Touteville. — Ung sacq dans lequel est le don et quittance fait par le feu roy de Navarre aux filles de messire Martin du Bellay par le rachapt qu'ils doivent par le déceps de leur père, et des contracts que deffunct messire Eustache du Bellay fist avecq deffuncte Madame de Langey..... plusieurs pappiers et tiltres de la terre de Langey et aultres, etc....

(1) Nous avons eu en effet occasion de nous occuper de cette famille d'Illiers.

de dame Marguerite de la Voüe veuve de défunt messire Elisée d'Illiers, vivant chevalier, seigneur des Radrets, et fait à la requête de messire Antoine de Girois, chevalier seigneur de Bonneval (1), nommé exécuteur testamentaire de ladite dame en présence de ses enfants réunis au château de la Berruère (2) (dont le nom de Berruère devait bientôt être échangé contre celui des *Radrets d'Illiers*), et à la poursuite aussi de messire Elisée de Coutances sieur de la Fredonnière (3) cousin desdites parties.

Nous croyons inutile de commencer la nomenclature des meubles, bien qu'ils se soient peut-être légèrement modifiés. Nous mentionnerons seulement quelques particularités.

Voyons d'abord comment le château était armé. Six grandes arquebuses à rouet, ailleurs encore cinq autres dont trois sont à rouet et deux autres à fusils; onze mousquets et trois autres arquebuses; tout cela réparti en différentes chambres; deux épées avec leurs fourreaux, deux pistolets à rouet montés, deux boîtes de bois dedans lesquelles y a huit livres de poudre à canon; un vieil corps de cuirasse avec un hausse col; un petard d'estain, deux vieilles bandollières.

Voilà l'arsenal de la Berruère. Si ces armes étaient en bon état, il y avait de quoi pourvoir aux premières nécessités d'une défense. Mais tout cela était vieux sans doute, et datait des guerres de religion.

Elle était issue de Philippe de Vendôme fils cadet du comte Bouchard de Vendôme et de Yolande, héritière des vieux d'Illiers. Cette branche aînée de Vendôme-Illiers paraît s'être éteinte en la personne de cinq filles, dont une religieuse. Mais une autre etc....

(1) Bonneval. Peut-être Bonneveau près Bessé?

(2) La Berruère, aujourd'hui les Radrets, château commune de Sargé, canton de Mondoubleau.

(3) La Fredonnière, château commune du Temple, canton de Mondoubleau.

On remarque encore parmi les meubles :

« Cinq battouers à jouer à la paume. — Plusieurs gobelets de différentes espèces. — Une montre sonnante et l'autre qui n'est sonnante. — Enfin, dans la « dépance » (1), outre divers objets comme flambeaux, sallières, aiguières, bassins, plusieurs jeux de cuillères, on voit enfin énumérées : *Unze cuillères et neuf fourchettes, le tout d'argent.* »

C'est là la première constatation d'un jeu de fourchettes allant de pair avec des cuillères. Il en manque bien trois, il est vrai, et une cuillère pour faire la douzaine. Mais on sent que la chose est passée dans les usages, au moins des habitants des châteaux.

Dans un « vieil bahut, une douzaine de plats de faïence blanc. »

Voilà donc l'apparition de la faïence établie dans les usages domestiques. Mais il est bien possible qu'elle n'y fut établie que de nom, car l'habitude de donner ce nom de faïence à tout plat de poterie vernissée a pu prendre à cette date (2).

Mentionnons encore l'apparition d'un nouvel ustensile qu'il ne faut pas dédaigner malgré sa trivialité :

C'est à savoir « sept pots de chambre qui n'ont encore été pezés. »

C'est la première fois que nous rencontrons ce meuble devenu aujourd'hui le compagnon indispensable du lit dans une chambre habitée. Nous n'insisterons pas autrement mais nous ferons remarquer en passant qu'il y a là un véritable progrès dans les habitudes de propreté.

(1) Dépense, sorte d'office où se renfermaient les provisions.

(2) La faïence en Italie se fabriquait déjà au x^e siècle, mais elle apparut au xvi^e siècle seulement en France. Aujourd'hui, tout plat de terre cuite enduit de couche vernissée s'appelle faïence.

C'était rendre les cheminées et les fenêtres (1) au seul service pour lequel elles avaient été faites.

La constatation que les vases « n'avaient été pesés » est une preuve évidente qu'ils étaient en métal. En sorte que cette nouvelle batterie aurait pu sans déroger être rangée parmi la « vesselle d'estaing. »

Mais une chose impossible à passer sous silence, c'est l'existence constatée en différentes pièces de l'habitation de plusieurs objets mobiliers appartenant à des étrangers : « quant aux quatre grands coffres de bahut estant en icelle chambre, a esté dit qu'ils appartenaient à des particuliers de ladite paroisse de Sargé. »

Et ailleurs : « autres coffres... et une table... appartenant à plusieurs particuliers de ladite paroisse. »

Ailleurs encore : « dans la galerie basse s'est trouvé plusieurs coffres qui appartiennent à plusieurs particuliers. »

Plus loin encore : « lesdits coffres en icelle galerie appartiennent à plusieurs particuliers de ladicte paroisse. »

En offrant ainsi, à des particuliers, l'hospitalité de leur château pour leurs meubles et leurs richesses, les seigneurs de la Berruère étaient bien dans les traditions anciennes, celles qui s'étaient perpétuées à travers les siècles du moyen âge, affaiblies peut-être par suite du changement des mœurs mais toujours vivantes dans certaines familles.

C'était là, du reste, en ce temps reculés, la raison d'être et la justification des vieilles demeures féodales.

(1) Certaine aventure arrivée à François I^{er} et contée par un auteur léger dont le nom m'échappe, indique à n'en pas douter le rôle détourné qu'on faisait jouer aux grandes cheminées d'autrefois surtout quand, l'été, elles étaient garnies de feuillage.

Et, trop souvent, n'ayant de mémoire que pour les abus inévitables issus d'un régime où la force était tout, les générations modernes oublient, que tel qu'il était, ce régime faisait succéder aux temps d'anarchie amenés par les normands dans leurs grandes invasions, un état de choses tout à fait meilleur et constituant sur le passé un progrès immense.

Même au ^{xvii}^e siècle, c'est-à-dire bien longtemps après la fin du moyen âge et la destruction des vieilles demeures féodales, la précaution des villageois comme ceux de Sargé n'était pas superflue, car bientôt les troubles de la fronde devaient amener en nos pays, comme les guerres de religion, de funeste mémoire, des pillages aussi grands, des désordres non moins épouvantables (1).

Heureux alors ceux qui avaient à leur portée des châteaux assez solides pour résister aux coups de mains, et dont les seigneurs étaient assez soucieux de faire le bien pour ouvrir dans leurs murs un asile aux meubles et aux épargnes péniblement acquises des petites gens d'alentour (2).

Mais cette tradition excellente ne devait pas tarder à s'affaiblir, et se relâcher peu à peu les liens qui unissaient ainsi la chaumière au château, la noblesse au menu peuple.

(1) Il faut lire dans Beauvais de Saint-Paul, (essai historique sur Mondoubleau, p. 114 et suiv.) les lettres du notaire Michel Deniau à M. de la Poplinière seigneur de la Berruère pour se rendre compte des terreurs et des ruines causées par les guerres de la Fronde.

(2) De tout temps la préoccupation de mettre ses économies à l'abri des voleurs a été l'idée dominante de celui qui épargne. C'est ainsi que de nos jours, sous le nom de coffres-forts, le bourgeois enferme de modernes *coffres de bahut* dans les caves de la Société Générale et du Crédit Lyonnais.

C'est que le Grand Roi venait de former sa cour, telle que pas un souverain n'en avait possédée avant lui. Ce fut alors à qui, de tous ces gentilshommes, dégoutés de la vie forte et saine menée par leurs ancêtres, quitterait le vieux manoir de famille pour aller briguer à Versailles l'honneur d'approcher du maître et remplir auprès de lui une charge quelconque.

Au lieu des titres de chevalier, d'écuyer, qui sonnaient comme l'éperon, qui raisonnaient comme clairon de bataille, on les vit en porter d'autres plus magnifiques, particulièrement ceux que l'Italie avait mis à la mode, capables peut-être de rehausser le prestige de la cour, mais dont la pompe aujourd'hui n'évoque plus que talons rouges, jabots de dentelles et bouffettes à rubans. Aussi la comédie s'en est elle emparée, et pour désigner encore un courtisan fat et prétentieux, on ne peut mieux dire que « un marquis de l'ancienne cour. »

Pour servir auprès du roi, tous ces fiers seigneurs ne dédaignaient pas en dehors des titres militaires, tels que capitaines des gardes, gouverneurs (sans résidence obligée) de villes et places fortes, d'obtenir ceux moins glorieux de gentilhomme de la chambre, maître d'hôtel de sa majesté, menin du dauphin et des princes, maîtres de la garde-robe, avec pensions plus ou moins fortes, obligation d'être toujours assidus auprès du roi pour lui faire sa cour, et privilège pour ceux là qui pouvaient faire preuve d'une noblesse d'au moins trois cents ans, de monter dans les carrosses de sa majesté.

Cette puissance d'attraction ne s'exerçait pas seulement sur la haute noblesse; des gentilshommes plus modestes de naissance et de fortune se précipitaient sur les emplois subalternes de gardes du corps, fourriers des logis du roi, de la reine, maîtres d'hôtel des princes, secrétaires des commandements des princes du sang, officiers

de toutes sortes dans la maison des grands seigneurs.

Et comme si ce n'était pas assez des gentilshommes, la bourgeoisie encore s'en mêlait pour obtenir des emplois dont l'énoncé aujourd'hui fait sourire, mais possédant autrefois le prestige inséparable de tout ce qui avait fonction à la cour du grand roi, de tout ce qui recevait, même affaiblis, les rayons de l'astre incomparable qu'on avait baptisé du nom de *Roi Soleil*. C'est ainsi que dans les vieux registres de nos paroisses on rencontre des « chefs du gobelet de la reine, chefs de pâtisserie et bouche du roi, chefs d'eschansonnerie de sa majesté, coureurs du vin bouché et du vin ordinaire du roi, etc. » A ces emplois était attachée l'obligation de posséder un fief, servant comme de cautionnement au bon fonctionnement de la charge, et à elle seule la possession de ce fief après deux générations donnait la noblesse, quand la charge elle-même ne la procurait pas, avantage énorme pour l'époque et qui ouvrait aux fils de ces fonctionnaires les perspectives les plus heureuses quand ils avaient l'esprit d'intrigue et l'ambition de parvenir.

Inévitablement cette vie hors des provinces devait avoir sur les habitudes et sur les mœurs une influence énorme. Petit à petit disparurent ces meubles antiques dont s'étaient contentées plusieurs générations d'ancêtres. Plus de *chaises*, plus de *gobelets d'estaing*, plus de coffres de bahut en bois de chêne, plus de tables à carries. A ces meubles simples et sévères en succédèrent bientôt, sous le règne de Louis XV surtout, d'autres tout dorés, glaces, guéridons, psychés, consoles contournées *enlacées* d'amours de fleurs et de fruits, portraits sans nombre, brinborions et mignardises, toutes choses gracieuses, artistiques, faites plutôt pour le plaisir des yeux que pour l'utilité de la vie.

Et la vie elle-même changeait.

Sous les règnes d'Henri IV et Louis XIII, demeurant au milieu des paysans, vivant de la même vie, le gentilhomme participait encore à leurs mœurs rudes et primitives. Ses relations avec les métayers et les cultivateurs de son domaine s'en ressentaient heureusement. Son pouvoir était incontesté, incontestés ses droits au commandement comme aussi incontestée sa justice. Dans sa jeunesse, capitaine né des jeunes paysans d'alentour, il avait, à l'exemple du roi Henri, mené folatrer leur troupe dans les prairies, il avait avec eux, lutté d'adresse et de force pour atteindre les nids à la cime des grands arbres. Puis il avait grandi avec eux, il avait parcouru le domaine paternel en tous sens avec son père ou bien son gouverneur, entrant dans les maisons, s'intéressant à tous. Il avait vu dans les métairies, dans les chaumières, les fils succéder aux pères et les compagnons de ses jeunes années devenir fermiers et métayers à leur tour. Il connaissait leur vie, savait leurs misères et leurs joies, leurs événements de famille; il était parrain de leurs fils et protecteur né de tout ce qui leur tenait par les liens du sang.

Et, de même que les cadets de sa maison servaient comme pages chez des grands seigneurs, de même les puinés de ses métayers servaient chez lui comme valets d'écurie, comme domestiques, comme garde-chasses.

Comment être exigeant dans le paiement des redevances pour ceux là qu'on savait misérables, et qu'on voyait atteints des calamités de sécheresse, de gelées, d'inondations dont on souffrait soi-même?

Il en résultait une force morale immense pour la noblesse, et un avantage très grand pour les paysans.

Mais, dès la fin du xvii^e siècle, cette éducation primitive n'était plus à la mode; il fallait donner aux

jeunes nobles des maîtres de danse, de maintien, pour les façonner aux bonnes manières et les mettre en état de bien figurer à la cour.*

Adieu donc pour eux la vie libre dans les champs et le contact rustique avec les campagnards propres seulement, il semblait, à leur donner des façons rudes et brutales que le goût du jour écartait avec horreur.

Et les meubles des châteaux avaient beau se transformer, devenir séduisants, inviter aux plaisirs de la vie, leurs propriétaires ne savaient plus en jouir qu'aux rares époques ou les voyages de la cour à Marly et à Fontainebleau, en diminuant le nombre des appartements et des carrosses, les forçaient à s'exiler momentanément dans leurs terres.

Plus ce luxe montait, et plus s'accusait chez les courtisans, la décadence, d'abord de la fortune, épuisée par toutes les dépenses de la cour, puis, des relations cordiales et patriarcales de seigneurs à tenanciers.

Abandonnée aux intendants, l'administration des domaines seigneuriaux revêtait ces formes dures qui firent tant maudire ces sortes de serviteurs, coupables très souvent de vouloir trop bien servir. Comme aussi, laissée sans contrôle aux baillis, la justice des seigneuries avait tendance à n'être plus si intègre et surtout à n'être plus si respectée.

Si la vie simple existait encore quelque part, il faudrait en chercher la trace dans les inventaires modestes des petits gentilshommes épars dans les campagnes. Par fierté, par manque de fortune, faute parfois de haute naissance, mais plus encore par goût pour l'indépendance, la chasse, et la vie à l'air libre, ceux-ci avaient refusé de quitter le toit paternel et le pigeonier au-

tour duquel avaient vécu leurs aïeux, comme eux-mêmes désiraient vivre, en dehors du temps, plus ou moins long; qu'ils consacraient au service dans les armées du roi, à l'ombre duquel encore ils voulaient comme leurs pères, dormir leur dernier sommeil.

Mais le nombre des habitués de cette vie saine et forte était trop petit pour corriger le mal causé par les gentilshommes de cour; leur fortune était trop mince, et trop faible aussi leur prestige. Et pourtant, inconsciemment ils y travaillaient de leur mieux.

En sorte que la noblesse alors pouvait se comparer à un édifice dont la façade brillante cachait des lézardes grandissant tous les jours et des catastrophes prochaines.

Aussi, quand, sous l'influence des idées nouvelles, le vieux système des privilèges qui, dans l'origine s'était justifié par l'éclat des services rendus, fut proche de sa ruine, bien faibles et bien timides se trouvèrent les voix qui osèrent le défendre.

Survint alors la date mémorable du 4 août 1789 ou retentit enfin le *chant du Cygne* de la noblesse d'ancien régime.

Voilà bien des réflexions, bien des digressions même, à propos d'inventaires mobiliers! Peut-être avons nous trop laissé vagabonder notre plume et notre imagination autour de ces fouilles dans les mœurs et les habitudes d'autrefois. Mais ceux là sauront bien nous pardonner, qui, lecteurs de ce bulletin, sont comme nous épris des leçons de l'histoire et des enseignements des temps anciens.

TEMPLIERS ET HOSPITALIERS

DANS LE VENDOMOIS

CHARTES INÉDITES

I^o TEMPLIERS

L'ordre du Temple fut fondé par les croisés à Jérusalem, en 1118. Les statuts, approuvés en 1128 par le concile de Troyes, furent confirmés par le pape Honorius II.

1^o *Vendôme*. — La maison de Vendôme fut une des dix premières en France; malheureusement l'acte de fondation en est perdu. L'abbé Simon (1), ordinairement si bien renseigné, ayant toujours puisé aux sources, la fait remonter à l'an 1150 environ, et en attribue l'établissement à Mathilde ou Mahaut, fille unique de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, alors doublement veuve, et de l'empereur Henri V (1106 et 1125) et de Geoffroy le Bel, comte d'Anjou (1129 et 7 septembre 1150).

M^r de Pétigny, dans son *Histoire du Vendomois*, p. 487, a rectifié cette erreur, fondée sur un document copié avec trop de confiance par le docte chanoine, mais fautif, sinon sur le fait lui-même, du moins sur la qualité des personnes. Mathilde, la fondatrice, était fille de Hugues IV, vicomte de Chateaudun. Elle avait épousé en premières

(1) *Histoire de Vendôme*, t. 3, p. 84.

noces Robert, vicomte de Blois (1) et en deuxièmes noces Geoffroy-Grisegonelle, comte de Vendôme. Après la mort de son second mari, arrivée en Palestine peu après 1145, Mathilde voulut, d'une part, honorer la mémoire de ce héros des croisades et, de l'autre, imiter le noble exemple de son frère, Geoffroy, qui venait de fonder, près Mondoubleau, l'une des premières maisons des Templiers. Elle donna de grands biens : une terre considérable à Fréteval, la seigneurie du Gué-du-Loir ou La Bonne-Aventure. A Vendôme même, les chevaliers eurent deux maisons, l'une, au pied du château, qui prit le nom de Temple, avec une église et un hospice pour recevoir les pèlerins qui allaient à Jérusalem; l'autre, dans l'intérieur de la ville, avec une belle église, consacrée par l'évêque de Chartres sur le vocable de saint Jean-Baptiste, où, d'après son expresse volonté, la comtesse fut enterrée en 1166.

L'abbé Simon voyait encore de son temps au milieu du chœur la tombe de la généreuse fondatrice.

C'était une grande dalle tumulaire en marbre noir, Mathilde y était représentée en marbre blanc. L'épithaphe, sur des bandes de cuivre, fut enlevée lors de la prise et du pillage de Vendôme, par les troupes d'Henri IV, en 1589. Ce marbre précieux, d'après M. de Pétigny, aurait été retrouvé et brisé, et les débris dispersés lors de la restauration de l'église, depuis l'introduction des religieuses calvairiennes.

Les Templiers n'occupèrent cette dernière maison que peu d'années, et en firent abandon en 1223 aux religieux de saint François, les Cordeliers. Vendue à la révolution, c'est aujourd'hui un couvent de religieuses bénédictines dites du Calvaire.

(1) Elle était déjà veuve de Robert en 1105, car il était déjà question alors de son mariage avec Geoffroy, comte de Vendôme que Yves de Chartres voulait empêcher pour cause de parenté. Il ne faut donc pas la confondre avec Mathilde, fille de Geoffroy, vicomte de Chateaudun, qui paraît dans la Charte 471 du cartulaire de la Trinité.

L'exemple de la noble fondatrice ne fut pas stérile. Les chevaliers et seigneurs du Vendomois se firent un devoir d'enrichir le nouvel ordre religieux, et bientôt de nombreux centres d'exploitations furent établis de tous côtés, soit à Matras, plus tard connu sous le nom de Beauchène, soit aux Chenevrys près Savigny, à Belle-Lande, à Epuizé, etc., dont nous parlerons bientôt, mais nous devons mettre au premier rang les deux riches prieurés de Mondoubleau et d'Arville.

2^o *Le Temple près Mondoubleau.* — Le Temple de Mondoubleau existait déjà en 1134. Cette année, le 1^{er} décembre, Geoffroy, vicomte de Chateaudun, neveu de Mathilde, comtesse de Vendôme, signait une charte en faveur du prieuré de Cormenon, dépendant de la Trinité de Vendôme. L'acte fut passé en présence d'un grand nombre de témoins *dans la maison des chevaliers du Temple, dans la forêt du Perche*. Actum in foreste que Perticus dicitur, in domo militum de Templo.

Capable de recevoir en 1134 la cour des vicomtes de Chateaudun avec ses nombreux chevaliers, le Temple de Mondoubleau doit faire remonter son origine au moins de quelques années, vers 1130 et devient l'une des premières fondations de France (1). Ce fut très probablement l'œuvre du vicomte Geoffroy, frère de Mathilde, comtesse de Vendôme, que la charte que nous analysons ci-après, suppose comme un fait connu.

Hugues V, fils de Geoffroy, vicomte de Chateaudun, seigneur de Mondoubleau, avec l'assentiment de sa femme et de ses fils Geoffroy (2), Hugues et Payen, donne aux Templiers qui se sont établis sur une *terre donnée par son père, hors de son parc seigneurial, dans un lieu alors appelé Deffais ou Deffens*, tout le bois mort de sa forêt

(1) La plus ancienne fondation en France, d'une date certaine, est celle de Puisieux sous Laon en 1130; la seconde celle de Mont-de-Soissons en 1133; la troisième celle d'Arras en 1140.

(2) Geoffroy était mort en 1176. Voir le vol. 4^e de nos Etudes et Documents, p. 215.

pour leur four, avec les droits d'herbage, de pâturage et de panage pour leurs porcs. Il permet encore aux mêmes Templiers de faire venir d'Arville vingt vaches et 10 porcs pour le pâturage et le panage.

Le Temple et Arville étaient donc alors, en 1176, en pleine exploitation. Le même acte nous fait aussi connaître le nom du commandeur des Templiers de Mondoubleau : « Frater Goerius, qui eodem Tempore erat præceptor domus illius (1) », et de ses religieux : Henri de Charesme, Herman de Dreux, Archembaud de la Chaine, Gautier, Raignaud et Guillaume le Vigneron.

Les seigneurs de Mondoubleau prirent bientôt ombrage de la puissance et de la richesse des nouveaux chevaliers ; et après leur avoir fait abondantes et copieuses largesses, ils les poursuivirent des plus injustes vexations.

Dès l'année 1205, la discorde battait son plein. Le vicomte Geoffroy IV veut empêcher les Templiers de conduire leurs hommes faire des corvées en dehors de la chatellenie de Mondoubleau, leur interdire d'avoir un four, d'étaler les marchandises, de recueillir la fougère dans le bois. L'accord fut d'abord assez facile, le four fut réservé aux religieux et à leurs familiers, les autres habitants de la ville du Temple cuiront leur pain au four du vicomte, le droit d'étal fut restreint aux denrées ; la vente des grains, chevaux et bestiaux restant soumise aux droits seigneuriaux ; les autres privilèges purement confirmés (2). Les différents droits d'usage dans la forêt du Bouchet, une première fois reconnus par le vicomte cette même année 1205 (3), furent l'objet d'une nouvelle convention en 1212 ; les Templiers, pour avoir la paix, en firent abandon en échange de 45 arpents de bois en un seul tenant ; le vicomte, toutefois, s'y réservait le droit de

(1) Voir le texte complet de cette chartre, *loco citato*, p. 218.

(2) Ibid., p. 224.

(3) Ibid., p. 226.

chasse et de poursuite pour le cerf et la biche, le sanglier et le chevreuil (1).

La querelle s'envenima bientôt à ce point, que l'abbé de Sainte-Généviève de Paris, délégué par le Pape, se vit obligé d'excommunier le terrible vicomte qui, de bienfaiteur, était devenu persécuteur acharné. Le pape Honorius III confirmait de son autorité souveraine cette terrible sentence, le 30 mai 1216 (2).

Geoffroy avait enlevé deux chevaux et une charrette à deux serviteurs des Templiers, extorqué 30 sols à l'un, 4 livres à un autre, emprisonné plusieurs manœuvres employés à creuser les fossés, avait fait faucher l'étang d'Aigue-Morte, extirper les bois du Deffais, encombrer les chemins qui vont du Temple à Mondoubleau, Arville et Chateaudun, etc. Vaincu par l'excommunication du Pape, il consentit enfin à l'accord amiable proposé par les juges, à savoir à payer aux Templiers la somme de 80 marcs, et à reconnaître les droits des religieux, mars 1217 (3). Ceux-ci s'empressèrent de mitiger ces dures conditions, lui firent remise de la somme d'argent et lui permirent d'exploiter le bois du Deffais sans nuire à leur droit d'usage (4).

Le Temple de Mondoubleau n'avait pas moins de 300 arpents de terre, avait droit de justice et de seigneurie et la nomination du curé de la paroisse. Il fut attribué aux Hospitaliers de St Jean de Jérusalem lors de la suppression de l'ordre. Une visite faite en 1495 le décrit ainsi : « Au Temple les Mondoubleau, le village dudit lieu est de 16 ou 20 feuz, hommes de la commanderie à toute juridiction, ou a une église parochiale fondée de Notre-Dame ou de Saint-Jean, servie par ung frère, et y a une maison fort vieille et en ruyne, où ledit frère chapelain fait sa résidence, et donne de prouffict adjoint avec Gros-Chêne et Materas 81 livres, 4 sols, 8 deniers. »

(1) Ibid., p. 227. — (2) Ibid., p. 229. — (3) Ibid., p. 230. — (4) Ibid., p. 231.

On trouve avec le titre de commandeurs du Temple de Mondoubleau Jean Daguenet en 1332, Thomas de Waleran en 1368, Pierre Lecteur, prêtre, en 1473, et Emery d'Amboise en 1476.

3^o *Arville*. — La maison d'Arville ne remonte pas seulement au XIII^e siècle, comme on le croyait jusqu'à ce jour, mais certainement au milieu du XII^e. Nous avons vu plus haut qu'il était en pleine exploitation bien avant 1176, puisqu'alors Hugues V, vicomte de Chateaudun, permit aux Templiers d'Arville de faire pâturer dans sa forêt 20 vaches et 10 porcs. Toutefois, nous ignorons les circonstances de sa fondation (1).

Les documents sur Arville sont très rares. On trouve cependant un Robert d'Avelin, commandeur d'Arville, « *præceptor Areville* », dans une charte de 1208 donnée par Robert de Chartres en faveur du Temple de la Boudinière (2); Hugues, également commandeur d'Arville, dans une charte de 1209, délivrée par Regnaud, évêque de Chartres (3). Enfin en 1270, Randoin de Cornouaille et Culvende, sa femme, se donnèrent eux et leurs biens aux templiers selon les us et coutumes d'Arville (4).

La maison d'Arville fut, à la suppression de l'ordre, donnée aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et réunie à la commanderie de Sours sous le nom de Sours

(1) Une charte de l'abbaye de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou, peu postérieure à 1130, donne parmi les témoins un *Guillaume d'Arville*, « *Guillermus de Aridavilla* »; s'il faut voir en ce personnage, non un simple seigneur, mais un templier, commandeur d'Arville, la fondation de ce dernier prieuré remonterait environ à la même date que celle du Temple, près Mondoubleau. Un Geoffroy d'Arville « *Gaufridus d'Arreville* » assiste, le 12 juin 1218, à la dédicace de l'Eglise de l'abbaye des Clairets et donne à l'abbaye la dime du moulin de Mélard; Gervais de Soudai, aussi présent, fit, à la nouvelle abbaye, l'aumône d'un sextier de blé sur le moulin de la Chesnai (*Cartulaire des Clairets*, par M^r le comte de Souancé, ch. XIII).

(2) S. 5000 A., n^o 37.

(3) Ibid., n^o 10. On connaît encore Jean le Tort, prêtre, commandeur en 1382.

(4) Pièces justificatives n^o 5.

et Arville. Elle eut beaucoup à souffrir pendant la guerre des Anglais, aussi en 1410 les habitants d'Arville obtinrent du chapitre de l'ordre, en considération des pertes que les Anglais leur avaient fait subir, remise de la moitié des redevances qu'ils devaient aux Hospitaliers.

Une visite de 1495 décrit ainsi la maison d'Arville : « Le membre d'Arville ou a ung villaige de 25 ou 30 feuz, tous hommes de la commanderie, à toute juridiction et justice, ou a une église parochiale fondée de Notre-Dame, servie par un frère chapelain, à présentation de Mgr le grand prieur de France, et y a une maison de commanderie fort vieille et démyte, et donne de prouffict en argent 63 livres 13 sols 6 deniers, 3 sestiers de méteil et 1 muis 5 sestiers d'avoine. »

Reconstruit depuis, c'était, au xvii^e siècle, un beau château, entouré de fossés et de murailles, avec un enclos de 80 arpents de terre.

4^e *Beauchêne*. — La maison dite les *Matras* et plus tard *Beauchêne*, située dans la paroisse de la Chapelle Vicomtesse dût son origine à la générosité de Barthélemy de Vendôme. En 1195, il donnait aux Templiers une partie de la forêt de Vendôme, savoir quatre charruées de terre à défricher au lieu dit les *Matras*. Il y ajouta bientôt deux autres charruées avec droit de panage pour leurs porcs et de paturage pour leurs troupeaux, le bois vif nécessaire à la construction de leurs maisons et le bois mort pour bruler. Cette dernière portion était comprise dans la dot de sa fille Aalet, qui avait épousé Josbert du Bouchet, et avait alors une fille, Jeanne. L'acte se fit en présence de toute une légion de chevaliers vendomois (1). La maison eut à souffrir des revendications des vicomtes de Chateaudun esquissées plus haut (2) et n'eut jamais une grande importance. Centre d'exploitation agricole, elle n'était plus au siècle dernier qu'une simple métairie dont le revenu s'élevait à peine à 80 livres.

(1) Voir plus loin, pièces justificatives, n^o 1.

(2) Voir le 4^e vol. de nos *Etudes et Documents*, p. 227.

5^o *Savigny*. — Un noble croisé vendomois, Geoffroy de Lavardin, tombé gravement malade à Jérusalem, avait donné aux Templiers de Vendôme deux charruées de terre dans le territoire de Savigny, priant son fils Jean, comte de Vendôme, de choisir l'emplacement le plus favorable. Celui-ci désigna la terre de CHENEVRIZ, qui devint également le chef-lieu d'une exploitation rurale en faveur de laquelle Pierre, maire de Savigny, se désista de tous ses droits (1), mais qui fut toujours de peu d'étendue, et ne produisait au siècle dernier qu'un revenu modeste de 60 livres, au profit des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

6^o *Epuizé*. — La maison de Belle-Lande, paroisse d'Epuizé, n'est guère postérieure à 1199. En effet, cette même année, Guillaume de Saint-Martin et ses fils Geoffroy et Guillaume; Archambaud de Caran et ses fils Philippe et Archambaud donnèrent à l'ordre du Temple en pure aumône tout ce qu'ils possédaient à Belle-Lande, et aux religieux qui viendront y habiter le droit d'usage dans leurs bois pour leurs hommes et leurs bestiaux; l'emplacement de la maison des Templiers pourra comprendre trois arpents, et les habitations de leurs vassaux s'étendre sur un espace de 30 arpents. Les religieux creuseront un étang pour établir un moulin, libre de toutes redevances. Les donateurs accordent encore quelques autres privilèges, entre autres l'exemption de toutes tailles et corvées aux frères templiers et à leurs tenanciers. Parmi les témoins nous devons nommer Jean de Lavardin, Jean de la Poterne, Foulques d'Azé, Raoul de Chauvigny, etc. Hardouin de Villeporcher, Guillaume de Boisseau, seigneurs féodaux, et surtout Geoffroy IV, vicomte de Chateaudun approuvèrent hautement cette donation; ce dernier même y apposait solennellement son sceau (2).

(1) Pièces justificatives n^o 2.

(2) Voir nos *Etudes et Documents*, t. IV, p. 227.

La maison prit une certaine importance, puisque en 1212 Regnaud, évêque de Chartres, alors à Vendôme, déclarait que la forêt avait été défrichée, et qu'on y avait construit une villa, une bourgade. Il décidait en outre que le droit de paroisse, *jus parochiale*, avec les premières oblations et autres droits curiaux appartiendraient une année aux Templiers et la suivante au curé d'Epuizé (1).

Ruinée sans doute pendant les guerres des Anglais, ce n'était plus au ^{xviii}xviii^e siècle qu'une ferme rapportant 14 deniers de cens, 16 sols de rente et 22 boisseaux d'avoine.

7^o *Varia*. — A ces actes, nous devons en ajouter un autre sous la date de 1217. A une époque antérieure, Amaury de Troô avait donné aux Templiers deux emplacements pour y construire deux maisons avec comptoir de marchand, situés dans le bourg-neuf. Est-ce à Vendôme ? rien ne l'indique d'une manière précise. Toujours est-il que Jean de la Bruère leur en contesta la propriété ; il revendiquait en outre la vigne de la Croix et la terre de Cenille « de Ceneilleis », que Arnoul le Doesve tenait du seigneur de Troô à 13 deniers de cens ; et encore deux roches et une tannerie dont jouissait Raoul d'Aubigny, et enfin deux maisons sises au vieux marché de la ville du Breuil « Breolii » (?) qu'il avait lui-même données antérieurement. Le terrible seigneur avait de plus blessé à mort deux hommes des Templiers. Pour toutes ces injures et dommages ceux-ci réclamaient une indemnité de 200 marcs d'argent. Le coupable refusa longtemps de faire de justes réparations, fut excommunié et mourut impénitent. Ses héritiers, voulant décharger sa mémoire de cette honte, reconnurent les droits des Templiers, et les délégués apostoliques, l'abbé et le prieur de Sainte-Geneviève et le prieur de Saint-Eloi de Paris, levèrent l'excommunication qui privait encore le défunt des honneurs de l'église et de la sépulture (2).

(1) Voir Pièces justificatives, n° 3.

(2) Voir Pièces justificatives, n° 4.

8^o *Artins*. — Il y avait encore dans le Vendomois deux autres maisons de Templiers, à Artins et à Villavard. L'une et l'autre, situées dans le diocèse du Mans, furent, à la suppression de l'ordre du Temple données à l'ordre de Hopital et rattachées au grand prieuré d'Aquitaine, et non, comme les premières au grand prieuré de France, dont les titres seuls sont conservés aux Archives Nationales de Paris; nous n'avons donc sur elles que peu de renseignements.

M. de Pétigny a parfaitement résumé tout ce que l'on connaît sur le temple d'Artins (1). Aucun document nouveau n'a été signalé depuis.

9^o *Les Aizes à Villavard*. — Nous sommes plus heureux pour Villavard. Le Cartulaire Blésois de Marmoutier contient deux chartes relatives au Temple des Aizes à Villavard.

En 1276, frère Jean-François commandeur des Templiers en Aquitaine, acceptait au profit de sa maison des Aizes, le moulin Maubert, situé paroisse de Sasnières en échange de seize sextiers de seigle, mesure de Montoire (2).

Le second acte est de 1337 (N. S. 1338) conservé en original aux Archives d'Eure-et-Loir. Les Aizes étaient alors la propriété de l'ordre de l'Hopital de Saint-Jean de Jérusalem. Par devant Johan Bigot, bailli de Touraine, comparaissent Pierre de la Celle, chambrier de Marmoutier, et frère Macé Bodon, maître garde et commandeur de la maison des *Esses*. Ce dernier avait rompu la chaussée d'un étang qui alimentait un moulin des religieux avec le concours de plusieurs complices, Jehan Angebaut, surnommé le Peson, Charles Normand et Aucher le Couturier. L'affaire fut confiée à des arbitres; le commandeur de l'Ile-Bouchard et Guillaume Turpin pour les Templiers; Guillaume de la Celle et le prieur de Ville-

(1) Hist. du Vendomois, n. éd., p. 459.

(2) Cartulaire Blésois, ch. 345.

berfol pour les religieux de Lavardin. Nul doute sur le dénouement pacifique du procès.

Les chapelles de ces deux prieurés, dont il reste des parties importantes, datent d'une manière indubitable du ^{xii}e siècle et ne sont guère postérieures à 1150 (1). M. de Pétigny ne craint même pas d'attribuer la chapelle d'Artins et ses fresques si remarquables à la première partie du ^{xii}e siècle.

10° *Lavardin*. — Cauvin, *Géographie du diocèse du Mans*, et D. Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans*, t. iv, p. 24, indiquent une autre maison du Temple à Lavardin en Vendomois. Peut-être faut-il le confondre avec celui des Aizes, qui situé sur le territoire de Villavard, était plus rapproché de Lavardin. Nous n'avons trouvé aucun document sur cette dernière fondation.

Mais de tout ceci nous devons conclure à la grande expansion de cet ordre militaire, et à sa richesse dans notre Vendomois.

II° HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem est plus ancien que celui des Templiers ; il existait certainement avant les croisades, dès 1060, mais n'était alors qu'un ordre hospitalier, d'où il conserva son nom générique d'Hopital ; il devient militaire pendant les croisades, et obtint alors sa plus haute popularité.

Son introduction dans le Vendomois est à peu près inconnue, et les rares documents qui nous restent ne peuvent suffire pour dissiper entièrement cette obscurité.

1° *Gros-Chêne à Busloup*. — La plus ancienne maison en date, nous paraît être celle de Gros-Chêne, paroisse de Busloup.

(1) Voir dans le premier volume de nos *Etudes et Documents* notre travail sur Saint-Jean des Aizes.

En août 1209, un seigneur, Hugues Vallin, revendiquait plusieurs droits féodaux aux religieux de l'Hopital de Saint-Jean de Jérusalem sur leurs maisons et terres de Gros-Chêne, à savoir les cens des vignes et des prés, les oublies, terrages, ventes, justice, etc. L'affaire fut portée au tribunal du pape, et son délégué, l'abbé de Sainte-Genève de Paris, attribua à chacun selon ses droits (1).

L'année suivante, c'est Nivelon de Freteval qui soulève de nombreuses difficultés. La cause fut confiée à Manassès, évêque d'Orléans, secondé par le chantre et le maître des écoles de la même ville, juges délégués par le pape. Nivelon, conseillé par Regnaud, évêque de Chartres, qui l'appelle son très cher ami, consent à reconnaître l'exemption des chevaliers pour leur maison de Gros-Chêne, le moulin de Palestine et leurs dépendances, de tous droits de corvées, bans, et autres servitudes et leur abandonne le droit de justice haute et basse, sauf sur le territoire de Palestine qui relève de Hugues de la Vallée ; il se réserve les droits accoutumés sur les objets vendus dans le marché de Freteval, qui a lieu le mardi, excepté la viande, le pain et le vin vendus en détail dans les hôtelleries. Il fait poser des limites dans les bois du Saussay, de Corbigny et du Cochet. Sa femme Alix et ses fils Ursion, Hugues et Geoffroy et Alix sa fille approuvèrent l'acte (2), et l'évêque de Chartres le confirma de sa haute autorité (3).

2^o *Ablainville*. — Ce prieuré était situé paroisse de Binas, sur les frontières du Vendomois. Le premier document qui nous le fait connaître est émané de Regnaud, évêque de Chartres, en 1209. Geoffroy Taillepie, seigneur d'Ablainville, avait construit plusieurs maisons pour lesquelles il devait aux religieux des redevances onéreuses ; il leur en abandonna la propriété à charge d'une rente annuelle de deux sous garantie par les cheva-

(1) Pièces justificatives, n^o 6.

(2) Pièces justificatives, n^o 7.

(3) Pièces justificatives, n^o 9.

liers de l'Hopital. Il céda aussi les droits de justice, les coutumes et droits mortuaires (1).

En 1212, Thibaud, comte de Blois et de Clermont, donnait à la même maison son bois de Sablon (2). Plus généreuse encore, Alix du Rouilly, veuve du seigneur de Beaugency, offrit, en 1227, la 5^e partie de son avoir pour reconstruire la maison des religieux, elle y ajouta ses biens meubles, ses créances, ses vêtements, ses bijoux en quelques lieux qu'ils soient, sauf un anneau d'or enrichi d'une pierre précieuse non polie qu'elle réserve pour ses héritiers. Elle obtint en retour l'association spirituelle avec les religieux et la participation aux mérites de leurs bonnes œuvres, enfin promit de choisir sa sépulture dans leur église (3).

La chapelle d'Ablainville était sous le patronage de saint Jean-Baptiste, on y célébrait encore la messe deux fois par semaine au xviii^e siècle. Thomas de Walleran, commandeur de l'Hopital d'Ablainville, donnait à rente perpétuelle de 30 sols en 1350 à Macé Boursier de Vendôme, les maisons sises rue du Vieux-Marché de cette ville dépendant du prieuré de Tourailles (4).

3^o *Tourailles*. — Ce dernier prieuré est d'un intérêt plus immédiat pour la ville de Vendôme. Il possédait en effet plusieurs maisons à Vendôme.

En 1241, Pierre, abbé de Saint-Georges du Bois, consentit à abandonner aux frères de l'Hopital de Jérusalem demeurant à Tourailles les cens, rentes et autres droits féodaux dont étaient chargées quatre maisons sises à Vendôme au Vieux-Marché en la censive de l'abbaye et de son prieuré de Saint-Lubin, sauf les droits de curé, de justice et seigneurie, à charge de payer chaque année une redevance de cinq sous, monnaie de Vendôme, indemne de toute réclamation étrangère, même du prieur de Saint-

(1) Pièces justificatives, n° 9.

(2) Ibid., n° 10.

(3) Pièces justificatives n° 11.

(4) Archives Nationales, S. 1001 B, n° 3.

Sulpice. L'une de ces maisons appartenait à Arnoul de Tourailles (1).

Pierre, comte de Vendôme, ne fut pas moins généreux. Cette même année, il accordait pleine et entière franchise de toutes servitudes féodales, redevances, bans, corvées, exactions, etc., aux religieux de l'Hopital, à leurs maisons du Vieux-Marché, et à leurs hôtes, et les prend sous sa protection (2).

Nous sommes heureux de finir cette analyse de chartes jusqu'ici trop ignorées, par un acte de haute munificence d'un comte de Vendôme.

Toutes les maisons, soit des Templiers, sauf Artins et les Aizes, soit des Hospitaliers furent réunies en une seule commanderie sous le nom de Sours et Arville ou du pays Chartrain, dont le revenu à la fin du siècle dernier s'élevait à la somme de 25,235 livres.

Chartres, le 8 janvier 1894.

CH. MÉTAIS.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain Bulletin les pièces justificatives.

(1) Pièces justificatives, n° 12.

(2) Ibid., n° 13.

MÉMOIRES

DE M. BELLANGER DE LESPINAY

Vendômois, sur son voyage aux Indes orientales

(1670-1675)

PREMIÈRE PARTIE *(Suite)*

Le 15, quatorze bastiments hollandois vinrent mouïller devant leur forteresse. Aussitost Mr l'admiral leur envoya le sr de Beauregard pour sçavoir du sr Riclof s'il vouloit entrer en nostre baye, qui respondit fort fièrement que s'il y vouloit entrer, il ne nous en demanderoit pas permission, et qu'à une telle demande ils ne vouloient pas sitost faire de responce, et que le jour d'après ils feroient sçavoir par escrit leurs intentions (1).

(1) Selon le *Voyage du Navire du Roy le Breton*, Ryclof aurait répondu à Beauregard « disent qu'il n'avoit rien à conférer, synon avecq M. de la Haye » (Arch. de la Marine, B⁴⁵, fol. 395). — Beauregard aurait débuté, à en croire le *Journal du Voyage des Grandes Indes* (1^{re} partie, p. 175-176), par expliquer le don fait à la France par le roi de Ceylan; il fut « reçu assez mal, quoy qu'il s'acquittast de la civilité que l'on pratique en pareille rencontre ». Pour le reste du récit, ce document est identique aux *Mémoires* de Lespinau.

Le lendemain, deux cap^{nes} hollandois (1) apportèrent une lettre; on ne les receut pas bien; apparamment que la lettre contenoit autre choze que des civilitez. Pour leur entretien, il fut fort honneste et civil, et [ils] offrirent de la part du sr Riclof, leur admiral, ce dont nous avions bezoin.

Le 17, les Hollandois parurent à la pointe du Brethon au nombre de 400; nous fusmes à terre, mais ils ne voulurent pas attendre (2).

Le 18, nous fusmes avec Mr l'admiral à Cottiari, où les gents du pays nous receurent au bruit de leurs instruments comme hautbois, musettes, etc., et nous offrirent 8000 hommes pour [fai]re la guerre aux Hollandois (3).

Le 19, les Hollandois parurent en assez grand nombre au bord de la baye. On y envoya du monde (4) avec

(1) Les deux envoyés hollandais furent un capitaine et un lieutenant, au dire du *Journal* imprimé, qui analyse longuement (p. 176-178) la lettre écrite par l'amiral hollandais. Cette lettre expliquait que la baie appartenait aux Portugais et se terminait par l'offre de « toute assistance et secours dont il [de la Haye] pourroit avoir besoin ». Elle réclamait aussi les prisonniers arrêtés à la pointe du Breton (*Voyage du Navire du Roy le Breton*, loc. cit.).

(2) Le rédacteur du *Voyage du... Breton* ne parle pas de la venue de Hollandais ce jour-là, mais le 18 et le 19 mai seulement. Il n'en est pas non plus question dans la relation imprimée, qui signale seulement, à la date du 17 mai, la venue de Beauregard avec « les expéditions de la donation par les grands, au nom du Roy de Ceylon, de la baye de Trinquemale, pays de Coutiari et dépendances » (p. 178).

(3) Quand M. de la Haye se rendit à terre, le 18, ce fut pour prendre possession de la baie de Cottiary « conformément à l'acte de donation ». (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, p. 178).

(4) Ce fut le sieur De Chancey qui fut ainsi envoyé, le 19, garder la pointe du Breton (*Voyage du Navire du Roy le Breton*. Arch. de la Marine, B⁴5, fol. 395). On verra plus loin qu'il obéit ponctuellement à ses ordres.

ordre de ne point tirer et de se laisser plutost prendre prizonniers.

Le 20, Mr l'admiral estant dans la barque longue fut au devant d'une chaloupe hollandoize qui venoit à luy, dont l'officier estoit cap^{ne} de vaisseau, qui luy dist qu'il venoit de la part de son amiral luy f[ai]re offre de service, et qu'il s'estonnoit de ce qu'on en agissoit de mesme d'entrer dans une baye qui est à eux depuis un si long temps et de s'y fortifier; que de son costé il feroit tousjours son possible p[ou]r entretenir l'union qu'il y avoit entre la France et eux, et qu'il ne commenceroit jamais le premier à rompre.

Mr l'admiral respondit à cet officier qu'il serviroit son général et les Hollandois en tout ce qu'il pourroit et qu'il estoit persuadé que c'estoit un fort brave homme, et qu'à l'égard de la baye elle avoit esté donnée au Roy par le Roy de Ceilon qui en estoit le maistre. Après telle responce il prit congé de Mr l'admiral (1). Deux heures après, des Cingalas apportèrent des fruiets et du gibier (2); on les salua en entrant de neuf coups de canon, et autant en sortant. Le vingt-et-un, ils firent mesme

(1) A la date du 20 mai, le rédacteur du Journal du Breton se borne à signaler le même échange d'observations entre Français et Hollandais que les jours précédents. Quant au Journal imprimé, il signale la remise d'une lettre de l'amiral Ryclof à M. de la Haye. C'est très probablement de cette lettre et de la réponse faite que Bellanger de Lespinay donne ici l'analyse.

(2) Le *Voyage du Navire du Roy le Breton* raconte que, le 20, « un envoyé de la part du Roy de Ceilon proposa à Mons. de la Haye d'assiéger Batticalor apparten^t aux Hollendois » (loc. cit., fol. 395). La présence de ce personnage expliquerait les saluts dont parle de Lespinay. Je rattacherais volontiers à sa venue les offres de contingents de 15,000 et de 20,000 hommes de secours, dont parle le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, à la date du 23 mai (1^{re} partie, p. 180-181).

choze (1). Le 22, un houcre hollandois alla joindre l'escadre et mouilla proche son amiral (2).

Le 24^e, estants au nombre de sept allés à terre avec Mr l'admiral, ou ayants apperceu des sentinelles des Hollandois nous les fusmes repousser, et les poursuivants, nous donnasmes dans un corps de garde de vingt-cinq personnes qui se laissèrent maltraiter à coups de bout de fusils. Mr l'admiral luy-mesme en prist un qui luy parut f[ai]re plus de résistance que les autres, qu'il maltraita fort. Ces gens icy, se voyants maltraitez, se retirèrent dans le bois où, les suivants, nous trouvâmes 700 hommes tant en blancs qu'en noirs. Ainsi nous fusmes enveloppez. Ils avoient dessein de nous charger et l'auroient fait si les officiers qu'ils avoient, dont il y en avoit de François, n'eussent enpesché les soldats en leur disant qu'il n'y avoit point encore de guerre déclarée. Ces discours que les soldats tenoient de nous charger ne nous estoient pas fort agréables, ce qui obligea Monsieur l'admiral de nous dire de mettre en joûe leurs officiers principaux, et dans ce temps leur demanda raison de deux sentinelles qui avoient esté enlevés, ce dont il s'estonnoit, veu q[ue] nous n'avions point de guerre. Ils furent du temps sans respondre. On leur demanda s'il n'y avoit point quelque officier qui parlât françois. Sur cela l'un d'eux respondit, et dist à Mr l'admiral de se retirer et que la considération qu'ils avoient pour luy les avoit

(1) Ce jour-là, selon le *Voyage du... Breton*, les Hollandais vinrent s'établir à l'entrée de la baie de Cottiary et se promenèrent à terre.

(2) Le houcre hollandais a rejoint la flotte dès le 19 mai, à en croire le *Journal* imprimé (p. 179). — De Lespinay ne parle pas, à la date du 23 mai, du renvoi à l'Amiral des prisonniers hollandais faits quelques jours auparavant, le 9 ; c'est le *Journal du... Breton* qui, seul, signale ce fait.

retenus jusques au point que nous voyions, et qu'ils estoient en estat de f[ai]re de nous ce que bon leur sembleroit, et que i[eu]st à se retirer au plutost. Cela chocqua fort Mr l'admiral, et leur dist qu'il les feroit bien retirer luy-mesme, et en mesme temps demanda à parler au général Riclof et demanda où il estoit. Ils respondirent qu'ils l'avoient envoyé advertir, ce qu'ayant entendu mond. S^r admiral, il se retira, [disant] qu'il l'alloit attendre. Aussi eut-il grand raison de se retirer, car il ne doutoit point que le général hollandois n'envoyast un ordre de nous prendre, comme il arriva effectivement, mais trop tard, veu q'on s'estoit retiré : et dans nostre retraite le s^r de la Raturière arriva (1).

Ce mesme jour, un de nos soldats qu'on avoit pozé en sentinelle dézerta.

Le 25, 8 gros vaisseaux hollandois vinrent mouïller à Cottiary proche nostre petite frégate la Diligente, quy y avoit esté envoyée afin de vüeiller à tout ce qui se passeroit en la rade des Hollandois. Le s^r Orgeret estoit à Cottiary pour garder un de nos pavillons, ayant avec luy 8 François et 200 soldats cingalas ayants ordre de tirer

(1) Le *Journal du Voyage des Grandes Indes* ne dit pas un mot de tout cela; il n'y est pas question de la journée du 24 mai. Quant au *Journal du Navire du Roy le Breton* (loc. cit., fol. 395), il raconte qu'un officier hollandais engagea de la Haye à se retirer, « car a 200 pas d'icy il y a 600 hommes », ce qui était vrai; avec ses 14 hommes, ou même avec les 110 qu'il eut un peu plus tard, de la Haye ne pouvait rien faire; il se retira. — A cette même date, le même document signale un fait grave (loc. cit., fol. 396) : « Les noirs de la terre firent deffence de ne rien plus vendre aux François, non pas qu'ils soient leurs ennemis, mayent consulté leurs Aulys qui leurs dist que les François auroint du désavantage et voullants par cette deffiance de vivre les obliger à ce retirer ».

sur les Hollandois en cas qu'ils voulussent descendre à terre (1).

Le 26, la *Diligente* appareilla (2), voyants deux bastiments hollandois à la voile qui luy dirent d'arriver et d'envoyer sa chaloupe à bord, ce que le s^r Bertaucourt, cap^{ne}, ne voulut f[ai]re. Ce mesme jour, le canot de la *Diligente* qui menoit le s^r Vesron, lieutenant, à bord de l'admiral hollandois fut arrêté, et led. s^r Vesron menacé par l[e]d. général Riclof d'estre pendu s'il venoit un[e] autre fois à son bord sans un ordre par escrit de son admiral.

Led. s^r Vesron estoit allé à bord de l'admiral hollandois par ordre de bouche, et non pas par escrit, de M^r de la Haye dire au général Riclof qu'il levast l'anchre de nostre baye et qu'il en sortit (3). A quoy respondit le

(1) La relation imprimée parle seulement d'une visite des Cinghalais à la date du 25, et de la venue de deux navires hollandais à Cottiary. Elle ajoute d'ailleurs qu'il en vint huit autres, le lendemain, au même endroit (loc. cit., p. 181-182), tandis que le *Voyage du Navire du Roy le Breton* ne signale la venue que de trois navires hollandais à Cottiary, le 26 mai (loc. cit., fol. 396).

(2) La *Diligente*, qui était en observation, comme l'a dit un peu plus haut de Lespinay, alla rendre compte au vice-roi des mouvements des Hollandais, puis retourna mouiller devant le pavillon français, avec ordre de se laisser couler bas plutôt que de le quitter, et de ne pas tirer en premier lieu, mais simplement de se défendre en cas d'attaque. Un enseigne et douze soldats furent aussi chargés de garder le pavillon « lequel est planté sur une espèce de Halle que les grands avoient fait faire pour servir de Basart ou Marché » (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 181-182).

(3) La relation imprimée raconte aussi cette arrestation : « Ce matin, comme un des navires hollandois qui porte pavillon de contre-amiral, paroissoit vouloir venir choisir son mouillage tout proche de ladite frégate [la *Diligente*], M. de Bretancour qui la commande auroit envoyé sa chaloupe et son lieutenant à bord, signifier aux officiers commandant ce navire que Cottiary appartient aux François en vertu de la don-

général hollandois en ces termes, que cela estoit plaisant qu'on les voulust f[ai]re sortir de chez eux, et que si M^r de la Haye l'en vouloit f[ai]re sortir, qu'il vint luy-mesme y essayer et qu'il luy attendroit, n'estant venu mouïller là qu'à ce dessein.

Il fit aussitost apporter du vin et beut avec tous ses cap^{nes} à la santé de ceux qui se batteroient le mieux. Ensuite de cecy, ils envoyèrent led. s^r Vesron avec Boyenval, chirurgien, au vaisseau de leur vicadmiral, où ils restèrent jusques au lendemain que Mons^r de la Haye envoya le s^r de Beauregard, son cap^{ne} des gardes, sçavoir pourquoy ils avoient retenu nos gents. Ils respondirent qu'ils les avoient pris comme espions, et estants réclamez les renvoyèrent.

Le 27, deux bastiments hollandois vinrent mouïller proche de ceux-cy, sçavoir le général et un autre (1).

Le 28, ils appareillèrent et vinrent tous passer à la portée du canon de nostre petit fort : s'ils estoient un peu approchez davantage, on auroit tirésur eux. Nous estions aud. fort avec M^r l'admiral.

nation par écrit que leur en a fait le Roy de Ceilon, et qu'ils pouvoient connoître notre Pavillon, mais la chaloupe et le lieutenant ont été arreztez dans le Navire » (loc. cit., p. 182-183). — Le *Voyage du... Breton* dit que le lieutenant Véron fut envoyé à Ryclof, mais ne parle de son arrestation qu'à la date du 28 mai, pour annoncer sa mise en liberté; il rapporte qu'il a raconté alors que les Hollandais s'étaient moqués de lui (Arch. Marine, B⁴5, fol. 396). Cf. la relation imprimée, p. 186 : « On apprit du lieutenant qu'il fut incivilement traité par leur admiral, sous prétexte qu'il venoit espionner ses navires ».

(1) Selon le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, trois nouveaux navires hollandais pénètrent dans la baie; « ils sont là treize et il en reste encore devant leur fort 3, ayant eu renfort de 4 navires depuis leur arrivée » (loc. cit., p. 184).

Ensuite ils allèrent tous mouïller, partie au vent, partie sous le vent de la *Diligente*, qui avoit ordre de rester en grande rade (1).

Le 29, le s^r Dechancé, ayant huit hommes avec ordre de ne point tirer, fut enlevé à 4 heures du matin (2).

Le 30, quelques Hollandois vinrent p[ou]r surprendre nostre garde de la pointe du Brethon, mais ayants esté descouverts par la sentinelle se retirèrent après avoir tiré huit coups de mousquet (3). Le mesme jour, le s^r de Beauregard venant de Cottiary nous dist l'arrivée de quatres capitaines du Roy du Ceylan (4).

Le 31, lesd. capitaines vinrent à bord et apportèrent à M^r l'amiral des lettres du s^r Boisfontaine (5). Peu

(1) Le Journal imprimé confirme ce que raconte ici de Lespinay. Dès la veille, des déserteurs Malabars avaient annoncé pour le 28 l'attaque de la pointe du Breton; en même temps, l'amiral hollandais devait entrer dans la baie de Trinquemale (loc. cit., p. 184); aussi quand, au matin du 28, les Français virent tous les vaisseaux ennemis pénétrer dans la baie, se préparèrent-ils au combat. Mais « leur amiral, au lieu d'entrer, arriva et fit vent arrière pour sortir de la grande baye et de ce que tous les autres navires au lieu de le suivre vinrent à l'autre bord, se mirent plus au vent et mouillèrent à demy portée des canons de l'Islet » (id. ibid., p. 185-186). Puis les navires hollandais, un peu plus tard, sortirent de la baie pour « aller remouiller devant leur fort; il est difficile de comprendre quelle politique peuvent avoir ces M^{rs} » (id., ibid., p. 186-187).

(2) Cf. le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 187-188. — De Chancé (ou de Chancey), qui commandait le poste, était capitaine de mousquetaires.

(3) Cette tentative eut lieu vers midi et fut faite par une soixantaine d'hommes, tant Hollandais que noirs. Les Français ne tirèrent qu'après les Hollandais, puis les abordèrent l'épée à la main (ils étaient 24). Alors ceux-ci se retirèrent.

(4) Le Journal imprimé parle de la venue de trois envoyés seulement (loc. cit., p. 188).

(5) Cette lettre de Boisfontaine, en date du 24 mai, était consacrée au récit de son ambassade; il y était dit que le roi de Ceylan appelle le roi

de temps après, les Hollandois prirent le Phœnix chargé de victuailles, revenant de la coste de Coromandel, et l'emmenèrent mouiller devant leur fort (1).

JUIN 1672

Le prem^r de ce mois, M^r l'admiral escrivit au s^r Riclof (2), qui dist au porteur qu'il feroit responce le lendemain au matin. Ce jour mesme, les s^{rs} Menardière, Beaurepaire et le chevallier Daire ayants esté en arrests, furent eslargis. Le s^r Ménardière fut faict cap^{ne} de la compagnie venüe dans dans le Brethon, Beaurepaire fut fait son lieutenant, et le chevallier Daire brigadier des gardes du nombre desquels il estoit (3).

Le 3, à dix heures du matin, on eut responce de l'admiral hollandois (4). Le lendemain, nous sceusmes la

de France son « frère », ce qu'il n'a jamais fait aux rois d'Espagne et de Portugal (Id., ibid., p. 188-189). Selon le *Voyage du... Breton*, Boisfontaine marquait dans sa lettre « qu'il avoit esté parfaitement bien receu et qu'il y a environ 12 mille hommes que l'empereur faict préparer pour le secours des François » (Arch. Marine, B⁴5, fol. 396).

(1) Sur la prise de ce navire par 4 vaisseaux hollandais, cf. le *Voyage du Navire du Roy le Breton*, loc. cit., fol. 396, et le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 189-190 et 197-198. Le Phénix alla ensuite mouiller « parmy la flotte hollandoise sans pavillon ».

(2) Il y a une analyse de cette lettre dans le Journal imprimé, p. 190-191 ; de la Haye y exprima ses différents griefs : enlèvement du poste commandé par de Chancé, prise du Phénix. — Le même jour partit un des seigneurs cinghalais arrivés la veille ; il reçut 100 écus en présent et une lettre pour Boisfontaine.

(3) Les soldats refusèrent d'abord, raconte le rédacteur du *Voyage du... Breton*, de reconnaître Ménardière et Beaurepaire (Arch. Marine, B⁴5, fol. 397).

(4) N'ayant rien reçu le 2, de la Haye envoya un trompette réclamer une réponse à sa lettre ; un officier l'apporta un peu plus tard, « qui estoit que lorsque l'on quitteroit la baye, il [Ryclof] rendroit le navire

teneur de lad. lettre par laq[ue]lle l'admiral nous offroit le Phœnix qu'il avoit pris, pourveu que nous voulussions sortir de la baye, et que ce qu'il avoit fait ne tendoit à autre chose que à nous obliger de sortir par la faim.

Le 5^e, la barque longue et la chaloupe furent envoyées à Cottiary pour y prendre tous nos malades (1).

Le 6^e, Mr Herpin, cy-devant cap^{ne} du S^t Jean, fut faict cap^{ne} du vaisseau le Flamant (2), et le mesme jour Mons^r Charon s'y embarqua.

Le 7^e, tous nos malades furent embarquez dans la fluste la Sultane (3).

Le 8, le sr de Beaurepaire, lieutenant d'infanterie, fut faict aide-major de l'escadre, et le chevalier Daire enseigne de l'admiral.

et les prisonniers ». Ni de Lespinay, ni l'écrivain du Phénix ne parlent des menaces que contenait aussi la lettre de Ryclof, au cas où la flotte française ne quitterait pas Cottiary (*Journal du Voyage...*, 1^{re} partie, p. 191-192),

(1) A cette date, le *Voyage du Navire du Roy le Breton* dit qu'on se prépare à sortir de la baie. Les malades étaient nombreux ; on en comptait déjà 400 le 26 mai, par suite de « l'ardeur d'un soleil perpendiculaire », de l'absence de viandes fraîches, de l'usage ininterrompu des salaisons, du grand travail nécessaire pour « mettre promptement en état de deffence l'Islet le Soleil et en achever les fortifications » (loc. cit., p. 183). D'autre part, la disette entraîna des réclimations que de la Haye calma le 6 (*Voyage du... Breton*, loc. cit., fol. 397).

(2) Le *Journal du Voyage des Grandes Indes* est plus complet ; il rapporte à cette même date, et la nomination du sieur Herpin, et que le rédacteur même du Journal fut chargé de commander sur le même navire le Flamand (p. 193).

(3) Dès le 5, selon le rédacteur du Breton, l'escadre s'était préparée à sortir de la baie du Repos (loc. cit., fol. 397) ; elle s'y prépara de nouveau le 7, et à aller mouiller derrière l'île du Soleil, dont le commandant fut nommé. Quant au Saint-Jean-de-Bayonne, à la Sultane, à l'Indienne, on décida de les laisser à Cottiary, « faute de suffisamment de monde à cause de tant de malades et morts » (*Journal du Voyage...* 1^{re} partie, p. 193).

Le 9^e, à la pointe du jour, les Hollandois, au nombre de 500, enlevèrent nostre corps de garde de la pointe du Brethon, qui estoit de vingt-cinq hommes qui furent surpris; il y en eut deux de tuez. L'officier qui commandoit s'appelloit Prizi. Tous furent faicts prizonniers (1), hors deux qui se jettèrent dans le bois. Ceux qui furent tués s'appelloient Belot, périgourdin, et Diclon, normand, tous les deux cadets et gentilshommes.

Il est à remarquer que les Hollandois sonnèrent après la surprize, ce qui obligea M^r l'admiral à nous f[ai]re embarquer, et allasmes à terre, mais ils ne nous attendirent pas (2). Ensuite de cela, on arbora le pavillon dans un petit islet que nous appellasmes l'isle du Soleil (3).

Le 10, on trouva à terre un sergent de la compagnie du Brethon, mort à terre.

L'u[nz]e nous levasmes l'anchre et allasmes mouïller proche du Flamant, qui estoit hors la baye (4).

Le 12, des Cingalas nous apportèrent des présents à leur ordinaire, scavoir des fruiets et un sanglier.

(1) Selon la relation publiée, 5 Français furent tués, 12 furent enlevés par les Hollandais avec l'officier de garde, le lieutenant Prisy, et 12 se sauvèrent. L'attaque fut faite par quatre compagnies hollandaises de 80 hommes chacune, assistées de 30 matelots de chaque bord, ce qui donne un total de plus de 600 hommes (p. 194 et 197). Au reste, le rédacteur du Breton, qui raconte que les Hollandais furent renseignés par un déserteur, parle de 600 hommes et 200 noirs (Arch. Marine, B⁴⁵, fol. 398).

(2) V. le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 195-196.

(3) On sait que les Français avaient auparavant déjà commencé à se fortifier en cet endroit (*Journal du Voyage...*, p. 183, 184, 191).

(4) Cf. le *Voyage du Navire du Roy le Breton*, fol. 398 (Arch. Marine, B⁴⁵).

Le 13, nous allasmes oster les palissades que nous avions mizes à la pointe du Brethon, et les portasmes le 14^e au bas de l'islet que nous fortifions (1).

Le 15, Mr l'admiral fut à Cottiary où il fut receu par la deuxiesme personne du Royaume, qui avoit 8000 hommes (2) et en attendoit encore tous les jours.

Le 16, il vint à bord accompagné de ses principaux officiers. Il s'appelloit le vissave de Mathelay (3).

Le 17, nous levasmes l'anchre et allasmes mouïller devant Cottiary, et laissasmes dans la baye le S^t Jean et l'Indienne (4).

Ce mesme jour, un canonnier du S^t Jean et un matelot désertèrent (5). On fit mettre dans ce mesme temps

(1) Le *Journal* imprimé indique les raisons qui firent agir de la sorte M. de la Haye : « Le 13, voyant que journellement les soldats de la pointe Breton désertent par la commodité si facile que l'on ne peut point empêcher, M. le Viceroy a trouvé bon de faire abattre et retirer les palisades qu'on y avoit faites, pour mettre à couvert la mousqueterie, de peur que cette commodité ne serve à notre ennemy ; on a fait transporter ces palisades pour s'en servir à l'islot » (1^{re} partie, p. 200). Cent hommes allèrent exécuter ce travail, raconte le document inédit déjà souvent cité (Arch. Marine, B⁵, fol. 398).

(2) Nous possédons pour cette époque deux journaux inédits rédigés à bord du *Breton* ; tous deux corrigent le chiffre donné par Bellanger de Lespinay. « Le 15, M. de la Haye fut à Cottiary où il trouva quelques troupes envoyées par le Roy de Ceilon, environ 7 à 800 hommes, mais en fort mauvais ordre, de quoy il fut mal satisfait » (Arch. Marine, B⁵, fol. 398 ; cf. fol. 440). Le *Journal du Voyage des Grandes Indes* raconte (1^{re} partie, p. 203) comment se passa la visite du 15 juin.

(3) Le *Journal* imprimé appelle ce général le « Dissave d'Ouves » (p. 200).

(4) Ce départ eut lieu le 16, selon un des deux journaux de bord du *Breton* (Arch. Marine, B⁵, fol. 398).

(5) Sur cette désertion, cf. le second journal rédigé à bord du *Breton* (Arch. Marine, B⁵, fol. 440).

le pavillon à l'islet fortifié, au baston duquel on attachait une plaque de cuivre sur laquelle estoit gravée en latin la donation de la baye de Trinquenemale au Roy, qui estoit en ces termes :

Regnante Ludovico decimo quarto Francorum rege,
Regis Ceilon dono, suis aulæ ac consilii principibus militiæ que præfectis adstantibus jussis, Trinquenemale ac Cottiarii proprietatem ac jurisdictionem totam prædicto Ceilon summoque rege concessam pro christianissimo Francorum rege accepit Jacob de la Haye, prorex, hæcque jussit apponi insignia. Notorium illud præsentis futurique noscant : vetatque tanti principis majestas ne quis audeat violare. Anno millesimo sexcentesimo septuagesimo secundo, post Pascha.

Avant que de partir, on fit la revue générale (1) et le sr de Lesbory, cap^{ne} d'infanterie, resta commandant toutes les troupes que nous laissâmes, dont le père Maurice, cordelier, estoit intendant et le sr Cloche commissaire. Le nombre de soldats que nous laissâmes ne passoit point quarante.

Nous laissâmes dans l'islet 30 pièces de canon de fer (2), ne doutants point que les Hollandois ne vinssent prendre lad. baye et l'islet tost après nostre despart, comme ils firent sitost que huit jours se fussent escoulés, et la composition fut telle :

Qu'ils sortiroient tambour battant, mesche allumée, etc., qu'ils seroient menés en France par les premiers vais-

(1) Cette revue est signalée par le second journal du Breton ; il rapporte que de la Haye passa même en revue les « 800 noirs que le Roy de Ceylon avait envoyés » (Arch. Marine, B⁴5, fol. 440).

(2) Cf. sur ces chiffres l'« Estat des fortifications et de la garnison layssés à la baye de Trinquemalle par Mons^r de la Haye » (Arch. Marine, B⁴5, fol. 448).

seaux qu'ils envoyeroient en Europe (1), ce qui pourtant n'a pas été exécuté, et bien loing de cela, car ils furent mis dans les prisons de Batavia et firent ce qu'ils peurent pour engager les soldats à leur service.

Le 18, Mr l'admiral fut à Cottiary où il vit le vissave Mathelay qui nous promist... (2), mais trop tard et avions été fustez.

Le 19, le s^r de Rochambeau fut recogneu commandant de la compagnie que commandoit le s^r Bainier en l'absence du cap^{ne} retourné en France.

Le 20, les habitants de l'isle receurent un ordre de nous livrer dans huit jours, soubz peine de la vie, six vingt mille mesures de ris, à raison de quatre livres et demye la mezure. Ce jour icy, on receut une lettre du Roy qui man-

(1) Voici des détails plus circonstanciés, empruntés au second des journaux rédigés sur le Breton, sur cette ruine des établissements français de Trincomali : « Les nouvelles sont venues de Madras que les Hollandois depuis nostre despart de Trinquemallé y avoient Esté et avoient pris la Baye du Soleil gardée par le s^r de Lesbory, gouver[ne]ur de la garnison que nous y avions laissé, lequel après s'estre bien defendu, ne pouvant plus soustenir faute d'eau, dont il estoit esloigné et de laquelle les Hollandois s'estoient emparés, fut contraint de se rendre à composition assés avantageuse pour les François, mais tout assez mal pour 400 noirs que le Roy de Ceylon avoit fourny pour nous ayder a la garder attendent que nous y fussions de retour, pour lesquels led. s^r de Lesbory ne put obtenir aucune composition, et estant tombés malheureusement entre les mains sanguinaires des impito[ya]bles Hollandois, furent tous esgorgés dans l'isle à Carron, ne se faisant point de quartier à cause de la guerre qu'ilz ont ensemble et de la haine mutuelle et irréconciliable » (Arch. Marine, B⁴5, fol. 463).

(2) Deux mots illisibles dans le manuscrit. — Cette visite eut lieu, suivant le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, le 19 juin et non le 18 ; de la Haye constata alors que le Dissave n'avait avec lui que 3,500 soldats (p. 207).

doit estre bien fasché de la prize du vaisseau le Phœnix (1).

Le 21, le cap^{ne} du petit bastiment le Barbaut eut ordre d'aller mouïller au large. Le 23, il vint mouïller par ordre auprez de nous.

Le 24 (2), les Hollandois, au nombre de 700 et autant de noirs, allèrent au village de Tambelgame. M^r l'admiral y envoya le s^r de Rochambeau avec 30 hommes, qui ne trouva point les Hollandois qui avoient esté mis en des-route par les gens du pays, le major ayant perdu son cheval; ils y laissèrent aussi deux barils d'arac.

Le 25, le Brethon eut ordre d'aller donner chasse à un bastiment hollandois qui venoit d'Europe, mais estant sur le point de le prendre, on luy fit le signal pour se ranger sous le pavillon (3).

Le 26, la Diligente et le Barbault eurent ordre d'aller louvoyer à l'entrée de la baye. Le 27 et le 28, il ne se passa rien.

(1) La lettre du roi contenait à la fois, selon le *Journal* imprimé (p. 208), des regrets pour la perte du *Phénix* et des ordres aux habitants « de nous donner des victuailles..., en sorte qu'ils nous livreront bien-tôt (à ce qu'ils disent) 20000 livres de ris, et des bufles : avec ordre exprez d'obéir à M^r le Viceroy. »

(2) Le *Journal* imprimé donne une autre date; il écrit : « Le 24, rien passé qu'à l'ordinaire » (p. 212), et il reporte au 27 juin tous les évènements que de Lespinay raconte ici. Selon lui, c'est le 27, en pleine nuit, qu'on fut averti par les Cinghalais que 50 Hollandais étaient investis avec 200 noirs à Tamelgan (Tambelgame); Rochambeau partit aussitôt avec 40 hommes. Le 29, on sut qu'il était arrivé trop tard; les Hollandais, au nombre de 150, paraît-il, s'étaient enfuis, abandonnant leurs affaires, etc. (p. 215-218). Les deux journaux manuscrits du Breton ne disent pas un mot de cette affaire.

(3) C'est à la date du 27 que le *Journal* imprimé raconte ce fait (p. 214-215); les deux journaux manuscrits, qui sont évidemment mieux renseignés sur ce point, le placent au 26 juin (Arch. Marine, B⁴⁵, fol. 400 et 441).

Le 29 (1), le Triomphe eut ordre d'aller aborder un navire hollandois, et la choze estoit sur le point d'estre terminée quand un boulet de canon vint couper l'estaque de son grand hunier, et nonobstant quoy il luy donna 3 fois sa bordée, et dans ce temps mettoit une autre estaque, mais le temps le fit sauver.

Le 30, le Julle eust presque un mesme accident; estant près d'aborder, la vergue de son grand hunier cassa en deux (2).

JUILLET 1672

Le premier de ce mois, les insulaires voyants que nous estions sur nostre despart nous prièrent d'attendre, mais en vain (3); il falloit flai]re comme les loups, sortir du bois pour trouver à manger.

Le 2^e, ils apportèrent trois sangliers, un cerf et des fruiets à leur ord[inai]re.

Le 3^e et le 4^e, il ne se passa rien.

Le 6^e, M^r l'admiral envoya p[ou]r rezident au Roy de Ceïlon le sr de Lanerolle, cy-devant lieutenant du Triomphe (4), accompagné de son cousin Lessert et d'un

(1) Erreur évidente de Bellanger de Lespinay; les trois journaux que nous connaissons placent le 30 juin ce combat du Triomphe avec un navire hollandais (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 221-222; Arch. Marine, B⁴5, fol. 401 et 442-443).

(2) Cet accident arriva le 1^{er} juillet au Breton et non pas au Jules (Arch. Marine, B⁴5, fol. 401).

(3) Il y eut entre M. de la Haye et le « Dissave d'Oëva » deux conférences successives dont ne parle pas de Lespinay, le 30 juin et le 5 juillet (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, p. 218-221, 225-227). Peut-être notre auteur, ne se rappelant plus les faits avec une entière précision, les a-t-il réunies en une seule, qu'il place le 1^{er} juillet.

(4) Le second journal du Breton, en mentionnant le départ de M. de Lanerolle, dit que c'était un « gentilhomme natif d'Engolême » (fol. 445).

nommé Duplessis. Il mena trois valets. Le présent que Mons^r l'admiral luy donna p[ou]r le Roy estoit une espée et un baudrier, et au nom de la Compagnie cinquante pièces de taffetas qui sont toiles très fines, un ballot de draps d'Angleterre, quelques pièces d'escarlatte et autres estoffes de laine de toutes façons et couleurs, deux montres et 100 louis d'or. Trois cent Cingallas ou insulaires l'accompagnèrent (1).

Le 7^e, quelques Hollandois parurent sur la pointe du Brethon, sur lesquels le fort tira. Le 8^e, on alla prendre le reste des palissades.

Sortie de la Baye de Trinquenemale p[ou]r la coste de Coromandel.

Le 9^e, au nombre de huit vaisseaux, partismes et fusmes salués de nostre petit fort de treze coups de canon et ne rendismes point de salut Nous passasmes à une demye portée de canon des vaisseaux hollandois mouillés sous leur fort (2). Nous fusmes à leur veüe jusques à huit heures du soir que M^r l'admiral donna ordre au cap^{ne} du Barbault de prendre sa route pour la France à

(1) Sur ce que fit M. de Lanerolle au cours de son ambassade, sur ses maladreses, sur sa captivité, cf. Robert Knox : *Relation ou Voyage de l'Isle de Ceylan*, t. 1, p. 353-358. Knox ignorait son nom, mais connaissait, parmi ceux qui l'accompagnaient, MM. de Serle (peut-être le Lessert de notre auteur), du Plessis, de la Roche.

(2) C'est bien le 9 juillet, à la pointe du jour, qu'eut lieu le départ. « Nous vîmes les navires hollandois repartis en trois escadres tous rangez et liez avec des cables les uns aux autres devant leur forteresse, et ayant fait voir aux Hollandois que nous passions à leur barbe pour sçavoir s'ils avoient quelque chose avec nous, et voyans que personne d'eux ne branloit de sa place, nous avons pris la route de notre chemin vers Coromandel pour y aller chercher nos commoditez » *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 230-231).

la faveur de la nuit. Sur led. Barbault estoient Mrs de la Raturière (1), Bertaucourt et Beauregard porteur de paquets pour le Roy.

En quittant lad. haye, je trouve qu'il est bon de dire que nous y avons perdu 350 hommes de maladie, qui estoit une manière d'hidropizie, l'air et la meschante nourriture y ayant contribué aussi bien que la disette (2).

Le 10, nous eusmes le vent large et fort (3) qui nous mena mouïller là devant Négapatam, ville des Hollandois à la coste de Coromandel, dans le pays du Naigue de Tangaoul (4), qui, depuis un an, ayant esté réduit de se retirer dans sa ville capitale dont il porte le nom, y a esté assiégé par le Naigue de Maduré (5), et se voyant pressé fit une sortie où il fut tué. Le Naig[ue] de Maduré avoit esté adverty de sa sortie par son gendre mesme, qui sortit la veille, qui s'appelloit Christapunaica, et peu après

(1) Dès le 8, de la Raturière, Bertaucourt et Beauregard avaient eu leur congé pour retourner en France sur le *Barbot* (Arch. Marine, B¹⁵, fol. 445). Beauregard fut aussitôt renvoyé auprès de M. de la Haye, sur la *Dunkerquoise*; il se conduisit d'une manière indigne vis-à-vis des jeunes filles qu'il devait mener à Bourbon pour y permettre quelques mariages (Guët : *Les Origines de l'Île Bourbon*, p. 104-108, 111-115).

(2) Cf. « Subjet et raisons pour lesquelles tant de personnes ont péri à Trinquemallé » (Arch. Marine, B¹⁵, fol. 446).

(3) Selon le *Journal* publié, au contraire, le vent aurait été, le 10, « fort foible du côté de l'ouest, et après au sud » (p. 231).

(4) Tandjor ou Tandjaour, dont parle ici de Lespinaï, est encore maintenant une ville de plus de 50,000 hab., industrielle, aux objets de bijouterie renommés. Elle contient un temple du xiv^e siècle qui est, paraît-il, le plus pur de style et le plus beau de toutes les contrées dravidiennes (El. Reclus : *Nouv. Géog. Univ.*, t. VIII, p. 570).

(5) Maduré, la Madoura actuelle, encore aujourd'hui peuplée de plus de 50,000 hab., fut très longtemps la métropole de l'Inde méridionale. Elle a gardé quelques vestiges de son passé; mais elle a été en grande partie reconstruite et assainie au xix^e siècle par les Anglais.

la ville fut prise. Quand les concubines dud. Seigr de Tangaoul sceurent sa mort, elles se brulèrent toute vives au nombre de 2000; celles qui estoient grosses en furent seulement exceptées, et cecy se fait volontairement.

Quand je fus envoyé chez ce seigneur, comme je le diray cy après (1), je vis une si grande quantité de crocodiles dans le fossé de la ville qu'il seroit difficile de la croire sans le voir.

Le Naigue de Maduré, après estre paisible possesseur des terres du Naigue de Tangaoul, envoya demander aux Hollandois le tribut qu'ils devoient au delfunct, et, pour l'avoir plus aizément, envoya des troupes dans les villages ès environs de Negapatam relevants de luy. Les Hollandois, ne pouvants souffrir telles approches, voulurent les chasser, mais eux-mesmes furent rudement repoussés après avoir perdu quelques gens, du nombre desquels estoient deux François qui avoient déserté; ils trouvèrent là leur récompense. Les Hollandois, nous voyants dans les Indes, ne cherchoient [plus] guerre au (*sic*) personne. Cela leur fit faire la paix, et donnèrent pour la conclure 3000 escus.

Le Naigue de Maduré m'a escrit plusieurs fois pour donner advis à Mr l'admiral des sentiments ou il estoit et de la facilité qu'il trouvoit à chasser les Hollandois de Negapatam, et nous demandoit pour cela deux cent hommes que nous n'estions point en estat de luy donner. Je l'entretenois tousjours, par ordre de Mr l'admiral, de belles parolles. Voicy une digression un peu grande; il faut revenir au fil de mon discours.

(1) Bellanger de Lespinay commence en effet la seconde partie de ses *Mémoires* en racontant sa visite au Naigue de Tandjaour; il raconte alors une fois de plus les événements dont il vient de parler ici, avec quelques modifications insignifiantes, et les place en l'année 1673.

Estants donc à cinq lieues de Negapatam, nous trouvâmes un vaisseau hollandois qu'on ne voulut pas prendre ; je n'en sçay point la raison (1). Cette ville estant de brique enduite de chaux paroist de fort loing. C'est icy une rade et non pas un port (2). A une lieüe plus nord paroist une haulte tour, au pied de laquelle est une chapelle où des prestres portugais disent la messe. Estants donc mouillés à 6 brasses d'eau (3), le 12, à la pointe du jour, nous avons appareillé, et allâmes mouiller devant Tranquebar, à huit heures du matin. Toute cette coste est platte ; on peut mouiller à huit lieües en mer par 40 brasses d'eau, et mesme à moins (4). Cette forteresse est aux Danois et est un quarré assez régulier, mais fort petit, ayant un fossé revestu rempli d'eau (5). Il y avait icy

(1) Le premier journal du Breton se borne à signaler qu'on vit, le 11 juillet, un navire proche de terre ; il n'indique même pas sa nationalité (Arch. Marine, B⁴5, fol. 441).

(2) Cf. le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 232 : « On vit Negapatan entouré d'une grande muraille blanche avec un grand pavillon hollandois, et à son côté, au Nord, une grande haute pagode en pyramide ». — Aujourd'hui Negapatam a pris un grand essor aux dépens de Tranquebar.

(3) « Six brasses d'eau, six brasses d'eau », porte le manuscrit.

(4) Selon le Journal imprimé, la flotte mouilla à 9 heures du matin, à trois quarts de lieüe de terre, par 9 brasses d'eau (1^{re} partie, p. 232). — Le second journal du Breton donne la date du 13 comme celle de l'arrivée à Tranquebar (Arch. Marine, B⁴5, fol. 449), ce qui est faux.

(5) Voici comment François Martin, dans ses *Mémoires* inédits, décrit cette ville : « Tranquebar est une place qui appartient au Roy de Danemark, bastie sur les terres du Naique de Tanjaour ; l'enceinte de la peuplade avoit esté faite nouvellement et flanquée de neuf bastions. Je n'ay pas pu reconnoître la longueur des courtines et sy elles sont régulières dans l'enceinte de la peuplade sur le bord de la mer. Il y a une petite forteresse de quatre bastions avec des fossés autour et de l'eau dedans, à l'exception *(sic)* du costé de la mer. L'ouvrage n'est pas considérable, mais c'est assez pour se défendre contre les gens du

deux de leurs bastiments que nous ne saluâmes point, aussi ne nous saluèrent-ils pas. L'un portoit pavillon au grand mast (1).

Estants mouillés cy devant, le Gouverneur, nommé Egger, envoya un officier à Mons^r l'admiral pour luy demander s'il avoit besoin de quelque chose, auquel M^r l'admiral répondit fort obligeamment qu'il s'attendoit bien d'avoir l'honneur de remercier Mons^r le gouverneur de ses offres obligeantes, comme aussi d'avoir assisté nos gens du Phoenix qui estoient venus icy [fai]re des rafraichissements.

Tranquebarre est par u[nze] deg. Lat. nord. Le gouverneur renvoya une seconde fois à Mons. l'admiral pour luy demander excuse de ce que les deux vaisseaux en rade et la forteresse n'avoient pas salué, et ce qui avoit causé cela estoit le doute où il estoit si nous estions de guerre ou de marchandize : ce qu'ayant donc appris, il envoya les ordres aux deux vaisseaux de nous saluer, et le firent aussitost. Celuy qui portoit le pavillon, l'amena trois fois et tira neuf coups de canon; on le remercia de sept. La forteresse salua de sept, on la remercia d'autant,

pais. Une belle place devant remply de grands arbres quy y font un bel ombrage. La ville est gaye et le séjour commode. La garnison estoit composée de 50 à 60 Danois, de soldats topases meslez parmy et de quelques lascarins. La ville est peuplée de Portugais, Mores et gentils quy y font leur commerce, mais en payant de grands droits, et fort mal traitez des gouverneurs suivant qu'ils sont plus ou moins intéressez. Il y a un cart de lieue de plaine au tour de la ville du costé de la terre où il ne s'élève pas une petite butte; l'on y découvre de loing ». (Arch. Nat., T^r 1169¹, fol. 220). Tranquebar est aujourd'hui une ville déchue.

(1) Cf. le premier Journal du Breton : « Il y avoit dans cette mesme radde deux navires dont le plus petit portoit pavillon au grand mast, et le plus grand desmatée de tout mats » (Arch. Marine, B⁴5, fol. 405).

et ensuite nous tira encore trois coups pour remerciement (1).

Sur le soir Mr l'admiral envoya le sr de Courbasson et un garde [fai]re compliment au Gouverneur.

Le 13, le Gouverneur s'embarqua dans une chaloupe pour venir voir Monsr l'admiral, mais le vent et la mer s'estants trouvés contraires, il fut obligé de retourner à terre. Ce qu'ayant veu Monsr l'admiral, il fut à terre. En desbarquant, on tira 13 coups de canon. La forteresse en mesme temps fit la mesme choze.

Quand Mr l'admiral descendit à terre, on ne cessa de tirer. L'heure de disner estant venüe, on peut juger si on fit grand feu pendant que les santez des Roys de France et de Dannemarck furent beües. Il fut tiré 400 coups de canon. Sur le soir, mond. Gouverneur s'embarqua avec Mr l'admiral, et vinrent ensemble à bord; quand il fut à l'échelle, on le salua de treze coups de canon, et ainsi en continuant jusques à neuf heures du soir, on tira de l'admiral 800 coups de canon, auxquels respondoit le fort danois sur l'heure (2).

Le 14, Mr l'admiral envoya à Mr le Gouverneur un fusil et une paire de pistolets. Ce mesme jour, il arriva un bastiment qui venoit de Dannemarc, portant pavillon, qui nous salua en mouillant (3).

(1) Tout ce que raconte Bellanger de Lespinay est confirmé par les autres documents; mais le Journal imprimé dit que la forteresse salua de neuf coups et non de 7, et qu'on la remercia de 3 coups de canon (1^{re} partie, p. 233.)

(2) Sur cet échange de visites, cf. le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 234-236, et le *Voyage du Navire du Roy le Breton*, fol. 405.

(3) A en croire le Journal imprimé, il serait arrivé deux bâtimens à Tranquebar, l'un le 13, l'autre le 14 juillet (p. 237-238). Le lendemain, l'Amiral fit des démarches pour obtenir des vivres du dernier navire arrivé; on lui fit, paraît-il, une barrique de vin 80 écus (p. 239).

Au dessous de cette petite forteresse, il y a une petite ville bastie à l'indienne, c'est à dire dont les maisons sont huttes; ce qu'il y a de plus beau est une pagode de gentils dont le portail est remply de figures indécentes.

Le 15, M^r l'admiral envoya querir à bord du bastiment danois depuis peu arrivé trois barriques de vin et du lard, de la bierre et du bœuf. La barrique cousta soixante escus.

Le 16, nous appareillâmes; on ne tira de part ny d'autre. M^r l'admiral laissa de l'argent au gouverneur, qui promist dans quinze jours nous donner 200 vaches, 300 cabris, 500 moutons, 400 porcs, mille volailles avec 300000^l, de riz, dont il y en auroit 100000 en paille qui s'appelle nelly (1).

Le 17 (2), nous croyants à Portonovo, en mouillâmes à six lieues, mais apprismes aussitost le lieu, où nous fusmes mouïller, et le mesme soir Mons^r l'admiral fut incognito à terre qui nous mena trante, et passâmes la nuict assez mal (3). Le gouverneur s'appelloit Secquesaoul que j'ay conneu fort particulièrement depuis, ayant esté envoyé icy de S^t Thomé, où j'ay demeuré 4 mois; ce fut le 2^e X^{bre} 1672,

(1) Sur les promesses du gouverneur de Tranquebar à M. de la Haye, cf. *ibid.*, p. 235. Les chiffres fournis par cette relation diffèrent de ceux que donne de Lespinay.

(2) C'est le soir du 16 qu'eut lieu cette erreur de mouillage; « l'Amiral, doutant sy nous estions proche de Portenove, envoya la chaloupe et une barque longue pour s'en informer, d'autant que les cartes marquent fort mal ce lieu là » (Arch. Marine, B⁴⁵, fol. 406). On apprit, le 17 au matin, qu'on se trouvait à 3 lieues de Porto-Novo, où l'on mouilla le même jour, à 5 heures du soir.

(3) Selon le *Journal du Voyage des Grandes Indes* (1^{re} partie, p. 240), l'Amiral, s'étant rendu à terre incognito, « y passa la nuit, reposant sur la terre, ne voulant entrer dans aucune maison ». Le lendemain 18, dès le matin, il parcourut la ville, se rendant compte lui-même de la grande cherté des vivres.

et de là fus à Pondicery et ailleurs, comme je le diray cy après (1).

(A suivre).

CHRONIQUE

Subvention au Cartulaire de la Trinité

M. le Président de la Société Archéologique a reçu, en date du 31 janvier, l'avis du Ministère que, conformément à une demande du Comité des Travaux historiques, une somme de *mille francs* était attribuée à notre Société pour l'aider à la publication du *Cartulaire de la Trinité de Vendôme*.

L'impression du deuxième volume est très avancée et ce volume sera distribué dans le courant de l'année aux souscripteurs.

Subvention au Musée

M. le Maire de Vendôme a reçu avis, le 8 mars, du Ministère des Beaux-Arts qu'une somme de *quatre cents francs* était attribuée au Musée de Vendôme comme participation à la reproduction des fresques de l'église Saint-Jacques-des-Guérets.

Les huit magnifiques aquarelles de M. Lafillée sont arrivées et sont chez l'encadreur; elles seront prochainement exposées au Musée; il en sera rendu compte au prochain Bulletin.

E. N.

(1) V. la seconde partie des *Mémoires*.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMOIS

33^e ANNÉE — 2^e TRIMESTRE

AVRIL 1894

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois s'est réunie en Assemblée générale le jeudi 12 avril 1894, à deux heures.

Etaient présents :

MM. R. de Saint-Venant, président ; Nouel, secrétaire ; Rabouin, bibliothécaire-archiviste ; Renault, conservateur du Musée ; Isnard ; l'abbé de Préville ; Colas, Letessier, membres du Bureau ;

Et MM. de Bodard, Bravet, Buffereau, Champelauvier, A. Couette, Couvelaire, Froidevaux, l'abbé Métais, de Rochambeau.

XXXIII

6

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître le nom des nouveaux membres admis par le Bureau depuis la séance de Janvier 1894.

Ce sont :

MM. Coupé, notaire à Vendôme ;

Filly, avoué à Blois.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur du Musée.

DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

OBJETS ENTRÉS AU MUSÉE

depuis la séance d'Octobre 1893

I. — ART & ANTIQUITÉ

NOUS AVONS REÇU :

Par acquisition :

Les *Huit magnifiques aquarelles* de M. Laffillée, annoncées à la chronique du dernier *Bulletin*. Elles représentent, comme on sait, les *Fresques de l'église de Saint-Jacques-des-Guérets*, si heureusement remises au jour par M. l'abbé Haugou. La description de ces importantes peintures a été trop bien faite par leur « inventeur » pour qu'il soit utile d'y revenir (1); cependant nous avons à regretter aujourd'hui l'absence de M. Laffillée qui devait assister à cette séance, nous présenter lui-même son œuvre et nous entretenir de ses savants travaux sur la *Peinture Murale en France* : un voyage imprévu dans une autre région nous prive de cette conférence qui, sans doute, n'est qu'ajournée.

(1) Voir le *Bulletin* 1890, 4^e trim. p. 303. Rapport de M. l'abbé Haugou.

1891, 4^e tri n. p. 280. Nouveau rapport de M. l'abbé Haugou.

1892, 3^e trim. p. 160. Conférence de M. Laffillée.

Aussi bien au point de vue artistique qu'en raison de leur grand intérêt archéologique, nous nous félicitons de posséder ces beaux tableaux qui figurent à la place d'honneur dans notre grande salle du Musée; et notre gratitude se partage entre M. le marquis de Rochembeau, à l'initiative et aux démarches duquel nous les devons, et M. le Ministre des Beaux-Arts qui a voulu récompenser les travaux de notre Société ainsi que la sollicitude de la Ville pour son Musée, en nous allouant une généreuse subvention.

De Madame J. POIRIÉ, à Saint-Ouen :

Une petite figurine en ivoire qui formait vraisemblablement le manche d'un couteau à papier; époque indéterminée mais assez moderne.

De Madame CHEVRIER, à Vendôme :

Une grande clef ancienne, trouvée dans une maison de la rue Saint-Bié.

De M. Ferdinand de TERRAS, ancien officier du génie, notre collègue, au château des Souches près Mondoubleau :

Deux lames dites couteaux en silex brun, ces deux instruments ont été choisis pour leur bon état de conservation parmi un assez grand nombre d'autres similaires réduits en fragments, et trouvés par le donateur à environ 1 mètre de profondeur dans une fosse à silo creusée dans la terre argilo-silicieux du Perche près de son habitation, en septembre 1893.

Il résulte de l'examen de ces silex qu'ils ont une ressemblance complète avec un certain nombre de ceux de la collection du Musée provenant de la fameuse grotte de la Madeleine dont les échantillons ont été pris pour types de la dernière époque des temps quarternaires; si ces lames datent réellement du même âge, il y aurait donc dans l'endroit indiqué par M. de Terras, le premier gisement de cette époque signalé dans le Vendomois. Avant de conclure, il serait nécessaire que le terrain fût étudié avec soin géologiquement et peut-être aussi d'y faire de nouvelles fouilles qui amèneraient certainement la découverte de silex plus caractéristiques.

Nous souhaitons vivement que notre collègue poursuive ses intéressantes recherches.

La plus grande lame mesure : l^r 125^{mm}, larr 24^{mm}, épaisr 8^{mm}, p^{ds} 27 gr.

La seconde — — 84^{mm}, — 13^{mm}, — 5^{mm}, — 7 —

De M. l'abbé FERRÉ :

Un outil en silex du Grand-Pressigny, dont il manque un fragment environ un quart.

Cet instrument à pointe obtuse, assez épais, retouché sur une seule face, est d'un usage assez mal défini, c'est une sorte de *grattoir* étroit, qui a aussi été qualifié de *retouchoir* ; des traces de polissage sur la partie supérieure semblent indiquer qu'il provient d'une hache polie, endommagée et retaillée ensuite ; il est par conséquent de l'époque néolithique.

Trouvé à Cellettes (Loir-et-Cher).

Longr 75^{mm}, largr 27^{mm}, épaisr 9^{mm}, Poids 32 gr.

Enfin j'ai acquis :

Un bloc de granit, trouvé devant moi près de l'usine Charrier et de la gare, dans une pièce de terre fouillée pour en extraire le sable, et à la base de la terre végétale, c'est-à-dire à 40 centimètres environ de la surface.

Sa forme concave m'avait fait croire tout d'abord à un fragment de meule de l'époque gallo-romaine ; mais cette pierre ne présente pas de cassures, et j'ai été conduit à y reconnaître une meule très primitive de l'époque robenhausienne, c'est-à-dire du début des temps actuels, sur laquelle, à l'aide d'une molette en grès ou en silex, on triturerait à la main les céréales ; ces granits ne sont pas rares dit M. de Mortillet, cependant il ne paraît pas qu'il en ait été rencontré beaucoup dans nos parages, tandis que les meules rondes gallo-romaines s'y trouvent fréquemment.

II. — NUMISMATIQUE

De M. LE MIRE DE VILERS, député de la Cochinchine :

Une série de *monnaies du Siam* : Voici la note jointe à cet envoi par le donateur qui, malgré ses hautes et absorbantes fonctions, pense souvent à son pays vendomois et lui témoigne son affection par ses générosités réitérées.

« C'est une collection de *ticaux siamois*. Ces monnaies aujourd'hui « déclassées sont devenues assez rares. J'y joins des ticaux en argent « de différentes frappes ; d'anciens ticaux en porcelaine de fabrication

« chinoise ; des barres de fer, de cuivre et d'argent, ainsi que des
« pirogues servant de monnaies aux Laotiens. »

En voici le détail :

	1	barre de fer.
	1	— de cuivre.
	1	— d'argent.
Le tical en or vaut 26 fr. environ.	3	pirogues de cuivre.
— argent — 3 —	3	ticals en argent modernes
	6	— — anciens.
	12	— en porcelaine anciens

Je n'ai pas trouvé de renseignement sur la valeur de ceux en porcelaine.

De M. l'abbé ROSSIGNOL, curé de Villiers :

Une petite pièce en argent de Louis XIV.

Par acquisition :

Un jeton en argent de César duc de Vendôme (1594-1665) :

CESAR. DUC DE. VENDOSME., son buste à droite ;

ṛ NEG MFTAS. RERV. 1661 ; vaisseau voguant à pleines voiles ;
entrée d'un port à l'horizon ;

et un jeton en cuivre de Charles de Bourbon Vendôme (Charles X de la
Ligue, 1523-1590) :

CHARLES CARDINAL DE VENDOSME ; écu timbré du chapeau
du cardinal.

ṛ 1587, SUPERAT CANDORE ET ODORE ; lis fleuri dans un
buisson.

Ces deux pièces nous manquaient. — Achetées à Paris à l'hôtel
Drouot.

III. — HISTOIRE NATURELLE

De M. le marquis DE ROCHAMLEAU :

*Un lot de coquillages de la Nouvelle-Calédonie ; ces coquillages
variés sont contenus dans d'élégantes petites corbeilles renfermées
elles-mêmes dans un panier plus grand.*

Remerciements sincères à tous les donateurs que nous venons de
nommer.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

I. — DONNÉES DES AUTEURS ET AUTRES :

1^{re} *The chronology of the cathedral churches of France*, by Barre Ferrée, membre de la Société de l'histoire de France de Paris ;

Curieuse brochure éditée à New-York en 1894 et dans laquelle l'auteur a résumé en tableaux et par siècle, la date de la construction, de la dédicace et des principales restaurations des églises cathédrales qui ont existé en France depuis le XI^e siècle ;

2^o *Notice historique et généalogique de la maison de Broc (Anjou)*, par M. le marquis de Broc ;

3^o *Notice biographique sur P. de Ronsard*, par M. Ch. Marty-Laveaux ;

4^o *Viollet le Duc et l'architecture bourguignonne*, lettres à M. Perrault-Dabot, auteur de l'art en Bourgogne, par M. Anthyme Saint-Paul ;

5^o *Un dernier mot sur le port des Torques par les Gauloises*, supplément à l'*Album Caranda*, don de M. Frédéric Moreau père. On sait que le Torque était, dans le principe, le signe de l'autorité et du commandement, mais plus tard, ainsi que l'établit M. Moreau, avec preuves à l'appui, les dames gauloises portaient le Torque comme leurs époux et leurs enfants. L'auteur joint à cette brochure, des dessins de bijoux, bracelets et torques portés par nos élégantes ancêtres.

6^o *La légende des comtes d'Anjou*, par M. G. d'Espinay, président honoraire de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers ;

Dans cette brochure très intéressante, l'auteur rectifie diverses erreurs commises par les anciens chroniqueurs, en ce qui concerne la chronologie des premiers comtes d'Anjou ;

7^o *Un cri d'alarme*, par M. le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Institut, notre collègue. L'auteur s'effraie, avec raison, de l'affaiblissement de la natalité en France ; il en attribue la cause à la démoralisation toujours croissante dont nous sommes témoins et qui est loin de se montrer avec la même acuité dans les pays étrangers ;

8^o *Sur une plaquette représentant le jugement de Paris et l'Annonciation*, par M. J.-Adrien Blanchet, notre collègue.

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

- 1^o *Journal des Savants*. Janvier, février, mars, avril 1894 ;
- 2^o *Romania*. Janvier 1894 ;
- 3^o *Revue des travaux scientifiques*. Tome XIII, nos 10 et 11 ;
- 4^o *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques*, publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée par M. de Lasteyrie et MM. Eugène Lefèvre-Pontalis et Bougenot. T. II, 4^e livraison ;
- 5^o Extraits des procès-verbaux des séances du Comité historique des monuments écrits depuis son organisation jusqu'à sa réorganisation du 5 septembre 1848 ;

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES — ÉCHANGES

- 1^o *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t^e XVI, an. 1893 ;
- 2^o *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris*, décembre 1893 et janvier 1894, et *Mémoires de la même Société*, tom. 1^{er} 3^e fascicule ;
- 3^o *Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochecouart*, tom. IV, n^o 1 ;
- 4^o *Bulletin de la Société de Borda*, Dax (Landes), 1^{er} trim. 1894 ;
- 5^o *Bulletin de la Société des Hautes-Alpes*, 1^{er} trim. 1894 ;
- 6^o *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, avril 1894 ;
- 7^o *Recueil des publications de la Société harraise d'études diverses*, 1893 ;
- 8^o *Bulletin de la Société des études du Lot*, tom. XVIII, fasc. 1, 2, 3 et 4 ;
- 9^o *Bulletin de la Société Dunoise*, avril 1894 ;
- 10^o *Annual report of the board of regents of the smithsonian institution*, 1891 ;
- 11^o *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, année 1893 ;
- 12^o *Bulletin de la commission historique et archéologique de la Mayenne*, 2^e trim. 1894 ;
- 13^o *Revue de Saintonge et d'Aunis*, mai 1894. On y relate l'article publié dans notre *Bulletin* de juillet 1893, par M. le marquis de Rochambeau, alors notre président, sur les anciens règlements sur la culture de la vigne.

Au sujet de l'arrêté par lequel Garnier de Saintes, représentant du peuple en mission dans le département de Loir-et-Cher, prescrivait le 5 ventôse an II, l'arrachage immédiat de toutes les vignes, notre col-

lègue de la Saintonge s'écrie : « Ah ! il eut été bien reçu, tout Garnier
« de Saintes qu'il était, s'il avait voulu prouver aux Saintongais qu'il
« valait mieux, dans l'intérêt public, produire du blé que des raisins et
« qu'il fallait arracher leurs ceps en plein rapport pour laisser végéter
« quelques maigres épis de blé. Le phylloxéra a fait l'œuvre qu'ordon-
« nait Garnier. Demandez le résultat à ces contrées jadis opulentes et
« aujourd'hui appauvries. »

14^e *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*,
tom. XLI. On y lit une étude très intéressante sur les souterrains-
refuges de l'époque gauloise dans le département de la Haute-Vienne ;
ces refuges ressemblent à ceux découverts à plusieurs fois dans notre
pays.

IV. — ACQUISITIONS ET ABONNEMENTS

Par acquisition :

1^o Une copie sur parchemin en bon état de conservation, d'une adjudication sur saisie d'une maison où se trouvait un jeu de paulme séant
« en Bourgneuf, en cette ville de Vendosme, joignant d'un côté Jehan
« Joubert et le jardin de l'abbaye, d'autre côté et d'un bout aux estables
« de lad. abbaye et d'autre bout pardevant au pavé de ladite rue du
« Bourgneuf. » Cette adjudication eut lieu devant le lieutenant-général
de Vendôme, le 16 février 1622. Parmi les créanciers se trouvait frère
François Poyade, prieur de Saint-Vrain-de-Révillon-lez-Vendôme ;

2^o *Le Loir-et-Cher historique et archéologique*, nos des 15 février,
15 mars, 15 avril et 15 mai 1894.

Dans le n^o du 15 février, on lit divers renseignements sur l'hospice
de Vendôme.

TEMPLIERS ET HOSPITALIERS

DANS LE VENDOMOIS

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Vers 1195

Quoniam ea que sub tempore sunt ad tempus recedunt, placuit majoribus plura prescribere et prescribendo cartis commendare ut per hec memorie traderentur. Morem quorum nos sequentes volumus universis notum facere tam clericis quam laicis per temporum tempora successuris, quod Bartholomeus de Vindocino Deo et fratribus Templi dedit in munere in nemore Vindocinensi terram ad culturam m^{or} carrucarum, in loco qui vocatur aus Materat. Hujus autem muneris conquerentes erant quod non plenarie habebant. Et ut querimonia hujus rei pacificaretur, eisdem fratribus, m^{as} carrucatas terre in augmentum dederunt ad eandem possessionem quam ibi tenebant Josbertus de Boscheto, qui filiam Bartholomei habebat in uxorem. Hoc autem dederunt libere fratribus et suis hominibus pasnagium porcorum eis et hominibus, et pascua pecoribus eis et hominibus, et vivum nemus ad edificationem domorum eis et hominibus, et siccum nemus ad calefaciendum. Hoc siquidem concessit Aalet, filia Bartholomei, uxor Josberti predicti, et filia sua Johanna. Sanxerunt etiam hoc munus Vulgrinus et Maria uxor ejus et Goffridus ejus filius, et Maria de Lavarzino, et Johannes ejus

filius. Hujus concessionis et pacti scilicet Vulgrini et uxoris ejus auditores fuerunt . Fulcherius Capa Asini et Goffridus frater ejus, Utricus thesaurarius et Paganus ejus filius. Hoc utique donum concessit Febrerius et Ansoldus et Adam filius ejus, qui habebant feodum in Vendocinensi nemore, utpote forestarii, libere et quiete. Hoc autem pactum fecerunt Archembaudus de Cathena, et frater Goherius successor ejus in illa diocesi et frater Galterius de Anfravilla, et frater Rainaldus de Sancta-Gemma. Ex parte vero Josberti affuerunt Galebrunus de Menleio, ejus tunc temporis senescallus, qui etiam tradidit predictis fratribus templi illas duas carrucatas terre et Rainaldus de Villa dammeia et Philippus de Plasseicio, et Gervasius filius ejus, Gosfridus Lancelini, Garsadonius et multi alii.

(Archives Nationales, S, 5001 B, n° 26. Original en parchemin. Sceau sur double queue de cuir perdu.)

II

De Cheneueriz. — 1210

Johannes, comes Vindocini, omnibus presentem paginam inspecturis, salutem. Accedentes ad nos fratres militie Templi cum proborum virorum testimonio et in rei veritate nobis fecerunt intelligi quod pater noster, dominus scilicet Gaufridus de Lavardino, vir bone memorie, in Jherosolimitanis partibus inopina infirmitate gravatus, duas carrucias terre in territorio Savigneii, Dei-amore et pro remedio anime sue, domui Templi de Vindocino et fratribus ibidem degentibus dederat et in perpetuam elemosinam concesserat, petentes humiliter ut illam terram domui predice in loco assignaremus competenti. Quorum petitioni benigne et amicaliter assentientes, pro predictis duabus carrueis terre dicte domui dedimus et assignavimus totam terram illam quam tenebamus in proprio

ultra sepem de Chenevriz, quam terram concessimus cum tota justicia et dominio ejusdem terre ad nos pertinente prefate domui et fratribus ibidem degentibus quiete et pacifice in perpetuum possidendam. Sciendum preterea quod Petrus major de Savigneio omne jus quod habebat in predicta terra in nostra presentia constitutus domui concessit prefate. Quod ut ratum sit et stabile presentes litteras dicte domui super hoc habendas indulsumus nostri sigilli munimine roboratas. Datum anno gratie millesimo ducentesimo decimo.

(Archives Nationales, S. 5001 B, n° 35. Original en parchemin. Sceau rond en cire verte sur soye jaune, représentant un écu à un chef, un lion rampant brochant sur le tout; + SIGILLUM, I|ohannis com|ITIS : VINDOCINII. Au verso, deux anges tenant une croix; légende : CONTRAS. COM. VINDOCINII.)



SCEAU DE JEAN III COMTE DE VENDOME 1210. (D'après l'original conservé aux Archives au bas de la chartre publiée ci-contre S. 5001 B. n° 35).

Selon Douet d'Arceq, la matrice du contre-sceau était une pierre gravée du style bysantin. Ce contre-sceau a été publié comme très remarquable, par G. Demay : « *Le costume au Moyen-Age d'après les sceaux* », p. 19 ».

III

1212. — Vendôme

R. Dei gratia Carnotensis episcopus, universis ad quos presens pagina pervenerit, salutem. Volumus palam esse quod cum foresta Bellelande in terras arabiles sit redacta et ibidem de novo villa edificetur, cum de jure parochiali verteretur questio inter fratres milicie Templi et presbiterum de Espieri, tandem inter eos amicabile compositio intercessit, eo tenore videlicet quod fratres Templi jura parochialia per unum annum percipient primicias et oblationes et omnes alios redditus que ad presbiteratum pertinent. Revoluto vero illo anno, presbiter de Espieri supradicta jura parochialia cum redditibus supradictis alio anno sequenti percipiet, et ita de anno in annum alter post alterum successive redditus percipiet ville superius nominate. Et hoc factum est apud Vindocinum anno m^o cc^o xii^o ab incarnatione Domini.

(Archives Nationales, S. 5001 B, n^o 30, original en parchemin).

IV

1217

Viris venerabilibus et discretis abbati, priori Sancte Genovefe et priori Sancti Eligii Parisiensis W. de Jalla, W. de Lonreio, W. de Brueria, Herbertus Torpin, Hamelinus de Roorta, Odo de Brulo, Raginaldus de Orrevile, salutem in Domino. Super querelis et contentionibus quas fratres milicie Templi et vir nobilis Johannes de Brueria habebant, cum mandato predicti Johannis quod nos suscepimus et con testimonio executorum testamenti ipsius Johannis, habito prudentum virorum consilio, de

ipsius parentela quam aliis, pacificamus con eisdem Templariis in hunc modum, videlicet quod eis concessimus plateas de Burgo-Novo, quas olim dedit eisdem fratribus Amauricus de Troo, ut possint ibi semper habere estagiarios duos et non amplius. Demum dedimus eis vineam de Cruce et terram de Ceneilleis quas tenebat Alnulfus le Desve, de domino de Troo, ad xiii denarios censuales. In qua etiam censiva memorati fratres estagiarium ullo tempore ponere non valebunt. Dedimus insuper eis duas rocas et plateas ante easdem rocas residentes, que erant Radulfi de Albinaco. Dedimus et eis plateam ipsius Radulfi, que sita est in taneria, ita quod in omnibus istis plateis non possint dicti fratres habere preter unum estagiarium. Supra rebus autem extra villam constitutis, faciet jamdictus Radulfus dominis suis quicquid debuerit. Dedimus et concessimus eisdem fratribus domos de Broellio quas ipsi tenuerunt et habuerunt a predecessoribus Johannis de Brueria, sitas in veteri foro ejusdem ville Breolii. Hec autem omnia pacifice, honorifice, quiete et ab omni exactione et costuma quieta in perpetuum eisdem concessimus possidenda. Dicti etenim fratres petebant ab eodem Johanne de Brueria, pro dampnis sibi illatis ab ipso Johanne et suis complicitibus ducentas marchas argenti et amplius sibi restitui. Dicebant et dicti fratres quendam suum hominem ab eodem Johanne et suis complicitibus esse verberatum usque ad sanguinem, et alii homini suo plagas mortales intulisse; pro hiis etiam contemptionibus eundem fecerunt dicti fratres coram nobis pluries citari, et postea excommunicationis vinculo, juris ordine observato, astringi. Quia igitur nec defuncti periculum nec vivencium detrimentum debetis aliquatenus velle adaugeri, vobis supplicamus attentius quatinus et absolutionem mortuo et confirmationem pactionibus dictorum fratrum verbo ad verbum expositis, auctoritate apostolica qua fungimini, dignemini misericorditer impertiri. Ut hoc autem factum sit ratum et inviolabile presentem cartulam sigillorum nostrorum muniminibus curavimus roborari. Actum anno gratie mcccxvii, mense augusti.

(Archives Nationales, S. 5000 A, n° 43). Le n° 48 est une confirmation de l'acte précédent. En voici l'*incipit* et l'*explicit* : « Abbas et prior Sancte Genovefe et prior Sancti Eligii Parisiensis, omnibus presentes litteras inspecturis... *(suit le texte de la charte précédente)* ...quam pacem et concordiam auctoritate apostolica dignam duximus confirmandam, et prefatu[m] Johannem de Brueria ad instanciam fratrum milicie Templi auctoritate apostolica absolvimus et denunciari fecimus absolutum. »

V

1270, Samedi 19 Juillet

Universis presentes litteras inspecturis officialis curie Carnotensis, salutem in Domino. Noveritis quod in nostra presentia in jure constituti Randoinus Cornubiensis et Culvendis, ejus uxor dederunt, contulerunt et concesserunt in puram et perpetuam elemosinam Deo et domui milicie Templi Jerusalem et fratribus ejusdem milicie se et sua ad mortagium, secundum usus et consuetudines de Arida-Villa, volentes et consentientes expresse quod ista donacio revocari non possit, sed rata maneat, et promiserunt fide media predictae persone quod contra non venient nec eam revocabunt. Datum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo, die sabbati ante festum beate Marie-Magdalene (1).

(Archives Nationales, S. 5003 A, n° 10. Original en parchemin scellé du sceau de l'Officialité de Chartres).

VI

Août 1209

J. Dei providentia abbas Sancte Genovefe et ejusdem ecclesie prior, universis presens scriptum inspecturis,

(1) Cette fête arrive le 22 juillet et tombait en 1270 un mardi ; le samedi précédent était donc le 19 juillet.

salutem. Cum auctoritate apostolica fratres Hospitalis Jherosolimitani ex una parte et Hugo Vallinus ex altera coram nobis comparuissent pro causa que inter ipsos vertebatur super quibusdam redditibus ville de Grossa-Quercu (2), videlicet censibus vinearum et pratorum, oblite, terragii, venditionis terrarum et vini consuetudinis et quibusdam aliis, consilio proborum virorum mediante, assensu partium sopita est discordia in hunc modum videlicet quod omnes consuetudines, redditus, census vinearum, pratorum, oblite, terragia, venditiones terrarum et vini consuetudo ad domum Hospitalis venient et fratres Hospitalis vel eorum serviens pro dicto Hugone partem suam tradent terminis assignatis. Et ultra terminum non tenentur fratres ei redditus observare. Et si aliquod infortunium evenerit, non tenentur fratres eidem redditus restituere, etsi omnes redditus habere non possint communiter perdent fratres Hospitalis et dictus Hugo. Insuper de omni forisfacto ab hominibus Hospitalis predicto Hugoni illato, per manus Hospitalis predictus Hugo vel ejus heres jus accipiet, sed de omni jure in curia Hospitalis adjudicato et supradictus Hugo accipiet dimidium et non plus. Tota vero justicia tam ville quam territorii erit Hospitalis. Insuper autem predictus Hugo concessit se nullam domum habere infra villam de Grossa-Quercu vel in ville territorio preter domum patris sui de Palesteria. Totum farragium terragii ville erit Hospitalis donec communis granchia fiat que in bono statu communiter teneatur vel terragium rediet ad domum Hospitalis, et fiet eadem granchia in curia Hospitalis, ad quam faciendam, si fratres requisiti a sepedicto Hugone ponere quantum debent pro parte que ad eas pertinet noluerint, nisi aliquam justam causam pretenderint, supranominatus Hugo partem capiet farragii. Preterea furnum predictae ville, molendinum de Palesteria, mortalia, fratribus Hos-

(2) Gros-Chêne, paroisse de Busloup, canton de Droué, Loir-et-Cher.

pitalis, cum toto terragio et dimidium Hugoni; Hospitalis ponet famulum ad numerandas garbas, dato sacramento legitime numerandi, cum a predicto Hugone tempore fuerit requisitus oportuno vel frater Hospitalis numerabit. Set coram dicto Hugone promittet se legitime numerare. Insuper concessit predictus Hugo fratribus Hospitalis quod quicquid de cetero acquirere poterint, libere et integre possideant, sine aliqua participatione. Ham pacem predictus Hugo concessit, dato sacramento quod contra non veniret. Testibus hiis : fratre Godefrido et Josberto presbiteris, Orrico de Lasevandere, Burchardo monacho, Ivone monacho. Quod ut ratum permaneat ad instantiam partium presentem paginam sigillorum nostrorum fecimus impressione muniri. Actum anno Domini m^o cc^o nono, mense augusto.

(Original en parchemin, autrefois scellé de deux sceaux, aux Archives Nationales, S. 5002 B, n^o 7).

VII

1210

Nivelo, dominus Fractevallis, omnibus presentem paginam inspecturis, salutem in Domino. Noverint universi quod cum causa verteretur inter me ex una parte et fratres Hospitalis Jerosolimitani, ex alia, coram iudicibus a domino Papa delegatis, videlicet Manasse episcopo, cantore et magistro scholarum Aurelianensium, composuimus in hunc modum videlicet quod fratres Hospitalis villam quæ Grossa Quercus dicitur et Palestinam cum toto earumdem comportorio, ab omni biennio et corveia et omni exactione liberas et immunes, quiete et pacifice possiderent, pro bono pacis statuentes quod omnis justicia, tam magna quam parva, in supradictis locis et eorumdem territoriis, eisdem fratribus remaneret, excepto loco qui Palestina nominatur, infra plesseium Hugonis de Vale, et metas positas per

manus Ursionis filii mei. Si autem molendinum Hospitalis non possit molere, homines predictorum locorum tenebuntur molere ad mea molendina a mane etiam diei lune usque ad mane diei mercurii. De omnibus rebus de quibus, si vendentur in mercato Fractevallis, usualis consuetudo redderetur, quas vendant in predictis locis predictorum locorum homines, michi vel preposito meo usualement reddant consuetudinem, quæ est pro mercato quod est die martis apud Fractamvallem, exceptis pane, carne et vino, si vendantur frustratim in taberna; fratribus vero Hospitalis cingula nemoris siti inter cheminum Fractevallis et feodum domini Roberti de Insula, sicut monstrata sunt et utruisque partis assensu limitata, remansit libere et quiete; remansit etiam eisdem fratribus aliud nemus liberum et quietum quod situm est juxta Marches Sauseis et predictum cheminum Fractevallis. Hec autem duo nemora teneor dictis fratribus ad faciendum omnimodam voluntatem suam etiam ad vendendum et disrumpendum ab hominibus meis et ab omni posse meo garantire. Preterea ego Nivelò eisdem fratribus et eorum hospitibus in supradictis locis manentibus, omnibus animalibus suis, exceptis porcis, ovibus et capris, in toto nemore quod dicitur Corbineium, et a Corbineio in defensis meis juxta cheminum de Gratelau usque ad Cornu-Cervi, et a Cornu-Cervi per medium filum de Landa usque ad locum cui dicitur Richere, et a Richere sicut aqua decurrit per vallem que tendit versus Palestinam in dextra parte usque ad Corbineium, pasturam concessi. Homines vero predictorum locorum servabunt animalia a combustionibus et talliis per tres annos et dimidium. Si vero de termino combustionis et talliarum controversia oriatur, per quinque hominum patrie determinabuntur sacramenta quos ego Nivelò faciam jurare ad predictorum fratrum petitionem et nominationem, exceptis hominibus Hospitalis. Adaquabunt autem predicti territorii homines animalia sua ad aquam que est sub Richere, inter nemus de Cochetto et magnam forestam. Si autem animalia forte

evadent in magnam forestam tres brastatas et ibi inventa fuerint, custos animalium jurabit quod eo invito illic intraverunt. Si ultra tres hastatas intraverint et famuli mei ea invenerint, secundum usualem consuetudinem patrie fiet emenda. Si nemus de Cocheto sectum fuerit, ego Nivelò faciam eis viam ad eamdam aquam et dicta pascua, ita quod via illa de lato habebit unam hastatam et ab utraque parte vie erunt tres hastate, in quibus si animalia evaserint, judicabitur sicut in tribus hastatis qui sunt circa adaquatorum. Quod si ultra evaserint idem erit iudicium quod in prioribus. Pastores non ducent canes per predicta nemora sine copula. Hunc autem modum pacis ego Nivelò et Ursio filius meus pro parte nostra tenemur fide interposita observare, pro parte vero Hospitalis frater Robertus Cosset, per litteras fratris Willelmi de Villarìs magistri Hospitalis in Francia procurator constitutus ad agendum vel eciam alio modo componendum hoc concessit. Hoc etiam concesserunt Aelicia uxor mea, et Hugo et Gaufridus mei filii et Aelicia filia mea. Quod ut firmum maneret et stabile sigilli mei munimine roboravi, anno gratie, mcc. decimo.

(Archives Nationales, S. 5002 B, nos 5 et 6. Original et Vidimus par Robert d'Estouteville, chevalier, seigneur de Berye, baron d'Ivry et de Saint-Andry en la Marche, conseiller du roi, garde de la prévôté de Paris en 1476, vendredi 6 juin).

VIII

Mars 1210

Raginaldus, Dei gratia Carnotensis episcopus, omnibus ad quos littere iste pervenerint, salutem in salutis auctore. Cum inter dilectos fratres Hospitalis Jerosolymitani ex una parte et karissimum nostrum Nevelonem de Fracta Valle, militem, ex alia, coram iudicibus a domino papa

delegatis, videlicet Manasse episcopo, cantore et magistro scholarum Aurelianensium, super quibusdam villis, nemoribus et aliis conquestio verteretur, tandem inter ipsos amicabile intercessit compositio, cujus tenor in litteris dicti Nevelonis plenarie, sicut inspeximus, continetur. Adhuc autem prefatus Nevelo nobis supplicavit ut compositionem istam dignaremur sigilli nostri testimonio roborare. Nos vero pacis beneficium et litis decisionem inter ipsos attendentes pie ipsius petitioni gratum volumus assensum impertiri. Proinde est quod nos villas et nemora et allia, sicut continentur in carta domini Nevelonis, que non licet ibi repetere, pro bono pacis et concordie dictis fratribus Hospitalis confirmamus in perpetuum possidenda, nominis nostri characterem et sigilli impressionem in testimonium apponentes et munimen. Actum anno gratie millesimo ducentesimo decimo, mense marcio.

(Archives Nationales, S. 5002 B, n° 8, original en parchemin, avec les attaches en soie rouge du sceau perdu).

IX

1209 ..

Ego Raginaldus, Dei gratia Carnotensis episcopus, tam presentibus quam futuris notum facio quod cum discordia verteretur inter fratres Hospitalis Jerusalem, ex una parte, et Gaufridum Tallepei, ex altera, super quibusdam hostiis in hospitio prefati G. de Ablanvilla positis, de quo videlicet hospitio predictus G. tenetur reddere fratribus Hospitalis duodecim nummos censuales, in festo sancti Remigii, in hunc modum sopita est, quod predictae hostie per ipsum G. posite et ponende in predicto hospitio fratribus Hospitalis, predicto G. concedente, pacifice remanent, sed unaqueque hostisia persolvat duos solidos

predicto G. in festo S. Remigii, et duos nummos domui Hospitalis in festo Omnium-Sanctorum. Tota justicia remanet domui Hospitalis, et consuetudines et mortalia, more predictæ ville de Ableinvilla. Si vero predicti hospites predicto G. census suum in predicto termino reddere noluerint, per manum hospitis jus accipiet usque ad quinque solidos ab uno quoque hospite, de quo predictus G. reclamabit. Cirotece et dimidium venditionum predictarum hostisiarum prefato G. remanent. Et si hostisie vacue vel vastate fuerint, et predictus G. census non habuerit, domui Hospitalis remanebunt aliis hospitibus tradende, ita quod superveniens hospes prefato G. census persolvat de preteritis annis in quibus non habuerit. Et si fratres Hospitalis pro tradendis hospitiis mercedem acceperint dimidium predictus G. accipiet. Quod ut ratum permaneat presenti scripto sigilli mei impressione munito ad petitionem partium roboravi. Actum anno gracie millesimo ducentesimo nono.

(Archives Nationales, S. 5000 A, n° 47).

X

1212. — Paris

Ego Theobaldus, comes Blesensis et Clarimontis, omnibus notum facio quod, pro amore Dei et pro remedio anime mee et parentum meorum, do et concedo fratribus Hospitalis Jerusalem de Ablanvilla, nemus de Savelonii ad omnes usus necessarios ejusdem domus et furni extra defesium. Quod ut ita firmiter observetur litteris commendo et sigilli mei impressione confirmo. Actum Parisiis, anno gratie m° cc° duodecimo, datum per manum Terrici cancellarii mei.

(Archives Nationales, S. 5000 A, n° 41, original en parchemin; ibid., nos 40 et 42, vidimus du même titre datés de 1321 et 1322).

XI

1227. — Ablainville

Aaliz de Roilleiz, quondam domina de Balgenciaco, omnibus presentes litteras inspecturis, salutem in Domino. Noverint universi quod ego, pro remedio anime mee, fratribus Hospitalis Sancti Johannis Jherosolimitani, quintam partem hereditatis mee contuli, post decessum meum in perpetuum possidendam, ad edificationem domus Hospitalis de Ableinvilla vel ad voluntatem et arbitrium magistri ballive, ad quam dicta domus pertinet, disponendam; insuper omnia mobilia mea eisdem fratribus contuli, eciam vestes et jocos, in quocumque loco potuerint inveniri, excepto quodam magno anulo aureo, cum lapide non polito, ad heredes meos pertinente. Preterea dictis fratribus ad presens confero omnia debita que michi debentur a quocumque debeantur et actionem acquirendi, et cum dicti fratres me in bonis spiritualibus sui ordinis, caritatis intuitu, receperunt, omnia supradicta, tactis sacrosanctis reliquiis, me juravi firmiter observare, et juravi quod in alio loco nisi in aliqua ecclesia dictorum fratrum, cum me mori contigerit, nunquam eligam sepulturam. Et ne possint supradicti fratres super hoc ab aliquo perturbari, in testimonium hujus rei presentes litteras sigilli mei munimine roboravi. Actum aput Ableinvillam in presentia fratris Natalis et Marie sororis mee, anno Domini mº ccº vicesimo septimo.

(Archives Nationales, S. 5000 A, nº 45).

XII

1241

Universis presentes litteras inspecturis, Petrus miseratione divina Sancti Georgii de Nemore humilis abbas

totusque ejusdem loci conventus, salutem in Domino. Noverint universi quod cum Innocentius et Johanna, uxor ejus, vendiderint fratribus Hospitalis Jerosolimitani de Torrailles domum suam quam habebant apud Vindocinum, in Marchileio Veteri, ad censum trium denariorum a nobis et priore nostro, videlicet Sancti Leobini de Vindocino, in parrochia ejusdem prioratus. et dicti fratres de Torailles duas alias domos adjacentes predictae domui vendite a dicto prioratu ad censum viginti sex denariorum ab antiquo tenerent, nos predicti Hospitalis volentes acquirere benevolentiam et favorem, ad petitionem predictorum fratrum, de assensu et voluntate dicti prioris, eisdem concessimus predictam domum cum aliis predictis quatuor domibus et domo Arnulfi de Torrailles, predictae domui vendite contigua, in eadem censiva, in perpetuum possidendam. Ita tamen quod de predictis quatuor domibus tenentur predicto priori Sancti Leobini, qui pro tempore erit in festo, sancti Leobini mense septembri annuatim quinque solidos Vindocinences reddere censuales. Si autem dictos fratres predictas domos contingeret vendere, vel extra manum suam ponere, illi qui eas tenerent ad easdem consuetudines tenerentur nobis et predicto priori ad quas tenentur alii qui censivas a nobis et dicto priore possident in censiva nostra et ipsius prioris contigua domibus prenotatis, salvo tamen nobis et eidem priori in omnibus in perpetuum, id est parrochialis in hospitibus domuum predictarum, et retentis nobis et dicto priori in predictis domibus jurisdictione, districtu, justitia et dominio, tam pro censibus non solutis statuto termino, quam pro allia causa provenientibus, sicut habemus in hominibus existentibus in censiva nostra supra nominata. Si vero contingat quod capellanus Sancti Suplicii Vindocinensis predictis fratribus supra predicta domo vendita vel pertinentiis suis calumpniam inferat, vel aliquam partem ab eis evincat, eisdem in aliquo propter hoc non tenemus, immo predicto priori tenentur nichilominus cum omni integritate censum reddere supradictum. In

cujus rei testimonium presentes litteras notari fecimus et sigillorum nostrorum munimine roborari. Datum anno Domini m^o cc^o quadragesimo primo.

(Archives Nationales, S. 5001 B, n^o 38, original en parchemin ; des trois sceaux sur queues de parchemin, il ne reste qu'un fragment du 3^e, en cire verte, qui représente un cavalier galopant à droite, une lance à la main droite, casque en tête ; au contre-sceau, un cerf ; c'est évidemment le sceau de l'abbaye Saint-Georges-du-Bois).

XIII

« *La franchise dou conte de Vendosme de la maison de l'Hospital.* »

Avril 1241

Universis presentes litteras inspecturis, Petrus, comes Vindocinensis, salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod cum fratres Hospitalis Jerosolimitani apud Vindocinum, in censiva Sancti Leobini de Vindocino, in Veteri Marchileio, quasdam domos tam de veteri quam de nova acquisitione haberent et possiderent, et occasione tallie et plurium aliarum consuetudinum quas petebam in predictis domibus et hospitibus eorundem, tam prædictos fratres quam hospites contingeret quam pluries molestari, ego molestationibus et inquietudinibus eorum volens adhibere remedium, predictas domos et hospites eisdem, sicut metate sunt et signate, videlicet domum Arnulfi cum omnibus aliis domibus eidem contiguas, quas predicti Hospitalarii possident in predictis censiva et loco, cum plateis, viridariis circumquaque eisdem contingentibus, volo et concedo gaudere imperpetuum privilegio omnimode libertatis, adjecto etiam quod in predictis domibus

predicti Hospitalarii habeant minam suam ad mensuranda blada que in predictis domibus reponentur, retento mihi et heredibus meis minagio de quo mihi et heredibus meis custodiendo fideliter et reddendo ser.... pre[positus] tenebitur mihi et heredibus meis per iuramentum vel fide prestita corporali. Concedo etiam et confirmo predictis fratribus quod in predictis dominus ponere possint hospites et habere quosconque, undeconque et quocienscomque voluerint. Qui hospites in castro Vindocini et in toto Vindocino, quamdiu in predictis domibus eosdem morari contigerit, ex parte dictorum fratrum ab omnibus costumis, consuetudinibus, redibitionibus, bienniis, corveis et exactionibus erunt in perpetuum liberi et immunes, retento tamen mihi et heredibus meis quod aliquem de meis burgensibus de Vindocino vel aliis castris, villis sive terris meis propriis in predictis domibus non possint habere in hospitem, nisi prius extra castra predicta, villas sive terras predictas, moram per annum et amplius fecerit, vel in continenti susceperit habitum hospitalem. In cuius rei memoriam presentes litteras dictis fratribus dedi sigilli mei munimine roboratas. Datum anno gratie m^o cc^o xl^o orimo, mense aprili.

(Archives Nationales, S. 5001 B, n^o 1, original en parchemin).

MÉMOIRES

DE M. BELLANGER DE LESPINAY

Vendômois, sur son voyage aux Indes orientales
(1670-1675)

PREMIÈRE PARTIE (Suite)

De Portonovo à la coste de Coromandel

Portonovo est un grand village appartenant au duc de Gingi, subject du roy de Viziapour, ayant une rivière à l'entrée de laquelle est une barre de sable où il y a deux pieds, et de haute mer 3 pieds d'eau. Des bastiments faicts à l'indienne, du port de 400 tonneaux, y entrent (1). Il y a icy beaucoup de Portugais (2), qui ont une chapelle où ils disent la messe haultement. Les Mores la vouloient abbatre. Les Portugais leur donnèrent la peur en leur dizants que les François, qui estoient de leur religion, les assisteroient. Ils nous appréhendoient plus qu'ils

(1) Porto-Novo ou Feringhi-pet, « la ville des Frans », compte actuellement 7,825 hab., dont 3,350 Mahométans. Son commerce est aujourd'hui assez faible, et son port n'est fréquenté que par des navires indigènes qui commercent avec Ceylan et Sumatra (Vivien de St Martin: *Dict. de Géog.*, IV, p. 914). — Sur la barre de Porto-Novo au temps où la flotte française y passa, cf. le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1^{re} partie, p. 240; il y est dit que « la rivière de hauteur n'a que six pieds d'eau et de basse mer quasi un pied », et que l'abordage est « fort roide par les grandes vagues comme à Tranquebarre, de sorte que des barques n'y peuvent entrer ».

(2) Il y eut d'abord, en effet, des factoreries danoises et portugaises à Feringhi-pet; les Anglais n'y arrivèrent qu'en 1682.

ne nous aymoient. Ce lieu icy est à quarante lieües sud de S^t Thomé.

Le 18^e, nous fismes voile à trois heures après midy pour S^t Thomé (1).

Le 19, nous mouillâmes le long de la coste, de crainte de passer lad. place (2).

**Arrivée à S^t Thomé, située à la coste
de Coromandel par 13 degrez
et demy Lat. N. et 108 deg. Long. E. (3)**

Le 20 au matin (4), nous avons mouillé devant Méliapour, appelée par les Chrestiens San-Thomé, à demy lieüe de terre et par 8 brasses d'eau. C'est de ce lieu que je dois parler, y ayants esté plus de deux ans. (5) Nous

(1) Le premier journal du *Breton* donne la même heure pour le départ (Arch. Marine, B¹5, fol. 406).

(2) Cf. le *Journal* imprimé : Le 19, « sur le soir, nous mouillâmes à 10 brasses d'eau, fond de gros sable, afin d'être assurez de ne point passer la nuit S. Thomé, dont nous estimons être approchez, ne pouvant manquer le grand chemin » (p. 241-242).

(3) La latitude de Madras, dont San Thomé était éloigné d'une lieue, est de 13° 4' 9" N., et sa longitude est par 77° 54' 37" E. Paris, ou 97° 54' 37" E. de l'île de Fer. Ainsi, la longitude indiquée par de Lespinay est tout à fait erronée.

(4) Erreur de Bellanger de Lespinay. On mit à la voile le 20 vers les 8 heures du matin, et on mouilla seulement à 6 heures du soir devant San Thomé.

(5) Nulle part, malgré ce qu'il dit là, de Lespinay ne fait la moindre description de Meliapour ou Mailapoura (ville des paons). Suivant une tradition fort incertaine, S^t Thomas était mort près de cet endroit et y avait été enterré. Les Portugais, lors de leur venue sur la côte de Coromandel, crurent avoir retrouvé le corps de l'apôtre dans une ancienne chapelle et le portèrent à Goa ; quant à la ville, ils la reconstruisirent en 1504 et lui donnèrent le nom de San-Thomé. Aujourd'hui c'est un simple faubourg de Madras.

On trouvera dans le *Journal du Voyage des Grandes Indes* (2^e partie, p. 2) quelques traits d'une description de San-Thomé en 1672 ; selon François Martin, « les rues [sont] fort belles, la ville bien coupee, les maisons bien basties, mais presque tout en ruine, les Mores les ayant laissé dépérir. Ils s'estoient mesme servi d'une partie des portes et des fenestres pour faire du feu ; avec un peu de depence et un peu de temps, cette ville l'auroit emporté sur toutes les autres places de la coste ». (Arch. Nat., T^r 1169^t, fol. 148).

la prisme par escalade à six heures du matin le 25 juillet, et l'avons rendue par composition le 23 septembre 1674.

Nous ne fûmes pas plus tost mouillés que nous aperçûmes nostre houe mouillé entre cinq bastiments anglois devant Madraspatam. [A] deux heures, l'officier du houe nous envoya un commis nommé Boisseau, qui nous dist qu'ils estoient venus jusques devant la baye de Trinquenemale et que les Hollandois luy avoient donné chasse, et que le 20 juin ils avoient veu un de nos vaisseaux françois, le Triomphe, se battre contre un bastiment hollandois. Il y avoit dans ce petit bastiment 132.000^l de ris blanc, avec beaucoup de moutons, cabris et vaches. Nous apprîmes que les Anglois avoient un paquet pour Mr l'admiral, lequel avoit esté pris par des corsaires Malabars et rachepté par un commis françois de Rajapour, qui le donna aux officiers anglois pour le donner. Le houe vint mouiller souz le pavillon (1).

Le 21, Monsr l'admiral [envoya] le sr Courbasson scavoir du gouverneur de St^t Thomé s'il nous vouloit permettre de descendre à terre pour achepter ce qui nous seroit nécessaire; à quoy il respondit très mal, disant que si nous avions besoin de sable de mer, il nous permettoit d'en prendre (2).

(1) « Nous avons vu, dit le *Journal* imprimé (p. 242, à la date du 20 juillet), devant Madraspatam, forteresse appartenante aux Anglois, 3 navires qui leur sont venus d'Europe, et l'houe S. Louis qui étoit mouillé sous ladite forteresse ». Dès le matin du 21, de la Haye s'occupa de faire venir le houe sous le pavillon, et celui-ci arriva dans la journée.

(2) Selon le *Journal* publié, Courbasson et Thibaud furent envoyés à San Thomé, mais en arrivant à terre il leur fut défendu de débarquer; un matelot se rendit néanmoins dans la ville, dont le gouverneur déclara ne pas vouloir « qu'aucun chrétien mit le pied dans cette terre »,

Cette response chocquante fit que Monsr l'admiral envoya sonder plus près de terre pour nous approcher (1). Le gouverneur envoya aussitost dire à Monsr l'admiral qu'il faisoit une choze qui ne se faisoit jamais. La response qu'il eut ne le satisfit pas, car on luy rapporta que c'estoit le plaisir de Mr l'admiral. Quand on eut mouillé plus prez, et qu'on eut mis tous les vaisseaux en travers, on tira sur la place de la belle manière, ce qui fit fuyr beaucoup de gens (2). Ce néantmoins, le peuple et la garnison de la place, voyant que la ville, qui avoit de bons rempars, n'en estoit pas beaucoup esbranlée, se

et fit donner, en présence du matelot, 30 coups de bâton au More qui l'avait amené (p. 242-243). Le lendemain, M. de Maillé fut à son tour envoyé au gouverneur « qui lui dit la même chose que cy-devant il avoit dit au matelot, et[a] ajouté qu'il feroit couper la tête au premier qui reviendrait pour le demander, et fit mal traiter l'interprète » (p. 244-245).

(1) Il y eut auparavant un conseil dont tous les documents font mention. « Sur les quatres heures apres midy, le conseil fut tenu à bord de l'admiral, à cause que les Mores n'avoient voullu laisser entrer aucuns François en leur ville et avoient refusé de vendre des vivres. Sur quoy l'on résollu que les vaisseaux aprocheroient de la ville le plus près qu'il se pourroit, et en mesme temps l'on envoya les chaloupes sonder et les navires apareillèrent et mouillèrent par les six brasses fond de sable et chaquens en son ordre, affin de canonner la ville, qui en estoit esloignée de la $\frac{1}{2}$ porté du canon. » (*Voyage du... Breton*, Arch. Marine, B⁴5, fol. 406).

(2) On approcha de la ville pendant la nuit; puis, le 23, de la Haye chercha un endroit pour débarquer, et, tout étant prêt, fit faire au gouverneur de San Thomé une dernière sommation, qui fut inutile; alors la canonnade commença (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, p. 245-246). — Cf. le premier *Journal* du Breton : « L'on commanda des soldats et mathelots pour dessandre à terre, ce qu'ils firent sans aucuns empeschements, et aussy les navires cannonèrent la ville, et deux heures après l'on vit paroistre un pavillon blanc dans un bastion, et faisoient signal de vouloir parlementer, ce qui fit que l'on cessa de tirer. Le reste du jour ce passa à recognoistre la place. Il fut bien tiré troys mil cinq cent coups de canons » (loc. cit., fol. 406).

rasseura (1); ce qui ne leur profita pas, car le lendemain nous débarquâmes avec Mons^r l'admiral et y restâmes pendant toute la nuit: Le lendemain 25..... (2).

Le 25^e, jour auquel nous fîmes nos efforts, la place fut emportée d'une assez plaisante manière. Nous estions à l'attaque d'un petit bastion du costé du sud avec deux petites pièces de canon de fonte. La nuit, on ne tira point. Mons^r de Reberey, cap^{ne} d'infanterie, estant de l'autre costé de la place, caché dans de petites maisons, attendoit à la pointe du jour les eschelles de cordes qui devoient luy estre apportée des vaisseaux, mais les chaloupes qui les apportoit avoient eschoué, et le jour estoit venu. Ne pouvants faire ce qu'il avoit ordre de faire, il s'adviza de chercher une eschelle de bois, dont il se servit, et ainsi fit monter ses gents sur un bastion dont il se rendit maistre, et le tout sans trouver résistance, l'ennemy ne se deffiant point d'un tel coup, qui, n'ayant rien veu de ce costé là, s'estoit jetté du nostre; et ainsi, à l'attaque, nos gents, estants pour couper à coups de haches une porte qui estoit au flanc du bastion, se trouvèrent trompés quand ils la virent murée. Dans ce temps, M^r l'admiral m'ordonna de prendre deux gardes, sçavoir

(1) Le P. Ephraïm, de Nevers, fit prévenir le vice-roi, le 24 juillet, qu'il continuât de tirer sur la place, car on ne voulait que gagner du temps en négociant; il ajouta « que ce lieu est de très grande conséquence pour la Compagnie et le meilleur de toute la côte » (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, 1, p. 247). Voici ce qui résulta de cet avis : « L'on continua à faire des andes des mathelots et soldats à terre, et M. de la Haye y fut en personne. L'on y mit aussi deux petites pièces de fonte de deux livres de balles pris du navire le Flamand. Les Mores y avoient fait entre de quelques monde dedans la ville, et cognoissent nostre dessin. Ils tirèrent quelques coups, et jetèrent quelques fusées qui furent (sic) plus de peur que de mal. » (*Voyage du... Breton*, loc. cit., fol. 407).

(2) La phrase est demeurée suspendue dans le manuscrit.

les srs de Sévillac et Giscavault, et d'aller voir à la grande porte ce que les Mores faisoient. Après avoir veu, j'envoyai le sr Sévillac à Monsr l'admiral luy dire que les Mores venoient de toutes parts et entroient dans la place pour la secourir, et qu'il luy pleust m'envoyer du monde pour l'empescher. Dans le temps que led. Sevillac revenoit à moy, je vis les Mores sortir à grande foulle par la petite porte, car la grande estoit fermée. Je tiray dessus, et les gens qui m'avoient esté envoyés. Dans ce temps, ils firent difficulté de sortir par là, et cela les obligea de sauter du hault des bastions. Je ne sçavois d'où cela provenoit, mais je l'appris bientost après : c'est que nos gens qui avoient escaladé, les poursuivoient et vinrent se rendre maistres du corps de garde en voute de pierre soubz la grande porte, et me donnèrent advis aussitost qu'ils estoient maistres de tel lieu. Tout aussitost, [je] courus à Mr l'admiral et lui dis cecy. Il ne perdit point de temps; nous entrasmes aussitost dans la place, et à bonne heure, car deux mille chevaux n'estoient qu'à demy-li[e]ue, qui venoient les secourir. Nous aurions mal passé nostre temps, toutes nos chaloupes estants eschoûées. Pendant tout ce temps icy, nos vaisseaux ne cessèrent de tirer (1).

(1) Cf. le récit de l'écrivain du *Breton* (Arch. Marine, B⁵, fol. 407) : « Environ les sept heures du matin, M. de la Haye ayant faict faire signal, qui estoit de mettre un pavillion rouge, affin que l'on eust à tirer des navires et canonner la ville, ce qui fust faict aussitot, et en mesme temps les gens qui estoient descendus à terre firent plusieurs atakes, les uns à une petite porte que l'on vouloit couper à coupt de haches, les autres avecq quelques eschelles, où le sr de Rebré monta avecq sa compagnie, où par bonheur ils ne trouvèrent aucune résistance, car aussitost que les Mores les eurent aperseus, ils prirent la fuite, et nos gens les poursuivants de près rencontrèrent un des Mores qui avoit les chefs sic de la porte de la ville, à qui l'on les pris, et ensuite on ouvrit les dittes portes, et les nostres qui estoient dehors entrèrent. Les Mores avoient tant de peur q'une partie se jetèrent en bas

Dans la première canonade et celle-cy, on tira 5000 coups de canon. Nous ne perdîmes que peu de gents dans cette affaire ; les ennemis perdirent quarante hommes (1).

AOUST 1672 (2)

Le 10^e aoust, quinze jours après la prise de la place, feste de St Laurent, nous allâmes trouver les Mores campés à une lieue de la place et partîmes à une heure après minuit pour les surprendre au village de Corumbac (3). M^r l'amiral m'ordonna de marcher à la teste

des murailles ; un autre fut fait prisonnier avecq le gouverneur avecq son fils ; quelques-uns furent tués ». — V. aussi le *Journal du Voyage des Grandes Indes* (1^{re} partie, p. 248-250), qui raconte les préparatifs de l'attaque, l'escalade, le Te Deum et la visite de la ville qui suivirent la prise de San Thomé.

(1) Selon le *Journal* imprimé (2^e partie, p. 2), il y avait dans la place de San Thomé 700 hommes de garnison quand elle fut emportée par 120 mousquetaires et 50 matelots ; 80 ennemis furent tués dans la ville, 350 se sauvèrent par une porte, 200 sautèrent par dessus les murailles et 120 furent faits prisonniers. Quant aux Français, ils n'ont perdu personne, mais ils ont eu une dizaine de blessés.

(2) A partir de ce moment, Bellanger de Lespinay ne rédige plus un Journal ; il déclare lui-même un peu plus loin ne pas vouloir dire toutes les particularités du siège de San Thomé. On pourra consulter sur ce sujet toute la seconde partie du *Journal du Voyage des Grandes Indes*, les *Mémoires* inédits de François Martin (Arch. Nat., T^r 1169¹), les deux Journaux de bord du *Breton*, qui ne racontent d'ailleurs tout le siège ni l'un ni l'autre (Arch. Marine, B¹, Campagnes, vol. 5). V. encore le récit qu'a publié M. Delort dans sa *Première Escadre de la France dans les Indes* (*R. Mar. et Col.*, décembre 1875).

(3) Le village de Corumbat ou Corumbac est situé à une lieue de San Thomé, explique François Martin dans ses *Mémoires* (fol. 148).

de ma brigade et d'aller droit au pagode de Trinclicany (1), marchant seulement cent pas devant le corps de réserve avec ordre de ne point tirer si nous n'estions surpris ou attaquez, mais de le f[ai]re advertir. Arrivant aud. pagode, je surpris deux sentinelles que je fis lier et mener au corps de réserve.

Estants arrivez à Trinclicany, Monsieur l'admiral me dist d'aller droit à Corumbac et de me tenir esloigné de luy à mesme distance qu'auparavent. Je ne sçavois ce que c'estoit, ny à quelle distance ni de quel costé estoit led. lieu. Il me donna le s^r Diogolet, Portugais, comme guide qui, sitost qu'il apperceut les ennemys, voulut rejoindre Mons^r l'admiral. Si nous estions arrivés demye heure devant le jour au camp ennemy, nous les aurions tous taillez en pièces et pris leurs chevaux. Mais ayants esté aperceus et nous ayants recogneus dans la pleine en petit nombre à leur esgal, ils vinrent au-devant de nous et quelques cavalliers d'entreux les plus hardis fendirent nostre bataillon, mais ne furent pas bien loing. Il estoit à craindre qu'il ne prist envie aux aultres de f[ai]re la mesme [chose]; nous aurions esté taillés en pièces, la moitié de nos soldats estants matelots estoient fort esbranlée. L'infanterie voulut donner, qui n'y trouva pas son conte. Nous advancasmes viste sur elle et en tuasmes beaucoup. Dans ce mesme temps, l'arrière garde fut chargée, où le pauvre Lefebvre, dit Dufresne, sergent, fut tué (2), le s^r de Rochambeau blessé à la joue d'un coup de demye picque. Le combat se rendant tousjours plus opiniastre, Mons^r l'admiral y pensa perdre la vie, trois

(1) Cette pagode, la « grande pagode Trivilcany » de Martin, est à mi-chemin de San Thomé et de Madras (*Mémoires* de François Martin, fol. 167).

(2) Ce Lefebvre est probablement celui dont parle Bellanger de Lespinay à la première page de ses *Mémoires*.

Mores l'ayants attaqué dont il en tua un d'un coup d'es-pée. Ses pistolets ayants manqué sur les autres, [il] estoit pressé de fort prez, ce qui ne dura pas, ayant esté secouru par de nos soldats qui leur mirent la bourre dans le ventre (1). Enfin nous nous rendismes maistres de leur camp, où nous trouvâmes des femmes auxquelles on ne fit rien. Nous y demeurâmes une heure et demye, des escarmouches se faisant tousjours de part et d'autre. Nous perdîmes quatre hommes, et les ennemys trante, au nombre desquels estoient quelques cavalliers (2).

Je ne diray point toutes les particularitez du siège, qui a duré plus de deux ans; cela serait trop ennuyeux. Je me contenteray de rapporter que la première attaque des ennemis fut au bastion que nous nommâmes le bastion Louis, qui est au nord-ouest de la place (3); la seconde au bastion Charon et à la porte du costé de la terre, où un de leurs généraux a esté tué, nommé Mouldenaic, Gentil, et l'autre blessé, appelé Babasaeb (4). Le premier, qui fut tué, fut emporté le lendemain dans la place, et donné aux

(1) Un caporal nommé La Roche contribua particulièrement à sauver la vie au vice-roi; il fut en récompense nommé commissaire d'artillerie, et s'appela depuis lors La Jonquière (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, 2^e partie, p. 6 et 9). — Cf. les *Mémoires* de Martin, fol. 149, et le premier *Journal* du Breton, fol. 407.

(2) On pourra consulter, au sujet de cet engagement du 10 août, la relation imprimée, 2^e partie, p. 4-8.

(3) Il y avait 16 bastions, dont voici les noms : « le bastion de la Haye, le Carron, le Major, le Colbert, le Portugais, la Porte Royale, la Marie, le S. Louis, le Redan, le Rebré, le Soleil, le Dauphin, le François, le Bourbon, le Marin, l'Admiral. Il y a un autre bastion avancé que l'on nomme le Fort Sans Peur » (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, 2^e partie, p. 2).

(4) Cette attaque eut lieu le 10 mars 1673; sur elle, sur la mort de Mouldenaic, etc., cf. le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, 2^e partie, p. 56-61.

ennemys qui le firent demander par Mons^r Langorn, gouvern^r de Madraspatam, place angloise (1).

On chassa après un an de siège les Mores de leurs retranchements, après leur avoir encloué leur canon, et crevé leur grande pièce de vingt quatre pieds de longueur, qu'ils appelloient Rambanam, et furent obligez, lassez et ennuyés du siège, de se retirer jusques à ce que les Hollandois se vinrent joindre à eux le 23 septembre 1673 (2), et, craignants les coups, se fortifièrent les uns et les autres à demy portée du canon, bastirent un fort où ils se tinrent à couvert, et par mer nous empeschèrent et ostèrent le moyen d'aller en aucun endroit, en nous mettant quinze navires devant la place; et ainsi s'opiniastèrent à nous prendre par famine, car ils n'ont rien entrepris et faict par force. Nous n'avions en rade que quatre navires, dont trois, ayants desradé à cause du mauvais temps, furent echoués, deux vers Négapatam, et le Saint-Jean de Bayonne devant Tranquebarre (3), dont partie de l'es-

(1) Voici les renseignements fournis par le rédacteur du *Journal du Voyage des Grandes Indes* sur cet endroit, appelé à un si grand avenir : « Madraspatan. Les Anglois depuis longtemps y ont fait élever un petit Fort à quatre bastions réguliers. Ils tirent généralement tout des lieux cy dessus mentionnez [Sadraspatan, Couvelland], ils ont droit de douanes aux entrées et sorties, mais je croy que ces privilèges ne leur sont concédez que moyennant une somme qu'ils paient annuellement au Roy de Golconde. Cette ville n'est peuplée que de Portugais restez et miserables » (2^e partie, p. 213).

(2) Avant le 23 septembre 1673, on voit déjà des navires hollandais paraître devant San Thomé; le *Journal* imprimé signale l'apparition de 16 bâtiments ennemis dès le 16 juin (p. 75); le 22 août, ils sont 21 qui mouillent hors de la portée du canon (p. 100). Ce n'est toutefois que le 22 septembre que les Hollandais assiégèrent la place par terre (p. 114).

(3) On apprit à San Thomé, le 23 novembre 1673, que le Saint-Jean-de-Bayonne avait échoué à Tranquebar, et le houce Saint-Denis entre Negapatam et Couveland (Id., *ibid.*, p. 135). — Les autres bâtiments qui se trouvaient devant San Thomé étaient le Navarre et le houce le Guillot (p. 75).

quipage vint me trouver à Portonovo, et les envoyay à Mr l'admiral. L'autre partie dézerta, et mesmes les principaux officiers, scavoir Jamin, capitaine, et Masicq, escrivain, qui, voulants gagner Goa par terre, furent assassinés vers les montagnes de Gatte en certains passages appelés Joncam où on doit payer, ce qu'ils refusèrent, et ainsi y perdirent et payèrent ce qu'ils avoient de plus cher. J'appris cette nouvelle par des gents qui venaient de Goa.

Les Hollandois s'estants donc joints aux Mores le 23 septembre 1673, continuèrent de nous tenir serrez par mer et par terre, sans que rien peust entrer que difficilement dans la place, et se tinrent par mer si opiniastres que la mauvaise saison ne les fit point desrader; aussi y ont-ils perdu leur vicadmiral et un autre navire. Cela ne se fit point sans une perte de nostre costé, scavoir du Brethon, le seul vaisseau que nous avions en rade, qui s'ouvrit sur ses anchres. Nous y perdismes 86 hommes, de 147 qu'il avoit (1). Nous avions desjà perdu le navire le Flamant à l'entrée du fleuve Gange; le capitaine, nommé Machault, y ayant relasché dans le temps que Mr l'admiral estait sur le Brethon au retour de Mazulipatam (2), venoit à St Thomé. Ainsi led. Machault quitta par peur plutost que par le mauvais temps (3), en ce qu'il avoit ouy dire que les Hollandois nous attendoient devant St Thomé, comme il estoit vrai, et Mons^r l'admiral y aurait mouillé, n'eust esté que le vent changea, et une rizée de vent defoncea le grand hunier dans le temps

(1) Sur la perte du Breton, qui survint le 1^{er} mai 1674, v. le *Journal du Voyage des Grandes Indes*, p. 178-179.

(2) Le voyage de M. de la Haye à Mazulipatam eut lieu du 11 avril au 5 juillet 1673 (Cf. Arch. Mar., B⁴5, fol. 515).

(3) Ce fut seulement le 2 décembre 1673 qu'on apprit à San Thomé la perte du Flamand, capturé à l'embouchure du Gange par trois flûtes hollandaises (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, II, p. 136-138).

qu'il estoit sur le point de passer au travers des Hollandois. Ainsi, se voyant obligé de prendre le large, [il] fut poursuivy par trois bastiments hollandois qui, estants un peu au large et voyants l'admiral mettre en panne, revinrent soubz leur pavillon sans ozer aborder (1).

Monsr l'admiral courut au sud de la coste et vint mouïller à Pondicery le premier juillet 1673, où j'estois il y avoit desjà longtemps (2). Je ne fus jamais plus estonné que quand on me vint dire que une chaloupe venoit à terre avec un pavillon blanc. Je fus au bord de la mer où, la chaloupe estant arrivée, l'officier me donna un billet de Mr l'admiral qui m'ordonnoit de luy envoyer de l'eau au plutost et de f[ai]re mes diligences de lui envoyer ce que j'avois.

Je luy fis embarquer aussitost de la poudre, des boulets, de la viande, etc., et fus ensuite à bord où m'ayant demandé beaucoup de particularitez, il vint luy-mesme à terre, et peu de temps après s'embarquant et m'ayant ordonné de rester, il fit voile pour S^t Thomé (3), où il arriva peu de

(1) Sur la poursuite du Breton par les trois bâtimens hollandais, le 21 juin 1673, cf. le *Journal* publié, dont le récit est très exact, p. 77-8.

(2) De Lespinay s'était en effet installé à Pondichéry à partir du 4 février 1673, comme il le dira dans la seconde partie de ses *Mémoires*.

(3) De la Haye, dans une lettre en date du 20 septembre 1673, raconte ainsi à Louis XIV son passage à Pondichéry : « J'allay le dernier juin à la rade de Pondicery trente lieues au Sud ou j'avois des magasins. J'y fis d. l'eau dont nous avions besoin, y pris de la poudre et munitions et resolut d'entrer à Sainct Thomé. Le lendemain, l'on m'advertit qu'il paroissoit neuf navires au sud au dessus du vant; il y avoit apparence que c'estoit ceux qui nous avoient suivi ou ceux du directeur hollandois de Suratte que j'avois appris qui estoient a Sadraspatam entre Sainct Thomé et nous, a huit lieues de Pondicery, outre les quinze de Sainct Thomé. Je fis lever l'enchre, et mis en mer, route droite a Sainct Thomé ». (Arch. Mar., B⁴, fol. 323). — Cf. le récit

temps après, n'y ayant d'icy que 25 lieues (1). Il passa au travers des Hollandois. On l'attendoit dans la place avec grande impatience et avec grande raison, car sans luy la place n'auroit pas tenu long temps. Sitost qu'il fut arrivé, les ennemys ne tardèrent pas à entendre

plus circonstancié de François Martin, qui accompagnait le vice-roi : « Nous mouillames [le 29 juin] sur les 9 heures du soir a environ une lieue au vent de Pondichery ou nous jettames l'ancre, et sur les huit heures du matin du 30 nous vinmes a la rade. Le sieur de Lespinay, l'un des gardes du General, quy y estoit de l'annee derniere, vint a bord aussy tost. Il rendit compte à Monsieur de la Haye des lettres de Monsieur de Rebrey. Il nous dit qu'il y avoit 15 jours q'une partie de l'escadre des Holandois avoit passé..... Monsieur de la Haye ... renvoia le sieur de Lespinay a terre avec ordre d'envoyer des vivres, des rafraichissemens et de l'eau avec toute la diligence possible. Il le chargea de plusieurs lettres pour Monsieur le Deux Baron, pour Monsieur de Rebrey et pour le seigneur Chircan Soudy, et ordre de les envoyer en diligence.

« L'on fit deux chaloupes d'eau le mesme jour; l'on nous envoya aussy des rafraichissemens et 4 milliers de poudre dont nous avions besoin.

« Monsieur de la Haye fut à terre le 1^{er} juillet pour porter les gens à faire diligence. Il y fit une largesse de 50 écus aux gens de Chircan Soudy et retourna à bord une heure apres. Un homme, que nous avions au haut du grand mast pour remarquer sy il ne venoit point de vaisseaux, en découvrit huit ou dix au sud qui faisoient voile au nord. Il en donna avis; l'on tira en mesme temps un coup de canon pour faire revenir les gens quy estoient à terre. Un autre coup fut tiré un cart d'heure apres. Il se rendirent à bord à l'exception de six ou sept hommes quy s'estoient ecartez. L'on fit desembarquer les lascarins que nous avions sur le bord, que l'on chargea de se rendre à St Thomé; l'on remit aux officiers du seigneur Chircan Soudy les gens qui estoient venus à bord la veille sur un cattamaron. Le sieur de Lespinay eut ordre d'assembler des vivres et des munitions, après quoy nous mismes a la voile, faisant route le long de la coste, tenant néanmoins un peu du large. » (Arch. Nat., T^r 4169¹, fol. 190).

(1) La lettre du vice-roi citée à la note précédente place Pondichéry à 30 lieues au sud de San Thomé.

parler et à essayer beaucoup de choses, car ne les laissant jamais en repos, il leur faisoit tousjours quelque eschec et si nous n'avions point esté pressez de la faim, nous aurions esté plutost assaillans qu'assiégés. Enfin, Mr l'admiral fit une sortie générale, allant trouver l'ennemy à 3 quarts de lieüe de la ville, où il se passa une rude escarmouche d'abord; mais l'ennemy, se voyant obligé de céder à la furie de nos gents, lascha le pied. En cette occasion, nos gents exécutèrent toutes cruautéz. On mist le feu dans le camp, on brusla tout ce qui se présentait jusques aux femmes et petits enfants, on prist vingt chevaux, deux chameaux et quantité de vaches; le tout [fut] mené dans la place (1). Cette sortie donna telle espouvente à l'ennemy qu'il s'esloigna, et les villages qui se croyoient en seureté à cause de la proximité de leur camp se voyants abandonné, se virent obligez d'apporter du ris dans la place, qu'on leur paya, et il en fut achepté deux cents milliers. L'ennemi, qui ne s'attendoit de nous prendre que par famine, aussitost fit brusler luy mesme tous les villages à deux lieues autour de la place. Les Hollandois enragés de cette affaire blasmoient les Mores de ne pas prendre garde à eux et les accuzoient de lascheté, leurs remontrants qu'une poignée de gents les avoient battus et bruslés deux ou trois fois, jusques à les aller trouver une lieue dans la terre, après leur avoir faict lever le siège. Les Mores, de leur costé, reprochoient aux Hollandois de s'entendre avec nous (2), leurs en dizants des marques, leur remontrants que tous leurs navires avoient laissé passer Mr l'admiral au milieu d'eux à son retour de

(1) Sur la grande sortie du 20-21 août 1673, cf. le *Journal du voyage des Grandes Indes*, II, p. 92-100.

(2) Hollandais et Mores furent loin de toujours vivre en bonne intelligence, comme le prouve un fragment des *Mémoires de François Martin* (loc. cit., fol. 233).

Mazulipatam, place de nos ennemys au nord de S^t Thomé, d'où il venoit de brusler trois navires et pris deux, qui furent eschoué par le mauvais temps à la coste de nos ennemys, où nos gents qui y estoient passèrent mal leur temps. Enfin, après avoir longtemps deffendu la place contre les Mores et Hollandois assiégeants par mer et par terre, nous fusmes obligez, pressez de la faim, d'en sortir. Estant à Pondicery, j'avois prins des matelots et, m'en estant allé à Portonovo, je pris deux barques hollandoizes dans le port, chargé[e]s de plus de quatre cent milliers de ris, mis dessus le nommé François, maistre de matelots, et le s^r Changeon, enseigne au S^t Jean de Bayonne, avec quelques matelots, qui menèrent lesd. barques à bon port, passèrent au travers des Hollandois demy heure devant jour, qui ne les apperceurent que quand elles furent entre eux et la ville. Ils envoyèrent leurs chaloupes, mais inutilement (35). Cecy fit subsister la place sept mois. M^r l'admiral m'escrivit sur cela des lettres fort obligeantes que je garde ; c'est tout ce que j'en ay eu. Il me promist les plus belles choses du monde, et me mandoit que toute sa vie il se ressouviendrait des bons services que je rendois au Roy soubz ses ordres, et qu'il faudroit qu'il fust le plus ingrat de tous les hommes pour ne s'en pas ressouvenir. Quand il me faisoit la grace de m'escire,

(35) Le *Journal* imprimé ne parle de l'envoi à San Thomé que d'une des deux barques hollandaises enlevées à Porto-Novo par de Lespinay ; elle arriva le 18 mars 1674, sous la conduite du sieur Changeon, lieutenant de vaisseau (2^e partie, p. 172-173). Aucune mention n'est faite de François. — Cf. les *Mémoires* de Martin, qui parlent aussi de l'arrivée de la barque à San Thomé le 18 mars (loc. cit., fol. 232), et racontent la capture, dans la nuit du 23 au 24 mars, d'une grande barque et d'un bateau à Porto-Novo ; le 27 mars, ces deux prises parvinrent à San Thomé ; « l'on recommandoit, ajoute Martin, de ne perdre point les occasions d'en faire enlever d'autres et de ne point négliger les autres voyes de donner du secours » (loc. cit., fol. 227 et 233).

comme cela arrivoit trois et quatre fois la sepmaine (1), il me promettoit tousjours merveille ; aussi me faizoit-il beaucoup de grâce de m'avancer dans les employs qui n'estoient pas sans procurer des jaloux, car je puis dire que, depuis que la place a esté assiégée jusques à la composition, j'ay esté le seul envoyé pour avoir du secours, tant de gents, d'argent, que de vivres et munitions de guerre. J'en garde encore l'ordre qui est en bonne forme (2).

**Temps auquel on commença à composer,
le 6^e septembre 74.**

Monsieur l'admiral voyant la garnison désespérée et sur les dents, n'ayant rien à leur donner, tint conseil

(1) En disant cela, Bellanger de Lespinay n'exagère nullement ; la preuve s'en trouve dans les *Mémoires* de François Martin où sont analysées à leur date toutes les lettres adressées par M. de la Haye à Pondichéry.

(2) Voici cet ordre, tel que de Lespinay l'a transcrit au fol. 109, r^o, de son manuscrit :

« Coppie de l'ordre q[ue] J'ay Receu de Mons^r de la Haye, vice-roy aux Indes orientalles.

« Il est ordonné au S^r de Lespinay de se rendre incessamment à Portonovo, où il travaillera promptement à mettre nos vivres et rafraichissements en estat d'estre embarquez dans la Diligente, laq[ue]lle il fera radouben en toute diligence à cet effect et pour amener les soldats et lascarin[s] qui seront en estat de se rendre icy. Il fera les avances qu'il ne pourra s'empescher de faire pour les amener, sur tout des topazes au nombre d'environ 300^l, et fournira de l'argent au s^r Antonio Cattel pour ceux de Triminavair, avec toute la retenüe et considération possible. Si la Diligente ne se peut assez promptem[en]t mettre en mer, il fera ses diligences d'obliger le se[i]g[neu]r Antonio Paeis Scran de luy fréter son Bastiment, pour amener les susd. vivres et soldats, sans perdre un moment de temps à tout amener, soit en navires, barques ou sampans. Donné à S^t Thomé le dernier octobre mil six cent septante deux.

« Signé : De la Haye.

« Par monseig[neu]r

« Deterin »

comme il se fait ordinairement en telles occasions (1), envoya aux Hollandois plutost qu'aux Mores, en ce que ils estoient en estat de nous donner des vaisseaux pour nostre retour plutost que les Mores, qui n'en ont pas de bons pour ces mers icy ; de plus il y avoit de l'assurance en leur parolle. Ce jour icy, qui fut le 6^e septembre, qu'on commença à parler, nous n'avions pas des vivres pour les (*sic*) jour. Il y avoit plus d'un mois que chaque soldat estoit réduit à demye livre de ris pour toute nourriture. Les Hollandois nous envoyèrent deux officiers (2) et demandèrent quelle composition et à quelles conditions nous demandions à sortir de la place. Mr l'admiral les leur envoya, et jusques au vingt-trois du mesme mois il fut accordé qu'ils nous donneroient des vivres, ce qu'ils firent, les envoyants de jour en jour. Nous laissâmes dans la place 95 pièces de canon, dont 57 sont de fonte, six pièces estants de 24 l. de balle. Il y en avoit bien encore 40 de fer sans affus, le tout faisant 135 pièces. Par la capitulation, on nous accorda deux pièces de fonte de six livres à choisir sur toutes les autres, et qu'ils nous fourniroient deux navires en victuailles pour aller en France, aux conditions de leur payer en Europe les vivres. La sortie se fit le 23, à neuf heures et demye du matin, et en sortants par la porte de la mer, les Hollandois entroient par la porte de la terre (3). Un jour de-

(1) Le conseil dont il est question ici eut lieu le 30 août 1674, et fut suivi de l'envoi d'une lettre à laquelle les Hollandais firent réponse le lendemain (*Journal du Voyage des Grandes Indes*, II, p. 186-187).

(2) Les acteurs hollandais, dans la capitulation de San Thomé, furent le sieur Tacq, et Martin Pit, que François Martin appelle, tantôt « le sieur Pit », tantôt « le sieur Martinpit » (*Mémoires de François Martin*. Arch. Nat., T^r 4169¹, fol. 253).

(3) Sur la façon dont se fit la sortie de la petite expédition française, cf. le *Journal* imprimé, p. 206-209.

vant tout cecy, Mons^r l'admiral m'avoit escrit par terre (1), aussi par les Hollandois, qui s'estoient obligés de me venir quérir avec mes gents à Pondicéry, ce qui fut exécuté de point en point, et avant que de m'embarquer, leur demanday une assurance dont je laissay coppie au s^r Martin que je laissay à Pondicéry, et le tout par ordre de M^r l'admiral (2). Estant donc embarqué sur le vaisseau hollandois, je fus mené devant S^t Thomé à bord de leur adniral, où estant je donnay advis à Monsieur l'admiral de mon arrivée. Cela m'ayant été permis par le commandant hollandois, j'y demeuray jusques au lendemain que M^r de la Haye les envoya prier de me [l]ai]re porter à terre, ce qu'ils firent; mais ce fut en leur camp, où ils me régallèrent, et où je trouvoy deux de nos François en ostage, sçavoir les s^{rs} Chasteauper et Descartes. Ensuite, [je] fus conduit à la ville, où je trouvoy M^r l'ad-

(1) V. les *Mémoires* de François Martin : « Deux capitaines de lascarins arrivèrent le 17^e [septembre] quy nous rendirent des lettres de Monsieur de la Haye. Il nous donnoit avis que l'extrémité ou l'on estoit réduit dans la place l'avoit obligé de faire assembler les officiers de la garnison ou, après avoir envisagé l'Estat des choses, l'on avoit résolu d'une commune voix de traiter; que sy nous avions quelque nouvelle importante a donner de secours ou d'autres, d'crire en diligence. Monsieur le Directeur Baron m'écrivait aussy; l'on m'ordonnoit d'envoyer a S^t Thomé par des commoditez que les Holandois nous devoient fournir les sieurs De l'Espinay, Deltor, Villedor et les autres François quy estoient avec moy, et surtout le sieur Chevreuil. Cette nouvelle de la perte de S^t Thomé fut un coup de massue pour nous » (Arch. Nat., T^r 1169¹, fol. 252; cf. fol. 254).

(2) Cf. les mêmes *Mémoires* : « Une barque arriva le 20^e de Tevenepatam, dans laquelle il y avoit un Holandois. Une partie des gens s'embarquerent dessus, la mer estant fort grosse. Les sieurs Deltor et Cloche estans restez les derniers a s'embarquer, ils ne purent gagner la barque, quy mit a la voile. Ils furent forcez de rester jusques au 21^e, qu'ils s'embarquerent dans une chelingue que les Holandois envoièrent avec quatre matelots. Je restay avec six hommes » (*loc. cit.*, fol. 253).

miral, que j'eus l'honneur de saluer, et m'ordonna d'aller voir M^r le directeur Baron, à qui je donnay des lettres que j'avois receües pour luy. Le 1^{re} septembre, 8 jours après les articles signez pour la reddition de la place, le frère de Myrza, général des Mores, accompagné de quatre cavalliers, apporta une lettre, ou firmam qu'ils appellent, du Roy de Golconda à M^r l'admiral. Je descriray la manière avec laquelle il la présenta.

Estant entré dans la chambre de Mons^r l'admiral, il fit mettre une toile d'or sur un carreau où il mit la lettre de son Roy, et s'estant mis à genoux prist la lettre et la présenta à Mons^r l'admiral. Ensuite led. Myrza s'assist sur le tapis avec les quatre qui l'accompagnoient. La lettre fut ouverte ; elle estoit de toile rouge escrite en lettres d'or dont voicy les termes :

« O grand cap[itai]ne, qui est signalé par toutes les Indes pour le plus brave homme du monde par les belles actions que tu as faictes, je te conjure de venir à Golconda recevoir le loyer de tes grands mérites ; viens y donc avec les troupes qui te restent, je te donneray le premier gouvernement de mon royaume et te feray généralissime de mes armées. Je te donneray cinquante mille pagodes par an pour tes appointements, et tous les honneurs et privilèges deües à cet employ, qui est le premier de mon royaume. J'espère qu'en t'ayant, je viendray à bout de tous mes ennemys et que je deviendray le plus grand roy du monde. Remets la ville entre les mains des Hollandois ; tu en trouveras une autre icy plus considérable. Que si tu ne veux point accepter l'offre que je te fais et que tu veilles retourner en France, faisons la paix ensemble de-

vant ton despart. Il ne tiendra qu'à toy que cela se fasse, car pour moy j'y consens volontiers (1) ».

M^r l'admiral, voyant que le roy de Golconda vouloit prendre ses services, fit dire au frère de Mirsa qu'il feroit de deux choses l'une, sçavoir qu'il sortiroit de S^t Thomé comme il avoit capitulé, ou qu'il demeureroit dans lad. place à condition que le dit Mirsa luy enverroient suffisamment des vivres pour deux ans et qu'il se déclareroit contre les Hollandois ; sinon, que sa parole estant engagée, il s'embarqueroit sur les navires hollandois sans faire aucun traité avec le roy de Golconda et qu'il le remercioit en son particulier très humblement de l'offre qu'il luy faisoit. Mons^r de la Haye, je veux dire admiral, escrivit deux lettres en présence des Mores, l'une pour le roy de Golconda et l'autre pour Chinapili-myrsa, général des Mores devant S^t Thomé, et les donna à un capitaine d'infanterie pour les porter, accompagné de deux autres officiers, qui montèrent à cheval et allèrent avec le frère de Myrsa et les gents de sa compagnie au camp, d'où ils furent conduits dans la chambre de Myrsa, fort proprement tapissée ; la, luy donnèrent les deux lettres l'une pour le roy et l'autre pour luy qu'il ouvrit sur l'heure et fit interpréter ; il tesmoigna beaucoup de joye.

Enfin, le 23, on battit l'assemblée ; la garnison s'estant rendue sur la place et le signal ayant esté fait de nos deux vaisseaux par des girouettes blanches que l'on mist au haut des masts, nous sortismes de la place selon l'ordre prescrit. Le s^r Pite accompagné de son frère, estant hors la barrière, receut les clefs de la

(1) Cette démarche du roi de Golconde auprès de M. de la Haye est rapportée dans le *Journal* imprimé, II, p. 203-204 ; il analyse aussi la réponse que fit le vice-roi.

main du major. M^r l'admiral sortit le dernier et fut accompagné du s^r Pitre l'ainé jusques au navire. Le s^r Maillé estoit pour lors gouverneur de la place en la place de Mons^r de Reberey, que nous-mesmes tuasmes dans une sortie que nous fismes (1); c'estoit ce Monsieur de Reberey là qui avoit monté à l'escalade quand la ville fut prize. Partant de France, il estoit lieutenant de la compagnie du s^r de Fremont; led. Fremont mort, [il] devint capitaine, et ensuite gouverneur. Fort brave homme, Périgourdin. A sa mort, il fut fort regretté. Il estoit généralement aymé de toute la garnizon, et finit, le X^e X^{bre} 74 (2), malheur[eu]semen[t] sa vie en faisant une action de charité. Un sergent hollandois ayant esté blessé d'un coup de mousquet au genou et tombé à terre de sa blessure, fut joint par nos soldats indiens appellés Lascarins, qui luy vouloient couper la teste, en ce qu'on leur donnoit trante sols de chaque. Ce pauvre sergent s'écria; mond. s^r de Reberey y courut, et, le faisant charger sur les espaulles de nos Lascarins, fut emporté d'un coup de canon partant de la place, coup fascheux et imprévu. Cela rompit bien nos mesures, car les Hollandois ayants lasché pied, nous allions aux Mores qui assurément se seroient souvenus de cette journée.

**Translat des articles signées
de la composition de S^{et} Thomé
ou Méliapour (3)**

« 1. De rendre la ville sans rien détruire, avec tous les canons et munitions de guerre.

(1) Sur la mort de M. de Reberey, cf. le *Journal* publié, II, p. 139-142.

(2) Le manuscrit porte 74 par erreur, au lieu de 73. Ce triste accident eut lieu le 7 décembre, selon le *Journal du Voyage des Grandes Indes*.

(3) Bellanger de Lespinay donne ici un résumé des articles de la capitulation, et non le texte lui-même. Ce dernier se trouve dans le

2. De sortir avec armes et bagages, tambour battant, mesche allumée, enseignes desployées, avec deux pièces de canon de fonte et six livres de balle à la teste des troupes, et s'embarquer.

3. Que les Hollandois fourniront deux navires en estat de faire le voyage de France, avec des vivres pour huit mois, armées de 30 pièces de canon en fer, avec les munitions, sans y comprendre nos deux pièces de fonte, et pareillement avec leurs munitions.

4. Que la Compagnie d'Hollandeourniroit ces deux navires en bon estat en victuailles p[ou]r 8 mois à condition de payer lesd. victuailles et de rendre les deux navires à la Compagnie d'Hollande.

5. Que les deux navires partiront dans quinze jours à commencer du jour que les articles de la composition seront signés et qu'ils ne toucheront en aucun lieu où les Hollandois seront establys et particulièrement à l'île Maurice et ailleurs.

6. Que nous ne ferons aucun empeschement aux navires hollandois et qu'ils nous donneront passeport jusques en France, et qu'il ne nous seroit faict aucun mal de leur part d'icy là.

7. Que du jour de la signature des articles de la composition, il ne se fera aucun acte d'hostilité de part ny d'autre et que nous ne sortirons de la place plus loing que la portée du mousquet, et que les Mores et Hollandois n'approcheront pas plus près de la ville que les susd. limites.

Journal imprimé, II, p. 189-199 ; il comprend 16 articles, tandis que notre auteur n'en donne que 15. Cela tient à ce que de Lespinay a fondu les deux derniers articles de la capitulation en un seul. Cf. aussi, dans les *Mémoires* de Martin, les « Articles de la Redition de la Ville de St Thomé, remise aux Holandois le 6^e 7^{bre} 1674 », au nombre de 15, sans les signatures (Arch. Nat., T^r 1469¹, fol. 253-254)

8. Du jour du traicté sera fourny pour 800 hommes du riz à raison d'une livre et demye par homme avec 3 vaches et quinze cabris qui seront apportés journellement à Set Thomé.

9. S'il nous venoit un secours considerable par mer, les François ne pourront luy aider et seront obligés de les laisser f[ai]re, tant par mer que par terre, et que quand mesme il viendrait des vivres pour deux mois seulement, le traicté aura lieu ; mais s'il y en avoit pour plus, le traicté sera nul.

10. Que tous les habitans, Portugais et autres, pourront se retirer où bon leur semblera dans les quinze jours.

11. Que les prizonniers qui ont esté faicts pendant le siège, seront rendus de part et d'autre le jour de la signature des articles.

12. Il sera loisible à Mons^r le directeur Baron de s'embarquer dans les vaisseaux hollandois, où il sera traicté avec honneur, pour aller à Suratte : s'il ne veut, il pourra aller avec toute sa maison par terre, et luy sera fourny un passeport des Hollandois et des Mores.

13. Que quand les troupes sortiront de Set Thomé pour s'embarquer, il y aura deux hommes envoyés des Hollandois qui recevront les clefs de la main du major, et qu'en attendant que nous partions, il y aye deux hommes de part et d'autre du jour de la signature en ostage.

14. Que si les Hollandois veulent donner un convoy, ce sera à leur volonté, mais qu'il ne pourront empescher notre droicte route en France, ny mettre aucun homme de leur part dans les vaisseaux sans la volonté de Monsieur de la Haye.

15. Que tous les articles du présent traicté seront observés de part et d'autre sans aucune fraude, et quoy que il y eut quelque faute d'escriture ou quelque autre surprise, le tout serait exécuté de bonne foy dans la

droitte intention, et ne seroit point interprété en mauvaise part.

Faict à S^t Thomé le 6^e septembre 1674 ».

Les susd[its] articles furent signez de Mons^r de la Haye, de Mons^r le directeur Baron, de deux Hollandois et de quatre officiers françois, sçavoir deux de marine et deux d'infanterie.

Puisque j'ay mis icy la capitulation de S^t Thomé en son lieu, je mettray aussi de suite la capitulation de la baye de Trinquenemale que j'avois oubliée à mettre (1).

« Translat des articles et des demandes de la capitulation que Mons^r de Lesbory, commandant, avec le Révérend père Maurice, l'intendant, et tous les officiers de l'isle du Soleil, ont esté contraints de faire à M^r Riclof, admiral général des Hollandois dans les Indes :

1. Que tous les navires avec leurs esquipages, tant soldats que matelots, qui ont esté pris et arrestés des susd[its] messieurs les Hollandois dans les Indes orientalles, nous doivent estre rendus en l'espace de huict jours avec toutes leurs munitions de guerre et de vivres.

2. Que le navire le S^t Jean, de la Royalle Compagnie de France, nous soit remis dans vingt-quatre heures comme une choze nécessaire de nostre demande.

3. Que tous les officiers, soldats et autres qui nous ont esté pris en forçant nostre garde, nous soient remis dans le susd[it] navire le S^t Jean ; sinon, qu'on demande les passer en France dans l'espace de huict mois à compter d'aujourd'huy.

4. Que tous les fugitifs, tant soldats que matelots, nous soient rendus dans led. navire le S^t Jean.

5. Que nostre retraite de l'isle du Soleil soit tambour battant, mesche allumée, balle en bouche, avec toutes nos

(1) Pour la capitulation de M. de Lesbory dans la baie de Trincomali, cf. les *Mémoires inédits de François Martin*, loc. cit., fol. 141-142.

armes, canons et munitions tant de la guerre que des vivres, comme aussi nos bagages et en général tout ce qui nous appartient.

6. Que nous ayons un mois de temps pour nostre despart, et que, pendant ce temps là, ne vienne sur lad[ite] isle aucun Hollandois, noirs et autres personnes qui leurs appartiennent.

7. Qu'après nostre despart de la susd. isle, il ne soit permis à personne de faire à nos gents aucun dommage durant nostre ditte retraite de la susd. isle de quelque raison que ce soit; mais, en cas qu'il arrive quelque lasciveté de nostre part, doit advertir le commandeur qui y mettra bon ordre.

8. Que le pavillon qui est planté sur la dite ile ne soit ôté qu'après notre départ de la baie de Trinquenemale.

9. Que tous les susd. messieurs les Hollandois nous laissent aller avec toute assurance, ou à Goa, ou à Suratte, pour y arriver au plus tard le 20 du mois de septembre prochain.

10. De plus, que lesd. messieurs les Hollandois nous donnent p[ou]r nostre argent des rafraischissements nécessaires pour led. voyage.

11. Que pour ce qui est des noirs qui nous ont esté envoyés du roy de Ceilon, soient remis en 24 heures sur l'isle de Cottiary avec l'assurance qu'avons nous-mesme.

12. Que nous puissions prendre tous les appareils qui nous appartiennent et restent dans le navire l'Indienne, s'accordant avec le journal et la consommation de l'escrivain du Roy de lad. fluste.

13. Que l'on nous donne un honorable passeport pour nostre assurance d'icy en France, en cas des navires hollandois; et, en cas de refus dud. passeport, que messieurs les Hollandois doivent respondre du dommage et accidents qui pouroient arriver.

14. Que tous les officiers, soldats et matelots qui sont à présent dans lad. isle doivent passer dans un et dans le mesme navire.

Tous ces quatorze articles, nous demandons qu'ils nous soient promis de Mons^r Riclof, admiral général des Hollandois, comme une chose seure de laquelle il ne peut provenir q'un succez de concordance et bonne union entre la France et la Hollande. Fait à l'isle du Soleil le 19 juillet 1672 ».

« Articles faicts et arrestés par nous soubsigné, Riclof Tangoens (1), conseiller ordre des Indes, superintendant, admiral et maistre de camp des affaires touchant la guerre, tant par mer que par terre, expressement autorisé de M^r le gouverneur général Jean Mædsuicher et Messieurs les Conseillers des Indes pour la deffence de l'isle de Ceilon, la coste de Maduré, Coromandel, Malabar, et conjointement le Conseil de la flotte de deffence, et aussi les plus proches commandeurs de cette isle, qui sont accordés et serviront en responce sur les articles proposés par les messieurs de Lesbory, commandeur, et le révérend Père Maurice, intendant dans l'isle de la Compagnie hollandoise, j'entends située à travers dans l'emboucheure de nostre ordinaire baye où nous hyvermons, appartenant à la forteresse en territoire de Trinquenemale, p[ou]r remettre la ditte isle et les bayes sous la Compagnie des Indes Orientales du Pays-Bas, qui nous a esté prize et usurpée par force et injustice de Mons^r de la Haye, général des François.

(1) Sic dans le ms ; Martin donne de meilleures orthographes : Reyclouf van Goens, Jean Mardsuicker.

1. Que cela soit mis à la volonté de messieurs nos souverains dans nostre patrie, ou au gouverneur général et conseillers des Indes à Batavia.

2. De mesme.

3. Que nous leur promettons les envoyer à Batavia, comme aussi les premiers des leurs arrestés, pour les rendre de delà par la première occasion en Hollande, où ils recevront, selon la volonté de nos souv[e]rains, d'autres transports.

4. Demeure à messieurs nos souverains.

5. Que pour chose certaine leur despartement soit permis avec le pavillon desplié, tambour battant, balle en bouche, mesche, et leur propre bagage sans plus, laissant le reste à la disposition de nos souv[e]rains ou le gouverneur général et les conseillers des Indes à Batavia.

6. Qu'ils rendront l'isle sans traîner, d'icy à demain au soir, aux commissaires qui seront commis pour cela sans qu'il y reste aucun, excepté deux commissaires du très chrestien Roy pour délivrer tous les biens sans réserve aucune avec un inventaire à nos commissaires et s'en retirer puis après.

7. Soit accordé.

8. Cet article soit référé à nos protestations qui ont esté envoyée[s] à Monsieur le vice-roy de la Haye.

9. Suivant l'article 3^e ; sans plus.

10. Que nous les traiterons chacun à sa qualité selon nostre pouvoir et si bien que nos propres officiers et soldats; de plus, suivant l'article 3^e cy-devant nommé.

11. Les d[its] noirs demeureront à nostre plaisir et disposition.

12. Doibt demeurer soubs nous dans un inventaire jusques à une autre disposition de messieurs nos souv[e]rains dans nostre patrie ou à nostre gouverneur général et conseillers des Indes.

13. Seront asseurez d'un libre passage de nostre nation.

14. Auront tels accommodements sur nos navires, comme la commodité du temps et la raison le permettront.

Faict et accordé dans l'isle de nostre Compagnie le 19^e juillet 1672. Ainsi signé Riclof Tangoens, Laurent Pil, Pieter de Graovehere, Simon Van Wardens, Jean Notton, M. Herman Pieter Martins, Watrangs, Jant Frédéric, Jean Boon » (1).

Estants donc sortis de S^t Thomé le 23^e septembre 74 par composition telle que je la viens de mettre, et embarquez dans les deux navires hollandois accordez pour nostre retour (2), les Hollandois arborèrent leur pavillon sur le bastion où estoit auparavant le nostre et le saluèrent de trois coups de canon tirés du mesme bastion. Ce soir mesme, nous mismes nos anchres à picq pour partir et f[ai]re voile pour la France.

Despart des Indes pour l'Europe
le 24^e Sept[embre] 74 (3)

Le 24^e septembre 74, deux heures devant le jour, nous avons appareillé de devant S^t Thomé pour la France.

(1) Les noms que j'ai relevés dans les *Mémoires* de Martin sont les suivants : « Ainsy signé. Reyelof van goens. Laurens Pit. Preter [Pieter] de Gravehere. Simon van Wardens, Jean Nollon. M. Huisman. Preter [Pieter] Martins. Wilt Vangh. Jean Frederick. Jean Boon. » (*loc. cit.*, fol. 142).

(2) Ces deux navires s'appelaient le Rammekin et le Welze ; ils furent dirigés, le premier par M. de Maisonneuve, le second par M. de Mainvilliers (Martin : *Mémoires*, fol. 254).

(3) Le *Journal du Voyage des Grandes Indes* s'arrête à la reddition de la ville de San Thomé. En constatant le fait dans son *Histoire des*

Nous avions le vent contraire (1), et fusmes c[h]ercher les bons vents vers la pointe de l'isle de Sumatra (2), que nous y trouvâmes assez favorables, et ainsi continuâmes avec grande joye nostre droite route en France. Ayants couru l'espace d'un mois ou environ, nous fusmes fort estonnés d'un accident qui nous arriva, et qui assurément est fort surprenant et admirable.

(A Suivre).

Voyages (t. VIII, p. 648), l'abbé Prévost ajoute : « Le silence de l'Auteur sur la navigation des deux vaisseaux donne lieu de supposer que le retour des François fut heureux ». On verra plus loin qu'il n'en a malheureusement pas été ainsi.

(1) En septembre, les vents dominants sur la côte de Coromandel sont ceux du S.; les brises du large viennent du S.-E. (*Océan Indien, Instructions générales*, éd. de 1877, p. 70). Ce n'était pas là les vents dont avaient besoin les Français pour quitter l'Inde.

(2) En agissant ainsi, M. de la Haye ne suivit pas la route habituellement recommandée aujourd'hui aux navires à voiles; il en suivit une autre que décrivent ainsi les *Instructions générales* pour l'Océan Indien (Service hydrogr. de la Marine, n° 697, éd. de 1877, p. 131) : « Lorsque, en quittant la rivière de l'Hoogly pendant la mousson de S.-O. pour se rendre dans l'Atlantique, on reconnaît l'impossibilité de s'élever dans le S. en se tenant à petite distance de la côte de l'Hindoustan, on pourra être amené à prolonger la bordée de tribord pour gagner la partie E. du golfe [du Bengale]. En adoptant cette route, on devra craindre d'être porté vers la côte N.-E. du golfe...; de plus, on sera ultérieurement amené dans le voisinage de la côte O. de Sumatra, le long de laquelle on aura plus de peine à s'élever dans le Sud, pour atteindre la région des alisés de S.-E. Cette route ne doit donc pas être recommandée... »

SAINT SIXTE

ET LA

BÉNÉDICTION DES RAISINS

Par M. MÉTAIS

L'été de 1893 a été remarquable par son extrême sécheresse. Avec avidité, les savants ont consulté les âges passés; leurs études nombreuses sont intéressantes; ils ont tout lu, tout compulsé : journaux, gazettes, chroniques, mémoires, tout, sauf les vieux livres de prières.

Nos ancêtres avaient une foi vive autant qu'éclairée; ils demandaient à Dieu sa protection toute puissante pour les biens de la terre, et à l'église ses plus touchantes bénédictions.

En retour, ils apportaient sur l'autel les prémices de leurs récoltes, les plus beaux fruits, etc. Ce pieux usage est conservé, même de nos jours, dans quelques églises; mais les âges en perdirent peu à peu la signification et l'origine en est bientôt inconnue. Il en est ainsi de la bénédiction des raisins qui avait lieu, dans les siècles passés, le jour de la fête de saint Sixte, le 6 août.

Je l'ai trouvée pour la première fois dans les vieux livres liturgiques de la bibliothèque de Vendôme, dans les missels manuscrits 17 du XIII^e siècle, fol. 173 v^o; 16, du XV^e siècle, daté de 1457, fol. 214, et dans le missel imprimé en 1536, dans l'enceinte même de l'abbaye, sous les yeux des doctes moines, conservateurs jaloux des usages d'autrefois.

Ouvrons ce dernier, à la deuxième partie consacrée aux fêtes des saints, au fol. 44, au 6 août, fête de saint Sixte II, pape; nous y lisons la rubrique suivante :

« Après les prières du canon, on bénit les raisins nouveaux, si l'on en a trouvé de mûrs; on les comprime et l'on donne ce vin nouveau au prêtre pour les ablutions qui suivent la communion. Cette bénédiction a lieu après ces paroles du canon : *Intra quorum nos consortium, non estimator meriti, sed venie quesumus largitor admitte. Per Christum...* »

BÉNÉDICTION DES RAISINS

« Bénissez, Seigneur, ces nouveaux fruits de la vigne, que vous avez daigné amener à maturité par la rosée du ciel, l'abondance des pluies, et par le calme et la sérénité de l'air, et que vous nous avez permis pour notre usage de cueillir avec actions de grâces au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel, Seigneur, vous créez tous les biens, etc., *comme dans le canon* (1). »

A Chartres, les mss. 580 et 583 du xiii^e siècle, 519, 523 et 581 du xiv^e siècle, contiennent également ce rite.

Cette formule de bénédiction est identique dans les manuscrits cités plus haut. Elle fixe, il me semble, plusieurs points importants.

(1) *In festo sancti Sixti pape et martiris. « Infra canonem benedicuntur vine nove si reperiantur mature, ex quibus compressis datur vinum sacerdoti ad ablutionem post sumptum sacrificium. Quod quidem fit post hec verba canonis : Intra quorum nos consortium non estimator meriti sed venie quesumus largitor admitte. Per Christum. »*

BENEDICTIO VUARUM

« Benedic, Domine, et hos fructus novos vine, quos tu, Domine, rore celi et inundantia pluviarum et temporum serenitate atque tranquillitate ad maturitatem perducere dignatus es, et dedisti eos ad vsus nostros cum gratiarum actione percipere, in nomine Domini Iesu Christi. Per quem hec omnia, Domine, semper bona creas, etc., *ut in canone.* »

Il n'était donc pas rare de trouver des raisins mûrs au 6 août. Une maturité exceptionnelle, se produisant à de longs intervalles, ne saurait expliquer d'une manière satisfaisante l'insertion officielle, dans le canon de la messe, d'une formule spéciale de bénédiction. Il s'agit de la maturité, non pas d'un grain séparé, mais de véritables raisins, des fruits de la vigne, cueillis par la main de l'homme, pressés pour en avoir le jus et l'employer aux ablutions.

Toutefois, en 1536, le liturgiste vendomois reconnaît qu'il est parfois difficile de se procurer des raisins mûrs à une époque si précoce. Mais ses prédécesseurs du ^{xiii}e siècle parlent d'une manière absolue et ne prévoient point d'exception.

Chose remarquable, c'est à notre connaissance la seule bénédiction que la liturgie ait jamais introduite dans cette partie la plus sacrée de la messe, et nous devons conclure de suite à sa haute antiquité.

Mais ce que nous devons admirer surtout, c'est la maternelle complaisance de l'Eglise pour les travaux de la classe ouvrière et agricole. Elle fait exception pour elle à ses règles les plus invariables, elle interrompt les prières du sacrifice pour implorer sur les fruits de la terre la rosée du ciel, la pluie fécondante et la chaleur vivifiante du soleil.

Mais à quelle époque remonte cette touchante cérémonie, quelle en est l'origine, la raison d'être, la signification? Et surtout pourquoi a-t-elle été fixée au jour de saint Sixte, au 6 août?

Les différents auteurs qui en ont parlé répondront d'une manière plus ou moins satisfaisante à toutes ces questions. L'auteur le plus récent, le P. Cahier S. J., dans son livre curieux : *Les Caractéristiques des Saints*, écrit ces quelques lignes :

« Saint Sixte II (Xystus), pape et martyr, 6 août 250. —
« Je ne me souviens pas de l'avoir vu représenté tenant
« du raisin. Mais une indication donnée par M. Adalbert
« Daniel (*Thésaurus hymnologicus*, t. 1, p. 135, n° cxii),
« porterait à supposer que cette caractéristique a pu être
« attribuée à ce pape, parce que plusieurs diocèses de
« l'Allemagne avaient coutume de faire bénir, ce jour-là,
« les prémices de la vigne. Il était même d'usage de dire
« la messe alors avec le jus exprimé du raisin nouveau.
« Chez nous, cela se pratiquait surtout pour la fête de
« son diacre saint Laurent (10 août), peut-être pour obte-
« nir que le raisin fut *bien cuit* par le soleil, peut-être
« aussi en mémoire des paroles qu'il adressait au pape
« en réclamant le droit de l'accompagner au martyre, lui
« qui l'avait toujours assisté dans la consécration du pré-
« cieux sang (p. 722). »

La question, on le voit, prend de l'ampleur et se complique. Le raisin mûrit, non plus seulement en France, mais aussi en Allemagne, et l'on se sert de vin nouveau pour le saint sacrifice dans l'un et l'autre pays, au 6 août.

Lebrun de Noléon, dans ses *Voyages liturgiques*, écrit de son côté : « On voit dans un missel manuscrit d'Auxerre, « ancien de 400 ans, que le sixième jour d'août, on bénissoit les raisins nouveaux à la messe de saint Sixte, « entre la secrète et la postcommunion ; il y a (comme « dans le nouveau rituel de Reims, p. 446) : *Uvæ a sacerdote benedicende sunt antequam dicatur. Per quem hec « omnia.* »

Suit la formule de bénédiction identique à celle des missels de Vendôme.

Et il ajoute : « On faisait la bénédiction des raisins nouveaux le 6 août, non à la messe de la Transfiguration, « mais à celle de saint Sixte, parce qu'on attribuait à ce

« pape la bénédiction ou prière dont on se sert pour
« bénir les raisins. »

D. Martène, dans son livre précieux : *De antiquis ecclesie ritibus*, donne la même formule.

La bénédiction se faisait à l'endroit précis indiqué par nos missels vendomois. « Le diacre place sur l'autel, du
« côté droit, près de la main droite du prêtre, des grains
« de raisins dans un vase propre. Le prêtre récite la
« prière et asperge d'eau bénite les grains de raisins ;
« après quoi le diacre enlève de l'autel le vase de raisins
« et le livre au président du chœur, qui distribue lui-même les grains de raisins à tous ceux de l'assemblée qui se trouvent dans le chœur, puis à tous les
« laïcs dispersés dans l'église (1). »

Dans l'autre ouvrage liturgique non moins curieux : *De antiquis monachorum ritibus*, D. Martène nous explique le rite suivi par les religieux bénédictins :

« Cette bénédiction solennelle, dit-il, se trouve dans
« presque tous nos rituels et livres de coutumes..... Le
« cérémoniaire de Corbie la décrit en détail. Le custode
« de l'église lave tout d'abord la grappe avec soin et la
« pose dans une coupe d'argent; au moment indiqué par
« les paroles : *Per quem omnia*, l'armoirier la dépose
« avec respect sur l'autel, et le célébrant prononce les
« paroles de la bénédiction si bas qu'il ne peut être
« entendu ni par le diacre, ni par l'armoirier. Après quoi
« celui-ci les enlève et les remet au sacristain. Le prêtre
« les distribue à table, commençant par les prieurs et
« dignitaires, en réservant une part pour les serviteurs...
« Mais si, à la fête de saint Sixte, on ne peut trouver de
« raisins mûrs, on les bénira dès qu'on en aura cueilli. »

(1) Traduction de Louis Du Broc de Segange : « Les saints patrons des corporations. »

D. Martène ajoute que cette bénédiction des raisins était très antique, aussi bien chez les Grecs que chez les Latins; ceux-ci l'attribuent au pape Eutycien, comme le prouverait le Pontifical de Damase.

Le célèbre monastère de Cluny la pratiquait de temps immémorial.

Udalric a longuement commenté ce rite dans le livre 1^{er}, chapitre 35, des *Coutumes de Cluny*. Le missel de Cluny de 1523 a conservé intacte la formule de bénédiction.

D. Martène l'a retrouvée dans plusieurs livres liturgiques de l'ordre bénédictin, dans les rituels de Saint-Apre, de Saint-Germain, de Saint-Denis, de Saint-Corneille. On cite encore le sacramentaire de l'église de Nevers, xi^e siècle, à la Bibliothèque nationale; le missel d'Auxerre, du xiii^e siècle. Cette bénédiction se faisait à Reims (missel de 1667); à Saint-Aignan et à Jargeau, d'après un missel d'Orléans, en 1504; à Vienne, en Dauphiné, missel de 1519; à Saint-Martin, de Tours; à Saint-Vincent, de Metz, et dans toute la Lorraine. On trouve ce rite dans un manuscrit de Montmajour, dans un autre de Moissac. Le sacramentaire si précieux de Saint-Grégoire la reproduit au jour de la fête de saint Sixte (édition de 1642, par le bénédictin Menard, p. 419). L'éditeur, dans une note, appuie son commentaire sur l'*usage ancien* de l'Eglise et l'autorité des auteurs les plus graves, les martyrologes de Raban et de Notker, le concile de Carthage, le concile de Trulle, même sur les canons apostoliques qui, d'après une antique interprétation, défendaient de ne jamais offrir sur l'autel d'autres fruits nouveaux que des raisins et des épis de blé.

Enfin, cette pratique fut très usitée par les Grecs, comme le constate leur principal livre liturgique, l'*Euco-logie*, qui reproduit presque la même formule de bénédiction : *Sub eadem fere verborum formula*.

L'abbé Thiers rapporte le décret du concile du Dôme de Constantinople, qui permet de bénir les raisins pendant le sacrifice de la messe pour en donner en actions de grâces à ceux qui les auront offerts (1).

Mais la plupart des auteurs que nous avons cités ne parlent que d'une simple *bénédiction*; le missel de Vendôme dit explicitement que le jus du raisin était employé pour les ablutions.

Durand de Mende, qui fut chanoine de Chartres, rapporte cette coutume telle qu'elle se pratiquait sous ses yeux, en l'attribuant à la fête de la *Transfiguration*, qui se célébrait aussi au 6 août, et il écrit dans *Rationale*, liv. VII, ch. XXII : « En certains endroits, en ce jour, on « consacre le sang du Christ avec du vin nouveau, *sa* « on peut en trouver, ou du moins on l'exprime dans le « calice un peu de jus d'une grappe mûre. On bénit aussi « les grappes de raisin avec lesquelles le peuple commu- « nie, et en voici la raison : Le jour de la Cène, Jésus- « Christ dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, « je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que « je le boive nouveau dans le royaume de mon père. » « Comme donc le mot *nouveau* qu'il prononça et aussi la « transfiguration, appartiennent à cette glorieuse innova- « tion que le Christ posséda après sa résurrection et dont « jouiront les fidèles. C'est pourquoi, en cette fête, on « consacre le sang du Christ avec du vin nouveau, et à « cause de cela aussi on bénit en ce jour les grappes nou- « velles (2). »

Il y a dans ce passage plusieurs choses à remarquer : il s'agit bien de la véritable consécration du vin nouveau, et non pas d'une simple bénédiction; de plus, D. Durand

(1) *Traité des superstitions*, t. II, p. 448.

(2) *Rational*, traduction de Charles Barthélemy, 1854.

rattache ce rite, non à la fête de saint Sixte, mais à la fête de la Transfiguration, encore appelée fête du Sauveur. Déjà Dom Martène, dans les rites monastiques : *De antiquis monachorum ritibus*, avait établi cette connexion, mais sans en donner aucune preuve : « *In transfiguratione Domini... benedicantur uvæ novæ ad missam.* » La raison donnée par Durand est-elle suffisamment plausible ?

Remarquons, en effet, que la fête de la Transfiguration ne fut définitivement établie qu'en 1456, par une bulle de Callixte III. Elle n'était pas encore adoptée à Vendôme en 1536, lors de l'impression du missel ; ni à Chartres en 1500, car le missel de cette ville, imprimé en cette année, reproduit la formule de bénédiction des raisins nouveaux au jour de saint Sixte, et ne contient pas la fête de la Transfiguration.

Les continuateurs de D. Guéranger, dans l'*Année liturgique*, au 6 août, partagent l'avis de D. Durand. Ils citent avant tout l'opinion de Sicard de Crémone (mort en 1215). Ce dernier, dans son *Mitrale*, ix, xxxviii, reproduit presque mot à mot le *Rational*, de Durand ; il fait avec lui le même rapprochement ; il ajoute cependant une particularité : « Si l'on ne peut se procurer de vin nouveau, qu'on « pressure au moins dans le calice un peu de raisin arrivé « à maturité, ou qu'on bénisse des grappes qui soient par- « tagées au peuple. » Puis les continuateurs de Guéranger raisonnent ainsi : « On doit reconnaître que la très « ancienne *benedictio uvæ* des sacramentaires au jour de « saint Sixte, ne se rapporte à rien de la vie du grand « pape qui puisse justifier l'attribution. Les Grecs, chez « qui cette même bénédiction des raisins est aussi fixée à « la même date du 6 août, n'y ont jamais célébré que la « transfiguration du Seigneur, sans aucune mémoire de « Sixte II. »

Si l'usage était réellement importé des Grecs, nous aurions là une raison suffisante de la célébration en occident de ce rite au 6 août ; mais la forme nouvelle, ou transfiguration du Christ a-t-elle été pour les Grecs, un motif adéquat de l'union de cet usage et de la fête ?

Je sais bien que plusieurs Docteurs enseignent, mais sans aucune certitude, que la Transfiguration eut lieu à la date précise du 6 août ; toutefois, malgré ce qu'en disent Sicard de Crémone et Durand, ce n'est point en ce jour que le Christ a prononcé les paroles : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que je le boive nouveau avec vous dans le royaume de mon père. » (Mathieu xxvi, 29).

Mais, avouons le, ces probabilités, si faibles qu'elles soient, devaient frapper vivement la piété de nos pères.

Le Christ, à la veille de son grand sacrifice avait parlé du vin nouveau, nos vignerons par une charmante attention et une délicate prévoyance apportent au Christ transfiguré les prémices de leurs vignes, les premières grappes mûres, en expriment le jus dans le calice pour qu'il soit consacré, changé au sang du Rédempteur.

En Orient, il était facile de se procurer pour cette pieuse cérémonie et le vin nouveau et les grappes bien mûres. Nous voulons croire, qu'au XIII^e siècle encore, du temps de Sicard de Crémone et de Durand de Mende, on pouvait aussi, même dans notre pays Chartrain, sans de trop grandes difficultés consacrer du vin nouveau, puisqu'ils nous le disent. Cependant avec les siècles cela devint parfois difficile, témoin la restriction posée en 1536. « si on en peut trouver. » Le globe terrestre sans doute se refroidit graduellement, et au XVI^e siècle à Vendôme, on n'osait plus consacrer ce vin nouveau, mais seulement l'employer aux ablutions.

De même, à Chartres, où la vigne aux ^{xiii}e et ^{xiii}e siècles, était si florissante et si répandue, on ne parle plus en 1500 que d'une simple bénédiction.

Mabillon constate aussi l'abandon progressif de cet antique usage. « De nos jours, on bénit encore en quelques lieux des raisins nouveaux en la fête de saint Sixte (1) »

La question du refroidissement lent et continu de notre climat est ici directement en cause.

Pendant tout le moyen âge, dans le centre et le nord de la France, comme en Allemagne, le raisin mûrissait dans les premiers jours d'août, on avait du vin nouveau pour la consécration, on distribuait des grappes mûres à tous les fidèles réunis pour la bénédiction solennelle de ces nouveaux fruits. Puis au ^{xvi}e siècle, le climat s'étant progressivement abaissé, il arriva parfois que le raisin mûr fit défaut, et le liturgiste fut obligé de prévoir le cas où on n'en pourra pas trouver.

Qu'on ne nous objecte pas la réforme opérée en 1582 par Grégoire XIII, qui, pour rétablir l'équinoxe à son jour véritable, supprima 10 jours dans le mois de mars et décida que le lendemain du 10 mars serait le 21 (2). Car il suit de là que nos liturgistes chartrains et vendomois qui en 1500 et 1536 éprouvaient déjà de certaines difficultés pour trouver des raisins mûrs, étaient favorisés d'un

(1) De liturgia gallicana, l. II, LXV.

(2) L'équinoxe avait été fixé au 21 mars au concile de Nicée en 325, jour où il arrivait réellement cette même année ; mais comme l'année d'après la réforme Julien se composait de 365 jours, 6 heures ; elle se trouvait trop longue de 11 minutes 9 secondes ; si bien que l'équinoxe sidéral en 1582 arrivait le 11 mars et non plus le 21, en retard de 10 jours ; Grégoire XIII rétablit la concordance par la suppression de 10 jours. La différence serait aujourd'hui de 12 jours. Aussi la Russie et toute l'église grecque, qui suivent encore le calendrier Julien, commencent l'année douze jours après nous.

retard de 10 jours, sur l'époque même de l'établissement du rite au iv^e ou au v^e siècle ; d'un retard de 5 jours sur les xi et xii^e siècles ; et loin de souffrir d'une disette, auraient dû jouir d'une plus grande abondance, si l'on ne doit pas admettre le refroidissement terrestre.

Pour nous, nous sommes dans les mêmes conditions que dans le principe, sauf l'avantage immense d'une culture plus savante, plus soignée, plus intense, par conséquent plus hâtive.

Or, même dans les années d'une sécheresse absolument exceptionnelle, comme en 1893, nous ne pouvons plus avoir dans notre Vendomois, encore moins dans le nord de la France et en Allemagne, du vin nouveau au 6 août, comme on en avait sans peine au v^e siècle, ni même des grappes mûres au 10 août, comme on en cueillait communément au xii^e siècle en assez grande abondance pour en distribuer à tous les fidèles qui remplissaient alors nos églises ; ni même aux 16 et 18 août comme aux xvi^e et xvii^e siècles, qui commençaient toutefois à subir certaines exceptions (1).

Aussi la culture de la vigne est graduellement abandonnée dans nos plaines, et se réfugie dans le midi. Le pays Chartrain, autrefois si riche sous ce rapport, n'en possède plus que quelques arpents autour de Chartres.

Je le répète, nous sommes aujourd'hui, au 6 août, depuis la réforme Grégorienne, dans les mêmes conditions climatiques au point de vue sidéral et atmosphérique qu'au iii^e et iv^e siècles, quand cette bénédiction a été établie, non pas pour une maturité exceptionnelle, mais ordinaire et très naturelle, produite non par des moyens factices, mais par « la rosée du ciel, l'abondance de la pluie, et la sérénité et la tranquillité de l'air. »

(1) Voir l'enquête faite par M. Nouel dans le *Bulletin* de juillet 1893, p. 170 et 171.

Sans doute, au ^{xii}^e siècle, le 6 août correspondait au 12 août, jour vrai au point de vue sidéral ; mais, on ne peut le nier, de nos jours on ne trouverait pas communément ce même jour du raisin mûr dans nos vignes. Or, la bénédiction annuelle du raisin le 6 août fut alors absolument générale, on la trouve partout en France et même en Allemagne ; une exception à peine séculaire ne saurait expliquer cette pratique à jour fixe, chaque année.

Il faut donc conclure que notre climat s'est considérablement refroidi depuis le ^{iv}^e et même depuis le ^{xii}^e siècle.

Une maturité obtenue par des moyens factices, soit sous chassis (étaient-ils connus au ^{iv}^e et même au ^{xii}^e siècles ?), soit par des treilles bien exposées au midi le long des murs, n'est pas plus admissible. Elle ne pouvait donner du vin nouveau pour la consécration, et elle est repoussée par la formule même de la bénédiction. On y eût peut-être recours au ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, et c'est pourquoi sans doute, un liturgiste chartrain, comme nous le dirons bientôt, crut devoir mutiler la prière consacrée par l'usage, comme ne répondant plus à la réalité des choses ; et nous aurions là une nouvelle confirmation de notre thèse.

Aujourd'hui nous avons les serres chaudes, et grâce à la vapeur, le midi nous envoie en quantité suffisante ses produits hâtifs ; et c'est ainsi qu'on a conservé cette touchante cérémonie dans quelques églises.

Si nous avons à déplorer un abandon presque général, Chartres du moins, patrie des vieilles traditions, la conservée en partie, avec l'approbation bienveillante de la sacrée congrégation des Rites, dans le propre du Diocèse, confirmé par le bref du 9 mai 1862. Le projet proposé à l'approbation pontificale s'appuyait sur l'antiquité de ce rite, et sur le privilège déjà concédé au diocèse du Mans :

« Mos iste antiquissimus est in ecclesia carnotensi, et in cenomanensi de consensu S. R. C. observatur. »

La bénédiction du raisin nouveau se fait toujours dans l'office solennel à la cathédrale à l'endroit indiqué du canon de la messe, le 6 août.

Au moment précis, sacristain, suisses et bedeaux présentent avec respect au chanoine célébrant quelques belles grappes de raisins achetées à grand frais, mûries dans l'atmosphère chaude de nos serres, et la messe à peine finie, ils les divisent avec art en nombreux grappillons qu'ils vont offrir, d'abord aux dignitaires du chapitre, puis aux membres du clergé et aux plus notables parmi les fidèles ; une main discrètement tendue reçoit avec reconnaissance la généreuse obole que mérite si bien une si délicate attention.

Mais hélas ! la formule de bénédiction a été tronquée (1) et si l'on reçoit encore avec actions de grâces les fruits nouveaux de la vigne de la main du Seigneur, on n'ose plus implorer pour les ceps féconds la rosée du ciel, la pluie abondante et la chaleur du soleil. Dans notre atmosphère refroidie, dans ce dur climat de la Beauce où la vigne a bientôt disparu, il faudrait demander presque un miracle ! Merci toutefois à ceux qui ont fait consacrer par l'autorité souveraine une si pieuse pratique. Cet usage si touchant, méritait de traverser à peu près intact l'indifférence du xix^e siècle.

Le midi de la France, ce pays favorisé du soleil, semble avoir été plus fidèle aux antiques traditions. Voici en effet

(1) Mgr de Neuville modifia la formule de bénédiction dans son missel de 1669: « Benedic Domine uvas istas quos de genimine vitis procreari jussisti ut sint remedium salutare humano generi, et præsta per invocationem tui sancti nominis ut quicumque eis in sumpserit, animæ tutelam suscipiat et corporis sanitatem, Per. » C'est encore aujourd'hui la formule employée.

une note publiée dans la *Semaine Religieuse* d'Aix, reproduite par l'*Univers* du 24 août 1880 :

« Un très antique usage de notre métropole veut que
« le 6 août, fête titulaire de la basilique de Saint-Sauveur,
« le célébrant de la messe solennelle bénisse les raisins
« nouveaux, après l'offrande de l'hostie. Lorsqu'il a
« prononcé la formule traditionnelle de la bénédiction,
« l'officiant asperge d'eau bénite les raisins, les encense ;
« puis le diacre en exprime quelques grains dans le calice
« où se trouve déjà le vin du sacrifice ; deux enfants vont
« ensuite offrir les raisins aux dignitaires, chanoines,
« bénéficiers, chantres et clergers du chœur et en un
« instant les stalles disparaissent sous une guirlande de
• « grappes vermeilles. »

Nous nous résumerons donc :

A quelle époque remonte l'origine de cet usage ? quel en est le motif ?

Les auteurs cités plus haut répondent suffisamment, et nous concluons avec eux :

1^o Chez les Grecs, la bénédiction des raisins nouveaux remonte probablement aux temps apostoliques. Sixte II, mort en 250, est réputé l'auteur de la formule de bénédiction.

2^o Cet usage en occident a été autorisé par le pape Euticien ; il était général au moyen-âge, et, alors même au centre de la France et jusqu'en Allemagne on avait ordinairement au 6 août du vin nouveau dont on se servait pour la consécration.

3^o Le motif : la parole du Christ exprimant le désir de boire du vin nouveau dans le royaume de son père, dont la première manifestation publique a été le mystère de la Transfiguration arrivée le 6 août.

4^o Pourquoi enfin le 6 août ? Vu l'origine orientale du rite, nous ne serions pas éloigné de l'attribuer à une fête

payenne, célébrée fatidiquement ce même jour. Le christianisme l'aura sanctifiée, et en aura conservé le quantième, le 6 août.

Cette date qui surprenait à première vue, nous paraîtra désormais suffisamment justifiée, et nous applaudissons à cette belle et délicate pensée de l'Eglise de prier Dieu pour obtenir de sa clémence la prompte maturité d'un fruit si précieux.

Puisse le Vendomois, sous cette bénédiction divine, conserver longtemps ses vignes fécondes.

Chartres, le 30 janvier 1894.

C. MÉTAIS.

NOTES

SUR LA

SEIGNEURIE DE LANDES

EN 1666

RECUEILLIES PAR M. ALCIDE COUETTE

Membre de plusieurs Sociétés littéraires

INTRODUCTION

La commune de Landes, depuis la Révolution, ne dépend plus du Vendomois ; mais autrefois, avant le traité de 1330 intervenu entre le comte de Vendôme et celui de Blois, cette localité était comprise en entier dans le *pagus vindocinensis* ; plus tard une partie seulement de son territoire relevait du Comté de Vendôme ; il en fut ainsi jusqu'à l'organisation de la France en départements.

On voit, par la liste précise et très détaillée des droits déclarés en l'aveu qui va suivre, rendu au roi, à cause de son comté et château de Blois, par le chatelain de Landes, quelle était l'importance de la seigneurie d'un petit bourg de notre région.

*
**

CHAPITRE PREMIER

La Seigneurie de Landes en 1666

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, le gouverneur et bailli de Blois, Salut : Savoir faisons que pardevant Jean de Lépine, notaire et tabellion établi aux contrats des bailliage et châtellenie de Blois,

Fut présent en personne, messire Henry Debaux, chevalier, seigneur de Sainte-Frique, baron de Romainville, seigneur de Noizy-le-Sec, fondateur et patron de l'église dudit lieu, seigneur de la Percherie, au Grand Perche, conseiller du roi en ses conseils, maréchal de ses camps et armées, premier chambellan de feu Son Altesse Royale, seigneur et vicomte de Landes, demeurant à Paris, rue de Touraine, paroisse de Saint-Jean-en-Grève, estant de présent à Blois.

Lequel reconnoit qu'il tient et avoue tenir en plein fief, foy, hommage du roi, notre sire, à cause de son comté et château de Blois, led. vicomté de Landes, situé ès paroisses de Saint-Lubin et Saint-Martin dudit Landes, dans lequel il est seul seigneur et est à présent composé de quantité de fiefs, seigneuries et censifs, dans plusieurs desquels il y avoit haute, moyenne et basse justice et lesquels fiefs relevoient les uns des autres, et appartenoint à plusieurs seigneurs particuliers d'où souventes fois naissoient quantités de divisions, de querelles, et beaucoup de confusion entre lesdits seigneurs. Enfin le temps, l'ambition, les alliances, les richesses d'aucuns, la nécessité des autres ont peu à peu réuni tous lesdits fiefs et seigneuries en la famille de Messieurs le Fuselier ; desquels ledit sieur de Sainte-Frique avoit acquis la totalité le vingt-deux de septembre 1653, et depuis avoit augmenté ladite terre, soit par le recouvrement de quelques fiefs qui relevoient de lui, de quantité de droits et mouvances alienez, ou par le rétablissement des foires et marchés négligés depuis quelques années ; pour cet effet, auroit fait bastir et construire une grande halle de considérable prix. Après quoi, il auroit plu à Sa Majesté d'ériger ladite terre de Landes, en titre et dignité de vicomté, dont les lettres d'érection données en connoissance desdits droits, le 22 Avril 1656, sur le consentement de feu Son Altesse Royale comte de Blois, le dixième octobre 1655, ont été purement et simplement vérifiées en la cour de

parlement le 22 janvier 1657, en la chambre des comptes de Blois, le 17 février audit an 1657, registrées au Bailliage et présidial dudit Blois le 3 mars 1657. De laquelle terre, circonstances et dépendances, ledit sieur de Sainte-Frique auroit porté les foi, hommage à sadite Altesse Royale, pardevant messieurs de la chambre des comptes de Blois le douzième de décembre 1653, comme appert par quittance du receveur du domaine dudit jour et depuis la réunion dudit comté de Blois à la couronne, auroit de rechef fait et porté la foi au roi et a icelle esté reçue par Messieurs des comptes dudit Blois, le jeudi troisième de septembre 1665. (Quatre lignes du manuscrit ont été brulées).

. Il se trouve embarrassé d'autant qu'il n'a pas encore toute l'entière connoissance des droits qui en dépendent, joint que, par l'obstination et mauvaise volonté d'aucuns particuliers, il n'a pu jusqu'à présent se faire reconnoître ni servir tous ses droits, la coutume de Blois ne donnant pas la faculté de saisir les grains en la présente saison; néanmoins il déclarera ci-après, à Sadite Majesté en détail et par le menu tout ce dont il a connoissance et dont il est reconnu ou pourra se faire reconnoître à l'avenir, protestant ne vouloir retenir, ni cacher aucune chose, et promettant d'ajouter au présent aveu tout ce qui pourroit y être omis présentement, par défaut de connoissance, dès aussitôt qu'il en aura pu découvrir quelques choses; mais auparavant que d'entrer dans le détail du présent aveu, ledit sieur de Sainte-Frique, déclare qu'il possède dedans l'étendue desdites paroisses de Saint-Lubin et Saint-Martin de Landes, deux fiefs et une dixme, dont l'un s'appelle le fief du Coulombier, près ladite halle, qu'il tient en fief, foi, hommage du comté de Bury, qui ne consiste qu'en un colombier et un tour d'échelle d'environ demi-boisselée de terre auprès; à cause duquel colombier relève dudit sieur de Sainte-Frique les

fiefs ci-après nommés, savoir : la Garbottière avec ses dépendances, paroisse de Villebarou, appartenant au sieur de Vernaison ; les Grandes-Herbes, paroisse de Prunay, qui appartient au sieur de Rochecorbon ; le bois de la Coudraye, dite paroisse, dont jouit le sieur des Roches-Bry ; le bois Gaullier, dite paroisse de Prunay, qui est au sieur Guerry ; les Grandes-Brosses et le Motheux, qui appartiennent au sieur de Seillacts, et le fief du Petit-Prunay qui appartient à la cure de Prunay qui est de petite considération (1).

Et le second fief s'appelle : le Petit-Villeruche, paroisse de Saint-Martin, dans lequel il a haute, moyenne et basse justice, un censif à cher prix, en vente et reliefs avec une garenne dont il porte foi, hommage à la seigneurie de Villerogneux et à cause duquel Petit Villeruche relève dudit sieur de Sainte-Frique un fief nommé le Grand-Villeruche, appartenant à la Demoiselle de la Miotière et à ses enfants.

Item : il possède la quatrième partie de la Grande dixme de Saint-Martin de Landes qui relève à foi et hommage des Granges Hurault, de la dépendance du comté de Cheverny ; pour raison de laquelle dixme, il paye dix septiers de blé de gros à la cure de Saint-Martin.

Item : il possède la rente noble d'un muid de blé sur la métairie de Pampelune, paroisse de Villemardi et de quelques autres terres en roture, qui sont à présent dans l'étendue de son vicomté de Landes ; ledit sieur de Sainte-Frique, avoue tenir foi, hommage de Sa Majesté, à cause de son comté et château de Blois, tout le reste qu'il possède en fiefs et en arrière-fiefs par ses vassaux ci-après nommez.

(1) Il s'agit ici de l'ancienne paroisse du *Petit-Prunay*, réunie à Seillac, commune du canton d'Herbault. Elle est portée sur la carte de Cassini.

CHAPITRE II

Pommier rond, Four banal

Premièrement, l'ancienne seigneurie de Landes, consistant en : une grande maison couverte en tuiles dans laquelle il y a nombre de chambres, grands greniers, caves, puy, étables, grange, cour et jardin, le tout contenant environ trente boisselées, situées à l'une des extrémités du bourg de Landes, paroisse de Saint-Lubin; dans lequel il y a cens et rentes foncières, droit de four banal dans ledit bourg et les maisons adjacentes, auquel est payé par chaque feu chacun an, six sols pour le pain, le jour de Noël et sont tenus lesdits étagiers de venir cuire et pour ce sujet, ledit avouant possède une maison et jardin situés au milieu dudit bourg, consistant en : une chambre, cellier, grenier, étables, et une grande salle, dans laquelle il y a deux fours pour servir à la commodité des habitants.

Droit de pressoir banal dans ledit bourg et maisons adjacentes, à présent inutile, attendu qu'il n'y a quasy plus de vignes.

Il y a un pont de pierre, basti tout proche Saint-Martin sur la petite rivière de Cisse Landaison, sur lequel il a droit de péage et qu'il n'a point encore levé ni perçu, attendu qu'il ne l'a fait construire que depuis un an et qu'il ne passe pas de quoi entretenir un commis.

Un notariat royal qui s'exerce dans l'étendue desdites paroisses de Landes.

Une grande et belle place au milieu dudit bourg, avec une grande halle couverte de tuiles, bastie sur de gros piliers de pierre de taille, où se tiennent, un marché tous les jeudis de chaque semaine, deux foires par chacun an, les vigiles de Saint-Félix en mai, et de Saint-Thomas, en décembre, et une grande et belle assemblée le dimanche d'après la Saint-Gilles, premier

septembre ; dans lesquels marché, foires et assemblée il a droit de lever et percevoir les droits ordinaires et qui se perçoivent coustumièrement dans toutes les autres foires, marché et assemblées du comté de Blois, et qui sont énoncés dans les lettres du vicomté.

Il a tous droits de péage, aubenages, et un jeu de quilles et de rampau, le droit de boucherie dans l'étendue desdites paroisses de Landes, avec des étaux couverts, bâtis dans ladite place, vis-à-vis ladite halle; tous les susdits droits ainsi concédés, tant dans les lettres patentes de création desdits foires et marché données en 1572, par le roi Charles, confirmées par le roi Henry en 1607, que par lesdites lettres du vicomté de Landes, vérifiées comme dit est dans ladite chambre des comptes de Blois.

La tierce partie des grosses et menues dixmes de Pitouilles, partissant avec les sieurs de Saint-Sauveur de Blois, dont il ne jouit depuis peu que de la quatrième partie, le surplus étant usurpé par lesdits sieurs de Saint-Sauveur contre lesquels il proteste de y pourvoir, attendu qu'il a bon titre, comme aussi de faire reconnaître par eux pour les deux autres tierces parties qu'il prétend relever de son vicomté dont il a titre.

Trente-cinq livres et trente-six poules ou chapons de rente, à recevoir par chacun an, au jour de Saint-Martin d'hiver, au lieu seigneurial dudit vicomté, des propriétaires de maisons de tout le bourg ci-après nommés, avec tous le droit de censif, tant sur lesdites maisons que sur le reste du censif de Landes.

Le censif vaut par an huit sols ou environ, payables audit lieu seigneurial le jour de Saint-Martin d'esté à peine de cinq sols, portant lods et ventes, saisies et amendes de soixante sols par faute de payement dans l'an; suivent les noms des débiteurs des cens et rentes :

NOMS DES CENSITAIRES

Premièrement M^e André Corbinelly, curé de Saint-Lubin, le sieur Souché, le sieur Lubin Vollant, etc, etc.

Tout le droit de haute, moyenne et basse justice et voirie, pour laquelle exercer et conserver il y a un bailli, un lieutenant, un greffier, des sergents, un notaire tabellion particulier, qui exercent et rendent la justice dans et sur le vicomté.

Dans l'étendue de la justice est enclavée la justice du Petit Villeruche, relevant du Seigneur de Villeroigneux. Dans la rivière, il a droit de pesche, savoir : depuis le dessous de Bourges jusqu'au pont, du côté de Saint-Martin; et depuis ledit pont, des deux côtés jusques au pont de la Grille.

*
* *

CHAPITRE III

Censif de Glatigny

Le fief de Glatigny est situé en la paroisse de Saint-Lubin de Landes; lequel consistoit jadis en une maison et plusieurs terres, mais aujourd'hui la maison ne paroît plus, les terres sont restées et mises dans d'autres métaïries; lesquelles terres il énoncera dans leur lieu ci-après; il y a un censif qui valoit autrefois vingt-cinq sols deux deniers et par ce que la plupart des terres sont à présent à luy, il ne vaut plus que dix-huit sols ou environ; il est à cher prix, en rentes et reliefs; ledit cens se paye au lieu seigneurial du vicomté de Landes, le jour de Saint-Martin d'esté, à peine de cinq sols d'amende, perte, profits de ladite rente pour l'amende de soixante sols parisis par défaut de payement de rentes dans l'an.

NOMS DES VASSAUX

Les héritiers du sieur Mérignier.

*
* *

CHAPITRE IV

Le Nuizement

Il est un fief appelé le fief du Nuizement, paroisse de Saint-Lubin de Landes, consistant en une grande

maison bien bastie dans laquelle il y a chambres, caves, greniers, celliers, grande grange, étables en quantité, le tout couvert de tuiles.

Un censif valant par an douze sols quatre deniers ou environ; ledit cens de la nature de cher prix en rentes et reliefs à mutation se paye au lieu seigneurial du Vicomté le jour de Saint-Martin d'esté, à peine de cinq sols pour les défaillants et perte profits de rentes sous l'amende de soixante sols parisis.

NOMS DES CENSITAIRES

Les Eglises, marelles et fabriques de Saint-Lubin et Saint-Martin de Landes, etc.

*
* *

CHAPITRE V

Fief de Malvau

Le fief de Malvau, situé dans ladite paroisse de Saint-Lubin de Landes, consiste en justice, terres et censif; il y avoit autrefois une maison, jardin et garennes, il n'y en paroît plus rien à présent. Ledit censil, en nature de cher prix en rentes et reliefs, peut valoir douze sols par an, payables au lieu seigneurial du vicomté le jour de Saint-Martin d'esté, à peine de l'amende de cinq sols.

NOMS DES VASSAUX

Premièrement le sieur Gaudeau, etc.

A cause dudit fief de Malvau, relèvent du vicomté de Landes : premièrement, le fief de Pitouille, paroisse de Saint-Lubin de Landes, appartenant au sieur d'Herbelin, consistant ledit censif en dix-huit sols ou environ de menus deniers, payables audit lieu seigneurial de Malvau, la veille de Saint-Jean-Baptiste.

2^o Le censif de Crannes, de même paroisse, appartenant audit sieur Herbelin, qui est de très peu de conséquence, payable les cens à Malvau.

Encore un petit censif valant six deniers par an en la paroisse de Saint-Martin de Landes, proche le chemin du Breuil-Saint-Lomer, au-delà des Vaux; de toutes lesdites choses ledit sieur Herbelin ne lui a point encore fourni d'aveu, ni même de foi et hommage que pour partie desdites choses, pour raison de quoi il proteste de se pourvoir par la voie de droit.

A cause du fief de Malvau, relèvent quantité de petits vassaux au-delà et en deça dudit village de Pitouille, jusques au chemin qui va du Breuil à Herbault par les bois.

VASSAL

Le sieur Dalliber.

.*.*

CHAPITRE VI

Censif de la Pie

Ce fief, appelé la Pie, est situé en la paroisse de Saint-Martin de Landes; où il y avoit autrefois une belle maison, à présent démolie, et ne consiste plus qu'en un grand jardin enfermé de murs et un pré attenant, joignant la petite rivière de Cisse Landaison et la rue du bourg de Rivière, vis-à-vis de l'église de Saint-Martin, puis à la ruelle qui descend à ladite petite rivière; il y avoit autrefois environ quarante-neuf sols six deniers, et cinq poules de cens ou rentes, à prendre sur quatre maisons, dont l'une s'appeloit le Paradis, mais depuis longtemps ses prédécesseurs les ont acheptées et ont été reconnues sous le titre de Seigneurs de Rivière; il y avoit aussi environ onze septrées de terre ou vigne, dont il en reconnoit environ quatre septrées en un clos, où il y a encore un arpent et demi de vigne et le reste doit être meslé dans ses fermes ci-devant déclarées ou déclarées ci-après.

Le Petit Clou

Ce censif est sûrement confondu, dans les censifs de la Pie et Rivière, qu'il est impossible de le pouvoir désigner.

La Guillotière

Il a un autre fief appelé : la Guillotière, situé dans le milieu du village de Villeruche, dite paroisse de Saint-Martin, jadis basti et dont ne reste plus qu'un colombier, dans lequel il y avoit droit de haute, moyenne et basse justice à présent réuni et incorporé au vicomté. La justice était exercée par les mêmes officiers.

*
*
*

CHAPITRE VII

Rivière

Le fief et seigneurie nommé Rivière est assis paroisse de Saint-Martin de Landes, relevoit ci-devant de Malvau, en plein fief, foi et hommage, suivant la coutume de Blois, consiste en une grande et superbe maison, environnée de cinq tourelles, couverte d'ardoises, accompagnées de cour, basse-cour, dans laquelle il y a plusieurs bâtiments, logement de concierge, grange, étables, four, pressoir, couverts de tuiles, puis cour basse et cour haute, jardin devant et derrière et petits réservoirs à poisson ; ladite maison nommée fief de la Motte, joignant d'une part, au chemin qui va de Landes à Vendôme, d'autre à la rue du bourg de Rivière, aboutissant d'un bout sur et vis-à-vis le cimetière de Saint-Martin et d'autre à la ferme de la Roussellerie.

Il a droit de pesche dans la petite rivière de Cisse Landaison, dudit côté dudit bourg de Rivière, à savoir depuis le dessous du village de Bourges, jusques au Pont de la Grille qui est vis-à-vis le chemin qui monte du moulin à vent de Rinçai et fait séparation des censifs de Rivière et de Rinçai.

Il a droit de garenne, laquelle peut contenir environ quatorze arpents et s'appelle : Plante-Haye ou les Chaffaux.

Il a droit de four banal dans ledit bourg de Rivière, ledit droit dès longtemps abandonné à deux sols six deniers par chaque maison, moyennant quoi les habitants cuisent où il leur plait.

Environ huit livres onze sols, trois deniers, six poules ou chapons de rente qui se payent au jour de Saint-Martin d'hiver, au lieu seigneurial de la Motte, par les particuliers ci-après nommés :

Premièrement, la veuve et héritiers Chevallier, pour une grande maison qui est située vis-à-vis l'église de Saint-Martin, trois livres, huit sols, six deniers, M. Louis Cothereau, curé de Saint-Martin, etc., etc.

CENSIF COMMUN DE RIVIÈRE

Il possède un grand censif, appelé le censif commun de Rivière, qui est à cher prix, en rentes et reliefs, à toutes mutations, qui se paye comme tous les autres cher prix ci-devants énoncés, c'est-à-dire le douzième denier du prix du bien qui change de main, évalués par experts même en succession directe; ledit censif valant vingt-cinq sols par an, portant lods et rentes sous l'amende de soixante sols parisis, pour ventes recellées et non acquittées dans l'an; ledit cens de la nature dudit cher prix payable audit lieu seigneurial de la Motte, le jour de Saint-Martin d'esté, à peine de cinq sols d'amende contre les défaillants.

On pourroit s'étonner qu'un censif aussi étendu ne produise que si peu de cens, il faut remarquer que dans cette enclave il y a quantité de terres à terrages, quelques-unes à avenage qu'il désignera et qu'il possède de plus de cent arpents de terre en propre.

S'ensuivent les noms des propriétaires des terres sujettes audit cens :

Et premièrement les églises de Saint-Lubin et Saint-Martin de Landes, le sieur Juronnet pour sa métairie de la Hallebarderie, etc., etc.

Tous lesquels lieux, terres, seigneuries, fiefs, justices, cens, rentes, dixme, droits, vassaux et héritages ci-dessus déclarés, tiennent et relèvent dudit comté et château de Blois. Ledit seigneur vicomte de Landes a dit tenir en plein fiefs, foi et hommage, suivant les coutumes du roi notre sire; s'il se trouvoit quelques choses d'omis, dépendant

de son dit vicomté, promet de le faire mettre ensuite du présent aveu, sitôt qu'il en aura connoissance, déclarant que par fraude, il n'a fait aucune omission. En foi de quoi, il a signé le présent aveu avec nous, notaire et témoins ci-après souscrits.

Fait et passé audit Blois, étude dudit notaire,
Présents : François Delorme et Simon Desloges, clerks,
témoins, le vingt-cinq mai mil six cent soixante-six, après
midi.

Ainsi signé : Henry Debaux, de Sainte Frique, Delorme,
Desloges et Delépine, notaire.

9 Mars 1894.

Le Gérant, Ch. HUET.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMOIS

33^e ANNÉE — 3^e TRIMESTRE

JUILLET 1894

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois s'est réunie en Assemblée générale le jeudi 12 juillet 1894, à deux heures.

Étaient présents :

MM. R. de Saint-Venant, président ; de Trémault, trésorier ; Nouel, secrétaire ; Renault, conservateur du Musée ; Isnard ; l'abbé de Prévillle ; L. de Lavau ; Lemercier, membres du Bureau ;

Et MM. de la Barre, de Bodard, Buffereau, l'abbé Haugou, Henry, A. Lemoine, l'abbé Lizot, Phil. de Rochambeau, de Sachy.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau depuis la séance d'Avril 1894.

Ce sont :

MM. Pierre Dufay, bibliothécaire à Blois ;

Gélinet, sous-préfet de Vendôme ;

Girard-Mettaye, aubergiste à Lunay.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur du Musée.

DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

OBJETS ENTRÉS AU MUSÉE

depuis la séance d'Avril 1894

I. — ART & ANTIQUITÉ

NOUS AVONS REÇU :

De la famille de M. LAUNAY :

Un *Médailion en plâtre* représentant le profil, en 1849, du regretté M. Launay Gervais, l'un des fondateurs de notre Société ; il est signé de notre compatriote et collègue M. Irvoy ; à ce double titre nous sommes heureux de posséder ce portrait.

Par acquisition :

Divers objets provenant de tombeaux francs-méroringiens découverts à Pray par M. Emmanuel Cahier, cultivateur. Cette trouvaille fera tout à l'heure l'objet d'un rapport de M. de Saint-Venant, notre président. Voici ce que nous avons recueilli de cet intéressant mobilier funéraire :

- 1^o Une lame de sabre ou de sermasaxe ;
- 2^o Une armature de ceinturon de grandes dimensions, et comprenant la plaque, la contre-plaque, la boucle et l'ardillon ;
- 3^o Une autre armature semblable, mais un peu moins grande ;
- 4^o Deux morceaux de fer provenant d'un petit ceinturon ;

- 5^o Une jolie boucle en bronze, colorée par une belle patine verte et ornée de dessins en creux ;
- 6^o Une perle de collier ;
- 7^o Une pièce de monnaie, moyen bronze, de l'empereur romain Valentinien II, qui régna en Gaule de 383 à 392 ap. J.-C.

D'un ANONYME :

Le *Bâton d'une Croix processionnelle*, provenant autrefois de Fontaine-en-Beauce ; elle est en cuivre étamé et ornée de fleurs de lis au repoussé.

De M. Alcide COUETTE, notre collègue :

Un *lot de quatorze silex taillés* trouvés à Landes et à Pont-Levoy, parmi lesquels je citerai :

Un *éclat moustérien* avec patine laiteuse de cacholong ; la pointe en est cassée ; la face d'éclatement est sans retouche, on y remarque le plan et le point de frappe, ainsi que le conchoïde de percussion avec l'éraillure habituelle ;

Une *pointe moustérienne* sans retouche ; caractères du précédent sur la face inférieure ;

Un *grand grattoir double* en silex du Grand-Pressigny ;

Un *grattoir discoïde* ;

Un *perçoir* avec poignée ;

Un *retouchoir* (Landes) et une *hache polie* endommagée (Landes).

II. — NUMISMATIQUE

Par acquisition :

Un *jeton en cuivre* de Henri IV : De face Henri IV à cheval avec cette légende : HENRICVS IIII GALLIA ET NAVARA REX. Au revers : Armes de France et Navarre, et en exergue : OMNIS VICTORIA A DOMINO.

Un *jeton en cuivre* de Louis XVI. — LVD. XVI. DG. FR. ET. NAV. REX. Au revers : un fontaine jaillissante dans une vasque, et en exergue : OMNIBVS NON SIBI.

Un *jeton satyrique* se rattachant sans doute à la *fête des fous* : d'un côté deux ouvriers forgent une tête posée sur une enclume, avec cette légende : VNICVS SPECIE, 1660 ; au revers : un *mulet* portant un singe armé d'un fouet avec cette légende : OMNE FERENS MALVM.

Enfin, Madame veuve CAVEGN, au Saint-Cœur, offre au Musée une petite *balance d'orfèvre*, renfermée dans une boîte avec deux séries de poids distinctes et bien complètes : l'une est composée suivant l'ancien système d'onces, de gros et de grains avec multiples et divisions, et aussi de poids correspondant aux monnaies anciennes d'or et d'argent, louis et écus; l'autre est formée suivant le système métrique avec subdivisions du gramme, et contient les poids correspondant aux monnaies actuelles.

REMERCIEMENTS SINCÈRES A TOUS LES DONATEURS
QUE NOUS VENONS DE NOMMER

BIBLIOGRAPHIE

M. le Bibliothécaire-archiviste fait connaître les ouvrages entrés à la Bibliothèque depuis la séance d'avril 1894.

I. — DONNÉES DES AUTEURS ET AUTRES :

Nous avons reçu de M. Le Mire de Vilers, en deux envois, plusieurs ouvrages importants relatifs aux colonies françaises ou à la géographie. Le Bureau de la Société, après en avoir pris connaissance, adresse d'abord ses remerciements au généreux donateur et décide ensuite que, vu l'intérêt général qu'offrent ces ouvrages, ils seront déposés à la Bibliothèque de la ville, où il sera plus facile de les consulter.

En voici la liste :

Bas-Niger, Bénoué, Dahomey, par le commandant Mattei, avec gravures faites sur des photographies et des cartes. Grenoble, 1890, in-8°.

Dictionnaire Chinois-Français de la langue mandarine, parlée dans l'ouest de la Chine, avec un vocabulaire français-chinois, par plusieurs missionnaires. Hong-Kong, 1893, in-4°.

Amédée Prince. — *Le Congrès des trois Amériques, 1889-1890*. Paris, Guillaumin, 1891. Traduit de l'Anglais, un fort volume cartonné.

Prince Roland Bonaparte. — *Les récents voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée*. Versailles, imprimé pour l'auteur, mars 1885.

(Extrait des comptes-rendus de la Société de géographie de Paris).

Pièce in-4° de 16 p.

Prince Roland Bonaparte. — *Une excursion en Corse*. Paris, imprimé pour l'auteur, par Georges Chamerot, le 25 avril 1891, in-4°. Très bel ouvrage, imprimé avec luxe, accompagné de 6 photogravures.

L'Île Formose, histoire et description, par C. Imbault-Huart, consul de France, ouvrage accompagné de dessins, cartes et plans. Publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique : Cartes et plans. Paris, E. Leroux, 1893, in-4°. Très bel ouvrage.

Histoire de la géographie de Madagascar, par Alfred Grandidier. Paris, Impr. Nationale MDCCC LXXXV. Deuxième tirage, revu et augmenté en grand in-4°, 1892.

Travels in the foots teps of Bruce in Algeria and Tunis, illustrated by facsimiles of his original Drawings, by lieut.-colonel R. L. Playfair, H. B. M. consul-general in Algeria. London. 1877, in-4° cartonné, doré sur tranches. Voici la traduction du titre : Voyage sur les traces de Bruce en Algérie et à Tunis, illustré des fac-simile de ses dessins originaux, par le lieutenant-colonel Playfair, consul-général en Algérie.

De M. l'abbé Métais : 4 volumes intitulés : *Etudes et Documents*.

M. l'abbé Métais, notre savant et infatigable collègue, a eu l'excellente idée de réunir en 4 volumes les différents travaux concernant le Vendomois qu'il a publiés dans différentes Revues. Il facilite ainsi les recherches de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre pays.

Tumulus à Bouzais, près Saint-Amand-Montrond.

Fonds de cabanes néolithiques.

Stations avec ateliers de l'époque de la pierre polie à la Bastide-d'Engras (Gard) par M. Julien de Saint-Venant.

L'auteur de ces brochures rend compte des fouilles qu'il a exécutées dans les départements du Cher et du Gard et donne la description et le dessin des objets trouvés : haches, grattoirs, scies en silex, poteries, bracelets, torques.

Lavardin-sur-Loir, guide des visiteurs et notice historique, par M. Henri, 2^e édition. •

Dans cette brochure, on trouve quelques notes historiques sur les seigneurs de Lavardin, ainsi que des renseignements pratiques pour

visiter les ruines. On a joint à la deuxième édition une vue cavalière de l'ancien château, d'après la reconstitution de M. de Salies.

La Société adresse ses remerciements à tous les donateurs.

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Journal des Savants. Mai et juin 1894.

Discours prononcés à la Société générale du Congrès des Sociétés savantes, le 31 mars 1894, par M. Levasseur, membre de l'Institut et M. Spuller, ministre de l'Instruction publique.

Revue des travaux scientifiques, nos 1 et 2 de 1893.

Enquête sur les conditions de l'habitation en France, les maisons-types, avec une introduction de M. Alfred de Foville.

Romania. Avril-juin 1894.

Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques. Nos 3 et 4 de 1893.

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES — ÉCHANGES

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 3^e et 4^e trimestres de 1893.

Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochecouart, mai 1894.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, année 1894, 3^e fascicule.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Autun et procès-verbaux des séances, année 1893.

Monographie de la cathédrale de Chartres, juillet 1894.

Mémoires de la Société Eduenne, tome XXI, 1893.

Bulletin de la Société Dunoise, juillet 1894. On y lit avec intérêt la chronologie des vicomtes de Châteaudun, par M. Ch. Guissard, d'Orléans. Ce travail contient de nombreux renseignements sur le Vendomois.

Revue de Saintonge et d'Aunis, 1^{er} juillet 1894.

Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France, séances du 28 novembre 1893 au 20 mars 1894 inclus.

Société de Borda, Dax (Landes), 2^e trimestre 1894.

Bulletin monumental, n° 1 de 1894.

Transactions... of the méridien scientific association, vol. 5.

Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, tom. VI, année 1894.

Dans un travail très étudié sur la troisième guerre civile en Poitou (1569), par M. Léon Babinet, on trouve les noms des gentilshommes de notre pays qui prirent part à ces luttes :

La Loue, célèbre capitaine huguenot, originaire du Vendomois, était à Jarnac et à Moncontour; tué le 1^{er} avril 1570, près de Montpellier.

Gastine, gentilhomme catholique du Perche, enseigne de la compagnie de gens d'armes d'Odart d'Illiers, seigneur de Chantemesle, gouverneur du Perche; il commandait cette compagnie sous Biron à la rencontre de Saint-Clair, près de Moncontour (30 septembre 1569).

Mémoires et Bulletins de février et mars 1894, de la Société d'Anthropologie de Paris.

Bulletins des années 1892 et 1893 de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.

Analecta Bollandiana, tome XIII, fascicule 1.

IV. — ACQUISITIONS ET ABONNEMENTS

Le Loir-et-Cher historique, juin et juillet 1894.



RAPPORT

Sur une Excursion Archéologique

A PRAY

Par M. R. de SAINT-VENANT

Le 19 septembre 1893, le président de la Société recevait de M. Alcide Couette, notre collègue, une lettre l'informant qu'au village de Pray (1), en défonçant un jardin, M. Emmanuel Cahier, propriétaire et cultivateur, avait mis au jour des squelettes antiques et des débris paraissant provenir de tombes mérovingiennes. Un dessin de ces objets accompagnait la lettre et suffit pour nous donner le désir de juger par nos yeux de l'importance de la trouvaille. Une excursion fut alors décidée; mais, par suite de diverses circonstances, nous n'avons pu mettre notre projet à exécution avant les derniers jours de ce printemps.

Nous nous sommes donc rendus à Pray, au nombre de six, tous membres de la Société (2), le mercredi 13 juin, par un temps sombre et quelque peu menaçant, mais qui, grâce à Dieu, se contenta de menacer toute la journée.

De Vendôme à Pray, la route n'est pas pittoresque; c'est l'uniforme plaine de Beauce qu'il nous fallait subir pendant plus d'une heure. Mais à cette époque de l'année, toutes les campagnes sont belles. Le vent qui soufflait de l'ouest assez fort faisait onduler les grands champs de blé

(1) Pray, commune du canton de Selommes, à environ 15 kil. de Vendôme sur la route d'Herbault. (425 habitants).

(2) MM. de Bodard, Colas, Nouel, Rabouin, de Saint-Venant et de Trémault.

et leur donnait l'aspect d'une mer d'émeraude aux reflets argentés, doucement agitée par la brise. A travers cet océan de verdure, si plat que soit le pays, impossible de le trouver monotone. Jamais, du reste, nous n'avions vu la Beauce se préparer à de plus riches moissons.

Le village de Pray ne se fait pas remarquer par son aspect séduisant, tant s'en faut. De tous les villages de notre Beauce, il est peut-être le plus banal, et le plus modeste d'apparence. Mais la riche plaine où il s'est élevé devait lui donner de bonne heure une certaine importance, et cette nouvelle découverte nous prouve qu'à l'époque mérovingienne, Pray était déjà un lieu habité.

Aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, sous les divers noms de *Perediacum*, *Pereium*, *Perey*, il est cité dans nos cartulaires. Les seigneurs de Pray, et d'autres possesseurs de fiefs dans la même paroisse, se plurent à enrichir les moines de Marmoutiers qui construisirent là un important prieuré, dont les bâtiments considérables, aujourd'hui démolis et remplacés en grande partie par d'autres plus modestes servent maintenant à une exploitation agricole d'une centaine d'hectares. Cette étendue est vraisemblablement la même qu'au temps des moines.

M. Emmanuel Cahier qui demeure dans le bourg, vis-à-vis l'église, attendait notre visite. Il avait donc exposé sur une table le fruit de ses fouilles. Il nous fut facile de reconnaître aussitôt des objets mérovingiens semblables à ceux mis au jour à la Colombe il y a deux ans et si bien décrits par M. le ^M^{is} de Rochambeau dans le Bulletin du 8 octobre 1891. Vous les avez là sous les yeux.

Grâce au livre précieux de M. l'abbé Cochet : *La Normandie Souterraine*, et encore au magnifique *Album Caranda*, nous avons pu nous permettre de décrire ces objets et d'en expliquer la provenance.

C'est d'abord un sabre d'environ 40 centimètres de long, en dehors de la poignée, et de 5 centimètres de large, coupant d'un seul côté comme tous ceux de cette époque.

Il est assez difficile de reconnaître ce que M. l'abbé Cochet appelle *sabre*, du couteau ou *scramasaxe*, dont le nom nous est parvenu, consacré par les poètes et les historiens. Mais il paraît que le *scramasaxe* n'avait jamais plus de 30 centimètres de long ; tandis que les sabres varient de longueur entre 40 et 70 centimètres. Le *sabre* était, paraît-il, l'attribut du guerrier consommé, et comme tel se rencontrait assez rarement dans les tombes. Dans le cimetière de *Londinières*, M. Cochet déclare que sur 400 squelettes exhumés, il n'en a rencontré que deux, tandis que les couteaux sont si communs qu'à la fin de ses fouilles il n'y faisait plus attention.

Le *sabre*, il est vrai, n'était jamais seul ; mis généralement à la droite du mort, il avait comme pendant, à gauche, un couteau. C'est peut-être à ce genre d'instruments que se rapporte une petite lame informe qui accompagnait notre *sabre*. Celui-ci paraît donc être un objet assez rare, comme on n'en avait pas encore découvert dans les tombes mérovingiennes de nos pays.

Avec cette arme, se trouvaient d'abord deux petites plaques de ceinturon, privées de leurs boucles, celles-là peu intéressantes, puis deux autres énormes, accompagnées, celles-ci, de leurs boucles non moins énormes. Elles sont choses nouvelles pour nous, car la Colombe et les fouilles antérieures dans notre pays n'en ont pas fourni non plus, du moins de cette dimension. Ces boucles accompagnées de leurs plaques ont jusqu'à 38 centimètres d'une extrémité à l'autre, et 8 centimètres de large. Elles étaient percées de clous à tête ronde dont les trous se distinguent encore. Nos plus grandes plaques avaient six clous, placés deux par deux, nos plus petites (car elles sont de dimensions quelque peu inégales) en avaient seulement cinq, dont un placé à l'extrémité. Ces clous, rivés à l'intérieur, servaient à fixer les plaques au ceinturon de cuir. L'homme qui a découvert celles-ci, prétendait qu'elles étaient placées sur le squelette en diagonale, comme si elles faisaient partie d'un baudrier. Mais ceci

est contredit tout à fait par les découvertes antérieures. Si les boucles se sont ainsi trouvées en travers sur les squelettes de Pray, c'est que probablement elles ont été déplacées par les coups de pioche; car *la Normandie Souterraine* et l'*Album Caranda* ne nous parlent que de ceinturons, non de baudriers.

Sur la planche xxii, t. i, de l'*Album Caranda* que vous avez sous les yeux, se trouvent admirablement reproduites nos boucles de ceinturons accompagnées aussi d'un sabre pareil au nôtre. Comme le dit l'abbé Cochet, ces boucles paraissaient plutôt faites pour sangler les chevaux que pour ceindre des hommes, et il ajoute qu'elles donnent l'idée de la vigueur des guerriers de ce temps (1).

A ces sortes d'*armatures*, était jointe une autre boucle, en bronze celle-là, d'un assez joli travail, rentrant tout à fait dans le type de celles trouvées à la Colombe.

Une perle de verre émaillé accompagnait ces débris. Cette perle évidemment provenait d'un collier, d'une parure féminine quelconque. D'autres perles sans doute, semblables à celle-ci doivent être éparses tout autour. Elles étaient sorties probablement d'une tombe de femme qu'on n'a pas remarquée spécialement.

Enfin une pièce de monnaie s'est rencontrée au même endroit, qui pourrait provenir des mêmes fouilles. Notre collègue, M. Letessier, qui l'a examinée avec soin la déclare être de Valentinien II qui a régné de 383 à 392.

En lui supposant environ un siècle de circulation, nos tombes seraient donc du ve ou vie siècle. Mais il faut dire que très probablement le cimetière lui-même a servi pen-

(1) Nous avouons être un peu sceptique à l'égard de la vigueur des anciens comparée à la nôtre. Ces soldats antiques marchaient probablement plus *expediti* que nos modernes fantassins chargés de leur fusil, leur sac, leurs vivres, etc. De même nous osons combattre l'assertion de M. l'abbé Cochet, qui dit, à propos des scramasaxes, que ces armes *démontrent la cruelle barbarie de ces temps là!* — Mais que diront donc de nos sabres baïonnettes les générations futures et encore plus des obus qu'elles pourront découvrir dans 1500 ans?

dant plusieurs siècles à l'inhumation des habitants du lieu ; il est donc impossible d'assigner une date exacte à l'existence de ces hommes. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'ils devaient être antérieurs au *viii^e* siècle.

Pour avoir des données plus certaines sur ces débris antiques, il eut fallu assister aux fouilles ; c'est ce que nous n'avions pu faire. Nous avons donc dû nous borner à visiter les lieux.

Il y a là un jardin d'une dizaine d'ares, situé derrière la *Maison Cahier* à l'extrémité duquel ont été découverts les squelettes à environ 50 centimètres en terre. Le jardin est présentement entièrement retourné ; il n'y a plus rien à faire en cet endroit. Mais la nécropole s'étendait sûrement au delà, dans le jardin d'à côté, appartenant à un autre propriétaire (1). Nous le signalons ici comme une réserve de l'avenir.

M. Cahier ayant consenti à se défaire des objets qu'il avait trouvés, nous en fîmes l'acquisition pour le musée.

Nous ne pouvions quitter Pray sans visiter son église, son prieuré et les ruines de son château.

Le prieuré, comme nous l'avons dit, est maintenant une ferme ; des bâtiments nouveaux ont remplacé les anciens dont les fondations se voient encore, capables, ceux-là, de donner abri à un grand nombre de personnes. Une grange, appelée la grange des dîmes est encore debout, avec sa charpente remarquable, signalée par M. Launay dans son *Répertoire archéologique*.

Au moment de la Révolution, depuis longtemps déjà ce prieuré n'était plus que simple ferme, appelée la *Chambrière* (2), parce que ses revenus étaient entrés dans le bénéfice claustral de la Chambrière de l'abbaye de Marmontiers.

A ce titre, de même que les autres relevant de la même Chambrière, ce prieuré ou plutôt cette ferme, à la fin du

(1) M. Daniet, propriétaire et cultivateur.

(2) La *Chambrière*, office du *Chambrier* qui était chargé de soigner la rentrée des revenus ruraux de l'abbaye. (Dictionn. de Bouillet).

siècle dernier, se rattachait au prieuré de St-Hilaire-sur-Yerre (Eure-et-Loir).

Dans le principe, le prieuré et l'église relevaient du prieuré de Lancé (1).

Quant au château, il n'en reste plus rien qu'une partie des douves et un puits, dans lequel, il y a une vingtaine d'années, on découvrit un casque en fer, sans doute du moyen-âge. Ce casque fut acquis par un habitant des environs qui depuis, dit-on, s'en défit avec grand bénéfice. Il est fâcheux que notre Société n'ait eut personne alors pour l'avertir de cette trouvaille. Ce casque n'aurait pas déparé le Musée.

L'enceinte des douves paraît avoir été double, ou du moins séparée en deux parties inégales par un grand fossé à la façon des camps romains formant ainsi un *castrum* et un *castellum*. Cette forme peut laisser croire qu'il y avait là un camp romain qui depuis s'est trouvé tout naturellement destiné à servir de château féodal. Cette enceinte était ovale et comptait environ 150 mètres dans sa plus grande longueur.

Au temps où M. Launay travaillait son *Répertoire archéologique*, c'est-à-dire il y a trente ou quarante ans, se trouvait encore à Pray, dans l'enceinte du château, un bâtiment qu'il signale comme étant du *xv^e* siècle. Ce bâtiment a totalement disparu aujourd'hui. C'est peut-être celui même où Louis XI avait séjourné, là d'où il data, le 7 novembre 1479, certaine lettre adressée à ses généraux des Finances, relative à son gouvernement (2).

Depuis longtemps, notre collègue M. de Rochambeau avait passé par Pray pour récolter là comme ailleurs les matériaux de son bel ouvrage : le *Vendomois, Epigraphie et Iconographie*, dont le deuxième volume vient de paraître.

(1) Voir Métais, *Cartulaire Blésois de Marmoutiers*, charte 386, et article de Salies sur le prieuré de Lancé au Bulletin de la Société, t. xv, p. 206 et t. xvi, p. 37.

(2) Cette lettre de Louis XI, imprimée par le Bulletin des comités historiques a été reproduite par le journal *Le Loir* du 13 février 1852. On l'avait, paraît-il, retrouvée à Beaucaire en Provence.

tre ces temps derniers. Nous n'avions donc plus guère de moisson à faire. L'inscription de la cloche, et celle des pierres tombales avaient été relevées par lui (1). Une seule l'avait rebuté cependant à cause de ses caractères plus qu'à demi effacés. C'était celle d'une tombe située à gauche près du chœur. C'est celle-là que nous nous sommes évertués à déchiffrer pendant un temps fort long. A grand renfort de grattages, de lavages, et surtout de patience, et en nous aidant de la bonne mémoire généalogique de M. de Trémault, nous sommes arrivés à déchiffrer le nom de *Jehan de Pigné* (sic) *en son vivant seigneur de Pray*. La date en est effacée ; mais la forme des caractères de l'inscription indique la fin du x^v^e ou le commencement du xvi^e siècle (2).

La famille de Peigné avait en effet possédé la seigneurie de Pray dès le x^v^e siècle ; mais comme il existe plusieurs membres de cette famille du nom de Jean, se succédant dans cette seigneurie à cette époque, il est assez difficile de dire auquel de cette famille se rapporte la tombe en question.

Nous donnons à la fin de cette notice la suite des seigneurs de Pray telle que nous la fournissent les divers documents que nous avons pu consulter (3).

(1) M. de Bodard a pourtant relevé l'inscription de la Cloche qui se trouve bien conforme à celle décrite dans l'ouvrage de M. de Rochembeau (François de Musset, seigneur de Pray, en fut parrain en 1643).

M. de Rochembeau relève de même le bel écusson qui orne le bénitier : *D'argent, à trois lézards de sinople au croissant de gueules montant en chef*. Ni lui, ni le *Répertoire archéologique* n'indiquent à quelle famille appartiennent ces armoiries. Il faut pourtant que M. Launay, le plus ancien, l'ait au moins connue, puisqu'il donne sans hésiter les couleurs de cet écusson qui ne se trouvent aucunement indiquées sur le marbre du bénitier.

(2) Les armes du chevalier sont encore très visibles à un angle de la pierre tombale. Il portait de..... au lion léopardé et couronné de..... à la queue fourchée.

(3) Une note fournie complaisamment par M. de Trémault nous a facilité singulièrement nos recherches qui pourtant ne sont pas encore complètes.

Notre retour s'effectua par Villejumer et Lancé.

Villejumer paraît un ancien fief qu'on croit reconnaître dans les vieilles chartes de la Trinité sous les noms de *Villa-jam-ardet* et *Villa-junior* (voir chartes 2^e et 65^e) et aussi *Villejuniers* dans différents titres.

Quelques vestiges de murs et de fossés, un pilier d'une porte du xvii^e ou xviii^e siècle, voilà tout ce qui subsiste à l'extérieur de ses attributs seigneuriaux. Mais, dans la cour se trouve une cave curieuse à laquelle on accède par un bel escalier de pierre. Cette cave est voutée en plein cintre et se compose d'un couloir central d'environ 2 mètres de large, avec deux caveaux à droite et autant à gauche, soit au total quatre qui forment avec ce couloir un plan dessinant absolument une croix double ou croix patriarcale. On en a découvert de semblables au Rouillys. M. Launay les a décrites dans le Bulletin de la Société de juillet 1870 (p. 215 et suiv.) et M. Julien de Saint-Venant, dans son travail sur la vieille Sologne, nous a donné le plan d'une autre absolument semblable à celle-ci. Il l'avait découverte à Millangay en Sologne (1).

Cette cave évidemment a dû servir de magasin de vivres, alors que Villejumer était un château. Présentement elle sert de cave au vin.

Cette ferme de Villejumer et son territoire, proviennent, à n'en pas douter, d'un défrichement opéré dans la forêt de Blémars. Aujourd'hui encore elle offre l'aspect d'une clairière. Les 60 ou 80 hectares qui l'entourent sont absolument entourés de toutes parts par des bois, ce qui lui donne un aspect sauvage, mais tout à fait particulier.

Nous ne pouvions passer par Lancé sans visiter encore une fois son église et admirer sa jolie abside romane aux gracieuses colonnettes supportant des arcatures non moins élégantes et jeter un coup d'œil à son curieux

(1) Voir Bulletin de juillet 1891 p. 223 et 224.

prieuré et sa superbe salle basse voutée qui sans doute, au xiii^e siècle, a dû renfermer le réfectoire (1); mais un réfectoire destiné à contenir une nombreuse famille de moines qui vraisemblablement ne dut jamais compter, au moins à l'ordinaire, le prieuré de Lancé.

La grande dimension de cette salle fut cause du choix que l'on fit d'elle en 1580 pour donner asile aux délégués de tous les couvents de bénédictins des provinces environnantes *exempts de l'ordinaire et immédiats au Saint-Siège*. Ils se réunissaient pour délibérer sur les affaires spirituelles de leur ordre. C'est là que se discutèrent les statuts de la réforme qui donna naissance à la fameuse congrégation appelée congrégation de St-Maur (2). Les Bénédictins devaient y retrouver une nouvelle jeunesse par l'observance plus exacte de leur règle primitive, et par là porter au plus haut point leur renom de travailleurs et d'érudits.

En somme, notre excursion n'avait pas été inutile puisqu'elle nous avait permis d'abord de déchiffrer une vieille inscription de tombe encore inédite et surtout d'enrichir d'objets curieux et nouveaux le Musée Vendomois.

M. Alcide Couette a droit à tous nos remerciements; nous espérons que vous voudrez bien, Messieurs, vous associer à ceux que nous lui exprimons ici.

(1) M. de Salies, dans son travail sur le prieuré de Lancé, décrit cette salle (voir Bulletin avril 1877, p. 148 et suiv.) il croit que la voûte ne date que du xvi^e siècle. Elle avait dû remplacer une autre du xiii^e ou xii^e siècle, détruite par un incendie ou autre cause.

(2) Voir le même travail de M. de Salies, Bulletin de juillet 1876, p. 217 et suiv.

SUCCESSION DES SEIGNEURS DE PRAY

*telle qu'elle nous est fournie
par divers documents connus ou publiés jusqu'à ce jour.*

1101. — Lancelin de Vendôme semble être seigneur de Pray. Du moins, comme seigneur de l'Eglise, il approuve les dons faits par Herbert Barbe, chevalier, et Agnès de Vendôme, tous deux possédant part égale dans l'église de Pray, aux moines de Marmoutiers, de tous les droits qu'ils ont dans la dite église de Pray. — Charte 187 du *Cartulaire vendomois de Marmoutiers*.

Vers 1150. — Pierre de Pray, fils de Julienne de Pray, époux de Lucie, reconnaît aux moines de la Trinité la possession de la terre de *Villabobe* (ce *Villabobe* pourrait bien être *Libois*, commune de Tourailles), que sa mère avait injustement revendiquée auparavant. — *Cartulaire de la Trinité*, charte 232.

1188. — Pierre de Pray (peut-être le fils du précédent), à l'occasion de l'entrée de son fils Bouchard au monastère de la Trinité, donne aux moines une terre de dix setiers, près de Villebot (peut-être Villemot, paroisse de Villeromain). — *Id.*, ch. 287.

1190. — Probablement le même, en 1190, fait de nombreuses aumônes à la Trinité à l'occasion de la mort de sa femme Béatrix. Sont témoins de ces aumônes : Geoffroy de Pray, Orric de Pray et Eudes, chevaliers, frères du susdit Pierre de Pray, et aussi Philippe, son fils. — *Id.*, ch. 251.

Vers 1200. — Geoffroy de Pray et Jacquelin, son gendre (qui doit être Jacquelin de Chassay) (1), confirment l'abandon fait par Jérémie de l'Isle, aux moines de Marmoutiers, de l'obligation que ceux-ci se trouvaient

(1) Chassai, fief, paroisse de Landes.

obligés de remplir envers le dit Jérémie, de lui fournir un repas par an dans leur prieuré de Pray. Hervé et Geoffroy étaient fils de ce Geoffroy de Pray. Païen était alors prieur de Pray. — *Id.*, ch. 79 de l'appendice.

Vers 1212. — Hervé de Pray, chevalier, probablement fils du précédent, se trouvait en différend avec les moines au sujet d'une haie; Jean, comte de Vendôme, jugea leur différend. Geoffroy, frère d'Hervé, approuva cet arrangement, et leur mère Mathilde de même, avec leurs sœurs Lucie et Adelise. De même Renaud de l'Isle (l'Isle-Jérémie), dont le dit Hervé est l'homme-lige. Nombreux sont les témoins de cet acte, entre autres Grégoire, qui était alors prieur de Pray, et un certain Pierre (*Petrus de Pereion*) qui pourrait bien être aussi de la famille des seigneurs de Pray. — *Id.*, ch. 81 de l'appendice.

1245. — En 1245, c'est Pierre de Montoire, comte de Vendôme (1239-1249), qui autorise certains dons de dîmes et prémices faits dans la paroisse de Pray aux moines de Marmoutiers, lesquelles choses sont comprises dans son lieff. Le donateur est Jean de la Poterne (1), chevalier. Mais rien n'indique que Jean de la Poterne ait été seigneur de Pray. — *Id.*, ch. 82 de l'appendice.

1360. — Pierre de Peray, seigneur du dit lieu, est chanoine de Tours en 1360. — Note manuscrite de M. de Trémault.

1364. — Geoffroy de Pray, écuyer est qualifié seigneur de la paroisse de Pray. — *Bulletin de la Société*, t. xix, p. 260.

1372. — En 1372, Hervé de Pray était débiteur de trente livres envers Renault de Graçay, qui donne

(1) La Poterne, fr commune de Perrigny, canton de Selommes (Loir-et-Cher).

cette créance avec d'autres aux religieux de la Trinité. — *Id.*, t. ix, p. 202, et xix, p. 260.

1397. — Héliou de Peray (*sic*), écuyer, seigneur du dit lieu, rend aveu au comte de Vendôme pour cette seigneurie. — Note de M. de Trémault, tirée des *Archives nationales*.

1443, 1460 et 1465. — Guyon de Peigné, en 1443, rend aveu pour cette seigneurie. — *Ibid.*

Ce Guyon Peigné rendait aveu, en 1460, pour sa seigneurie de Pray, au seigneur du Plessis-Saint-Amand. Inventaire des papiers de la fabrique de Pray, en 1790. *Archives départ. Dossier de la fabrique de Pray*.

Ce même Guyon Peigné, seigneur de Pray, fut compris dans « l'abolition » accordée à Jean de Bourbon, comte de Vendôme, et à ses gens, pour avoir pris parti contre Louis XI pendant la guerre dite du Bien-Public, en 1465. — Voir art. L. Jarry, au t. xvii, p. 399, du *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais*.

1476. — Guy Peigné, seigneur de Pray. (Probablement le même que Guion). — *Bulletin de la Société du Vendomois*, t. xix, p. 260.

1496. — Jean de Peigné, chevalier, rend aveu en 1496 (1). Note de M. de Trémault, aveu, *Archives nationales*.

1500. — Jean Peigné, en 1500, rendait aveu au comte de Vendôme pour partie de la seigneurie de Pray. — (Citation aux papiers de la fabrique de Pray).

1507. — Jean de Peigné cité comme seigneur de Pray et de Fontenailles. — *Bulletin de la Société du Vendomois*, t. xix, p. 260.

1516. — Autre aveu d'un Jean de Peigné, qui avait pour femme Marie de la Touche, dame de Fontenailles. — Note de M. de Trémault, *Archives nationales*.

(1) C'est sans doute lui qui fut enterré sous la pierre dont l'inscription fut déchiffrée le 13 juin dernier.

Jean de Peigné, chevalier, principal héritier de Jean de Peigné, rend aveu pour la terre et hébergement de Pray. — *Ibid.*, date manquante.

Commencement du xvi^e siècle. — Jean de Peigné, chevalier, époux de Renée de Fromentières, était seigneur de Pray au commencement du xvi^e siècle. — Rochambeau : *Le Vendomois épigraphique*, t. 1, p. 179.

1529. — Jean d'Epeigné (*sic*), en 1529, testait en faveur de la fabrique de l'église de Pray. — Papiers de la fabrique de Pray.

2^e moitié du xvi^e siècle. — Jean de Peigné, écuyer, seigneur de Pray, avait pour femme Cassandre Salviati, qui, paraît-il, était de l'illustre famille Salviati, de Florence et de Rome. Elle était fille de Bernard Salviati, seigneur de Talci, dans la châtellenie de Beaugency, et arrière-petite-fille de Bernard Salviati, gonfalonier de Florence au xv^e siècle. Sa famille était probablement venue en France à la suite de Catherine de Médicis, dont elle était parente (d'après Bouillet). — *Id.*, t. II, p. 627, et note manuscrite de M. de Trémault.

1580. — Cassandre de Peigné, fille des précédents, épousa le 9 novembre 1580, Guillaume Musset, seigneur du Lude, fils de Claude Musset, seigneur de Courtoisie (paroisse Saint-Léonard), lieutenant-général au bailliage de Blois et de Marie Girard de Salmet. — *Ibid.*

Commencement du xvii^e siècle. — François de Musset, écuyer, fils des précédents et frère cadet (?) de Charles, seigneur de la Bonnaventure. Il était gentilhomme ordinaire de la chambre, capitaine de cavalerie, lieutenant de Sa Majesté à Philippsbourg, où il fut tué en 1635. Il avait épousé, le 22 juillet 1611, Marie Arnaud, fille d'Isaac Arnaud, seigneur de Corbeville, intendant des finances, et de Marie Perrin, et nièce de

M. Arnaud d'Andilly. — Note manuscrite de M. de Trémault.

On a mis en doute la mort de François de Musset au siège de Philippsbourg; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est mort à cette époque; car son fils est fréquemment inscrit aux registres paroissiaux de Pray. Jusqu'en 1632, il est intitulé François Musset, fils de M. de Pray, et il signe *François Musset*. En 1636, il est qualifié seigneur de Pray et signe *Musset de Pray*.

1635 à 1653. — François de Musset, écuyer, seigneur de Pray, était, dès 1638, qualifié de « capitaine d'une compagnie de carabins entretenue pour le service de Sa Majesté ». Plusieurs fois des « carabins » de sa compagnie comparaissent comme parrains ou témoins dans les registres paroissiaux.

Il avait épousé Marie Hurault de l'Hôpital, dont il n'eut pas d'enfants. Il mourut à Pray le 26 juin 1653, et fut enterré dans l'église. — Rochambeau : *Le Vendomois épigraphique*, t. II, p. 298.

Après sa mort, on voit encore figurer sa veuve dans les registres paroissiaux jusqu'en 1655. Après elle, c'en est fini du nom de Musset dans la paroisse de Pray.

1664. — C'est évidemment des héritiers de François de Musset et de sa veuve que Pray fut acquis par M. de Fortia (1), d'abord intendant d'Orléans, puis intendant d'Auvergne; du moins il est ainsi qualifié dans les registres paroissiaux.

Il n'y comparait pas lui-même comme parrain ou témoin; mais bien M. René Quenette, receveur de M. de Fortia dans *sa terre et seigneurie de Pray*.

Mais, en 1673, il figure en personne dans une béné-

(1) Bernard de Fortia, seigneur du Plessis, Pray et Fontenailles.

diction de cloche dont il est parrain. Il est ainsi qualifié : Messire Bernard de Fortia, chevalier, seigneur du Plessix (paroisse de Saint-Amand), Claireau (id.), *Pré* et Fontenailles (paroisse de Nourray), conseiller du Roi et maître des requêtes ordinaire de son hostel. La marraine est Marguerite de Harlay, abbesse de la Virginité.

Les registres de la paroisse, à partir de la fin du ^{xviii} siècle, sont muets sur les seigneurs de Pray; sans doute le château cessa d'être habité par ses possesseurs, de même que le prieuré avait, depuis longtemps, cessé d'être occupé par des moines (1).

On voit seulement paraître *Maîtres* tel ou tel, fermiers de la Chambrerie (c'était le nom du prieuré) ou de la terre et seigneurie de Pray.

Après les Fortia, qui semblent avoir été seigneurs de Pray pendant une centaine d'années, la famille *Deveseaux de Rancougne*, qui possédait le marquisat d'Herbault, paraît y avoir joint la seigneurie de Pray; du moins c'est ce qui ressort de l'examen de différents titres de la fin du ^{xviii} siècle. — Papiers de la fabrique de Pray.

Nous ignorons comment cette terre sortit de cette famille pour tomber plus tard entre les mains de marchands de biens qui l'ont dépecée.

Nous signalerons, à propos de la seigneurie de Pray, une erreur du *Père Anselme*. Dans sa généalogie de la maison de Bourbon, à l'article *Bourbon-Malause* (t. 1, p. 369 B.), il dit que Marie de Bourbon épousa, en 1568,

(1) C'est par erreur que M. Dupré, au t. iv, p. 200 du Bulletin de notre Société donne aux moines de Marmoutiers la qualification de seigneurs de la paroisse de Pray. Un examen sérieux des papiers de la fabrique à cette époque nous permet d'affirmer qu'ils n'ont jamais été seigneurs que de la Chambrerie, ce qui du reste leur donnait quelques droits sur l'église. Ils présentaient à la cure.

Jean Guichard, seigneur de Peré ou Perazet en Vendomois (*sic*). Il a confondu Pray avec Peray (1) en Poitou, dont furent seigneurs les Guichard pendant deux cents ans (2); ou bien Peray en Poitou avec Renay en Vendomois, que la famille Guichard posséda de 1540 à la fin du xvii^e siècle. Nous venons de voir, en effet, que Pray était, en 1568, à la famille de Peigné.

Dans la même erreur est tombé M. L. Jarry, auteur d'un article paru au tome xvii des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, sous le titre : *Les suites de la Fronde*. Il dit (p. 399) que le *Peray* (dont Jean Guichard, chevalier de Peray, était encore seigneur en 1659, comme l'avaient été depuis cent ans ses ancêtres) « est un vieux château dans la commune de ce nom, canton de Selommes » (3). C'est là qu'il place un certain fait de guerre dont Catherine de Courcillon, épouse de Jean Guichard, fut l'héroïne et qui, en réalité, dut se passer au château de Renay en Vendomois, où demeuraient M. et M^{me} de Peray (4).

Cette erreur, par suite, est propagée par Louis Martellièrre, dans le *Bulletin* de notre Société, t. xix, p. 90, dans l'article où il parle de la guerre des sabotiers de Sologne et de l'auteur, M. L. Jarry. Et tout naturellement, le *Vademecum de l'archéologue vendomois*, c'est-à-dire la pré-

(1) Aujourd'hui Payré, commune de la Peyratte, canton et arrondissement de Parthenay (Deux-Sèvres).

(2) Voir Beauchet Filleau, *les familles de l'ancien Poitou*, où se trouve la généalogie des Guichard.

(3) Une autre erreur de M. Jarry dans le même ouvrage et à la page 429 : Il confond Renay avec Ranay près Montoire et donne à Renay, comme seigneurs, les familles *Savary de Lancosme* et de *Vernage*, tandis que ces personnages ont été possesseurs non de Renay, mais de *Ranay* (paroisse de Saint-Martin-des-Bois, canton de Montoire).

(4) Nous comptons parler de cette anecdote dans une notice prochaine sur *Renay et sa Seigneurie*.

cieuse table des matières contenues dans notre *Bulletin*, que nous devons au travail consciencieux et patient de notre vénéré collègue M. de Froberville, ne peut manquer de refléter cette erreur. C'est ainsi que, dans ces matières délicates, une petite erreur peut suffire pour embrouiller toute l'histoire d'une région.

R. DE SAINT-VENANT.

MÉMOIRES

DE M. BELLANGER DE LESPINAY

Vendômois, sur son voyage aux Indes orientales

(1670-1675)

PREMIÈRE PARTIE *(Suite)*

Le 23 octobre, à 9 heures du soir, cinglants d'un beau frais au Sud-Sud-Ouest, nous sentîmes notre navire trembler comme s'il avoit touché sur quelque banc, et cela ne dura qu'un moment. Le Ramequin, l'autre vaisseau, sentant la même chose, s'approcha de nous (1) et nous de luy, pour luy demander ce qu'il croyoit de tout cela.

(1) Ainsi Bellanger de Lespinay se trouvait sur le *Velze*, avec M. de la Haye.

On sonda, on ne trouva point de fonds ; aussi n'estions-nous plus dans le mesme endroit. Enfin on fut de différent avis sur cecy, les uns disants que nous avions passé sur un banc de sable, et pour assurer leur pensée disoient qu'il n'y avoit pas longtemps que les Isles Ourô estoient submergées, qui estoient par ce travers là (1), ce qui est véritable. Les autres disoient que c'estoit un tremblement de terre, ce qui est fréquent aux Indes. Mais on leur objectoit qu'on ne le pouvoit pas sentir à quatre cent lieues en pleine mer, et que cela seroit possible si nous n'avions esté esloignés de la terre [que] de 3 ou quatre lieues, comme se voit et sent fort souvent aux costes de Sicile en la Méditerranée.

Le 25 octobre, nous trouvâmes par la hauteur avoir passé la Ligne de cinq lieues 2 minutes, ce qui nous fit bien voir que les courants ne nous estoient pas contraires. Nous courions toujours au sud sud-ouest (2).

.

Le 12 [novembre], nous prîmes hauteur et trouvâmes 20 d. 18 m. Les estimés nous ayant donné 2 min. au nord, nous enclâsâmes toujours de la mesme bande. Le mesme jour, à trois heures après midy, nous avons vu l'isle de Diego Rodrigo au nord de nous (3), et à vingt lieues, laquelle est distante de Mascaregne de 180 lieues.

(1) Nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur ces îles ; étaient-elles imaginaires, ou bien ont-elles réellement existé, il nous est impossible de le dire.

(2) A partir de cet endroit, l'auteur note jour par jour la route parcourue par le navire sur lequel il se trouve. Nous ne croyons pas devoir transcrire ces indications, d'un intérêt purement nautique, et nous nous bornons à reproduire ici tous les faits saillant du retour.

(3) Cette île est l'île Rodrigues actuelle, une des Mascareignes, qui appartient à l'Angleterre. Elle est à 638 kilomètres, c'est-à-dire à près de 160 lieues de Maurice, et par 19° 41' lat. S. 61° 9' long. E. Paris.

Diego Rodrigo n'est pas habitée (1). Il y a du bois et de l'eau. Le soir, le vent calma; aussi vismes-nous encore lad. isle le lendemain.....

Le 16, nous trouvâmes avoir fait depuis (2) 30 lieues depuis le soir précédent. Nous aperçûmes l'isle Maurice située par 20 d. quelques min. Cette isle appartient aux Hollandois (3), esloigne de Mascaregne de 40 lieues (4)...

De S^t Thomé a Mascaregne, nous avons eu des vents contraires pendant plus de vingt jours. Ces vents estants Sud S. E. et S.S. O. et n'y ayant que douze cent lieues de S^t Thomé à Mascaregne, nous avons esté obligés d'en faire plus de deux mille.

Le 18, nous avons trouvé 20 d. 56 min. Ce mesme jour, au matin, nous voyons encore la pointe de l'ouest de l'isle Maurice où il se voit une roche qui, de loing, semble estre séparée de l'isle (5). A une heure après midy, nous avons veu l'isle Mascaregne, y courants droit le cap à ouest. La nuict nous prist en estants à 10 lieues et mîmes en panne jusques au lendemain matin.

(1) Aujourd'hui, l'île Rodrigues est habitée; elle comptait 1780 hab. en 1886. Consulter, sur cette île, l'excellente notice de M. Eug. de Frobergville publiée dans le volume de l'*Univers* consacré aux *Iles de l'Afrique* (1848, p. 67 et s.), et E. Reclus : *Nouv. Géog. Univ.*, t. xiv, p. 178-180.

(2) Sic dans le manuscrit.

(3) L'île Maurice n'a été occupée par les Français qu'au XVIII^e siècle (1721); on a vu dans les clauses de la capitulation de San Thomé (art. 5) que M. de la Haye s'était engagé à n'atterrir « en aucun lieu où les Hollandois seront establys, et particulièrement à l'île Maurice ». Sur le premier établissement des Néerlandais dans cette île (1638), on lira avec profit une étude du prince Roland Bonaparte (Paris, 1890, in-4).

(4) Maurice, située entre 20° et 20° 30' lat. S., est en réalité à 245 kilom. de l'île Bourbon.

(5) De Lespinay veut probablement parler ici du cap Brabant, situé à l'extrémité sud-occidentale de l'île Maurice.

Le 19^e, à cinq heures du matin, estants à la pointe de l'isle où sont les montagnes qui jettent du feu (1), nous courusmes à terre jusques à en estre près de trois lieues. Estants prez^{du} lieu où nous avions en passant laissé le s^r de la Hure pour gouverneur (2), Mr l'admiral envoya deux chaloupes, dans l'une desquelles il se mist, et vint à bord. A trois heures après midy, nous avons mouillé devant S^t Denys, et pour lors Mons^r l'admiral fut à terre avec led. s^r de la Hure descendant à terre. Les insulaires tirèrent cinq coups de canon, et en firent autant peu de temps après quand il se rembarqua. Ce village de S^t Denys estoit bien augmenté depuis que nous y avons passé, scavoir quand led. s^r de la Hure y fut laissé p[ou]r gouverneur. Nous vismes icy beaucoup de sédition, la plus-part des habitants s'estants retirez dans les montagnes, craignants d'avoir la teste coupée (3) à l'exemple de cinq ou six autres, entr'autre le s^r Vesron, qui estoit mesme officier. Son corps avoit esté mis en 4 morceaux (4).

(1) Il s'agit ici du *Grand Pays brûlé*, dont a déjà parlé M. de Lespinay, que domine le Piton de la Fournaise. On sait que ce pays désolé est à l'E. de l'île.

(2) C'est à Saint-Denys, le 9 mars 1671, selon le *Journal* imprimé, le 11 d'après une source manuscrite, que de la Hure avait été reconnu gouverneur de Bourbon (Guët : *Les origines de l'île Bourbon*, p. 101).

(3) Sur la tyrannie de Jacques de la Hure et sa cruauté, v. Guët : *Les origines de l'île Bourbon*, p. 108.

(4) Vesron ou Véron avait été amené de Madagascar par M. de la Haye, et établi garde-magasin à l'île Bourbon. Cette fonction, créée dans l'île par l'amiral pour sauvegarder à la fois les intérêts de la Compagnie et ceux des habitants, amena un conflit entre Véron et de la Hure, qui fit fusiller le garde-magasin. Après sa mort, dit l'abbé Davelu (Arch. Col., coll. Moreau de St-Méry, Bourbon, reg. 1), son corps fut écartelé et exposé dans un endroit qui a gardé le nom de *quartiers Véron*.

Nous apprîmes que les vaisseaux le Julle, le Rubin (1) et le Barbauld avoient mouillé icy en s'en allant en France. Le Julle laissa icy quinze prisonniers noirs de S^t Thomé.

Le 20^e, à une heure devant jour, nous avons appareillé pour aller mouiller à une autre rade, appelée S^t Paul, à 7 lieues de S^t Denys, ou nous mouillâmes par 28 brasses, et estions à S^t Denys par 17. Sitost qu'on eut mouillé, nous allâmes à terre avec Mr l'admiral, où tous ceux qui s'estoient retirez dans les montagnes vinrent à luy, se plaignants fort de la Hure, leur gouverneur (2).

Le 21, ils dressèrent leurs plaintes qu'ils donnèrent à Mr l'admiral (3).

(1) Il faut lire : le *Robin*. Nous ne savons rien sur le passage du *Robin*, capitaine Courbasson, à l'île Bourbon; il toucha ensuite à Fort-Dauphin le 1^{er} février 1673 (Guët, *loc. cit.*, p. 109).

(2) Les habitants de Bourbon semblent avoir été alors dans le dénucement le plus complet. Dans son *Mémoire de toutes les choses nécessaires pour l'establissement de l'isle de Bourbon* (Arch. Col., Corr. génér., Ile Bourbon, reg. 1), le chevalier de Ricous dit qu'en 1674, « lorsque j'y passé la dernière fois, la plus part de ces misérables vivoient dans les montagnes tous nuds comme des negres; et trouvant à vivre dans les bois, ils avoient abandonnés leurs habitations ».

(3) Ce que dit ici de Lespinay se trouve confirmé par le témoignage du chevalier de Ricous. « La dernière fois que nous y allâmes [à Bourbon] revenant en France en 73, écrit-il le 17 décembre 1686, la pluspart des habitants estoient vagabonds dans les montagnes, et avoient abandonné leur habitations. M. de la Haie leur donna une aministie generale, changea leur gouverneur nommé La Hure (dont ils se plaignoient) et y establît un nommé Orgeret, qui depuis est mort. Il exorta les habitans d'estre plus fidels au Roy et leur promit que Sa Majesté ne les abandonneroit pas; il leur distribua des estoffes des Indes pour se couvrir, car ils estoient tous nuds. Ces misérables demandoient des femmes, la plus part aiant esté contraint d'épouser des negresses leur esclaves; et disoient qu'ils estoient obligés de relascher leurs bestiaux dans les montagnes par la grande quantité qu'ils en avoient, et le peu de débit qu'ils en faisoient » (Arch. Col., Corr. génér., Ile Bourbon, reg. 1).

Le 22, Mons^r de la Hure (1) se rendit de S^t Denys à S^t Paul par terre, et vint à bord le mesme jour. On travailloit fort pendant tout ce temps à f[ai]re des rafraichissements, surtout à trouver de la tortue de mer. Nous emportasmes d'icy quantité de poulles et cochons.

DÉCEMBRE 74

Le premier du courant, le s^r d'Orgeret fut receu gouverneur de Mascaregne au village de S^t Paul, à 9 heures du matin (2), et le s^r de la Hure repassa avec nous en France. Nous laissasmes au s^r Orgeret 17 personnes, et le s^r Fleurimon pour son lieutenant (3), et le Révérend Père Bonnet, cordellier, pour administrer les sacrements (4).

Le 2^e, à 11 heures du matin, nous avons levé l'anchre; le vent ne s'estant pas trouvé fort pour nous esloigner un peu en mer, deux de nos chaloupes nous en esloignèrent en nageant. La nuit, le vent affraichit et misme le cap au S. O. $\frac{1}{4}$ O., nostre droite routte pour Madagascar, où nous voulions voir ce qui s'y estoit passé en nostre absence.....

(1) Erreur du manuscrit; c'est « Mons^r de la Haye » qu'il faut évidemment lire.

(2) Le même jour, de la Haye rendit une « Ordonnance pour l'isle Bourbon » qu'a publiée M. Guët, *loc. cit.*, p. 124-125.

Henri d'Orgeret, le nouveau gouverneur, a été nommé déjà par de Lespinay; il était capitaine des lascarins à San Thomé. Il administra sagement la colonie jusqu'à sa mort (17 juin 1678).

(3) Germain de Florimond était, comme d'Orgeret, un officier de l'expédition des Indes. Après la mort de M. d'Orgeret, il commanda dans l'île d'une façon intérimaire jusqu'à sa mort (janvier 1680).

(4) Nous ne connaissons pas ce Rev. P. Bonnet, cordelier. M. Guët n'en parle pas dans son livre sur *Les origines de l'île Bourbon*, p. 127.

Le 7^e, nous avons veu l'isle de Madagascar, en estants à 16 lieües, et avons courru dessus jusques à la nuict, et avons couru par bordée en attendant le jour.

Le 8, nous tenants proche la terre, avons costoyé jusques à estre vis à vis du fort Dauphin, où le sr Malassis, enseigne, fut envoyé, et revint aussitost qui rapporta que Mr de Chamargou estoit mort (1) et qu'il n'y avoit plus de François (2). On le renvoya.

Le lendemain 9^e, on n'apprist aucunes nouvelles, sinon que le canon estoit encloué, et la petite forteresse bruslée (3). En attendant la chaloupe, nous avons mouillé, et perdismes nostre ancre en ce que il y avoit proche du lieu ou estoit mouillée nostre ancre des roches qui,

(1) De Champmargou était mort le 6 décembre 1672.

(2) Souchu de Rennefort confirme ce récit : « Monsieur de la Haye revenant de S. Thomé, passant à la veüe de Madagascar, envoya une chaloupe au Fort-Dauphin pour sçavoir en quel estat y estoient les François. On n'y trouva que des nègres qui faisans les estonnez que des François leur demandassent où estoient les François, répondirent, hé! quoy vous ne sçavez donc pas que les Hollandois sont decendus icy, qui en ont tuez une partie, et chargé le reste sur leurs vaisseaux. Ils regalerent fort bien les gens de cette chaloupe, et firent present de rafraichissemen à Monsieur de la Haye » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 387). En réalité, c'est par suite des attaques réitérées des indigènes que Madagascar fut abandonnée. Fort-Dauphin fut quitté le 9 septembre 1674 par de la Bretesche et ses 62 compagnons, « après avoir mestre le feu dans les magasins et encloué le canon » (Lettre de La Bretesche écrite de Daman le 9 décembre 1675. Arch. Col., Corr. génér., Madagascar, carton n° 1).

(3) Dans son *Mémoire sur Madagascar*, Grossin rapporte qu'il y avait encore entre 1720 et 1730, « sur le terrain du Fort-Dauphin, 52 pièces de canon sans affût, marquées aux armes de France » (*R. de Géog.*, nov. 1883, p. 355, note 1). — La Chambre a voté dernièrement un crédit, grâce auquel un résident français doit être établi à Fort-Dauphin.

ayants coupé à demy, le cable rompit quand on la voulut lever.

Le 10^e, appareillâmes et mîmes le cap a l'est sud est pour courir au large. Nostre droite route estoit le sud ouest, mais le vent estoit sud.....

Le 7^e [janvier 1675], à midy, nous avons trouvé 34 deg. 50 min. et avons couru après au N. N. E. pour approcher du cap de Bonne Espérance, situé par 34 d. 24 min. latitude sud. Ayants ainsi couru jusques à soleil couché sans voir terre, on jugea que nous l'avions doublé, et ce d'autant mieux que nous nous apperceusmes que les courants nous portoient à l'est nord est. Monsieur l'admiral, voyant le vent favorable aussi bien que les courants, fit mettre le cap au N. O. afin d'aller à S^{te} Hélène, isle aux Anglois par 26 deg. sud, n'ayant que huit lieues de circuit... (1).

Le 25, a six heures du matin, le vaisseau le Ramequin estant deux lieues devant nous apperceut l'isle, mist son pavillon et tira un coup de canon.

Arrivée à l'isle S^{te} Hélène

Nous rangeâmes l'isle à une portée de pistolet, qui n'est proprement qu'une roche à la mer, estant escarpée de tous costez hors au nord-ouest de l'isle où les montagnes estants coupez naturellement laissent couler de belleau par cette ouverture, au bas de laquelle sur le bord de la mer les Anglois ont fait un triangle pour dessendre l'advenue. Nous mouillâmes icy à six heures du soir par 27 brasses; le fond est vase meslée de sable. A la pointe du sud de l'isle il y a deux petits islets fort proche de terre. Cette isle n'a que huit lieues de circuit, et ce

(1) De Lespinay commet ici une grosse erreur; Sainte-Hélène est par 15°55' lat. S.

qu'il y a d'admirable est que tout autour de l'isle, mesme jusques à toucher la roche, on n'a jamais trouvé de fond. Il y a icy fort peu de bois, le terroir estant fort sec (1).

En mouillant, Monsieur l'admiral envoya le s^r Chateaupert à terre pour [fai]re compliment au gouverneur et luy demanda s'il vouloit escrire en Angleterre et luy monstra en mesme temps des lettres de mons^r Langorn, gouverneur de Madraspatam, pour l'Angleterre afin qu'il ne doutast point que ne fussions amys.

Sitost que le s^r de Chateaupert fut de retour, le gouverneur envoya un pilote à Mons^r l'admiral pour l'avertir de mouiller plus prez, à cause des rafalles qui viennent par l'entre deux des montagnes qui nous pourroient faire chasser, ce que nous fismes aussitost. Led. pilote eut dix escus; il assura de la part du gouverneur que tout ce qui estoit dans l'isle estoit au service des François.

Les Anglois nous dirent qu'il n'y avoit que trois jours qu'un navire anglois avoit fait voile pour Angleterre qui, estant venu de Bantam en trois moys, leur avoit appris la prize de S^t Thomé.

Il y avoit dix huit mois que les Anglois avoient repris lad. isle sur les Hollandois qui l'avoient surprise et ne la gardèrent que six mois en ce que les Anglois en ayants eu advis y renvoyèrent 7 vaisseaux qui la reprirent (2). Le gouverneur envoya pour présent quelques rafraischissements, et beaucoup de limons, oranges, citrons, et

(1) Pour une description contemporaine de Sainte-Hélène, consulter E. Reclus : *Nouv. Géog. Univ.* t. XIII, p. 17-24. — Cf. aussi le volume de *l'Univers* consacré aux îles de l'Afrique, p. 264 et s.

(2) C'est vers la fin de 1672 que les Hollandais enlevèrent Sainte-Hélène aux Anglais, qui s'y étaient installés en 1651. Les Anglais reprirent l'île le 15 mai 1673, sous la conduite du capitaine Kedgwin, qui y demeura ensuite comme gouverneur; quant à l'escadre, elle était dirigée par le capitaine Richard Munden.

quelques sucres pour les malades, croyants que nous en avions, dont ils parurent estonnés, disant qu'en tous leurs vaisseaux revenant des Indes, les deux tiers estoient en feu, ce qui arriva peu de temps après à la moitié de nostre monde, dont une grande partie mourut, et n'avions rien pour les soulager.

Le 30, à 7 heures du soir, nous appareillâmes, et dans le même temps le gouverneur envoya dire à Mons^r l'admiral qu'il beuvoit à sa santé. Dans le temps, on tira cinq coups de canon de la forteresse. Mons^r l'admiral lui fit réponse en faisant allumer un flambeau, se mist sur la dunette, et fit tirer cinq coups de canon, et [fut] remercié de trois coups par le gouverneur.

J'oubliois à dire que, le matin, M^r l'admiral envoya une monstre à la femme du lieutenant de la forteresse, et en appareillant elle lui envoya un flacon rempli de sirop bon pour le scorbut et l'enfleure (1).

Partant de St^e-Hélène poussé d'un vent du sud-est, avons couru au nord-ouest, et avec dessein d'aller mouiller à l'Ascension afin d'y prendre des tortues de mer qui y atterrent plus qu'un aucun lieu du monde.

Le 31, le vent étant sud-est, cinglants au nord-ouest, nous nous sommes trouvés à midy par 15 deg. 30 min. et 13 deg. de long^e est. Jusques à deux heures après, nous vismes l'isle (2).

(1) On pourra comparer cette réception avec celle que le gouverneur de Sainte-Hélène fit en 1666 à la Vierge de Bon-Port, bâtiment sur lequel était embarqué Souchu de Rennefort qui revenait alors de Madagascar (*Histoire des Indes Orientales*, p. 138-144).

(2) On aperçoit parfois Sainte-Hélène d'une soixantaine de milles en mer; elle est reconnaissable aux nuages qui se forment au-dessus d'elle (*Iles de l'Afrique*, p. 264).

Comme j'ay commencé à faire ma route à mon retour des Indes, il faut que je la mette icy jour par jour, tant par sa lat. que par sa longde.

FEBVRIER 1675

[Le 4,] le sr de la Hure, cy devant gouverneur de Mascaregne, a esté envoyé et mis en arrest dans le vaisseau le Ramequin p[ou]r avoir parlé à Mr l'admiral mal à propos.

Le 5^e, ayants tousjours cinglé au nord-oüest quart de nord, j'ay trouvé n'avoir fait que quinze lieües à cet air de vent, en quoy j'ay erré en ce que mon estime avoit esté le jour précédent trop grande.

La plupart ont creu que les courants nous avoient porté à l'oüest, comme cela arrive les deux tiers de l'année a ces hauteurs. Après la hauteur, nous avons mis le cap au nord-oüest quatre deg. plus nord.....

Le 8, le vent ayant changé deux ou trois fois, et courants tousjours arrière, nous avons veu l'isle...

Arrivée à l'isle de l'Ascension le 8^e feb[vrier] 75 (1)

Le mesme jour 8^e, à sept heures du soir, nous avons mouillé au nord-nord-oüest de l'Ascension dans un bon fond, sable blanc graveleux, mais dans le plus meschant mouillage. Dans ce mesme temps, la chaloupe avoit esté envoyée à terre pour y trouver des tortües.

(1) Cf. la description de l'ile de l'Ascension que donne Souchu de Rennefort dans son *Histoire des Indes Orientales*, p. 145-148. On sait que cette ile est située par 8°57' lat. S. : c'est plutôt une roche qu'une ile, car le roc est à nu dans la majeure partie de l'ile, faute d'humidité suffisante. S'il y a maintenant 160 hectares de forêts (eucalyptus, acacias, etc.) sur les cimes, avant 1836 l'Ascension était, raconte Darwin, totalement dépourvue d'arbres.

Le 9^e, à six heures du matin, sommes allez mouiller au lieu où tous les vaisseaux mouillent, scavoir au N.-O. de l'isle dans une anse dont le sable est blanc. A une lieue avant dans l'isle, est une montagne au sommet de laquelle sont deux croix plantée[s] par les Portugais, restée[s] depuis soixante ans pour marquer le mouillage. Nous estions mouillés par vingt-quatre brasses d'eau à demy-lieue de terre.

Cette isle est remplye de tortûes de mer pendant la nuit. La première nuit passée, les gens de la chaloupe en apportèrent trois seullem[ent] et quantité d'oyseaux qu'on appelle Frégates, qui ne sont pas fort excellents asseurement. Car, pour peu que le goust en eust esté bon, nous les aurions mangés avec appétit, n'estants pas fort délicats. Il y a icy quelques cabris. On ne trouve pas icy d'eau; s'il y en a, il faut qu'elle soit advant dans l'isle.

Les croix dont j'ay parlé cy-dessus sont toutes remplies de noms de différentes nations qui passent par icy, et la pluspart des vaisseaux qui passent n'y (1) laissent des lettres dans un trou, ou bien souvent les noms des officiers gravez sur une plaque de plomb. Nous ne fismes pas grande provision ny amas de tortues, n'y estants pas venus dans la saison propre pour cela. Je ne croy pas qu'il y ait au monde une isle si stérile; dans l'espace de plus de trois lieues, nous ne trouvâmes pas une seule poignée d'herbe, la terre paroissant comme bruslée; aussi n'y fismes-nous pas grand séjour. Avant que de partir, il faut que je rapporte une chose assez curieuse. La première fois que nostre chaloupe fut à terre, nos matelots trouvèrent à douze pas avant sur le sable un poisson exposé au soleil, couvert de poil, de la longueur de 14 pieds, et de quatre de largeur. Voyant nos gents, il se voulut tourner vers la mer

(1) Sic dans le manuscrit.

et s'y jeter, mais ils le tuèrent et l'attachèrent à un cordage, et le traînèrent flottant à bord. On en mangea ; je ne le trouvay pas fort bon. Mr l'amiral en fit servir deux ou trois fois, voulant persuader que cela estoit excellent, mais il ne fut pas creu, et je ne vis pas qu'il en mangeast beaucoup non plus. Ne trouvant rien à prendre qui nous servist, nous délibérasmes de faire voile.

Le 10, a quatre heures après midy, nous sommes partis, cinglants au nord-ouest d'un petit vent de sud-est. Cette isle que nous quittons est par 8 deg. lat. sud et 6 deg. 20 min. long. est.....

**Passage de la ligne æquinoctiale pour la
quatriesme fois, au retour des Indes Orien-
tales, venant du Sud au Nort**

Le 20, la plupart se faisoient directement sous la Ligne ; toute cette journée s'est passée en calme. A 11 heures du soir est tombée une pluye suivie à deux heures apres minuit d'un petit vent de sud, et avons mis le cap au nord.....

Ce mesme jour [le 2 mars 1675], je rendis mes comptes à Monsieur de la Haye, ayant esté envoyé dans le royaume de Viziapour, terres des Naiques [de] Maduré, Tangaoul et Gingy, où je levay du monde que j'envoyay au secours de la place de S^t Thomé ou Méliapour (1).....

Le 13^e,... depuis quatre ou cinq jours nous avons eu 50 malades, tous d'enfleure et douleur d'estomach. Jusques à présent, il n'est mort que cinq hommes depuis le despart de S^t Thomé.....

(1) V. ce que de Lespinay a déjà dit plus haut, et surtout la seconde partie de ces *Mémoires*.

Le 14,... depuis 3 jours nous avons trouvé la mer remplie d'herbes remplies de fruit (1). Les matelots qui ont vu ceci plus d'une fois disent qu'il s'en trouve davantage quand on est plus à l'ouest, et que ces herbes sont destachez du fond de la mer rempli de roches.....

Le 19,... Cette dernière nuit, nous passâmes le tropique du Cancer.....

Le 27^e, par 31 deg. 2min. lat. nord et par 342 deg. 59min. Ce même jour, on a désarmé les perroquets; nous n'avons plus vu d'herbes.....

Le 30, par 33 deg. 14 min. et 347 deg. 8 min. Nous avons commencé ici de courir à ouest pour trouver les vents qui nous menassent aux Açores pour remettre les deux tiers de nos gens qui se mouraient, la plupart étant enflés. Nous en avions 154 en cet état.....

Le 2^e [avril],... à neuf heures du matin, nous avons perdu notre maître charpentier, qui étant dessus une vergue, a été emporté par le grand vent qui duroit depuis deux jours. Nous avons perdu notre vergue, la mizaine, le petit hunier et la civadière. Ce même jour, le mauvais temps nous a fait perdre le vaisseau le Ramequin de vue (2).

Nous avons commencé ici à nous trouver trop faibles pour la manœuvre, tout notre monde étant presque malade. Les soldats et officiers ont été contraints de faire les basses manœuvres.....

(1) Les deux bâtiments naviguaient alors dans la mer de Sargasses. Cf., sur cette partie de l'Océan Atlantique, la notice du capitaine Leps, *Bull. Soc. Géog.*, septembre 1865, p. 292-309, carte.

(2) Ce bâtiment, qui poursuivait sa route isolément, arriva sur les côtes de France avant le Velze, et se rendit à La Rochelle. Nous ne savons rien sur ce qui se passa à son bord, depuis le 2 avril jusqu'au moment où il toucha la terre.

Le 13, sur le soir, nous avons arrivé sur un navire qui a mis d'abord pavillon anglois. Mr de la Haye a envoyé aud. vaisseau, dont l'officier envoya à nostre bord son pilote qui nous dist qu'ils venoient de la Virginie chargés de tabac et de sucre ; et après leur avoir dit nostre point, ils nous dirent le leur. Ils se faisoient deux deg. plus ouest que nous. Nous verrons par la suite qui fera la meilleure et plus juste navigation et route.

Nous apprîmes par ce navire la continuation de la guerre, et que l'Empire s'estoit déclaré contre la France (1). Nous acheptâmes un peu de biscuit. Ils envoyèrent à Mr de la Haye en présent deux poulles et un coq d'Inde.....

Le 21, par 46 deg. 38 min. Ainsi, à midy, j'ay dépassé La Rochelle de 7 min. est.....

Ce mesme jour, nous avons veu deux bastiments au vent de nous qui ont mis pavillon anglois et n'ont pas voulu arriver.

Le 22, je me suis trouvé par 46 deg. 41 min. et par 46 [deg.] 27 min. Tous ces jours icy, nous avons beaucoup d'eau dans nostre navire, Mons^r de la Haye se voyant obligé de pomper comme les autres, et la pluspart de nostre esquipage à l'extrémité.

Le 23^e, le vent étant N. N. E. fort grand, nous cinglions à l'Est. La mer estoit si grosse que nous estions dans un roulis continuel, ce qui nous affligeoit d'autant plus que nostre vaisseau s'ouvroit, et fusmes obligés de faire des puits et de nous servir de toutes les pompes qui ne suffisoient pas. Nous passâmes ainsi la nuit. Nostre bastiment s'estoit ouvert à l'estambot. L'ouverture estant d'une demye brasse de longueur et large d'un doigt, nous ne pouvions plus résister à une telle fatigue.

(1) Cette guerre est la guerre de Hollande, qui devint en 1673 la première coalition contre Louis XIV.

Le 24^e se passa de mesme que le jour précédent. On résolut de gagner la plus prochaine terre de France, et le vent qu'il faisoit ne nous estoit favorable que pour S^t Jean de Luz.

Le 25^e, y ayant beaucoup d'eau dans le navire et nostre leste estant de sable fin, comme nous estions à la bande, tout le leste vint à tribord, ce qui nous y mist encore davantage. Nous fusmes obligez de mettre nostre canon à basbord dans le fonds de calle, afin de redresser le navire. Sur le soir, les charpentiers visitèrent le navire qu'ils trouvèrent s'ouvrir par trois endroits, et ne pouvoient y apporter remède, n'ayants aucunes courbes ny mesme du bois à brusler. Nous manquions de tout. A une heure après midy, nous apperceusmes au vent de nous un petit bastiment et un brigantin. Nous tirasmes un coup de canon et, en mettant en panne, mismes notre pavillon qui luy fit cognoistre qui nous estions. Il arriva sur nous et nous dist qu'il estoit anglois. Il mit aussi soubz panne.

Mons^r de la Haye m'ordonna d'aller à son bord pour luy demander où il se faisoit et s'il vouloit nous accommoder de quelque choze. Y estant, j'appris la guerre que nous avions contre l'Empire, l'Espagne, la Hollande, le marquis de Brandebourg et l'évesq[ue] de Munster (1). Il me promist d'abord du vin et du biscuit qu'il refusa de vendre après. Nous en tirasmes un peu de biscuit, et deux bariques de vin, mais à cher prix. Il me lit présent

(1) Il s'agit, là encore, de la guerre dite de la première coalition. Le 30 août 1673, l'empereur Léopold et l'Espagne avaient signé un traité d'alliance offensive et défensive avec les Hollandais ; le 28 mai 1674, la diète germanique déclarait la guerre à la France ; puis c'était le tour de l'électeur margrave de Brandebourg le 1^{er} juillet. Quant à l'évêque de Munster, il abandonna Louis XIV pour devenir, dès le 22 avril 1674, le fidèle allié de l'Empereur et faire sa paix avec les Provinces Unies.

de deux bouteilles d'eau de vie. Par sa route, il estoit à 30 lieües sud de Pemar (1), à la coste de Bretagne.

Le 27^e, à 3 heures après midy, nous arrivâmes sur un petit vaisseau qui estoit anglois. Monsieur de la Haye m'envoya à son bord et me donna de l'argent pour acheter des rafraichissements. J'enlevay 7 barriques de vin qui coustèrent 141 escus, et appris que les Bourdelois avoient esté chastiés du Roy (2). Ils me dirent que nous estions à quarante-huict lieües S. S. O. de la pointe d'Oüessant, ce qui me fit courir au N. E. $\frac{1}{4}$ E. à l'E. N. E., le vent estant ouest sud-ouest assez beau frais.

Le 28, Mons^r de la Haye fit donner du vin à tout l'esquipage, scavoir à chacun une chopine. Le soleil ne paroissant point, nous n'avons point eu de hauteur depuis hyer midy jusques à présent. Mon estime est de 18 lieües, et creus trouver au soir fond à la sonde. A onze heures de nuict, on a sondé; on a trouvé 80 brasses d'eau, et sable fin.

Le 29^e, la sonde nous a donné 70 brasses d'eau, et avons eu tousjours calme jusques au soir qun petit vent suivy d'un gros broüillard s'est eslevé, mais qui a esté de peu de durée.

Le nombre de nos malades s'augmentant tousjours, nostre esquipage diminuoit fort par la mort, et en avons desjà jetté en mer 63, y en ayant 140 malades, dont les deux tiers ne pourront que difficilement en reschapper, estants tous enflés; et n'avons rien pour leur donner.

(1) Penmarc'h, dans le dép. du Finistère, au S. de la baie d'Audierne, qui donne son nom à l'extrémité méridionale de la Bretagne.

(2) Bellanger de Lespinay fait ici allusion à la révolte qui éclata à Bordeaux en 1675 par suite de l'établissement des *affaires extraordinaires* que nécessitait la continuation de la guerre de Hollande. Cf., sur cette révolte et sa répression, P. Clément : *Histoire de Colbert* (Paris, 1874, t. I, p. 255-261).

Dans ce temps, Monst de la Haye est tombé malade d'un[e] oppression et douleur d'estomacq. A 3 heures après midy, on le seigna au pied. Un gros brouillard s'est levé, suivy d'un calme qui a duré jusques à deux heures après minuiet. Ce jour icy, nous avons veu grands bastiments anglois qui taschoient de gagner Bourdeaux.

Le 30, à cinq heures du matin, nous avons veu Belle-Isle à cinq lieues au N. N. E. de nous. Nous avons le vent contraire pour y aller. Nous avons trouvé 60 brasses d'eau ; la hauteur nous a donné 47 deg. 8 min. Hyer et aujourd'huy, nous avons jetté 43 personnes en mer. Je n'ay jamais veu choze si pytoiable que de se voir mourir faute de no[u]rriture.

MAY 1675

Le premier du courant, la joye estoit si grande de l'esperance que nous avions de mouïller aujourd'huy devant la Rochelle, q'un chacun faisoit ses petits projets. Mais la joye fut bientost tournée en tristesse, s'eslevant un vent fort et contraire, ce qui nous a obligés de courir au N. 1/4 N. O. d'un vent d'Est Nord Est.

Ce mesme jour, la sonde nous a donné 48 brasses d'eau, le fond estant sable fin. Nous ne voyons depuis dix jours que des vaisseaux anglois qui se servent de l'occasion, estants les seuls en paix, profitants du désordre des autres (1). Sur les six heures du soir, le vent est venu E. N. E. fort grand, et avons cinglé au nord. Sur le minuit, nous nous sommes trouvez à une petite lieue de Belle-Isle, et avons couru à l'autre bord pour attendre le

(1) Le 19 février 1674, Charles II avait, sous la médiation de l'Espagne, signé la paix avec les Hollandais et abandonné Louis XIV son allié.

jour; mais ayants esté obligés d'arriver vent derrière pour l'autre bordée, nous avons beaucoup perdu, et avons couru au nord pour joindre la plus proche terre.

Arrivée devant l'isle de Groé à la coste de Bretagne, proche le fort Louis

Le 2^e, à deux heures après midy, nous avons mouillé par 34 brasses d'eau, fond de sable fin, à une lieüe et demye de l'isle de Groé (1). Cette isle est à cinq lieües du fort Louis (2). En mouillant, nous avons tiré un coup de canon, et mis nostre pavillon. Nous n'avions que 19 hommes en santé (3). La joye fut si grande parmy nous que je ne scaurois l'exprimer. Tous nos pauvres malades se venoient traîner sur le pont, dizants qu'ils estoient contents d'avoir veu la France une fois après leur retour avant que de mourir. Ce mesme jour, Mr de la Haye, continuant ses bontez (4), fit choix de moy pour m'en-

(1) Sur l'île de Groix, cf. l'excellente monographie de M. Augustin Bernard (*Ann. de Géog.*, 15 avril 1892, p. 259-278, cartes).

(2) C'est le port actuel de Lorient, qu'on appelait alors Port-Louis.

(3) Dans un mémoire du Chevalier de Ricous « sur l'Isle de Bourbon », en date du 1^{er} janvier 1681, on lit : « Lorsque feu M. de la Haye revint au Port Louis, il avoit plus de 60 hommes enflés par tout le corps, et presque tous les autres estoient malades à cause de la mauvaise nourriture » (*Arch. Col., Corr. Génér., Ile Bourbon, reg. 1*). Cf. une lettre du même personnage à Seignelay (*Id., ibid.*) : « Revenant des Indes avec Monsieur de la Haye, nous avions plus de soixante hommes enflés par tout le corps, et lors que nous arivâmes au port Louis, les officiers compris, nous n'estions pas trante en estat de faire la manœuvre du vaisseau, et cela venoit de la mauvaise noriture que nous avions eu ».

(4) Le 5 février 1675, M. de la Haye avait délivré à Bellanger de Lespinay un brevet lui conférant « la charge de l'un de nos aydes de camp, vacquant par le retour du sieur de la Raturière en France ». Notre auteur a transcrit cet acte dans son manuscrit (fol. 411 ^{re}-^{ve}).

voyer à terre. M'estant embarqué, après six grandes heures je fus obligé de revenir à bord. On avoit tiré deux coups de canon p[ou]r me faire revenir, en ce que la mer estoit si grosse, avec le vent contraire, qu'il fut impossible de gagner la terre.

Le 3^e, je fus renvoyé en mer pour gagner le fort Louis, avec ordre de renvoyer aussitost la chaloupe et ne pas laisser aller un seul matelot à terre. J'avois un billet pour Mr de Beauregard, gouverneur de la place, ou pour le commandant, qui estoit escrit en ces termes: « Je vous envoie un gentilhomme auquel vous aurez toute créance, et ne ferez aucunes difficultez, s'il vous plaist, de luy donner ce qu'il vous demandera, dont je tiendray compte et l'advouëray de tout ce qu'il fera ».

Estant arrivé au fort Louis, je renvoyai aussitost les matelots et fus parler et donner en mesme temps ma lettre de créance à Mr de Mongoeur, commandant en la place de Monsieur de Beauregard, qui, aussitost qu'il l'eut lue et qu'il eut entendu ce que j'avois à luy dire de la part de Monsr de La Haye, il donna ordre que tous matelots eussent à se rendre incessamment au bord de la mer, ce qui fut exécuté tout à l'instant (1), et en mesme temps je luy dis que nostre navire couloit bas d'eau, qu'il estoit nécessaire d'envoyer ces gens là au plutost, ce qui fut fait en diligence, et envoya aussi du pain, [du] biscuit et du vin. Dans le temps que j'arrivay à

(1) Le 3 mai 1675 même, répondant à des lettres antérieures de M. de Demuyn, alors intendant d'Aunis, Colbert lui écrivait de Versailles: « Sa Majesté veut que ledit sr de Demuyn l'informe de l'arrivée du sr de la Haye et qu'il fasse une revêue exacte de tous les officiers, matelots et soldats qui seront revenus des Indes, tant sur le vaisseau commandé par le sr de Maisonneuve, que sur celui dans lequel est embarqué ledit sr de la Haye, et qu'il envoie promptement la revêue qu'il en aura faite » (Arch. Marine, B² 30, fol. 140).

terre, j'envoyai des paquets de Monsr de la Haye en Cour.

Le 4^e, je fus à bord avec deux barques chargées de pain, vin et viande et quantité d'herbes. La mer estoit toujours fort grosse d'un vent d'E.-N.-E. qui souffloit depuis long temps, et contraire pour f[ai]re entrer nostre navire dans le port. Je menay avec moy 40 hommes qui soulagèrent beaucoup nos gents.

Le 5^e, Monsieur de la Haye me témoigna estre fort content de mon voyage à terre, et me dist d'y retourner afin de f[ai]re relever l'esquipage tout à faict, ce que je fis le mesme jour.

Le 6^e, nostre navire appareilla et vint mouïller proche l'isle de Groé.

Le 7^e, [il] approcha et vint mouïller entre le fort Louis et l'isle Groé (1).

Le 8^e, il entra dans le port et toucha en entrant.

Estants donc tous à terre, nous avions trante sols par jour, et les soldats et matelots dix solz. Il en mourut à terre dix huit en 4 jours. Peu de jours après, on apporta des paquets de Mr Colbert à Monsr de la Haye.

Mr de Suevil, intendant de Bretagne, eut ordre de la Cour de venir au fort Louis pour nous f[ai]re donner de l'argent, afin de gagner Paris (2). J'y receus trante pistolles. Estant allé à Paris, où je fus 3 mois de suite, Monsr de la Haye eut une ordonnance de vingt mille livres pour nous, dont la distribution se fit assez mal,

(1) C'est à dire dans ce bras de mer, large de 12 à 16 kilom., que l'on appelle *le Coureau*, et vraisemblablement à l'entrée du chenal du Blavet.

(2) Je n'ai pas trouvé copie de ces ordres adressés à M. de Seuil, alors intendant de Bretagne, aux Archives de la Marine ; le volume B² 30, dans la lettre du 2 août 1675, se réfère simplement à des ordres donnés antérieurement, dont le texte n'a pas été transcrit (fol. 204).

veu qu'il en paya ses vallets d'une partie. J'en touchay quarante louis d'or à bon compte sur ce qui m'estoit deub et qui, comme j'apprehende, me sera deub long temps.

Huict mois après, monsr de la Haye a eu une ordonnance de vingt-cinq mille livres pour nous, qu'ayant touchée et emportée, a esté tué proche Thionville (1) et nous a ainsi emporté nostre argent.

FIN DE VOYAGE DES INDES ORIENTALES (2)

(1) Il était alors, raconte Souchu de Rennefort, lieutenant général des armées du roi (*Hist. des Indes Orient.*, p. 387). — Sur la remise des deux vaisseaux hollandais à la Cie des Indes, conformément à l'art. 4 de la capitulation de San Thomé, v. Arch. Marine, B² 30, fol. 204.

(2) Ici se termine, comme l'indiquent ces mots, la relation du voyage de Bellanger de Lespinay. Il est ensuite revenu dans son manuscrit sur un des épisodes les plus intéressants de son séjour dans l'Inde, sur lequel il n'avait précédemment fourni que des indications brèves et incomplètes. C'est ce récit, assez court d'ailleurs, qui forme la seconde partie des *Mémoires* de notre auteur.

DEUXIÈME PARTIE (1)

Trois mois huit jours après la prise de la place St Thomé (2), tout commençant à manquer (3) et ayant beaucoup de nos gents blessez, Monsr le Vice-Roy m'ordonna d'aller à Portonovo, dans le royaume de Viziapour, distant de quarant[e] lieues au sud-est de la place, et me donna un ordre de lever huit cent hommes incessamment pour les luy envoyer avec force munitions de guerre et de bouche et, pour cet effect, me donna ordre de toucher dix mille pagodes, qui font prez de trant[e] mil escus. Deux jours devant que de partir, je fus obligé de relascher, ayant été une nuit et deux jours en mer sur un catamaron avec mon interprète, qui estoit Portugais de nation (4), né

(1) Cette seconde partie est comprise, dans le manuscrit de Bellanger de Lespinay, du fol. 95 au fol. 108.

(2) On a vu dans la première partie des *Mémoires* que ce fait d'armes eut lieu le 25 juillet 1672. C'est donc le 1^{er} novembre 1672 que de Lespinay reçut de M. de la Haye l'ordre dont il parle ici, ordre dont nous avons déjà transcrit le texte, et qui est daté du 31 octobre. François Martin signale, sans indiquer de date précise, le fait dans ses *Mémoires* : « Monsieur de la Haye prevoiant à la nécessité des Vivres dont lon pouvoit avoir besoin dans St Thomé, il fit partir un de ses gardes qu'il envoya a Pondichery » (Arch. Nat., T^r 1169¹, fol. 148).

(3) Dès le 21 octobre 1672, Martin mentionne dans ses *Mémoires* le départ du *Flamand* « pour aller chercher des vivres du costé du Sud » (Arch. Nat., T^r 1169¹, fol. 152). Auparavant déjà (1^{er} octobre), le *Navarre*, le *Breton*, la *Diligente*, le *Rubis* ont eu ordre « de faire voile a Tranquebar pour y faire des Vivres, de repasser apres par Portonovo et par Pondichery pour y charger les vituailles que l'on avoit donné ordre d'y assembler » (Id., *ibid.*, f. 151).

(4) Une note du manuscrit, de la main de l'auteur, ajoute ici : « L'interprète avoit nom Antonio Cattel ».

aux Indes, et deux Mecquois (1) qui, avec deux petits avirons, nageoient. Il est à remarquer qu'un catamaron n'est autre chose que deux pièces de bois liées ensemble sur lesquelles on se met ; à la vérité, on n'est pas fort seichement là-dessus, mais ayant cet ordre secret, n'ayant peu gagné la première fois, à cause du vent et de la mer contraire, je gagnay la coste souhaitée la seconde fois avec mes trois personnes que je viens de nommer. Monsr le vice-roy me donna deux cent pistolles d'Espagne, en attendant l'argent qu'il me feroit tenir de Suratte par la voye de lettre de change du seigneur Cercam, g[e]n[er]al du Roy de Viziapour. Auparavant que d'arriver à Portonovo, je donnai à la coste un peu au-dessus au lieu nommé Triminavas, petit village appartenant au naique de Tangaoul. Le catamaron sur lequel j'estois avec mes trois personnes fut jetté sans dessus-dessous ; mais comme nous scavions tous nager, nous nous jettasmes dessus et en cet estat [fuimes] jettés à la coste. D'abord, l'abaldat ou commandant envoya voir ce que c'estoit. Mon truchement luy fit entendre toutes choses et que j'estois venu pour voir le naique son maistre, et qu'il ne devoit point s'estonner si j'estois venu de la manière, que le siège de la place, dont on ne vouloit vuider du monde, en estoit la cause.

Il ne manqua aussitost d'en donner advis à son maistre, qui tesmoigna avoir de l'empressem[en]t de me voir, à cause du grand bruit que les François faisoient dans les Indes, et ce d'autant plus qu'il croyoit qu'on estoit en estat de le secourir contre le naique de Madure, son ennemy mortel (2).

(1) Sur les Mecquois, ou Maquois, qui sont des pêcheurs, v. les *Mémoires* inédits de François Martin, loc. cit., fol. 154.

(2) Le récit que fait ici Bellanger de Lespinay a déjà été donné par lui, avec plusieurs des détails consignés ici, dans la première partie de ses *Mémoires*.

Deux jours après mon arrivée, je donnai avis à Mons^r le vice-roy de mon arrivée, qui, aussitôt qu'il peut, me donna les ordres et envoya les instructions nécessaires pour ma négociation.

Je receu de Mond. s^r le vice-roy un sabre de Damas avec un baudrier en broderie d'or et deux autres sabres à la française pour lui faire présent, et quatre cent livres en louis d'or, d'argent et toutes espèces de monnoye de France pour luy donner par curiosité.

Quand j'eus receu lesd. présents, je party avec le signor Cattel, Portugais, mon interprète, et douze soldats pour aller à Tangaoul, ville dont led. seigneur porte le nom. Il parut fort joyeux de mon arrivée et me demanda d'abord si nous le pouvions secourir, et ensuite des nouvelles de France et de quelle manière on y vivoit. Je luy présentay les présents que j'avois pour luy. Il me demanda de quelle matière estoit la poignée du sabre de Damas, qui estoit comme de l'hyvoire ; je luy dis qu'elle estoit fort rare et qu'elle estoit d'os de sireine, que les Portugais appellent poisson-femme, et que cela arrestoit le sang. A la vérité, cela est fort curieux. Il me demanda ce que cela pouvoit valloir. Je luy dis que le sabre seul valoit cinquante pistoles. Il me dist qu'il aymoit beaucoup mieux de l'argent qui estoit la valeur dud. sabre. Une telle bassesse me surprist, mais mon interprète me dist que tous les Indiens n'estoient que pour l'intérêt et que leur coustume estoit d'en agir souvent de telle manière.

Ce sabre, qui estoit fort curieux et beau, estoit un présent que Mons^r le directeur g[énéral] Baron avoit fait à Mons^r de la Haye, estant à Suratte (1), et luy dist que le

(1) De Lespinay a déjà mentionné ce cadeau dans la première partie de ses *Mémoires*, et raconté qu'il fut fait par Baron à M. de la Haye le 24 octobre 1671.

bassa d'Alep luy avoit [fait] ce présent lorsqu'il estoit consul pour la nation en ces quartiers-là.

Ce n'estoit pas sans raison que le naique demandoit du secours, veu que, peu de temps après, il fut assiégé dans sa ville par le naique de Maduré, et le gendre dud. Tangaoul, nommé Cristapanaique (1), sortit la nuit de la place et donna advis à l'ennemy de l'estat de la place, qui manquoit de munitions de guerre. Et deux jours après, voyant que son gendre l'avoit trahy, il lit une sortie dans laquelle il fut tué, et la ville rendüe le mesme jour, qui n'estoit forte que par un fossé remply d'eau vive et revestu, et ce qui faisoit la plus seure garde de cette ville estoit un nombre infiny de crocodiles qui estoient dans le fossé. Je n'en ay jamais tant veu à la fois. On leur donnoit tous les jours à manger.

Je fus icy un jour entier. Quand je fus prendre congé dud. seigneur, il me donna des présents pour Mr de la Haye, qui estoient une robe de sattin et un cambali, qui est un ornement ou pour mieux dir[e] une pièce d'estoffe de deux a trois aulnes de laine très fine, peinte en différentes couleurs, qu'ils mettent sur leur espaul gauche, comme autrefois on portoit en esté des casaques. Je vis bien que ce seigneur n'estoit point tel qu'on nous avoit dit, et bien loing de lui tesmoigner que nous avions besoin de secours, je luy fis entendre[e] que nous [ne] manquions de rien.

N'ayant donc esté icy que fort peu de temps, je me remis sur mon catamaron et vins à Portonovo (2), a quinze

(1) C'est ce personnage que de Lespinay a précédemment appelé Christapunaica, en racontant la même histoire.

(2) A en croire ce que dit Bellanger de Lespinay lui-même dans la première partie de ses *Mémoires*, à la date du 17 juillet 1672, c'est le 2 décembre de la même année qu'il serait arrivé à Porto-Novo, dont il appelle le gouverneur Secquesaoul.

lieues d'icy (1). Je ne pouvois pas aisément venir par terre, à cause des bois et rivières qu'il y a à passer, qui sont reimplys de canailles qui ne vivent que de brigandage.

Estant arrivé à Portonovo, gros village, je feus voir l'abalat ou gouverneur, qui avoit eu force prières des Hollandois, afin de ne me point souffrir en led. lieu. Led. gouverneur ne me fit pas grand accueil. Je me doutay d'abord de l'affaire et, le lendemain, luy dis que j'irois voir le général de la province, à qui j'avois eu l'honneur d'escrire et d'envoyer une lettre de Monsieur de la Haye ou Monsieur le vice-roy, et que, depuis trois sèpmaines, il avoit escrit à Monsieur le vice-roy deux fois, et luy montray une desd. lettres qui m'avoit est[é] envoyée afin que led. général creust en tout ce que je luy dirois. Cela l'estonna, et peu de temps après il me promist toute faveur et assistance. Aussitost les Hollandois ne manquèrent à aller à Valegondapourou avec force présents, pour tascher d'insinuer dans l'esprit dud. g[é]n[ér]al que les François ne venoient dans son pays que pour surprendre quelque place, que le roy de France n'estoit pas un prince puissant, qu'il y avoit un très long temps qu'il s'estoit efforcé d'envoyer aux Indes le nombre de vaisseaux que ils y voyoient, et qu'eux-mêmes avoient donné auxd. vaisseaux des passeports pour venir en assurance. Enfin il n'y a point de ruse dont ils ne se servirent pour nous détruire.

A quoy led. g[é]n[ér]al respondit qu'il avoit tousjours ouy dire à des capitaines de vaisseaux du roy de Viziapour qui, de temps en temps, arrivoient de Perse, que le roy de France estoit un puissant monarque, et qu'un Arménien de sa cognoissance, fameux marchand qui avoit voyagé

(1) Ici désigne, me semble-t-il, la ville de Tangaoul, dont l'auteur vient de parler.

deux ou trois fois en Europe, et notamment en France, luy avoit dit que le roy de France estoit le plus puissant roy des chrestiens et qu'eux-mesmes, Hollandois, n'avoient qu'un fort petit pays, remply d'eau ; et qui ne vivoient que de traficq. Les Hollandois ne furent pas satisfaits de voir que led. g[é]n[ér]al estoit instruit et avoit grande cognôissance des choses qu'ils vouloient luy cacher et le persuader du contraire (1).

Peu de temps après, je receus une lettre dud. seigneur qui me mandoit que les Hollandois l'estoient allé voir et qu'il voyoit bien que nous leur estions une espine dans le piéd et qu'ils ne nous aymoient pas comme le doigt fait l'ongle. Ce sont les termes dont il se servit ; j'en ai encore la lettre, comme une vingtaine d'autres qu'il m'a fait l'honneur de m'escire pendant le temps que j'ai esté dans son gouvernement (2).

Après avoir reçu sa lettre, j'y envoyé mon interprète, attendu que je ne pouvois quitter en ce que je recevois deux et trois fois la sepmaine des lettres de Monsieur de la Haye, tant par mer que par terre, qui me demandoit surtout de la poudre et des boutets de canon et du ris en paille, et me recommandoit surtout

(1) La bonne volonté qu'il manifeste alors vis à vis des Français, Cerkam Soudy l'a déjà montrée en 1670. « Un peu après nostre arrivée à Masulipatan [le 3 août 1670], raconte Martin dans ses *Mémoires*, nous fumes recherchez par Chircan Loudy (*sic*), gouverneur pour le Roy de Visiapour de la province de Valgoudepour, quy s'étend de 40 lieues dans les terres jusques au bord de la mer par les 10. a 11. degréz, de nous aller establir dans son g[ou]vernement, ou il y a de bonnes manufactures de Toilles. Ce seigneur nous promettoit des conditions avantageuses pour y faire le Commerce » (*loc. cit.*, fol. 111). Là et ailleurs (fol. 148), Martin dit qu'il entretint depuis lors correspondance avec Cerkam Soudy.

(2) Aucune de ces lettres n'est malheureusement transcrite dans le manuscrit de Bellanger de Lespinay.

d'envoyer force monde (1), ce que je ne pouvois faire commodém^t ny sans la permission du roy de Viziapour. J'en donnai advis par deux lettres consécutives à Monsieur de la Haye, et qu'il falloit absolument aller voir le g[é]n[ér]al et luy faire entendre toutes choses. Il est à remarquer que nous avions icy un petit bastiment nommé la Diligente qu'on avoit fait radouber et qui (2), estant sur les teins depuis plus de deux mois, nous ne pouvions mettre à l'eau pour plusieurs fortes raisons : la première, que il n'y avoit pas assez d'eau sur la barre qui estoit à l'emboucheure de la rivière (3); la seconde, que nous n'avions point icy assez de matelots; et la troisieme, que les Hollandois l'auroient prise en sortant, veu qu'elle ne pouvoit d'abord sortir armée. Il y avoit un lieutenant de nos vaisseaux, que Monsieur de la Haye avoit fait cap^{ne} dud. bastiment, nommé Vesron, qui estoit de la religion et de l'isle d'Oleron, que je laissai pour la garde dud. vaisseau, et après avoir receu responce de Monsieur de la Haye sur ce que m'avoit mandé le seigneur Cercam. Il m'ordonna d'y aller (4), et trois jours apres m'envoya un chiffre pour lui escrire souvent, afin que personne n'y peust rien cognoistre, en cas que ses lettres et les miennes fussent interceptées.

(1) Tel est bien le sujet de toutes les lettres du vice-roi que François Martin analyse dans ses *Mémoires* (passim).

(2) Sic, dans le manuscrit de Bellanger de Lespinay.

(3) Sur la barre de Porto-Novo, se reporter à la première partie des *Mémoires*.

(4) Cercam Soudy était entré en relations avec M. de la Haye comme l'a déjà dit un peu plus haut Bellanger de Lespinay; cf. François Martin : « sur Lavis qu'il eut de la prise de St Thomé, il écrivit à Monsieur de la Haye et luy fit offre d'un Lyeu pour un Etablissement sur les terres de son Gouvernement » (*Mémoires*, loc. cit., fol. 148).

Le 18 decembre 1672, j'allay voir le seigneur Cercam en une petite ville nommée Valegondapourou (1). Je fus deux jours en chemin. Sitost qu'il sceut mon arrivée, il donna ordre qu'on me tinst un logis préparé. Il estoit désià tard quand je fus aud. lieu. Il m'envoya dix Lascarins, qui sont des soldats, et un commandant qui me tesmoigna que le seigneur Cercam souhaitoit me voir. Je luy respondis par le seignor Catel, mon interprète, que j'estois un peu fatigué de la grande chaleur que j'avois eue toute la journée et la précédent[e], et ainsi me dispensé d'y aller cette journée.

Le lendemain, on me vint saluer de sa part en me disant que le seignor Cercam se portoit bien et qu'il souhaitoit que ma santé fust comme la sienne, et qu'il s'en resjouissoit. C'est la manière de souhaiter le bon jour en ce pays. Je fis responce à son honnesteté par toutes les civilitez que je peu, et deux heures apréz je le fus voir accompagné de mon interprète et de vingt soldats. A mon arrivée, il me tesmoigna bien de la joye de me voir. Je luy présentay ma lettre de créance et l'asseuray de l'amitié des François, qui souhaitoient avec passion vivre en estroitte union avec le roy de Viziapour, son maistre, et luy particulièrem[en]t qui avoit tesmoigne, il y avoit un long temps, souhaiter voir les François establys dans

(1) La carte de la côte de Coromandel de Jefferys, dressée pour accompagner le récit des guerres de l'Inde de Richard Owen Cambridge (Londres, 1761, in-4) appelle cet endroit Volkonda Parum ou Pallikonda Baram, et le place au N. de la rivière qui se jette à Porto-Novo dans le golfe de Bengale, au pied de collines, à plus de 100 kilom. de la côte. Buchanan, au début du XIX^e siècle, le décrit comme un petit village ouvert, comptant 45 maisons environ et quelques boutiques, avec un fort ruiné tout auprès. Cf. la Collection de Voyages de Pinkerton, VIII, p. 738.

la coste de Coromandel (1). Il respondit à cela fort obligeamment, et voyant qu'il avoit l'esprit françois, je le priay de trouver bon qu'on touchast par luy de l'argent qui seroit voituré de Suratte ou tiré sur luy par lettre de change, et qu'on achepteroit tout de ses gents ou par leur moyen les choses qui nous accomoderoient.

Il me demanda ce dont nous avions besoin. Je luy dis que, dans une place assiégée, on ne pouvoit manquer d'y jetter toutes choses en abondance. Je ne voulus pas luy faire cognoistre que nous estions en nécessité de poudre et de boulets. Il me dist aussitost que il me donneroit tout ce que je souhaiterois, et qu'il n'estoit pas nécessaire d'attandre de l'argent de Suratte pour cet effect et qu'il n'en estoit pas pressé, qu'il scavoit fort bien qu'il toucheroit l'argent de la manière que je luy disois. Aussitost, je donnay advis à Monsieur de la Haye de la manière obligeante dont j'avois esté receu et de ses offres honnestes, qui aussitost m'escrivit de ne manquer l'occasion, et m'envoya aussi une lettre pour le seigneur Cercam, en françois et en badaga (2), dont voicy la teneur :

« Mon illustre amy Cercam, je vous ay envoyé un gentilhomme auquel vous aurez toute confiance. Je luy mande de vous assurer de mon amitié sincère, et que je souhaiterois trouver occasion de vous tesmoigner ma reconnaissance. Il y a un petit bastiment à Portonovo avec huit pièces de canon (3); vous m'obligerez de le

(1) Si on n'avait pas, dès la fin de 1670, répondu aux avances de Cercam Soudy, cela tient à ce que, de Suratte, on n'avait fait « aucune reponce » aux lettres de François Martin et de Goujon à ce sujet. Caron se trouve, en cet endroit des *Mémoires*, très nettement visé par Martin sans être nommé par lui (loc. cit., fol. 111).

(2) Le dialecte de badaga se parlait dans le royaume de Badaga et de Mazulipatam.

(3) C'était la *Diligente*.

« prendre. Il est fort bon voilier. Si led. Sr de Lespinay
« vous demande quelque chose, c'est par mon ordre. Il
« m'a escrit de la manière que vous nous offrez toutes
« choses. Il vous paiera et aura par vost[re] moyen de
« l'argent de Suratte, comme il vous en a désià parlé de
« ma part. Je vous souhaite toutes prosperitez. »

Quand Cercam eut reçu de mes mains la lettre de Mons^r de la Haye, il me parut fort content. Ensuite il me demanda si Mons^r de la Haye estoit aagé, combien il avoit de femmes. Il est à remarquer qu'ils ont beaucoup de femmes. Je luy fis entendre que nostre religion nous defendoit d'en avoir plus d'une, et qu'il falloit que ce fust par mariage. Sur cela, il me demanda beaucoup de choses de la France, du Roy, de la Reyne, combien il avoit d'enfants, de sa puissance, de la grandeur du royaume, du nombre de gents de guerre; si, quand il alloit à l'armée, il avoit beaucoup de monde; du climat, et qu'il avoit ouy dire qu'il y faisoit si grand froid que l'eau devenoit dure, ce qui le surprist quand je luy fis entendre qu'on marchoit sur l'eau qui devenoit glacée et que des charettes y rouloient.

(A suivre).

LES CHAUFFEURS

DANS LE PERCHE.

(1795)

Par M. J. ALEXANDRE, Juge de Paix à Mondoubleau

Pierre Larousse dans son *Dictionnaire universel* s'exprime ainsi sur le compte de ces bandits :

« On a donné le nom de *Chauffeurs* à une espèce de
« brigands qui, de 1795 à 1803, désolèrent surtout les
« départements du Centre et de l'Est de la France. Ils
« s'introduisaient la nuit dans les fermes et les maisons
« isolées, le visage marqué ou barbouillé de suie, garot-
« taient leurs victimes et leur brûlaient la plante des pieds
« devant un grand feu, pour les contraindre à révéler le
« lieu où elles avaient caché leur argent ou leurs bijoux.
« Il n'est sorte de crimes que ces brigands ne commissent
« dans leurs expéditions : meurtres, viols, incendies, pil-
« lage, torture, etc. Leurs bandes se composaient de mal-
« faiteurs de toute espèce, qui, selon quelques-uns, étaient
« excités et soudoyés par l'Angleterre et par les royalistes.
« Ils inspiraient une telle terreur, que, lorsqu'on en sai-
« sissait quelques-uns, les juges hésitaient parfois à les
« condamner. Malgré les mesures prises successivement
« contre eux, ils ne disparurent entièrement que sous le
« Consulat. »

On va voir que les sinistres exploits des chauffeurs, commencèrent dans le Perche dès 1795.

La bande d'Orgères, qui, pendant près de deux ans tint le pays Dunois sous la terreur, fût arrêtée le 26 floréal an V (15 mai 1797) et les 23 bandits qui la composaient furent exécutés quelques mois après.

Les bandes de nos contrées, quoique moins célèbres, n'en étaient pas moins redoutables, ainsi que nous le verrons par ce récit.

Tout semble indiquer que les scélérats qui ensanglantèrent le Perche sortaient du Maine et que la commune de Baillou touchant le département de la Sarthe eut le triste honneur de leurs débuts.

En classant les archives de la justice de paix de Mondoubleau, il m'est tombé sous la main un petit cahier portant cette suscription :

REGISTRE

« destiné à l'inscription des dénonciations qui seront portées devant le juge de paix officier de police du canton
« de Mondoubleau, district d'Idem, département de Loir-et-Cher. »

A la page 16 se trouve le procès-verbal qu'on va lire.

Le moulin de Frécul, théâtre du crime, présente encore aujourd'hui la même distribution et le même aspect qu'en 1795; il est donc facile en le visitant de reconstituer par la pensée la scène dramatique du 17 septembre.

Sur ce, je laisse la parole à l'officier verbalisateur :

« Le deuxième jour complémentaire de l'an trois de la République Française (18 septembre 1795) :

« Nous, Charles-Pierre-Léopol Doyen, lieutenant de gendarmerie nationale à la résidence de Mondoubleau, chef-lieu de district, département de Loir-et-Cher, ayant appris par la clameur publique qu'il s'étoit commis un assassinat et un vol au moulin de Frécul, situé commune de Baillon, pendant la nuit dernière, nous lieutenant sus-dit, sommes rendu audit lieu, distance de Mondoubleau d'environ une lieue et demie, vers les neuf heures

« du matin, accompagné des citoyens André, Algayol et
« Rétif, gendarmes de la brigade de Mondoubleau et des
« citoyens Merlet, brigadier, et Moreau, chasseurs du sep-
« tième régiment.

« Arrivés audit lieu avons interrogé François Hamelin,
« garçon, meunier sur ce qui s'était passé dans la nuit,
« lequel nous a dit : qu'environ les onze heures du soir
« étant couché dans une loge située dans un pré près le
« moulin, appelé le Grand-Pré, avec le nommé Jean
« Perot, aussi garçon meunier, à l'effet de garder les che-
« vaux qui passaient la nuit dans les prés, se sont présen-
« tés six hommes armés de pistolets, sabres et couteaux,
« qui leur ont demandé s'ils étoient des garçons de la Ré-
« quisition; ayant répondu que non, ils les ont engagés de
« venir à la maison, pour voir s'ils n'étoient pas sur le re-
« gistre et leur ont aussitôt lié les mains. Arrivés devant
« la porte ils dirent au nommé Jean Perot d'appeler le
« maître qui se nomme Denis Lepleige ; celui-ci l'ayant
« fait et la porte ayant été ouverte par Pierre Ferrant,
« journalier qui couchoit dans la chambre du maître, ils
« entrèrent tout de suite et s'informèrent s'il n'y avoit
« point d'autres domestiques; François Hamelin répondit
« qu'il y avoit Marin Richard qui étoit couché dans une
« chambre à côté; à l'instant ils allumèrent la chandelle,
« lièrent les pieds et les mains et bandèrent les yeux à
« Pierre Ferrand sus-dit, à Denis Lepleige maître du mou-
« lin, à Marie Crinière fille domestique, à Marie-Thérèse
« Grandin femme Lepleige et à Raine Lepleige fille de
« Denis Lepleige, tous couchant dans la même chambre.
« Ils bandèrent aussi les yeux à François Hamelin et à
« Jean Perot, garçons meuniers, qu'ils conduisirent dans
« la chambre où étoit Marin Richard, auquel ils attachè-
« rent aussi les pieds et les mains et lui bandèrent les
« yeux. Ensuite revenant dans la chambre ils s'adressè-
« rent à la femme dudit Denis Lepleige et lui demandè-
« rent où étoit son argent; aussitôt la femme Lepleige
« leur ouvre son coffre et leur donna un double louis en

« or, un écu de six livres et de la monnaie d'argent, le
« tout pouvoit se monter à environ trois louis. Ensuite
« ils prirent de leur plein gré environ deux milles livres
« en assignats, dont un de 500^{ll} un de 400^{ll}, plusieurs de
« cinquante, de vingt-cinq et de cinq livres. S'adressè-
« rent ensuite à Denis Lepleige et lui demandèrent si
« c'étoit là tout l'argent qu'il avoit, celui-ci répondit qu'il
« avoit encore des assignats dans son coffre, aussitôt ils
« s'emparèrent de la *poile* du feu avec laquelle ils forcè-
« rent la serrure du coffre et prirent environ mille livres
« en assignats de 125^{ll} et au-dessous; ils demandèrent en-
« core à Denis Lepleige si il avoit encore de l'argent, qu'il
« ait à leur déclarer ou sinon qu'ils le tueront et le feront
« mourir à petit feu. Denis Lepleige ayant dit que c'étoit
« tout ce qu'il possédoit. A l'instant ils déchirèrent la pail-
« lasse de son lit, en tirèrent la paille qu'ils mirent dans
« le foyer de la cheminée, l'étendirent, mirent le feu à la
« paille et lui mirent les pieds et les jambes dessus les
« flammes, en le menaçant toujours de le faire mourir s'il
« ne leur disoit pas où étoit son argent. Denis Lepleige
« souffrant les plus cruels tourments avoue qu'il en avoit
« encore un peu qui étoit caché sur le cul du four, sous
« une pierre attenant au pignon de sa maison. Aussitôt
« ils s'y transportèrent et prirent environ cent écus en ar-
« gent blanc et en or, un double louis, un louis simple et
« un demi louis. Ensuite ils rentrèrent dans la maison,
« s'adressèrent à la femme de Denis Lepleige et la mena-
« cèrent du même sort que son mari, si elle ne déclaroit
« pas encore de l'argent; celle-ci répondit qu'ils avoient
« tout pris ce qu'ils en avoient. Aussitôt ils la couchèrent
« par terre, firent brûler de la paille et lui mirent les pieds
« et les jambes dessus les flammes. Voyant qu'elle persis-
« toit à dire qu'elle n'avoit plus d'argent, ils prirent une
« seconde fois Denis Lepleige et lui firent brûler encore
« les pieds et les jambes; enfin voyant qu'il persistoit
« aussi à dire qu'il n'avoit plus d'argent, ils l'abandonnè-
« rent avec sa femme étendus sur la place, après avoir

« menacé à plusieurs reprises Raine Lепleige fille de
« Denis Lепleige de la mettre au feu si elle ne déclaroit
« où son père et sa mère mettoient leur argent. Ils furent
« ensuite dans la chambre où étoient les garçons meuniers,
« ils demandèrent à Marin Richard la clef de son coffre,
« celui-ci leur ayant donnée, ils lui prirent aussi environ
« un louis en numéraire, cinq chemises de toile commune
« marquées aux collets d'une croix en fil au milieu du
« cou et environ 90" en assignats; ils forcèrent aussi le
« coffre à François Hamelin et lui prirent environ dix écus
« en numéraire et environ 200 livres en assignats. Ensuite
« ils montèrent au grenier, s'emparèrent de deux poches
« d'environ une aulne et demie de longueur, marquées en
« travers de quatre barres noires fabriquées dans la
« toile; ils revinrent avec ces deux poches dans la cham-
« bre où étoit Denis Lепleige, forcèrent une armoire dans
« laquelle ils prirent dix draps de cinq aulnes de toile
« *étoupée* (1), environ douze serviettes de trois quarts de
« long de toile de brin à demi blanche, plusieurs chemises
« d'hommes et de femmes sans aucune marque, de toile
« *étoupée*, dont deux d'homme toutes neuves, trois bon-
« nets ronds à dentelle, plusieurs morceaux de mousseli-
« ne à faire des bonnets et manchettes, rayée et unie,
« trois mouchoirs de mousseline, dont un rayé et festonné,
« les deux autres unis et marqués au milieu R. P. en
« coton rouge, un jupon de cotonnade bleue à petites
« rayes blanches, un jupon de cotonnade, rayé *bleu, blanc*
« et *rouge*; deux tabliers dont un de toile d'orange à pe-
« tites fleurs et un d'incarnat à carreau, une croix d'or à
« la Jeannette d'environ 15 à 16 lignes (2) de long, une
« paire de boucles de femme en argent, rayées. Ils mirent
« tous ces effets dans les deux poches pour les emporter.
« Ils partagèrent ensuite l'argent entre eux et furent dans

(1) La toile *étoupée* est la plus grossière, celle de brin la plus belle et la plus solide.

(2) Environ 4 centimètres.

« les écuries prendre deux brides et deux panneaux qu'on
« soupçonne qu'ils ont mis sur deux juments qui étoient
« dans le pré où étoient les garçons meuniers puisqu'au
« jour on les a trouvées de manque. Denis Lepleige nous
« a déclaré les signalements de ses deux cavalles, savoir :
« une sous-poil noir, d'environ cinq pieds deux ou trois
« pouces, marquée un peu en tête, la crinière faite, bles-
« sée par le trait à la cuisse gauche, âgée de neuf ans. La
« seconde une jument noire d'environ quatre pieds et dix
« pouces, âgée de trois ans. Ledit Denis Lepleige, sa
« femme, sa fille, sa domestique et ses garçons nous ont
« remis des bouts de cordes qui avoient servis à les atta-
« cher ; sur lesquels nous avons apposés aussitôt notre
« cachet ; nous ont déclarés aussi qu'ils croient que ces
« assassins pouvoient être au nombre de huit à dix ayant
« les figures noircies, et qu'ils ont restés environ deux
« heures et demie dans la maison et que Marin⁷ Richard
« qui est parvenu le premier à se débarrasser de ses cor-
« des aux pieds est allé trouver René Ragueneau son voi-
« sin qui lui a déliés les mains et qui est venu délier tous
« ceux qui étoient à la maison ; peu de temps après on a
« entendu plusieurs coups d'armes à feu aux environs de
« la commune de Rahay. De tout ce que dessus nous
« nous avons dressé le présent procès-verbal pour servir
« et valoir ce que de raison.

« Denis Lepleige, sa femme, sa domestique, Marin
« Richard et Jean Perot ont déclaré ne savoir signer, de
« ce interpellés suivant la loi. Lesdits François Hamelin
« et Reine Lepleige ont signé avec nous.

Fait et arrêté à Mondoubleau les jour et an que dessus.

« Et le cinquième jour complémentaire de l'an trois de
« la République française une et indivisible.

« Nous Charles-Pierre-Léopol Doyen, lieutenant de
« gendarmerie nationale à la résidence de Mondoubleau,
« chef-lieu de district, département de Loir-et-Cher, dé-
« clarons qu'il nous a été remis en présence de Charles
« Laporte, brigadier de gendarmerie nationale à la rési-

« dence de Mondoubleau, par Jean Durand, meunier,
« demeurant au moulin des Radrets, commune de Sargé,
« et gendre de Denis Lepleige, mentionné en notre procès-
« verbal du 2^e jour complémentaire présente année, un
« mouchoir à carreau rouge, petites rayes blanche et raye
« à petite..... bleu tout autour, avec un petit paquet de
« bouts de cordes de différentes grosseurs, sur lesquels
« nous avons apposé notre cachet, ainsy que sur ledit
« mouchoir, pour être par nous à l'instant déposés au
« greffe de la justice de paix du canton de Mondoubleau.

« Le sus-dit Jean Durand nous a dit avoir trouvé les
« cordes dans la maison de Denis Lepleige sus-dit et que
« le mouchoir lui avoit été remis par la domestique de
« Denis Lepleige dont le nom est mentionné dans le pro-
« cès-verbal sus-énoncé et par la femme de René
« Ragueneau, demeurante près de Denis Lepleige; les-
« quelles femmes ont dit avoir trouvé ledit mouchoir dans
« le pré ou étoient couchés les garçons meuniers lorsqu'ils
« ont été attaqués par des scélérats dans la nuit du 1^{er} au
« 2^e jour complémentaire, et lesdites femmes ont déclaré
« que ledit mouchoir n'a été reconnu pour appartenir à
« aucun individu de la maison de Denis Lepleige.

« Jean Durand nous a aussi déclaré que Marin Richard,
« garçon meunier demeurant chez Denis Lepleige, lui
« avoit dit qu'il croyait avoir reconnu au son de voix et à
« la phisionomie, parmi les voleurs qui sont entrés dans
« la nuit du 1^{er} au deux sus-dits chez Denis Lepleige, une
« des filles à Crônier dit la bonne âme, demeurant com-
« mune de Berfé, district de Saint-Calais.

« En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-
« verbal pour servir et valoir ce que de raison, les jour et
« an que dessus; et a ledit Durand, signé avec nous. Signé:
« Jean Durand, Laporte, brigadier, et Doyen.

« Fait et transcrit à Mondoubleau, les jour et an que
« dessus. »

Tel est le récit authentique des scènes de sauvagerie

accomplies par les « *Chauffeurs* » au moulin de Frécul, au mois de septembre 1795 !

Par où se dirigea cette bande d'assassins ? Les coups de feu entendus dans la direction de Rahay feraient croire qu'elle prit le chemin de ce bourg, distant du moulin d'environ 4 kilomètres. En quels lieux est-elle allée porter ses coups ? Est-ce la même qui vers 1800, au Mesnil commune d'Averdon, tortura de telle façon, qu'il en mourut trois semaines après, Jacques Johannet, âgé de trente-deux ans, laissant huit enfants dont le plus jeune, Justin, était encore au berceau.

Ce Justin est le père de mon excellent ami M. H. Johannet de Blois, propriétaire actuel du lieu qui fut témoin du supplice de son aïeul.

Mondoubleau, le 5 février 1894.

CHRYSANTHÈMES

O reines des fleurs automnales
Qui, sous le ciel pâle, mêlez
Le flot des neiges virginales
A l'éclat des ors étoilés;

Chrysanthèmes dont le calice
Semble être une coupe de sang
Où le soleil timide glisse
Comme un regard compatissant;

Chrysanthèmes aux gris pétales
Qui, sans doute, vous recueillez
Pour dire des choses fatales
Lorsque vous serez effeuillés;

Chrysanthèmes aux reflets roses
Qui contez, avant de finir,
Que les plus gracieuses choses
Laissent à peine un souvenir;

O fleurs graves, ô chrysanthèmes,
Sur lesquels l'aube tendrement
Penche l'urne de ses baptêmes
Et sertit un scintillement;

Vous êtes les fleurs bien-aimées,
Vous êtes les touchantes fleurs
Qu'adorent les âmes fermées
Par la main froide des douleurs;

Et vous êtes les fleurs bénies,
Puisque votre pourpre et vos ors
Tombent de nos mains réunies
Sur le long sommeil de nos morts.

ALBERT AUGEREAU.

1^{er} Novembre 1893.

CHRONIQUE

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 22 juin, a entendu le rapport de M. Longnon, sur le *Concours des Antiquités de France*. Ce rapport attribue trois médailles et six mentions honorables à divers savants. L'une de ces mentions est décernée à **M. de Trémault**, pour son **Cartulaire de Marmoutiers pour le Vendomois**.

Ce Cartulaire ayant été publié sous les auspices de la *Société Archéologique du Vendomois*, notre Société doit prendre sa part de l'honneur bien mérité qui récompense le travail érudit et consciencieux de M. de Trémault.

Nous lui adressons nos compliments bien sincères au nom de la Société tout entière.

Le 33^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements, aura lieu à la Sorbonne, à partir du mardi 16 avril 1895.

Le programme des questions qui y seront discutées, dans les cinq sections d'histoire et de philosophie, d'archéologie, des sciences économiques et sociales, des sciences, et de géographie historique, a été adressé au président de la Société. M. le secrétaire le tient à la disposition des membres de la Société. Les mémoires se rapportant à quelque question de ce programme devront être adressés au président de la Société de Vendôme avant le 1^{er} février 1895, afin de pouvoir être transmis avant cette date au Comité des travaux historiques et scientifiques.

E. N.

Le Gérant, Ch. HUET.

Vendôme. — Imp. Ch. Huet, 2, rue au Blé.

DU VENDOMOIS

33^e ANNÉE — 4^e TRIMESTRE

OCTOBRE 1894

Ce sont :

- MM. l'abbé Bernault, au Saint-Cœur, Vendôme ;
Platon, professeur d'agriculture, Vendôme ;
G. Cottreau, propriétaire à la Mézière (Lunay).

Renouvellement du Bureau pour 1895.

On procède aux élections pour remplacer quatre membres sortants qui sont :

- MM. Rabouin, bibliothécaire-archiviste, rééligible ;
Renault, conservateur du Musée, rééligible ;
L'abbé de Préville ;
Isnard.

Il y a 17 votants ; le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

- MM. Rabouin, bibliothécaire-archiviste, réélu ;
Renault, conservateur du Musée, réélu ;
l'abbé Haugou curé de Trôo ;
de Rochambeau.

Ces membres sont élus pour trois ans, à partir du 1^{er} janvier 1895.

M. le Président donne la parole à M. le conservateur du Musée.

DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

OBJETS ENTRÉS AU MUSÉE

depuis la séance d'Avril 1894.

I. — ART & ANTIQUITÉ

NOUS AVONS REÇU :

De Mademoiselle DENIS, à Vendôme par l'intermédiaire de M. Colas.
notre collègue :

Un médaillon rond, de 10 centimètres de diamètre, contenant sous un verre, la représentation de St-Bruno agenouillé devant une croix au pied de laquelle on voit une tête de mort et un rameau portant des fleurs de lis. Autant que j'en puis juger, n'ayant pas voulu ouvrir le médaillon, ces diverses images ont été estampées et découpées dans une mince feuille de métal, et les couleurs en sont irisées et obtenues par un procédé que j'ignore.

II. — NUMISMATIQUE

De Madame CAVIGN, par l'intermédiaire de M. Buffereau, notre collègue :

Une médaille de bronze, à l'effigie de Châteaubriand, par A. Roy d'après Girodet. Au revers, les armes de Bretagne avec cette légende : « La Bretagne historique par Jules Janin. » Cette médaille a donc été éditée à l'occasion de la publication de cet ouvrage en 1844. — Toutefois Châteaubriand est représenté dans sa jeunesse et non à cette époque où il avait 76 ans.

De M. Emilien RENOU, directeur de l'observatoire du parc de St-Maur, notre collègue :

Un lot de pièces de monnaie, médailles et boutons, sans grand intérêt. Il s'y trouve plusieurs médailles commémoratives des expositions de 1855 et 1878. On y remarque particulièrement une pièce de monnaie en argent, arabe, conservée en souvenir du siège d'El-Aghouat en 1852. Voici la traduction des inscriptions en caractères arabes qui s'y trouvent : D'un côté, « frappée à Alger en 1237 » (fin de 1821 de l'ère chrétienne) ; de l'autre côté : « Sultan Mahmoud-Khân, le Chéri de la Victoire. »

III. — HISTOIRE NATURELLE

De M. le Marquis de ROCHAMBEAU, notre ancien président :

Un lot de Coquilles provenant de la Nouvelle-Calédonie.

D'un ANONYME, par l'intermédiaire de M. Raoul de Saint-Venant, notre président :

Un merle à plastron. — *Turdus torquatus* (Linn.), tué à St-Ouen, près Vendôme, au mois d'octobre présent mois. Cet oiseau, de passage ici à l'automne et au printemps, est d'ailleurs assez rare.

REMERCIEMENTS SINCÈRES A TOUS LES DONATEURS
QUE NOUS VENONS DE NOMMER

BIBLIOGRAPHIE

M. le Bibliothécaire-archiviste fait connaître les ouvrages entrés à la Bibliothèque depuis la séance de juillet 1894.

I. — DONNÉES DES AUTEURS ET AUTRES :

De M. G. d'Espinay, président honoraire de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.

Note sur la coutume de Vendôme.

De M. des Longrais :

Jacques Doremet, sa vie et ses ouvrages, avec de nouvelles recherches sur les premières impressions Malouines par F. Joïon des Longrais, archiviste paléographe.

Rennes, J. Plihon et L. Hervé 1894, petit in-8°, titre rouge et noir ; tiré à 110 exemplaires sur papier de Hollande.

Ce bel ouvrage, outre son intérêt bibliographique général, a pour nous un intérêt tout spécial, vu que J. Doremet est un *Vendômois*, né à Montoire vers 1570 et mort à Saint-Malo en octobre 1633, ainsi que le prouve M. Joïon des Longrais dans son volume dont il a eu la délicate attention de nous offrir un exemplaire, pensant avec raison que son travail où il ressuscite pour ainsi dire un auteur vendomois, presque entièrement ignoré avant lui (1), devait tout particulièrement intéresser les membres de notre société.

On trouvera plus loin un abrégé de la biographie de Doremet, extrait de cet ouvrage.

De M. J. Chautard :

Deux jetons inédits de César duc de Vendôme, par M. Jules Chautard. 3 p. in-8° (extrait du Bulletin de la Société Archéologique du Vendomois 1888).

Note relative à l'attribution d'un jeton au type de l'oranger, in-8° de 4 p. (Extrait de la Revue Belge de numismatique, 1891).

Seeaux des anciennes institutions médicales de la Lorraine (1572-1872) Nancy, 1873 in-8°, 2 planches. (Extrait des Mémoires de la Société de médecine de Nancy).

Etude sur les jetons au point de vue de la reproduction du type du Revers, par M. J. Chautard, doyen honoraire de la Faculté libre des Sciences de Lille.

Bruxelles, 1890, in-8°, 5 planches.

Les spectres de la chlorophylle et leurs applications à la chimie, à la physiologie, à la Toxicologie. Nouvelle édition, 3 planches.

Nancy, 1875, in-8°.

M. J. Chautard nous adresse en outre un lot important de pièces manuscrites relatives à l'ancien collège de Vendôme, et provenant des

(1) Cependant, M. de Rochambeau m'a montré, dans sa riche collection d'ouvrages vendomois, deux volumes rarissimes de Doremet, Paris 1596, où l'auteur s'intitule *Vandomois*. C'est d'ailleurs tout ce qu'il savait sur ce personnage.

papiers de son grand-père Jourdain, ancien professeur de rhétorique à Vendôme (1795-1830). Il y a joint une analyse de ces pièces que nous publions plus loin sous le titre : *Souvenirs du Collège de Vendôme*.

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE :

Revue des travaux scientifiques, fascicules n° 3. 4, 5 et 6 de 1893.

Romania, juillet et octobre 1894.

Annales du musée Guimet. Tome IV.

Journal des Savants, juillet et août 1894.

III. — ENVOI DE LA PRÉFECTURE DE LOIR-ET-CHER :

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par MM. Bournon, Roussel et Bourgeois, archivistes. Clergé, série G, Tome 1^{er}, 1894.

On y trouve l'indication de renseignements très intéressants sur tout le département de Loir-et-Cher et l'analyse de chartes et pièces concernant notamment la collégiale St-Georges de Vendôme, le chapitre de St-Martin de Trôo, ainsi que plusieurs fabriques de paroisses du Vendomois.

IV. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — ECHANGES.

1^{re} *Revue de Saintonge et d'Aunis*, 5^e livraison, 1^{er} septembre 1894.

2^e *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, T. 1^{er}, années 1892-1893.

3^e *Mémoires de la Société d'Abbeville*. Tome III, 1^{re} partie et Bulletin de la même société, 1893, nos 1, 2, 3, 4, et 1894, 1 et 2.

4^e *Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochecouart*, juillet 1894.

5^e *Bulletin de la Société Archéologique du Limousin*. Tome XLII, 1894.

6^e *Bulletin de la Société Archéologique de Béziers*, tome XVI, 1894.

7^e *Bulletin de la Commission Historique et Archéologique de la Mayenne*, 3^e trimestre 1894.

8^e *Annales de la Société historique et archéologique du Gatinais*, 2, 3 et 4^e trimestres de 1894.

Notre collègue, M. Paul Martellière, donne la description de souterrains-refuges, découverts à Ascoux, arrondissement de Pithiviers, mais dont l'exploration n'a pu être complète à cause d'éboulements. Ils

ressemblent beaucoup à ceux qu'on trouve assez souvent dans la Beauce et le Gatinais.

9^e *Bulletin monumental*, n^o 3, de 1894.

10^e *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, Tome XXIII.

11^e *Bulletin de la Société Dunoise*, octobre 1894.

On y lit des notes biographiques intéressantes sur la famille de Musset-Patay qui posséda pendant longues années le castel de la Bonne-aventure, au Gué-du-Loir, près Vendôme.

De cette famille descendaient Alfred de Musset, le littérateur si fin et si délicat, et son frère Paul de Musset, prosateur soigné et écrivain de mérite.

12^e *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e trim. 1894.

V. — ACQUISITIONS ET ABONNEMENTS :

Le Loir-et-Cher historique, n^{os} d'août, septembre, octobre, novembre, 1894.

La Communauté des habitants de Blois, jusqu'au commencement du xvi^e siècle, par M. Jacques Soyer, archiviste-paléographe, archiviste-suppléant du département de Loir-et-Cher.

Ce travail fort remarquable, qui n'est autre que la thèse soutenue par l'auteur en janvier 1893 pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe, a pour objet principal, l'étude de la formation et du développement de la communauté des habitants de Blois. On y trouve des renseignements très intéressants sur l'origine de Blois, son administration, les droits divers des seigneurs, le sort de la population depuis l'établissement du régime féodal jusqu'à la fin du xii^e siècle, époque à la quelle les habitants obtinrent de leur comte Louis I^{er}, une charte qui leur accorda de grands privilèges et donna lieu à une nouvelle organisation municipale.

C'est en résumé une histoire de Blois depuis son origine jusqu'au commencement du xvi^e siècle; nous désirons vivement que M. Soyer continue cette étude jusqu'en 1789.

JACQUES DOREMET

Vendômois

Nous extrayons ce qui suit du volume intitulé : *Jacques Doremel, sa vie et ses ouvrages*, par F. JOÛON DES LONGRAIS ; Rennes 1894 in-8°. (V. la bibliographie ci-dessus).

Les premiers ouvrages connus de lui, Paris 1596, sont signés Jacques Dorémet *Vandomois* ; en outre, à la fin de l'un d'eux, *la Polymnie* M. des Longrais a su découvrir ce vers latin :

Vivet Montorium meis libellis.

En voilà assez pour établir que Jacques Dorémet est de Montoire et né vers 1570 ; malheureusement les registres des paroisses de Montoire ne contiennent pas son acte de baptême.

J. Dorémet, né catholique, perdit son père de bonne heure et sa mère se remaria avec un zélé protestant qui entraîna la mère et le fils à embrasser la religion réformée.

Mais vers 1593, il revient au catholicisme et combat vigoureusement ses anciens coréligionnaires ; notamment dans un ouvrage sur l'Eucharistie et la présence réelle publié à Paris en 1596 et dont M. de Rochembeau possède le seul exemplaire connu jusqu'ici. Nous retrouvons à cette époque Dorémet à Paris, suivant les cours de la Sorbonne, puis précepteur au château de Buhy, du côté de Magny, chez Pierre de Mornay, catholique zélé. Il entre ensuite dans la maison de Charles de Bourbon, archevê-

que de Rouen et se décide à entrer dans les Ordres. C'est à Rouen au mois d'avril 1601, qu'il abjure solennellement la religion réformée, et c'est dans la pièce d'abjuration que M. des Longrais a trouvé les détails biographiques précédents.

A partir de cette époque et jusqu'à sa mort, la biographie de Jacques Dorémet cesse d'être intéressante pour le Vendomois et appartient à la Normandie et à la Bretagne. En 1604, Charles de Bourbon se démit de son archévêché de Rouen et se retira à Marmoutier. Privé de son protecteur, l'abbé Vendomois en trouve un second dans Jean du Bec, évêque de Saint-Malo, dont il devient le secrétaire particulier en 1605; il est en 1607, secrétaire de l'Evêché, fonctions qu'il continua sous le successeur de J. du Bec (mort en 1610); savoir G. Le Gouverneur qui mourut en 1630. Harlay de Sancy qui lui succéda maintint le chanoine Dorémet dans ses fonctions de vicaire général. On trouve enfin aux registres de l'évêché de Saint-Malo la mention de l'enterrement « de Messire Jacques Dorémet, chanoine honoraire semi-prébendé » à la date du 12 octobre 1633.

Le reste du volume de M. Joûon des Longrais contient une analyse des ouvrages de J. Dorémet et la réimpression du plus curieux, intitulé : *de l'Antiquité de la ville et cité d'Aleth, ensemble de la ville de S.-Malo*. S. Malo, La Biche 1628, petit in-8°.

On n'en connaît qu'un exemplaire à la bibliothèque de l'Arsenal et on n'en connaissait pas l'auteur avant les recherches ingénieuses de M. des Longrais. La dédicace était signée : *Tomas de Querci*. Notre auteur prouve d'abord que le véritable auteur est bien Jacques Dorémet et par une heureuse inspiration remarque que *Tomas de Querci* n'est que l'anagramme de *Jacques Dormet* c. q. f. d.

E. N.

SOUVENIRS DU COLLÈGE DE VENDÔME

M. Jules Chautard, doyen honoraire de la Faculté libre de Lille, a bien voulu se dessaisir au profit de nos archives d'une collection de pièces manuscrites provenant des papiers de son grand père Jourdain, professeur de rhétorique à l'ancien collège de Vendôme, mort (à Paris) en mai 1830 à l'âge de 66 ans, dans l'exercice de ses fonctions.

M. Chautard a dressé lui-même la liste de ces pièces en les accompagnant de notices sur plusieurs des anciens élèves dont il cite les noms.

Nous publions ici sa lettre d'envoi qui ne peut manquer d'intéresser les lecteurs Vendomois en leur rappelant de vieux et parfois glorieux souvenirs de l'ancien collège de Vendôme.

I. — Trois cahiers écrits en entier de la main de M. Jourdain.

1° Devoirs de l'an XI (1803) à 1808.

2° Cent devoirs de vacances et autres avec table de matières de 1816 à 1826.

3° Devoirs corrigés donnés aux élèves de 1813 à 1819.

La collection complète de ces *corrigés* existait, mais une partie a été distribuée dans la famille Jourdain à titre de souvenirs ou a été perdue dans des déménagements successifs. Ces pages sont les seules qui ont été conservées et le possesseur est heureux d'en faire hommage à la Société Archéologique.

II. — On y a joint un certain nombre de devoirs de la composition et de l'écriture des élèves pour être lus aux séances académiques de Pâques et de la fin de l'année et encore ornés de la *faveur rose* un peu fanée qui servait d'attache à ces feuilles (1814-1827).

Les sujets en sont très variés : Contes, idylles, fables, anecdotes diverses etc., le tout traité soit en prose, soit en vers, d'une façon piquante, originale et souvent fort heureuse. Je n'en citerai qu'un petit nombre au hasard : Le bailli gourmand, l'acteur barbier, par M. *Philibert Dessaignes* ; les deux amis mexicains par *Duffaut* ; Paris sauvé des fureurs d'Attila par *Flavien Roy* ; la fête de la vieillesse par *Beaufeu* ; l'oie qui apprend à danser par *Jules Jourdain* ; le fils d'Alexandre par *J. Dufaure* ; la vallée de Tempé par *Decazes* ; etc.

On relève ainsi dans ces feuilles, comme nous venons de le voir, des noms bien connus des Vendomois et même plusieurs dont la notoriété a dépassé les limites de la région tels que :

Balzac, le célèbre romancier ;

Bouet, devenu contre-amiral ;

Beaussier, médecin à Vendôme ;

Dehargnes, de Vendôme (1808).

Decazes Elie, de Libourne, qui devint le duc Decazes, l'homme d'Etat bien connu (1).

Duffaut qui devint ingénieur des ponts et chaussées à Poitiers.

Dessaignes (Victor) le célèbre chimiste vendomois.

Dessaignes (Philibert), notaire à Paris, ancien député de Loir-et-Cher, maire de Champigny-en-Beauce, le seul survivant de ces temps héroïques.

Fontémoing, de Dunkerque.

(1) Lorsqu'il entra, avec son frère cadet, le 13 décembre 1794, au collège de Vendôme qui venait d'être rouvert, il n'était plus question de *ducs*, le *de* lui-même était suspect (comme les oreilles du lièvre dans La Fontaine) ; aussi le trouvons nous inscrit au registre d'entrée du vieux collège (conservé à la bibliothèque de Vendôme) sous le nom de *Cazes* ! et à la suite : s'adresser au C. Cazes, homme de loi, à Libourne. Et cependant son nom s'est toujours écrit en un seul mot *Decazes* ; mais nous étions à l'époque de la Terreur où le grotesque le dispute à l'odieux, au temps où à Paris, dit-on, la rue Saint-Denis était devenue la rue *Nis* par suite de la suppression des *saints* et des *de*.

Fournier, médecin à Vendôme.

Jourdain (Camilles), avoué à Yvetot.

Jourdain (Jules), avoué à Vendôme, (les fils du professeur).

Parisot, professeur de la Faculté de Douai ;

Peltureau, de Châteaurenault :

De Trémault (Auguste), le père du trésorier de notre Société.

De Vasson, dont les mémoires fort intéressants ont été publiés dernièrement sous le titre de « Le Collège de Vendôme, 1813 à 1818 » par M. Derouin, ancien élève de Vendôme, aujourd'hui secrétaire général de l'assistance publique à Paris.

Beaufeu, notaire à Paris.

Parti de Vendôme sans fortune, avec le seul appui de son camarade Philibert Dessaignes, il se plaça comme expéditionnaire dans une étude de notaire, gagna la confiance et l'amitié de son patron, puis commandité par plusieurs clients, témoins de sa bonne conduite, de son zèle et de son aptitude au travail et auxquels il avait rendu quelques services, il parvint à devenir titulaire de l'étude, qu'il possédait encore en 1860, rue Sainte-Anne.

Il se fit inscrire un des premiers sur la liste des membres de notre Société, lors de sa fondation.

Roy (Flavien), fils aîné du professeur de seconde, ami intime des Dessaignes, des Jourdain, des Beaufeu, des Launay et autres ; fut d'abord notaire dans la Creuse puis vendit son étude et entra, par la protection de M. Decazes à la Préfecture de police, où il devint successivement chef de cabinet et secrétaire général jusqu'aux premières années de l'Empire.

A sa liaison avec Decazes se rattache, pour ce dernier, un épisode d'écolier que j'ai souvent entendu raconter par ma mère. Le jeune Decazes étant élève à Vendôme, aimait passionnément les oiseaux ; comme les règlements ne lui permettaient pas d'en avoir dans la salle d'étude, il les avait *mis en pension* chez M. Roy qui, de même que tous

les professeurs de l'époque était logé au collège. Parvenu aux honneurs, le duc Decazes conserva toujours une grande affection pour les fils de son ancien professeur et les aida dans le courant de leur carrière.

Le fils puîné Anselme Roy est mort receveur de l'enregistrement à Paris.

Tous ces élèves appartenaient à l'*Académie*, formée de l'élite des classes dites de *Belles-Lettres* et dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à la suppression du collège libre en 1847.

L'uniforme des Académiciens se distinguait de celui des autres élèves par le collet, qui au lieu d'être en drap rouge avec palme de soie, était de velours noir avec palmes d'or de chaque côté, assez semblable à celui de l'Ecole Polytechnique ; de plus, les jours de séance, les membres de l'Académie portaient une croix de Malte suspendue à un ruban jaune.

Aux membres de l'Académie appartenait le soin de corriger les devoirs à la suite desquels était décerné le prix de Pâques. Ils faisaient les honneurs des séances publiques et avaient une place sur l'estrade aux distributions des prix (1).

Un des caractères saillants du vieux collège de Vendôme est l'excellent souvenir que tous les anciens élèves conservaient de cet abri de leur jeunesse où ils renvoyaient volontiers pendant plusieurs générations, malgré la distance, leurs enfants y faire leurs études. Ceux qui arrivaient aux hautes fonctions publiques n'oubliaient pas les enfants et petits-enfants de leurs premiers professeurs. Comme petit fils de M. Jourdain, j'ai pu moi-même apprécier les effets de la bienveillance du Duc Decazes qui n'oubliait pas les plus petits détails de sa vie de collège. Lorsque j'avais l'honneur de le voir, il ne manquait jamais de me demander des nouvelles du *père Verdun*, du *gros platane*, devant lequel il se plaisait à faire ralentir sa chaise de poste, lors

(1) Voir les statuts de l'Académie dans les règlements de l'ancien collège.

de ses voyages à Paris, dans la Gironde, pour le saluer d'un souvenir et d'un regard.

Après cette longue digression, je reviens à la description des pièces composant cet envoi.

III. — On y trouvera quelques cahiers de comédies composées ou arrangées par M. Jourdain à qui incombait le soin de présider aux amusements des élèves pendant l'année et pendant les vacances. Tels sont :

1^o *Les petits savoyards* avec stances de la composition de M. Jourdain ;

2^o *Alexis ou l'erreur d'un bon père.*

3^o *Les frères à l'épreuve*, drame en trois actes par Pelletier-Volmeranges.

4^o *Léonce ou le fils adoptif.*

5^o *Le Bienfait anonyme* par Pilhes de Tarascon.

6^o *Le Retour des croisières* par Berquin.

7^o *Le Siège de Colchester.*

Ces comédies toutes transcrites de la main du professeur, respirent un sentiment naïf et enfantin que sont loin de présenter les compositions de notre époque, mais dont la tradition se retrouve encore dans une collection de petits drames ou proverbes dus à M. Charles Mareschal un des derniers directeurs du collège.

IV. — Je me suis dessaisi encore d'un charmant petit volume in-12 contenant un recueil de stances, chansons et musique de la composition de mon grand-père, de 1791 à 1821.

Les séances de vacances étaient surtout motivées par le séjour que faisaient à Vendôme les élèves pendant toute la durée de leur congé, et cela dans un espace de 6 à 8 ans de suite, mesure nécessitée par la distance souvent considérable des parents et la difficulté des communications (1) : on s'efforçait de distraire et d'amuser les enfants. Quelque singulier que puisse paraître de nos jours cet

(1) Il y avait des élèves venus du nord et du midi de la France ; quelques-uns même des colonies d'Amérique.

état de choses, parents et élèves s'y soumettaient et la prospérité de l'établissement était loin d'en souffrir.

Ce précieux petit manuscrit renferme encore un certain nombre de chansons du même auteur composés pour diverses circonstances spéciales, telles que :

1^o Couplets pour le mariage de M. Beau, ancien oratorien et professeur au collège le 7 vendémiaire an IV (septembre 1795).

2^o Couplets chantés le 3 avril 1809 à M. Dessaignes, un des directeurs du collège, à l'occasion du prix qu'il venait de remporter sur une question proposée par l'Institut.

3^o Couplets en l'honneur de M. le Duc et de M^{me} la duchesse d'Angoulême, lors de leur passage à Vendôme, le 16 août 1816.

4^o Couplets chantés dans un banquet de la Garde nationale de Vendôme, le 6 janvier 1816, après la bénédiction des drapeaux donnés à cette garde par M^{me} la duchesse d'Angoulême.

Viennent en terminant quelques stances d'un ordre plus intime, composées à l'occasion de diverses fêtes de famille, telles que :

10 février 1822, mariage de M. Charles Mareschal, directeur du collège, avec M^{lle} Duplessis.

20 avril 1825, mariage de Mademoiselle Jourdain avec M. Chautard, pharmacien, etc.

NOTES

BIOGRAPHIQUES ET GÉNÉALOGIQUES

sur **MARIE DUBOIS, de Couture**

par M. MALARDIER

Ancien Juge de Paix de Montoire

Parmi les anciens Vendômois dont le souvenir n'est pas disparu nous avons à citer, sinon un des plus célèbres, du moins un des plus honorables, qui sut mettre à profit « la position » que lui donnait ses fonctions à la Cour, « la considération dont il jouissait et l'estime particulière qu'avait pour lui Louis XIV (1) » pour rendre de nombreux et signalés services à ses compatriotes, et encore pour nous intéresser aux choses et aux faits dont il fut témoin, ou qui le concernaient particulièrement, par la rédaction d'assez volumineux *Mémoires* en forme de journal sur lesquels nous reviendrons plus loin.

(1) Joannis Guigard, article publié dans le *Bibliophile français*, 1866, nos 13-14, p. 201.

Nous voulons parler de Marie Dubois, écuyer, gentilhomme servant et valet de chambre des rois Louis XIII et Louis XIV, commissaire ordinaire de l'artillerie, sieur de la Forêt (1), de l'Étournière (2), du Poirier (3).

Dans les renseignements que nous nous proposons de donner sur lui, nous utiliserons ceux que nous avons recueillis dans les archives de plusieurs communes du canton de Montoire.

Nous aurons à faire aussi de larges emprunts à la savante analyse de plusieurs fragments de ses mémoires inédits, ayant pour auteur M. Léon Aubineau, archiviste, et publiée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* t. 4, 2^e série, p. 1 et suiv.

(1) La *Fôret*, petite propriété située proche Montoire, dépendant autrefois de la paroisse de Saint-Oustrille.

(2) *Létournière*, l'*Étournière*, *Lestournière*, propriété rurale, commune de Tréhet.

(3) Le *Poirier*, maison bourgeoise, située commune de Couture, proche le bourg, reconstruite par Marie Dubois au xvii^e siècle.

Avant de lui appartenir, la propriété du Poirier avait été possédée par la famille Baussan (d'azur au chevron d'or, accompagné de 3 glands de même), dont :

1^o Jacques Baussan, sr du Poirier, marié à Anne Ronsard, fille de Louis, sr de la Poissonnière, et de Anne de Bueil. Elle fût inhumée à Couture, le 27 janvier 1632. De ce mariage sont nés Pierre et Louise qui épousa à Couture, le 16 février 1638, Ambroise de Guibert.

2^o Pierre Baussan, fils du précédent, sr de Brainville, marié à Catherine de Haranguer et dont la fille, Marie, comtesse de Vic, fut baptisée à Couture, le 13 octobre 1641. Décédé à Couture il y fût inhumé le 2 juillet 1676 et laissa une succession obérée qui resta vacante. Il avait vendu la Poissonnière à Jean Legay et il est probable qu'il aliéna aussi le Poirier dont Marie Dubois devint propriétaire en vertu d'un titre qui ne nous est pas connu.

I

D'après M. Aubineau, Marie Dubois serait né en 1599, mais d'après son acte de décès, que nous rapporterons plus loin, Dubois est mort le 29 décembre 1679, âgé de 78 ans 5 mois et 24 jours, ce qui reporte sa naissance au 5 juillet 1601.

Le lieu où il est né ne nous est pas connu.

Nous ignorons également le nom de son père, mais il y a de graves présomptions pour que ce fut Baptiste, dont il va être parlé.

Ses ascendants, en remontant à Yvon, le plus ancien connu, sont :

I. Yvon Dubois, dont est né Jean, qui suit.

II. Jean, père du suivant.

III. Mathieu, qui eût plusieurs enfants, dont :

A. — N. (présumé se nommer Baptiste) père de Marie Dubois et qui va suivre.

B. — René, mort à 80 ans, en 1661. « Ce René Dubois « avait été chef de gobelet du duc d'Orléans, frère de « Louis XIII, mais n'ayant pas suivi ce prince lorsqu'il « quitta la France en 1632, après l'exécution du duc de « Montmorency, René perdit sa charge, et n'étant plus « officier, se trouva soumis aux Tailles. Son neveu, Marie, « lui obtint en 1648, par l'entremise du comte d'Harcourt, « une charge de porte manteau de la grande écurie qui « le fit désormais appartenir au roi et l'exempta par conséquent de toute taxe. » (L. Aubineau, notice citée plus haut).

C. — André (très probablement), officier d'artillerie, marié à Anne Dumur, dont : 1^o Claude, baptisé à Montoire, le 26 août 1644 ; sa marraine fut Jacqueline Garaud, fille de Philippe. 2^o Marie, baptisée à Montoire, le 21 janvier 1646 ; son premier parrain fut Joseph Dubois.

✠ Et Anne, marraine à Montoire, le 11 mai 1646, femme de Nicolas Bonvalet.

D. — Henri (probablement), officier du roi; parrain à Villedieu, le 30 octobre 1631, inhumé à Couture, le 30 octobre 1640.

E. — Jacques (probablement), époux de Marguerite Rouvelin. Un de ses fils, Jacques 2, fut parrain à Montoire, le 15 mai 1636; un autre, René, fut baptisé à Montoire, le 29 juin 1638 et ce dernier eût un fils, appelé aussi René, qui fut baptisé à Montoire, le 8 novembre 1658 et eût pour parrain Jacques Dubois, son aïeul.

F. — René (probablement). Il fut parrain à Couture, le 4 septembre 1638.

IV. — N., fils de Mathieu, n° III, et qui avait probablement nom Baptiste, fût pourvoyeur de Monsieur, frère du roi. On trouve ce Baptiste parrain à Montoire, le 31 janvier 1582.

Nous le supposons père de Marie Dubois, de deux filles dont nous n'avons pas les noms, et de Claude, officier de la Duchesse de Savoie, époux de Charlotte d'Orgeval de Savoie, qui étant veuve, fut inhumée à Couture, le 5 avril 1677. Leur fils, Jacques, chirurgien à Couture, épousa au même lieu, le 5 mars 1669, Marie Groisil, fille de Gilles, garde du corps de la Reine-Mère, et de Marie Léger.

Marie Dubois épousa Jacqueline (et non Anne, ainsi que le dit M. Aubineau) Fredureau, fille de Jacques Fredureau, receveur au Bas-Vendômois, officier au grenier à sel de Montoire, fermier du prieuré St-Gilles et de Rébéca Desvaux. Elle fût baptisée à St-Oustrille, le 11 août 1598, et mourut en 1659. Elle était veuve en premier mariage de Philippe Garault, sieur de Pourchassy, et de ce premier mariage il existait trois enfants : Jacqueline, qui fût baptisée à St-Oustrille, le 26 mars

1626 et épousa Léonard Thillier, et deux fils pour lesquels Dubois obtint des charges dans les armées.

Jacqueline Fredureau, comme marraine, et Dubois son mari, comme parrain, figurent dans de nombreux actes de baptêmes dont, pour la femme, à Montoire les 24 février 1604, 29 juin 1611, 20 mars 1620, 19 septembre 1625, 25 septembre 1630, à St-Oustrille, le 27 mars 1629; à Couture, le 9 juillet 1630 et à Ternay le 2 novembre 1611. Et le mari, à Montoire, le 24 février 1636, 29 juillet 1644, 22 février 1630, 28 juillet 1632; à Artins, le 1^{er} janvier 1635; à St-Oustrille, le 22 février 1630; à Couture, le 3 juin 1654.

Les armes de la famille Fredureau sont : d'azur à 3 épis d'or liés ensemble de même.

Du mariage de Marie Dubois avec Jacqueline Frédureau sont nés :

1^o Joseph Dubois; sieur du Poirier, valet de chambre du roi, baptisé à Montoire, le 27 octobre 1637, marié à Anne Fresneau; leur fille, Anne Dubois, épousa à Couture, le 1^{er} juillet 1680, Antoine Barbot, docteur en médecine; à ce mariage assistaient, du côté de la mariée, son père, sa mère, Léonard Thillier porte manteau du roi, son oncle, époux de Anne Fresneau et Léonard Thillier, son cousin.

2^o Et Marie Dubois, baptisée à St-Oustrille, le 8 octobre 1633. Elle épousa Pierre Cosnier, sieur de Montigny, valet de chambre du roi. En 1664 elle était veuve et elle demeurait paroisse de St-Oustrille. On la trouve marraine à Montoire, les 10 janvier 1646, 22 avril 1653, 2 novembre 1664; et à Couture le 15 avril 1678.

Le décès de Marie Dubois, valet de chambre du roi, etc., est mentionné en ces termes dans les registres de Couture : « Le 29 décembre 1679, décédé noble Marie « Dubois, valet de chambre du roi et procureur de sa

« fabrice de l'église de Couture et de la chapelle du
« Saint-Rosaire, bastie par ses soins et frais, âgé de
« 78 ans 5 mois et 24 jours, inhumé dans l'église de
« Couture, le 30 du dit mois, proche la porte de la cha-
« pelle du Rosaire. »

Longtemps avant d'atteindre la vieillesse, il avait fixé sa demeure en sa propriété du Poirier, commune de Couture. C'est là qu'il habita jusqu'à la fin de ses jours.

II

« Marie Dubois, dit M. Aubineau, avait d'abord suivi
« en Savoie Madame Chrétienne de France (1), sœur du
« roi quand elle fut mariée en 1619 à Victor-Amédée, duc
« de Piémont.

« Il resta en Savoie jusqu'en 1629; il y prit part à
« divers combats, reçut quelques blessures et fit maintes
« prouesses. Il était encore au service de la duchesse de
« Piémont, lors de l'attaque du Pas-de-Suze, et se trouvait
« sans doute au nombre de ces français auxquels le duc
« Charles-Emmanuel disait en s'échappant de la ville :
« Laissez-moi passer, messieurs, vos gens sont en colère.

« Dubois prit son congé du prince Thomas, fils du duc
« Charles-Emmanuel, sous le commandement duquel il
« servait dans une compagnie de gendarmes et s'en
« revint en France. Il y fut rétabli en la charge de com-
« missaire ordinaire de l'artillerie, que son père avait
« tenue au temps du roi Henri IV et que son grand-père,
« avait possédée antérieurement.

« Nous ne savons pas le nom du père de Dubois, mais
« en voyant la considération que tous les membres de sa

(1) Christine de France, nommée aussi Chrétienne par plusieurs auteurs, était fille de Henri IV; elle épousa le 10 février 1619, Victor-Amédée Ier, duc de Savoie et mourut le 27 décembre 1663. Son mari décéda le 7 septembre 1637.

« famille professaient pour l'auteur de nos mémoires, on
« peut supposer qu'il en était chef et que son père était
« l'aîné des six fils de Mathurin. Ce père dut mourir assez
« jeune car sa jeune veuve se remaria, et un de ses en-
« fants du second lit, qui avait été mousquetaire du roi,
« fut tué en 1647 au siège de Lérída. Outre deux sœurs,
« Dubois avait un frère, Claude, qui était mort et dont
« les enfants résidaient encore en Savoie en 1648.

« Anne (c'est Jacqueline) Frédureau, donna à Dubois
« un fils et une fille auxquels il enseignait dans ses loisirs
« les langues latine, italienne et espagnole.

« Je ne sais, continue le même auteur, en quelle année
« Marie Dubois obtint une charge de valet de chambre
« du roi... Il avait une demi-charge et en 1647 il en
« obtint, par l'entremise de M. de Souvré, la survivance
« pour son fils Joseph Dubois, qui était à peu près de
« même âge que le roi. Deux ans après, pendant que M.
« de Souvré était à Courtanvaux, Dubois le pria de vouloir
« bien, en sa qualité de premier gentilhomme de la
« Chambre, recevoir le serment de Joseph...

« En 1652, il eut une seconde demi-charge. Possédant
« donc la charge entière, il demanda à la Reine, en 1653,
« de lui accorder la survivance de la seconde demi-charge
« pour son gendre, M. de Montigny, écuyer du roi. La
« Reine lui refusa cette grâce, et Dubois voulant égaliser
« ses deux enfants, se démit en faveur de son gendre de
« cette demi-charge, au risque de la voir sortir de la fa-
« mille et perdue pour les siens si ce dernier venait à
« mourir. Mais, en 1655, le roi en accorda la survivance
« au fils de M. de Montigny, âgé alors de trois ans. C'est
« en compagnie de cet enfant que nous verrons plus tard
« Dubois servir le dauphin.

« Les obligations de la charge de Dubois ne le rete-
« naient pas toujours à la cour. Les valets de chambre
« ne servaient que par quartiers, de trois mois en trois
« mois. Lorsque Dubois s'était acquitté de son service, il

« se retirait chez lui, sur les bords du Loir, à Montoire
« d'abord, et plus tard à Couture.

« Les événements de Montoire, de Couture et des autres
« lieux circonvoisins, Vendôme, le Lude, Châteaurenault
« sont inscrits au Journal tenu par lui avec un non
« moindre détail et un non moindre intérêt que ceux de
« la Cour. »

III

Sur ce journal, où Dubois raconte les faits avec « exactitude et bonhomie » (1) et que nous regrettons de ne pouvoir consulter pour y relever ce qui concerne l'histoire locale de la contrée, M. Aubineau nous fournit les renseignements suivants :

« La collection des mémoires de Petitot contient un
« journal très détaillé des choses qui se passèrent pendant la dernière maladie de Louis XIII, depuis le 21
« février 1643, où le roi prit le lit, jusqu'à sa mort,
« arrivée le 14 mai suivant. Cette relation parut pour la
« première fois dans le second volume des curiosités historiques, sous le nom de Dubois, l'un des valets de
« chambre du roi. Nul autre renseignement sur l'auteur
« non plus que sur la source d'où l'on avait extrait sa
« relation. Or, il se trouve que le récit de la mort de
« Louis XIII n'est qu'un fragment de mémoires assez
« volumineux, écrits par le même Dubois pour l'instruction de sa postérité. M. Achille Dubois, de Rouen, possède aujourd'hui, à titre héréditaire, non pas les mémoires complets, mais une partie qui s'étend de 1647
« à 1674. Cela forme un grand registre in-f° de 194 pages.

« Il commence ainsi : *« In nomine patris et filii spiritu sancti. Amen. Jesus, Maria, Joseph. — Mon premier livre étant remply, j'ai désiré, avec l'aide de mon Dieu,*

(1) Guigard, déjà cité.

« continuer mes petites curiosités afin de rendre compte
« à ceux qu'il plaira à Dieu de laisser après moi, de ce
« que je fais et de ce que je vois, soit auprès de S. M. ici
« ou ailleurs, qui mérite d'estre écrit. »

« Mais l'auteur ne s'est pas astreint à enregistrer jour
« par jour les faits dont il était témoin, et souvent la ré-
« daction de ses mémoires n'a eu lieu que longtemps
« après les événements. Dubois ne se fait pas faute non
« plus de revenir à chaque instant sur le passé. Aussi,
« grâce à ces redites on peut avoir sur sa vie antérieure
« à 1647, une somme de notions suffisantes pour compo-
« ser une notice biographique.

« On trouve dans ce journal le récit de l'enlèvement
« par M. de Fontenailles de M^{lle} de la Tessonnière, qui
« allait au Lude dans le carosse de sa mère, vers 1652.
« Elle épousa plus tard François de Rousselet, marquis
« de Châteaurenault, frère aîné du vice-amiral de Château-
« renault, maréchal de France.

« Dubois y rend compte aussi de la visite que le mar-
« quis et la marquise de Châteaurenault firent à Couture
« en 1658. On les régala de la comédie du Menteur,
« jouée dans une grange à la satisfaction de toute l'as-
« semblée, par les gens de Couture. Les dames ne prirent
« part à la fête que comme spectatrices. C'était le fils de
« Dubois, garçon de 21 ans, qui remplissait le rôle de
« Clarisse, dans la comédie. »

IV

Continuant à citer la notice de M. Aubineau : « Dubois,
« dit cette notice, rendait à ceux qu'il était en position
« d'obliger, les services et les honneurs qu'il recevait des
« princes. Il faisait décharger les tailles de la paroisse de
« St-Oustrille, (paroisse qu'il habitait avant d'avoir fait
« bâtir sa maison du Poirier, à Couture). Quand il était à
« Montoire ou à Couture, il s'occupait à apaiser et ac-

« commodier les différents de ses voisins. Toutes les
« affaires de la paroisse, de la ville, de la contrée le tou-
« chaient. Il allait voir l'évêque du Mans pour se plaindre
« du curé, dont la conduite était loin d'être irréprochable.
« Il obtenait du duc et de la duchesse de Vendôme, la
« concession d'un four banal qui incommodait l'église.

« C'est surtout en 1652, que Dubois déploya toute son
« activité. La guerre des princes était au plus fort, M. de
« Rohan, gouverneur d'Anjou, embrassa leur parti
« comme le roi assiégeait Angers, M. de Beaufort entra
« en Beauce, pénétra dans le Maine et voulut s'assurer
« des passages du Loir. M. de Vendôme, père du duc de
« Beaufort, tenait le parti du roi. Il ordonna d'intercepter
« les passages et de couper les ponts. En même temps il
« remettait à Dubois une lettre adressée à son fils où il
« lui recommandait d'épargner Couture : « Mon fils, lui
« disait-il, si vos troupes passent aux environs de mon
« duché Vendômois, je vous prie d'empêcher les désor-
« dres que les débandés pourraient faire dans les villes et
« les villages de mon dit duché, et particulièrement dans
« celui de Couture qu'y est un lieu où il y a quantité de
« gens que j'affectionne. Le sieur Dubois vous en va prier
« de bouche de ma part et vous rendra la présente par
« laquelle je vous assure que je suis mon fils, votre pas-
« sionné père. Charles de Vendôme. »

« Muni de cette lettre comme d'une sûreté dernière,
« Dubois n'en exécuta pas moins les ordres du duc de
« Vendôme. Il avait d'abord envoyé sa femme et ses
« enfants à Montoire, Couture étant un lieu tout ouvert.
« Il rompit les divers ponts sur le Loir. Il se saisit des
« charrières (bacs) qu'il fit couler à fonds ; il posta des
« hommes. Angers s'étant rendu au roi, M. de Beaufort,
« rappela et rassembla son armée. Dans cette émotion,
« ce n'étaient pas seulement les troupes aux gages des
« princes qu'on avait à redouter. Chacun s'armait dans
« la contrée, qui pour le roi, qui pour les princes. On
« formait alors des entreprises pour s'emparer de quelques

« postes ou même pour faire quelque butin. Dubois et les
« gens de Couture eurent à se mettre en garde ainsi
« contre plusieurs gentilshommes du voisinage. Ils en
« furent quittes pour la peur, à cette fois. Mais on n'était
« pas encore remis de ces alarmes quand l'armée du roi
« quitta Angers et s'en vint passer par le pays d'entre les
« rivières de la Loire et du Loir. Il fallut encore envoyer
« sa femme et ses enfants en lieux fermés, transporter
« ses meubles dans les églises, et prendre garde d'être
« surpris... quelques hommes parmi lesquels était Dubois,
« que son activité portait toujours en avant, et dont l'im-
« portance pouvait d'ailleurs prévenir de grands mal-
« heurs, montaient à cheval et couraient aux nouvelles.
« On apprit enfin, qu'un gros de cavalerie arrivait du
« côté de la Chartre. Dubois y courut et trouva pour
« commandant de l'avant-garde un colonel de cravattes,
« nommé Rabbe, auquel autrefois il avait rendu quelques
« services...

« Il le pria de rappeler ses hommes qui se débandaient,
« dérobaient et pillaient tout le pays. Il obtint du colonel
« quelques cavaliers pour protéger des charrettes portant
« les meubles de plusieurs gens du voisinage, qui avaient
« été trop paresseux à déloger, pour garder sa maison
« du Poirier et pour défendre le bourg de Couture. Il
« tira parole encore qu'on ménagerait quelques gentils-
« hommes de la contrée, ses amis. Il passa tout le jour
« à courir par tout le voisinage, cherchant à arrêter
« autant qu'il lui était possible, les pillages des valets et
« des picoureux. Le lendemain, il put encore faire épar-
« gner la ville de Montoire, qu'un autre commandant
« allemand qui avait déjà pillé la Chartre, voulait hous-
« piller un peu, parce que, disait-il, les bourgeois sont
« insolents derrière leurs remparts, et qu'il avait peur
« qu'ils ne tombassent sur les bagages de ses cavaliers.
« Dubois se porta fort du respect des habitants de Mon-
« toire ainsi que la sûreté des bagages, et il obtint de la

« sorte que les troupes passeraient en bataille devant les
« remparts de St-Oustrille sans entrer dans leur ville.

« En temps de disette, continue le même auteur (1661-
« 1662), il organisait les secours à donner aux pauvres.
« Je ne parle pas de ses charités ordinaires, qui étaient
« larges et inspirées par un esprit chrétien. Il réparait
« les chemins, surtout il faisait travailler aux églises.
« L'église de St-Oustrille avait été dévastée, et on l'avait
« même enterrée presque entièrement pour faciliter la
« défense de la ville, Dubois la fit déblayer, réparer et
« orner. Un sculpteur de Tours, Claude Vinet, fit des
« figures. L'église de Couture avait été brûlée. Dubois la
« fit réparer et agrandir. Dubois bâtissait aussi pour son
« propre compte, et je n'ai pas besoin de dire que le dé-
« tail de ses bâtiments est raconté tout au long dans le
« Journal. Les événements de la famille y tiennent aussi
« une grande place... Les belles et modestes pompes du
« culte le transportaient. C'est pour faciliter le passage
« des processions et pour les rendre plus belles et plus
« mystérieuses qu'il faisait travailler aux chemins de
« Montoire. Il ne se mettait jamais en voyage sans avoir
« communié...

V

« Quand il eût achevé de construire sa maison à Cou-
« ture, il fit bénir les bâtiments avant de s'y installer et
« le premier repas qu'on y prépara fut servi par sa femme
« aux pauvres de la paroisse...

« Montoire était une des villes désignées aux hugue-
« nots : ils y avaient un prêche et un cimetière. Il ne
« parle des calvinistes que pour annoncer la fermeture
« de leur prêche à Montoire, qui eût lieu dès 1663.
« Seulement, en 1649, il se livre à toute l'expansion de la
« joie, lorsqu'il apprit la conversion de M. Martin, mi-
« nistre à Montoire : « Ung homme de beaucoup de
« qualités au-dessus du commun. » Et avec cette ardeur

« qu'il mettait à rendre service, Dubois, sans que per-
« sonne le lui eut demandé, s'employa pour obtenir de la
« Reine une pension à ce nouveau converti. »

VI

La famille Dubois avait des armoiries, mais les documents pour nous les faire connaître nous ont fait défaut, aussi n'admettons-nous ici qu'une simple probabilité dans l'indication suivante :

A l'une des cheminées du rez-de-chaussée de la maison que la famille Roulleau possédait sur la place, à Montoire, il existait une grande plaque en fonte, enlevée récemment lors de la transformation de cette maison en magasin de quincaillerie. Un écu armorié occupait la surface de cette plaque; il contenait les meubles suivants dont les émaux n'ont pu être reconnus : sur une terrasse, un arbre fruité, accompagné de deux fleurs de lys; sous la terrasse, en pointe un canon accompagné d'un petit baril et d'une autre pièce dont la destination ne nous est pas connue. Au dessus de l'écu se lit la devise suivante : DNS. PROTECTOR. MEVS. — avec le millésime 1652.

Parmi les tableaux qui ornent l'église de Montoire il s'en trouve un, dont le mérite artistique est généralement apprécié. Ce tableau, nous a-t-on dit, provient de l'église de St-Oustrille qui, depuis la révolution ne sert plus à l'exercice du culte. Dans l'un des angles de ce tableau on retrouve, tracées en petit, les mêmes armoiries que sur la plaque de la maison Roulleau. Or, on vient de le voir, Marie Dubois a été l'un des bienfaiteurs de l'église de St-Oustrille, qu'il a contribué à embellir et à orner. On peut supposer que c'est à sa générosité qu'elle devait le don de ce tableau et que ses armes, tracées dans l'un de ses angles, y avaient été reproduites afin de perpétuer le souvenir de son auteur et de sa libéralité.

Quant à la plaque de fonte, elle a pu être apportée dans

la maison Roulleau après avoir été enlevée d'une autre maison ayant appartenu à Dubois qui a habité, comme on le sait, St-Oustrille et Montoire et qui se disait aussi sieur de la Forêt. Une propriété de ce nom, située auprès de Montoire, autrefois sur la paroisse de St-Oustrille, appartient encore actuellement à la famille Roulleau.

En terminant, nous émettons le vœu que la Société archéologique du Vendômois, puisse obtenir des héritiers Dubois, de Rouen, communication du registre manuscrit des mémoires de Dubois et en entreprenne la publication.

LE CLIMAT DE VENDÔME

PAR M. E. NOUEL

Professeur de Physique au Lycée

S'il y a des petites villes
Il n'y a pas de petit climat

E. N.

Observant depuis bientôt 35 ans les principaux éléments météorologiques d'une même station située dans la ville de Vendôme, il m'a semblé qu'il devenait temps de publier les résumés de ces longues séries et de ne pas attendre qu'il soit trop tard.

Tantus labor non sit cassus.

Mais je ne suis pas le premier qui ait observé à Vendôme, comme je ne suis pas le seul qui y observe actuellement ; j'ai des ancêtres et des collaborateurs et j'aurai, je l'espère, des successeurs. Il m'a donc semblé qu'il serait intéressant et juste en même temps de faire précéder les résumés de mes observations par l'*Histoire de la Météorologie à Vendôme*.

CHAPITRE I.

Histoire de la Météorologie à Vendôme

La première mention d'une observation de température dans la ville de Vendôme, se rencontre dans une note

du P. Cotte, oratorien, sur le froid du 31 décembre 1788 et insérée au *Journal de Physique* de 1789 p. 346. Ce météorologiste zélé avait réuni, par correspondance, les degrés du froid observés ce jour là (qui est le plus froid du grand hiver de 1789), dans 110 villes de France et il en publie la liste. On y trouve :

Vendôme — 16°,5

Il s'agit d'un thermomètre Réaumur; ce chiffre correspond à — 20°,6 centigrades.

Il n'est pas douteux que le P. Cotte se soit adressé aux pères de l'Oratoire qui dirigeaient l'établissement d'instruction de Vendôme et ce chiffre a dû être observé à une fenêtre de notre vieux collège. — 20°,6 à une fenêtre peut bien correspondre à — 24° dans les jardins de la ville, chiffre que j'ai observé le 10 décembre 1879, à Vendôme.

Toujours est-il que l'on observait le thermomètre au collège de Vendôme à la fin du XVIII^e siècle (1). Sauf le chiffre précédent, aucune de ces observations ne nous est parvenue.

Beunier (Stanislas) Observations de 1810 à 1853

Les premières observations manuscrites conservées, faites, non pas dans la ville de Vendôme mais aux environs, sont celles de Baunier (Stanislas) docteur-médecin, né à Vendôme le 22 juin 1781, mort à la Ville-aux-Clercs le 29 janvier 1858, âgé de 76 ans.

Ce Beunier médecin est connu comme apiculteur. Nous avons de lui un *traité sur l'éducation des Abeilles*, avec fig. par Stanislas Beunier, de la société d'Agriculture de Blois; auteur du mémoire couronné en 1801 par la Société d'Agriculture de Paris. Imprimé à Vendôme par Morard-Colas. 1806, in-8°.

(1) On peut ajouter qu'il est bien probable que l'observateur de cette époque était J.-Ph. Dessaignes devenu plus tard un des directeurs du collège et connu par ses travaux de physique.

Il a laissé une série de cahiers non recouverts, dont chacun contient les observations météorologiques d'une année. Ses observations s'étendent du 17 décembre 1809 au 25 octobre 1853. Ces cahiers ont été donnés à M. E. Renou, notre savant météorologiste, lequel les conserve encore. J'ai pu les dépouiller et en voici une courte analyse.

Je dois signaler d'abord une lacune aussi singulière que regrettable; c'est l'absence de toute indication sur le lieu des observations. L'auteur observait pour lui seul, sans songer à la postérité et n'a pas cru utile de mentionner ses changements de résidence qui, malheureusement, paraissent avoir été nombreux. Resté célibataire, il déménageait facilement et j'ai su par des personnes de sa famille à Vendôme, qu'on le plaisantait sur ses fréquents changements de résidence. D'ailleurs, il ne s'est jamais beaucoup éloigné de Vendôme.

Il est certain qu'il résidait à Areines en 1806 lorsqu'il éditait son livre *des Abeilles*, et qu'il y était encore en 1814 comme le prouve la lettre à lui adressée en janvier 1814 par son frère le prêtre dissident et publiée par M. de Rochambeau (*Bulletin Soc. Arch.* 1883, p. 176). Cette lettre est adressée à M. Stanislas Beaunier à Vendôme. (Areines dépendait de Vendôme comme bureau de poste). Je crois pouvoir affirmer, d'après ses observations, qu'il y est resté jusqu'en novembre 1819. A partir de là il faut renoncer à le suivre exactement. Il a été quelque temps à Pezou et longtemps à la Ville-aux-Clercs où il passa la fin de sa vie avec son frère, propriétaire. Il y est mort le 29 janvier 1858. Son frère (François Beaunier) y mourut peu de jours après, le 3 février, âgé de 81 ans.

Passons à l'examen des cahiers.

Les observations sont quotidiennes; chaque page du cahier répond à un mois et est partagé en quatre colonnes portant en tête les mentions suivantes :

La première, avant le lever du soleil ; la deuxième, du

lever à midi ; la troisième, de midi au coucher du soleil ; la quatrième, après le coucher. Ce cycle serait presque complet pour les 24 heures, mais il n'y a aucune heure indiquée pour les observations.

Jusqu'à la fin de 1820, on ne trouve que de simples indications du temps ; direction du vent, brouillard, pluie, orage, beau, gelée, chaud, etc. A partir du 29 décembre 1820, le thermomètre fait son apparition. M. Renou possède cet instrument ; c'est un thermomètre à alcool, à échelle Réaumur ; il était certainement placé à une fenêtre.

Le 4 juin 1823, on voit apparaître des observations barométriques en pouces et lignes. Ces observations sont très grossières et les heures ne sont pas indiquées. Il serait trop long de relever les lacunes résultant d'absences ou les observations incomplètes faites par un aide pour y suppléer. Mais je dois mentionner un accident survenu aux cahiers eux-mêmes. Les cahiers de 1841 à 1844 sont gravement endommagés par un acide (acide sulfurique ou vitriol) qui a détruit une bande du bord qui, par suite, a dû être coupée. Les cahiers 1845, 1846 et 1847 manquent, détruits vraisemblablement par la même cause. Le cahier 1848 est d'un format plus grand et intact ; l'année 1849 existe également. Manquent les années 1850, 1851 et 1852. Un dernier cahier comprend 1853 ; l'écriture fort tremblée dénote la vieillesse et la plume s'arrête au 25 octobre 1853 sans aucune note explicative. Comme nous l'avons dit ci-dessus il devait encore vivre jusqu'en janvier 1858.

En résumé ce journal météorologique est très défectueux et dénote seulement chez son auteur le goût des observations. Cependant si de pareils cahiers étaient datés du x^ve ou du xvi^e siècle, avec quelle avidité on se jetterait dessus ; mais sur la période de 1810 à 1853 nous avons de meilleures observations, sinon de Vendôme, du moins de Paris ou d'ailleurs.

Crépin (Louis) brigadier d'octroi à Vendôme Observations de 1836 à 1848

Comme l'a dit l'*Ecriture* « l'esprit souffle où il veut » et l'instinct scientifique peut germer sur le sol le moins cultivé. Nous en avons eu déjà une preuve dans la personne de Neilz (Stanislas) cultivateur à Lubidé-Vendôme, qui nous a laissé de nombreuses notes sur l'histoire du pays (1). Dans ces notes léguées par lui à la bibliothèque de la ville et classées chronologiquement on trouve, en tête de chaque année, un résumé météorologique et une appréciation des récoltes, de sorte que Neilz pourrait être classé au nombre des météorologistes vendômois; mais il faudrait y ranger également le chanoine de Trôo, Michel Garault dont l'intéressante chronique (2) (1543-1598) contient beaucoup de faits météorologiques; le vigneron François Lattron du Bois-aux-Moines, dont j'ai publié le journal (1756-1810) dans nos bulletins (3) et les curés des paroisses qui ont laissé des notes de ce genre dans leurs registres; ex, Souday, Naveil, Montoire, etc. (V. nos bulletins, passim). Ceci nous entrainerait trop loin et je me borne à ceux qui ont écrit un journal météorologique quotidien pour une série d'années.

De ce nombre se trouve **Louis Crépin**, ancien brigadier d'octroi à Vendôme, que quelques personnes se rappellent encore, circulant d'un bureau à l'autre dans son uniforme vert et avec sa casquette galonnée.

Né à Pierrefonds (Oise) le 3 octobre 1798, nous le trouvons tisserand à Vendôme en 1826 où il épouse une jardinière. Il entre au service de la ville, comme employé de l'octroi, vers 1836; il devint brigadier d'octroi et continua ses fonctions pendant 33 ans. Il se retira à Vendôme, rue Sanitas, où il mourut le 13 octobre 1876, âgé de 78 ans.

(1) Cf. Bulletin Soc. Arch. année 1889, p. 152 et Seq.

(2) Cf. Bulletin, 1878 p. p. 222, 394.

(3) Cf. Bulletin, 1875; p. 321.

Il eut deux filles mariées à Vendôme. C'est l'une d'elle qui a prêté à M. G. Launay, deux registres in-folio, écrits par son père, renfermant des notes diverses sur Vendôme et des fragments historiques copiés çà et là. L'un de ces registres est un journal météorologique tenu jour par jour à Vendôme du 20 mars 1836 au 3 août 1848 (sauf une lacune du 19 décembre 1847 au 1^{er} avril 1848); ce qui fait une période de 12 ans et quelques mois.

Ces observations quoique faites sans aucun instrument, (pas même la girouette ! ce qui constitue une lacune regrettable pour la direction du vent), sont fort intéressantes. Ses fonctions de brigadier ambulant de jour et souvent de nuit, le mettent à même de noter tous les faits divers, la pluie, la neige, la grêle, les orages, etc. Il inscrit les moindres crues du Loir qui l'empêchent de passer sur *les planches* aux Prés-aux-Chats (1).

M. Launay m'ayant prêté à son tour ces registres, j'ai copié et remis en bonne place toutes ces observations en les résumant. Elles sont donc aujourd'hui assurées de vivre. Les registres ont été rendus à sa famille.

Dans cette préface historique, je n'entreprendrai point de résumer les observations que je signale; cela m'entraînerait trop loin; disons cependant qu'en faisant le tableau des orages (jours de tonnerre) inscrits par Crépin pendant ces 12 années, je suis arrivé pour Vendôme, à une moyenne de 23 par an; chiffre précieux et qui s'accorde parfaitement avec celui que j'ai obtenu par mes propres observations depuis vingt ans.

En réalité, les observations de Louis Crépin (1836-1848) sont les premières conservées, faites à Vendôme même, puisque celles de Beaunier ont été prises aux environs sans localité précise. On regretterait davantage qu'il ne les ait pas continuées pendant les 28 ans qu'il a encore vécu, si par une coïncidence heureuse elles ne venaient

(1) La passerelle en bois de ce nom était alors moins élevée qu'aujourd'hui.

rejoindre les observations magistrales de notre grand météorologiste, M. Emilien Renou, dont les registres commencent précisément au 9 juillet 1848, celui de Crépin finissant au 3 août.

M. Renou (Emilien)
Observations de 1848 à 1859

Enfant de Vendôme (né le 8 mars 1815), brillant élève du collège de la ville, il entre à l'école polytechnique en 1832 et suit en 1834 les cours de l'Ecole des Mines à Paris, comme élève libre et devient un des élèves préférés du grand Géologue Elie de Beaumont. Il voyage en Belgique, en Allemagne les années suivantes. Sur la recommandation d'Elie de Beaumont, il est attaché comme géologue à la commission scientifique chargée de l'exploration de l'Algérie où il passe les années 1840, 1841 et rentre en France en juin 1842. Les années suivantes se passent à publier le résultat de ses recherches sur l'Algérie et le Maroc. La croix de la Légion d'honneur est la juste récompense de ces travaux (20 avril 1847).

En 1848, nous le retrouvons à Vendôme, incertain sur la carrière qu'il suivra. Les événements de cette année et l'état de santé de son père le retiennent dans sa ville natale. C'est alors que la passion des observations météorologiques s'empare de lui pour ne plus le quitter. Presque sans guide, obligé de tout inventer, il rêve de donner à la Météorologie (à peine classée comme science), le caractère de précision des autres branches de la physique. Il organise dans le jardin de la rue Saint-Bié n° 6 (maison de son père et restée la sienne) (1) une station météorologique. Le premier peut-être, il installe ses thermomètres loin des maisons sous un petit abri spécial, de façon à observer la véritable température de l'air. Dès 1849, nous le voyons contrôler l'indication du thermomètre sous abri par celle du thermomètre *fronde*, méthode de com-

(1) La mort de son père est du 1^{er} avril 1849.

paraison adoptée partout aujourd'hui. Il s'assura par ce moyen fréquemment pratiqué hors ville que ses observations rue Saint-Bié, concordaient avec celles de la campagne et pouvaient être données comme caractérisant le climat de la région dont Vendôme est le centre.

Il faut avoir eu comme moi, en main, ses registres météorologiques de 1848 à 1852 pour se faire une idée de son ardeur d'observation. Il observe d'heure en heure, souvent depuis 4 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, le baromètre, le thermomètre, la direction du vent, l'état du ciel, les phénomènes divers. Sa position sur le bord du Loir lui permit d'adjoindre aux observations ordinaires, celle de la température de la rivière par heures, travail qui n'avait été entrepris nulle part et qui lui fit découvrir ce fait inattendu que la température moyenne des rivières surpasse celle de l'air de 2° environ.

Pour ne pas rester confiné dans son observatoire, il entreprit l'étude des *Sources* du pays dont il prenait la température de mois en mois autant que possible (1). Nous le voyons s'échapper le matin, (presque la nuit) pour se trouver, hiver comme été, avant le lever du soleil, dans la froide vallée d'Huchigny, et y constater au thermomètre fronde des différences de température en moins de 5° à 8° avec celle des plateaux. En un mot il applique avec une ardeur qui n'a jamais été dépassée, son programme météorologique en apparence fort simple : observer *tout* et *toujours* ! (2)

(1) M. Renou a publié une première série de ces observations dans l'*Annuaire de la Société Météorologique* (tome XIV, 1866) p. 209 sous ce titre : *Température des Sources, puits et carrières des environs de Vendôme*. Il prépare la publication de la suite jusqu'en 1892.

(2) M. Renou a réussi à fonder en 1873 au Parc-de-Saint-Maur (Seine) un observatoire météorologique modèle où il a pu mettre lui-même en pratique les préceptes d'exactitudes qu'il a si longtemps pronés. Les météorologistes attendent avec impatience la publication des résumés des vingt années d'observations faites dans ces conditions exceptionnelles.

Mais je m'arrête, ne voulant dans cette préface que citer les observations faites à Vendôme sans les analyser. Il me suffira d'ajouter que les observations de la rue Saint-Bié furent poursuivies soit par lui-même, soit par des aides jusqu'en 1859. Ces observations remplissent une série de grands registres que M. Renou destine à la bibliothèque de la ville. Il en a lui-même publié les résumés (années 1851 à 1859) dans les volumes de l'*Annuaire de la Société Météorologique de France*, société qu'il a contribué à fonder.

On trouve dans *Le Loir*, journal vendômois, un grand nombre de notes de lui également, et de tableaux d'observations à partir de décembre 1849.

L'Observatoire de la rue Saint-Bié peut-être ainsi décrit. La maison (actuellement n° 6), est séparée de la rue par une grande cour. Le corps principal de logis est parallèle à la rue et un autre corps perpendiculaire au premier a ses fondations dans la rivière. Un grand jardin règne derrière la maison ayant un quai sur le Loir; une charmille longe ce quai et fait ombre à midi. C'est derrière cette charmille qu'était situé l'abri isolé où M. Renou avait placé ses thermomètres.

Lieu d'observation	{	Latitude 47° 47' 28"
		Longitude W. 1° 16' 11"
		Altitude du sol, 83 ^m environ (1).

Boutrais (Geoffroy)

**Observations à Vendôme du 1^{er} juillet 1856
au 30 juin 1878 (22 ans)**

M. Renou ne s'est pas contenté d'observer lui-même à Vendôme; il a formé des élèves qui ont continué ses tra-

(1) En 1866, M. Pochet, ingénieur à Vendôme, a fait faire le nivellement de la gare à la porte d'entrée de la maison Renou. On peut lire sur le pilier droit de la porte cochère à 0^m,70 au-dessus du pavé du trottoir la cote 82^m,75. C'est la seule cote gravée qui existe à Vendôme.

vaux. De ce nombre, est M. Boutrais (Geoffroy), son camarade de classe au collège de Vendôme, propriétaire d'un ancien hôtel (hôtel Marescot), actuellement rue Poterie n° 43 (1). C'est dans la cour de cette maison que, sur les instances de M. Renou et en suivant ses conseils, M. Boutrais installa en 1856 un observatoire météorologique conforme aux *instructions* que M. Renou venait de publier dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France* pour 1855. Il se trouva ainsi, du premier coup et sans tâtonnement, munis des instruments les plus parfaits et vérifiés par M. Renou lui-même. Les thermomètres étaient installés sous un abri double en planches qui les protégeaient des radiations solaires, du rayonnement nocturne et de la pluie (abri Renou). La conscience minutieuse de l'observateur s'y ajoutant, on doit regarder ces observations comme très exactes. Malheureusement la position de l'observatoire laissait à désirer pour la température surtout.

Voici la description qu'en a donné M. Boutrais en tête de son premier registre (1856). « Les instruments (sauf le baromètre) sont placés à l'angle S.-E. d'une cour de 25^m sur 15^m entourée de tous côtés ; au Sud et au Nord par des bâtiments de 11^m d'élévation ; à l'Ouest par un troisième corps de logis de 14^m et à l'Est par un mur de 2 mètres qui la sépare d'autres jardins.

Latitude 47° 47' 30".

Longitude ouest 1° 16' 7".

L'altitude du sol est de 85 mètres au dessus de la mer et de 1^m 50 au dessus des moyennes eaux du Loir.

« Ainsi placés dans une cour située elle-même au centre de la ville, les thermomètres donnent une moyenne plus élevée que celle de la campagne environnante. »

C'est dans cette station que Boutrais poursuivit ses observations presque jusqu'à sa mort. L'état de sa santé et les convenances sociales l'obligent à des absences pen-

(1) M. Boutrais est né à Montrieux (Naveil) le 23 mai 1815 ; il est mort dans sa propriété du Coudray (Villiers) le 26 octobre 1878.

dant l'été presque chaque année. Depuis 1868, nous le voyons passer chaque année plusieurs mois de la belle saison dans sa propriété du Coudray (commune de Villiers), où il avait organisé une succursale de son observatoire en ville. L'état toujours déclinant de sa santé l'oblige à prolonger de plus en plus son séjour dans ce site hygiénique et à négliger son observatoire de la rue Poterie. Enfin le 3 juillet 1877, il s'installe au Coudray pour n'en plus revenir. Il a pu prolonger ses observations jusqu'au 30 juin 1878, complétant ainsi le cycle de 22 années depuis juin 1856.

Voici dans quels termes touchants il légua à la ville de Vendôme le résultat de ce long et patient labeur. Je copie ceci écrit d'une main tremblante à la fin du dernier cahier (1878).

« J'ai terminé le 30 juin (1878) mes observations. La maladie et la souffrance ne me permettent plus de les continuer ; je laisse vingt-deux années consécutives presque sans lacunes, ayant pu, grâce à l'obligeance de M. E. Renou et Nouel, professeur de physique au lycée de Vendôme réparer les quelques lacunes résultant d'absences forcées, presque toujours pour cause de santé.

« Je désire que mes héritiers laissent mes registres d'observations et ceux qui contiennent mes résumés à la bibliothèque de Vendôme (1).

« Le Coudray (Villiers), 9 juillet 1878 pendant un moment de répit. »

Signé G. Boutrais.

Il est mort le 26 octobre 1878.

Un détail qui a son intérêt. On aurait pu penser que la guerre de 1870 et l'occupation de la ville de Vendôme par les troupes allemandes pendant trois mois se traduiraient par des *lacunes* dans des observations dont l'importance échappe à beaucoup de monde ; j'ai constaté au contraire

(1) Cette clause a été religieusement exécutée dès le mois de novembre 1878.

avec une certaine fierté scientifique que jamais le registre n'a été tenu avec plus de régularité que pendant cette sombre période ; tous les résumés sont faits, et plus tard ceux qui parcourront ces cahiers pourraient ignorer dans quelles conditions tragiques ont été inscrites ces observations, si on ne lisait en tête du 16 décembre 1870 : *Arrivée des Prussiens à Vendôme*.

Boutrais n'a pas voulu que l'arrogant vainqueur qui occupait sa maison (devenue *la commandature*) put ajouter à ses exploits celui d'avoir interrompu les observations météorologiques de sa station.

Impavidum ferient ruinæ.

M. Renou, rue Saint-Bié et celui qui écrit ces lignes, rue Poterie, peuvent montrer également leurs registres de cette terrible époque, sans lacune. La science, ainsi que la religion peut inscrire sur son front : *consolatrix afflictorum*.

Outre les 23 cahiers contenant les observations quotidiennes de 1856 à 1878, Boutrais nous laisse trois cahiers précieux renfermant tous les résumés possibles de ces nombreux éléments. Le travail est considérable et donne une grande valeur à ces manuscrits qui représentent jusqu'à aujourd'hui les seules observations, faites à Vendôme, que possède la bibliothèque de la ville.

Publications des observations Boutrais

Des résumés de ces observations ont été publiés par l'auteur :

1^o Dans les *Annuaire de la Société météorologique de France* dont il était membre. (1) On y trouve les résumés du 1^{er} juillet 1856 au 30 novembre 1876 (20 ans et 5 mois).

(1) Cf. du t. VIII (1860) au t. XXV (1877) *passim*.

2° Aux *Bulletins de la Société archéologique du Vendomois* dont il était membre fondateur. On y verra les résumés sous forme de tableaux des années 1862 à 1876 (15 années).

3° Dans le journal *Le Loir*. A partir de 1858, de concert avec M. Renou au début, il envoie chaque semaine au journal un petit tableau d'observations quotidiennes. Ces tableaux se continuent (sauf quelques lacunes pendant les vacances) jusqu'à juin 1866.

4° Dans le *Journal d'Agriculture pratique* de M. J.-A. Barral. Depuis 1859 jusqu'en 1867 (1^{er} semestre) Boutrais envoie ses chiffres de résumés mensuels avec quelques notes sur l'état des récoltes, concurremment avec M. Renou qui avait commencé avant lui et qui comble ses lacunes en cas d'absence.

Observations de M. Nouel (Ernest)
Professeur de physique au lycée de Vendôme
de 1862 à 1894 (32 ans et demi)

Si j'étais en Angleterre, je serais fort empêché n'ayant personne pour me présenter ; mais en France, au milieu de mes collègues de la Société Archéologique, je n'éprouve aucun embarras pour parler de moi et de mes observations.

Ces observations ont été commencées quelques années après celle de M. Boutrais, dans un grand jardin de la maison sise rue Poterie, 92 ; maison que j'habite depuis mon mariage en 1857. La connaissance que je fis bientôt de M. Boutrais et l'amitié dont il voulut bien m'honorer m'engagea à organiser chez moi un petit observatoire météorologique d'après les règles qu'il tenait de M. Renou. La fondation de la Société Archéologique à Vendôme en 1862, dont M. Renou fut le premier président m'ayant mis en rapport directement avec lui, je pus grâce à sa

bienveillante amitié mettre à profit sa haute expérience et ses profondes connaissances en météorologie et il me permettra de m'inscrire au nombre de ses élèves.

Mes observations compètes (baromètre, thermomètre, pluviomètre, etc) avec registres d'inscription remontent à l'année météorologique 1862, c'est-à-dire au 1^{er} décembre 1861 (1). Jusqu'en 1865, sachant que M. Boutrais observait à côté de moi avec une régularité parfaite, je n'ai pas tenu un registre assez complet pour permettre de faire les moyennes et les résumés mensuels exacts. A partir de l'année météorologique 1865, j'ai pu, en m'aidant des observations de MM. Boutrais et Renou pour combler les lacunes résultant de mes absences pendant les vacances, établir un registre complet quotidien et suffisamment exact pour donner les moyennes mensuelles et annuelles des divers éléments du climat de Vendôme-ville, pour une même station, pendant bientôt trente ans. Cette période de trente ans — *grande ævi hominis spatium* (2) — sera complète au 30 novembre de cette année 1894 et j'ai l'intention d'en publier les résumés dans ce Bulletin, dans une série d'articles à partir de l'année 1895. Je décrirai alors avec détails ma station et les instruments dont je me sers. Aujourd'hui, je ne veux qu'esquisser l'histoire de l'ensemble des observations faites à Vendôme.

Coquelin (Jules) à Picolet, Comm^{ne} de Naveil de 1874 à 1885

Au nombre des observateurs Vendomois je nommerai Jules Coquelin, né à Vendôme le 18 octobre 1812. Il était

(1) M. Renou est un de ceux qui ont le plus insisté pour faire adopter en Météorologie une année commençant au 1^{er} décembre et finissant au 30 décembre suivant, et qui comprend par suite quatre saisons intégrales ; c'est ce que nous appelons l'année météorologique.

(2) Tacite, en faisant cette exclamation ne parlait que d'une période de 15 ans !

camarade de collège de M. Renou qui l'engrena à la météorologie en 1860. M. Coquelin était alors directeur de la papeterie de Beauficel (arrondissement de Mortain) dans la Manche. Il vint se retirer à Picolet, près Vendôme en 1874 et y installa son observatoire météorologique. Instruments excellents bien placés, station parfaite à la campagne, rien n'y manquait... que la santé de l'observateur qui inscrivait ses chiffres sur des petits registres de poche et nous en donnait les résultats marquants, lorsque nous allions le voir, M. Renou et moi, et causer météorologie avec lui.

C'est à lui que nous devons un chiffre capital pour la météorologie du pays, savoir le minimum de la *grande nuit* du 9-10 décembre 1879. En ville, j'ai eu — 24,2 ; à son abri bien placé, il a observé — 27,0 (1). C'est le seul chiffre authentique que nous ayons pour la vallée du Loir.

M. Coquelin mourut à Picolet le 12 janvier 1886. En résumé, nous n'avons pas de registre d'observation de lui et sauf le minimum du 10 décembre 1879, rien n'a été conservé.

Avril (Hippolyte) 1866-1889

Pour être complet, je citerai les observations faites par M. Avril, ancien horloger, place Saint-Martin, à Vendôme, qui s'étant retiré en 1866, se livra à la viticulture et à la politique. Il habitait rue de la Grève, 92 (un peu au-delà de l'octroi).

Il eut l'idée d'écrire des notes sur le temps, jour par jour, à partir de mai 1866. Il continua ses observations jusqu'à sa mort, survenue le 4 septembre 1889 (2). Il écri-

(1) V. discussion au Bulletin de la Soc. Archéol. pour 1880, p. 232.

(2) Né à Montoire en 1815, il était âgé de 74 ans et trois mois.

vait ses notes sur des cahiers de papier de divers formats ou même sur des feuilles volantes et pour lui seul ; aussi ces notes ont-elles l'aspect de *brouillon* et présentent des lacunes. Sa veuve les a traitées comme papier de rebut et en a détruit une partie. En septembre 1891, M. E. Renou en ayant eu connaissance, sauva ce qui en restait. Il y a peu de chose à tirer de ces observations qui font double ou triple emploi avec celles, beaucoup plus complètes faites à Vendôme par MM. Boutrais et Nouel et dont il a été rendu compte ci-dessus.

**Station Lemer cier, rue du Bourg-Neuf
à Vendôme, 1880-1894**

On lit dans le journal *Le Loir* n° du 4 avril 1880.

**NOUVELLES LOCALES
OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES**

« A partir du 1^{er} avril courant, nous publierons à cette place les observations météorologiques que nous relevons chaque jour à l'aide de thermomètres vérifiés par M. Emilien Renou, directeur de l'observatoire du Parc-de-Saint-Maur. Ces instruments disposés d'après les indications de notre savant compatriote, sont exposés au Nord et abrités du midi.

« La météorologie est une science toute nouvelle appelée à rendre les plus grands services à la navigation, et à l'agriculture, lorsque des observations nombreuses et faites consciencieusement pendant de longues années auront permis de déterminer les lois qui régissent les courants atmosphérique. Puissent nos modestes observations concourir avec beaucoup d'autres à développer le goût de la science météorologique dont l'étude s'impose aujourd'hui à toutes les classes de la Société ! ».

Ci-joint la reproduction d'un des tableaux d'observations, publiés régulièrement chaque semaine au journal depuis le 4 avril 1880.

Observations Météorologiques						
Décembre	MINIMA	MAXIMA	9 h. matin	3 h. soir	Etat du ciel	Vent
8	4 8	10 0	5 8	7 8	Pluvieux	O2
9	0 2	4 0	1 0	3 0	Très Couv.	S.O
10	0 8	4 6	0 6	2 0	Assez Beau	E.
11	4 2	5 0	2 4	3 0	Très Beau	E.
12	2 8	4 0	0 2	3 8	Pluvieux	S.-O
13	3 8	6 0	5 2	4 8	Très Couv.	O-S.O
14	2 2	4 2	3 0	4 0	Très Couv.	S.-Q

Les chiffres placés à la suite des vents sont l'expression de leur intensité : 1, faible ; 2, modéré ; 3, assez fort ; 4 fort ; 5 très fort ; 6 grande tempête ; 7, ouragan.

La station du Bourg-neuf, dans un jardin bordé par un bras du Loir et voyant librement le nord et l'est, peut être considérée comme bonne.

Les observations ont été faites avec beaucoup de zèle par M. Lemercier père, le fondateur du journal *Le Loir*, presque jusqu'à sa mort. (1) Elles sont continuées actuellement par son fils ou sous sa direction.

Renault (Georges). Vendôme « Aux Capucins » 1890-1894

Le choix de la station pour les observations météorologiques est capital ; rien ne sert d'avoir des instruments parfaits et bien observés, si lieu où ils sont placé est soumis à des influences locales qui en dénaturent le résultat. Je parle pour la température, car, fort heureusement, le baromètre est toujours bien placé et il est toujours possible d'observer la pluie, le vent, l'état du ciel, etc, en s'en donnant la peine. Malheureusement un *amateur* ne peut

(1) Il est décédé le 31 mai 1892.

observer que la où il habite et le choix de la station n'appartient qu'à des observatoires de premier ordre, créés *ad hoc* et entretenus aux frais du Gouvernement avec un directeur et des aides payés.

Cependant, il peut se présenter des circonstances heureuses qu'il faut savoir mettre à profit ; telle fut celle de l'installation de M. Georges Renault se retirant au lieu dit « les Capucins » à l'extrémité du faubourg Chartrain, dans un magnifique terrain qu'il a su embellir et dont il a fait le plus beau jardin et parc de la ville. C'est moi, son ancien professeur, qui avait gardé le meilleur souvenir d'un de ses bons élèves, qui l'engageai à installer dans son grand jardin un petit observatoire météorologique. Je lui fis acquérir les thermomètres et l'abri de M. Coquelin à Picolet et avec les conseils de M. Renou qui vint lui-même choisir le meilleur emplacement, il put établir des thermomètres sous un abri dans des conditions excellentes.

Depuis 1890, les observations sont faites régulièrement. On se borne jusqu'à présent à inscrire les températures minima et maxima, ce qui permet de faire les moyennes des jours, des mois et de l'année. Cette station peut être regardée comme donnant la température exacte du val du Loir au lieu dit Vendôme. Elle servira au contrôle à la mienne qui est défectueuse, mais qui a l'avantage de présenter trente ans d'observations. Je compte, grâce aux chiffres de M. Renault pouvoir établir la correction à faire subir à mes moyennes mensuelles, pour les ramener à celles de la vallée et faire profiter ainsi mon long travail des nouvelles observations de mon cher élève ; il pourra de cette façon *corriger* à son tour son vieux professeur.

Disons de suite que c'est principalement sur les minima que portent les différences, surtout à la suite des nuits claires, où le rayonnement nocturne agit d'autant vivement que l'endroit est plus découvert. Pour ne citer qu'un cas mémorable, tandis que le 18 janvier 1893 au matin mon thermomètre descendait à $-19^{\circ},2$, celui de M.

Renault atteignait le chiffre inouï de —24,0. Les maxima diffèrent peu dans les deux stations ; ainsi le 18 août 1893, jour du maxima de l'année, j'ai inscrit 35°,6 et M. Renault 36°,7. Il résulte de cette différence que par un ciel sans nuages, les écarts diurnes de température sont plus grands aux Capucins que dans mon jardin ; ainsi, tandis qu'à ma station l'écart de 20° est presque inouï, ce chiffre a pu être dépassé « aux Capucins ».

Citons comme exemple remarquable celui du 16 avril 1893. L'écart du minima au maxima a atteint chez moi 19°,7 et chez M. Renault 23°,9 !

Service des Ponts et Chaussées

La météorologie officielle est représentée dans l'arrondissement de Vendôme par l'établissement, depuis 1874, de pluviomètres dans sept de ses huit cantons. Selommes seul n'en possède pas, ce qui est regrettable. Les observations se poursuivent régulièrement depuis 20 ans et il y aura lieu de faire un travail intéressant de comparaison sur les quantités de pluie mensuelles et annuelles recueillies dans les différentes stations. On sait déjà que Mondoubleau reçoit plus d'eau que Vendôme.

Les feuilles de service portent une colonne pour la direction du vent et une autre pour les orages ; mais je me suis assuré qu'à Vendôme, l'employé chargé du service n'inscrivait que les orages les plus marquants ce qui donne, une idée des plus fausses sur la fréquence du phénomène ; ainsi tandis qu'en 1888 j'ai inscrit 23 jours de tonnerre à Vendôme, les feuilles officielles ne contiennent que 7 orages — moins du tiers !

Le service des Ponts et Chaussées porte encore l'observation de la hauteur du Loir à l'échelle des Prés-aux-Chats établie en 1872. Cette hauteur est un des éléments de la climatologie du bassin arrosé par le Loir.

Tel est l'ensemble des observations qui ont été faites à Vendôme, ou qui s'y font aujourd'hui. (9 juillet 1894).

M É M O I R E S

DE M. BELLANGER DE LESPINAY

Vendômois, sur son voyage aux Indes orientales

(1670-1675)

DEUXIÈME PARTIE *(Suite)*

Après avoir bien discoursu de toutes choses, il me demanda ce que je souhaitois d'abord pour la place. Je luy demanday du ris, de la poudre, des boulets de canon et de la mesche. Aussitost il donna ordre qu'on me tint prests tout ce que je demandois. Il fit venir des ouvriers pour me faire la quantité de boulets de canon que je souhaiterois. Il est à remarquer que les boulets de canon estoient faicts de pierre, et la mesche de cotton et d'escorce qui est fort bonne, faisant un charbon ferme et qui dure longtemps. Enfin, dans trois sepmaines, j'eus ce que je demandois. Je fis embarquer quatre-vingt milliers de ris, dont moytié estoit en paille par ce que il se garde mieux (1).

(1) C'est à la date du 19 février 1673 seulement que Martin signale, dans ses *Mémoires*, l'envoi de vivres et de provisions de tout genre à San Thomé ; « la queche de la Compagnie, dit-il, retourna le 19 chargée de munitions de guerre et de bouche que lon avoit chargé dessus

Un de ses secrétaires vint avec moy (1) pour, de la part de son maistre, dire à tous les gents du pays qu'ils eussent à travailler incessamment pour moy à tout ce que je les voudrois employer.

Je fus quatre jours icy. Je mangeay trois fois avec luy; ce que je trouvois d'incommode estoit d'estre sur des tapis les jambes croisées. On me donna des carreaux de velours de toutes grosseurs pour m'appuyer, mais nonobstant je n'estois pas à mon ayse, les jarrets me faisant mal.

Sur le tapis où on mange, il [y] a de grandes feuilles de figuier qui sont larges et fort longues, sur les quelles on met les plats.

La vaisselle n'est que de cuivre estamé, la religion leur deffendant d'en avoir d'autre. Les viandes estoient différentes des nostres d'Europe, à la réserve des poulets qu'ils mangent en quantité, et le tout en fritures. Il y avoit des poules-pintades qui sont sauvages et d'un fort bon goust, de la gazelle qui est un excellent manger, des pasteys de sanglier qui ne sont point si bons que les nostres, du cerf qui est merveilleux en ces quartiers là, mais ils sont fort petits. Ils ont icy fort peu de cailles, mais ils ont beaucoup de perdrix qui sont fort grosses et d'un fort bon goust. Ils ne font point rostir leurs viandes; ils mettent en friture ou en ragousts avec beaucoup d'herbes que je trouvois fort bonnes, et le tout en quantité de petits plats de porcelaine fort proprement. Après cecy vient le fruit qu'ils donnent en quantité et dont ils font leur principale nourriture; de nommer les fruits il seroit inutile, attendu qu'ils sont incogneus en ces quartiers icy.

à Portonovo et à Pondichery » (Arch. nat., T^r 1169¹, fol. 161). Ce même document signale de nouveaux envois le 22 mars, le 30, le 5 avril (*Id.*, *ibid.*, fol. 168, 169, 171; cf. Arch. Marine, B⁴ 5, fol. 512).

(1) De Lespinay en parle un peu plus loin, et l'appelle Vitelo-apagi-pandida.

Le brevage qu'il me donna estoit fort bon. La loy leur deffend de boire du vin, mais il n'est pas rude de s'en passer quand on a des liqueurs aussi agréables que celles que je beus. C'est le jus de limon meslé avec l'eau de beaucoup de fruicts et du sucre qui toutes ensemble sont fort délicieuses et rafraischissantes, ce qui est fort bon pour le pays qui est chaud, aussi bien que leur pain, qui est de ris extrêmement fin, et bon et meilleur qu'en aucun lieu du monde. Pendant le repas, il y avoit dix filles assez agréables qui chantoient au son de certains instruments fort harmonieux. Dans le temps que l'on de[s]servit, deux personnes chargées de bouteilles ou fioles d'eau [de] roze en cassèrent au dessus de ma teste quatre ou cinq, ce qui me surprit et me mouilla beaucoup; c'est la maniere dont ils usent dans la fin de leurs repas. On fit la mesme chose au seigneur Cercam, qui se prist à rire quand il me vit surpris d'estre mouillé de la sorte.

Au sortir du repas, on m'apporta d'une eau odoriférante pour me laver la bouche, avec un grand vase que l'on mist entre le seigneur Cercam et moy, pour rejeter l'eau dont je m'estois lavé la bouche. On le laissa tousjours là pour servir de temps [en temps,] comme je vais dire.

Un quart d'heure après avoir mangé, on apporta un bassin remply d'areca et de bétel que le seigneur Cercam me présenta. Or led. bétel est une feuille ressemblant à la feuille de lilas, dans laquelle ils enveloppent de la noix d'areca coupée par fûilles et un peu de chaud esteinte faite de coquillages de mer. On maché cecy, et la première eau se jette dans le vase dont je viens de parler. Ensuite on continue de mascher et d'avaler le suc dud. areca et bestel jusqu'à ce que vous ne sentiez que du marc que vous jettez dans le susd. vase, et ainsi en reprenez tousjours. Il est certain que cela est fort stomachal, mais non pas délicieux à mascher.

On met tousjours le vase pour cracher parce que leurs tapis, qui sont fort beaux, seroient gastez ne pouvant pas cracher ailleurs que dessus, estants estendus dans toute la chambre. A la vérité il n'y a point d'autres meubles, si ce n'est un cabinet remply de vases de porcelaines de différentes couleurs.

Je m'estois tellement accoustumé à manger du bestel et areca que j'en mangeois autant qu'un Indien. Cela vous rend la bouche et les dents toutes rouges et l'estomach fort bon.

Quand je pris congé du seigneur Cercam, il m'arresta fort long temps, me demandant beaucoup de choses de la France, et dans ce temps on luy vint dire qu'un Hollandois estoit arrivé qui souhaitoit luy parler. Il fut fort aise de cette nouvelle et me fit dire en mesme temps par un Portugais qui estoit son truchement, qu'il souhaitoit que je demeurasse proche luy quand le Hollandois arriveroit, ce qui me fit aussi un fort grand plaisir. Dans le moment que l'on parloit de cela, on luy vint dire que le Hollandois estoit dans la cour, et qu'ayant entendu qu'il y avoit un officier françois prez de luy, il le prioit de trouver bon qu'il eust l'honneur de le saluer le lendemain. Luy, au contraire, luy envoya dire à l'instant qu'il luy faisoit plaisir de venir chez luy dans cette conjoncture. Ce n'estoit pas ce que demandoit le Hollandois, car il apportoit des présents, et le venoit prier en mesme temps de ne nous point assister et de ne nous point donner de retraite dans ses terres.

Le Hollandois entra et, en le saluant, l'asseura de l'amitié de Messieurs de la Compagnie, ses supérieurs, et qu'il apportoit de leur part un petit présent d'estoffe de leur pays. C'estoit une pièce d'escarlatte et de la toille. Il ne luy dist autre chose. Cercam le fit mettre à trois pas de moy, disant tout hault que les marchands nestoient point les gents de guerre, et qu'il scavoit fort bien la différence

de la nation françoise à la hollandoise, que les François estoient des peuples fort belliqueux et gouvernez par un puissant monarque, et qu'au contraire les Hollandois n'estoient que des marchands qui, occupants un petit espace de terre, le gouvernoient eux-mesmes, et qui s'estoient soustraits de la domination espagnolle.

Ce discours ne plut pas au Hollandois, auquel il ne pouvoit rien répliquer, et de plus il voyoit qu'il estoit pleinement informé de la vérité. Le Hollandois, qui s'appelloit Pitre, ne pouvant à cause de moy explicquer le subject de son voyage, estoit grandem^t gesné; aussi ne res'a[-t-il] pas long-temps, car une heure et demye fut tout le temps qu'il fut chez le seigneur Cercam, et avant que de sortir il luy dist que, puisque les Hollandois estoient voisins en Europe de la France, ils le seroient aux Indes, et que pour cet effect il nous donnoit le lieu d. Pondicery, afin d'y establir la nation. Il ne m'avoit point encore parlé de cela, et véritablem^t c'estoit l'endroit qui m'estoit propre à cause qu'il estoit sur la frontière du roy de Golconda, nostre ennemy, et la mer arrosoit cet endroit, qui est un petit village où la maison qui me fut donnée estoit assez agréable. Il y avoit deux grandes cours et un logis tout en terrasse, accompagné d'une grosse tour couverte en voulte de pierre et de brique.

A mon retour à Portonovo, je donnay advis à M^r de la Haye de l'establissem^t de Pondicéry que m'avoit donné le seigneur Cercam, et de tout ce qui s'estoit faict chez luy; je luy manday ce que c'estoit la situation. Aussitost ma lettre receue, il m'ordonna d'y aller. Ayant donc esté trois mois à Portonovo, j'en partis selon les ordres de Monsieur de la Haye et partis pour Pondicéry (1).

(1) Voici ce que, au mois de février 1673, on racontait à San Thomé sur la visite de Bellanger de Lespinay à Cercam Soudy et sur les relations de ce général avec les Hollandais. « J'ay appris du s^r Lortis que le mar-

J'arrivay à Pondicéry le 4^e febvrier 1672 (1), douze lieües plus nord que Portonovo, où j'ay demeuré jusque au 20^e septembre 1674.

Arrivée à Pondicéry, le 4 febvrier 1674 (2)

Estant donc arrivé à Pondicéry, je cerchay des gents propres pour les achapts que je voulois faire, et pour ce

chand More qui leur avoit vendu ce que dessus leur offrit aussy tout ce qui dépendoit de luy et son crédit, ni vouloit recevoir argent de ce qu'il avoit fourny, mais on l'obligea d'en prendre, tesmoignant estre bien aise que quelque occasion se présentat pour nous faire paroistre l'estime qu'il avoit pour les François. Cette bienveillance venoit de la part du seigneur Circansoudy, qui commande cette province sous les ordres du Roy de Viziapour, qui, depuis quatre mois, a succédé à la couronne par le deceds de son pair *(sic)* ; il fit offre, a ce que nous dit le s^r *(sic)* de Marchand (?) et de Lortis, de 3 ou 4000 hommes d'infanterie et de 700 chevaux pour faire la guerre aux Mores. Il envoya même chercher le s^r de Lespinay, garde de Mon^r de Lahaye qui réside aud. lieu pour luy faire ces offres, et luy dit de plus que les Hollandois luy avoit rendu visite et offert des présens considerables pourveu qu'il ne voullut point nous permettre le commerce sur ses terres, que nous n'estions que des volleurs qui ne vivions que de rapines, et qu'ils nous avoient chassés de Trinquemalle pour cella, que nous ne pouvions subsister en n^{re} pays, ce qui nous obligeoit a chercher nostre fortune dans les Indes ; de plus qu'ils le sommoient de tenir le traitté qu'ilz avoient fait ensemble, qui est de ne permettre le commerce sur ses terres a autre nation qu'a eux ; que, par cette raison, il ne nous devoit point recevoir. Il leurs fit responce, a ce que nous ont dit ces Mess^{rs}, que nous n'estions qu'une poignée de gens, quil s'estonnoit comme quoy eux, qui estoient sy puissans, nous apprehendoient tant, que cella luy donnoit encore meilleur opinion de nous, et qu'il falloit absolument que nous fussions sujets d'un grand Monarque ; que, auparavant que nous ne fussions arrivés en ces costes, ils ne s'estoient jammais mis en peine de luy parler n'y faire aucun present ; qu'a present il les remercioit, et que tout ce qu'il pourroit faire pour nous assister, il le feroit, non sullement de ses t'ouppes, mais encore de son credit. » (*Journal du Breton*, à la date du 5 février 1673. Arch. Marine, B¹ 5, fol. 590).

(1) Erreur de date du manuscrit, qui porte 1672 pour 1673.

(2) Même observation ; il faut lire ici 1673, et non 1674.

un bramin, secrétaire au seigneur Cercam, qui s'appelloit Vitelo-apagi-pandida, m'enseigna et me fit venir un gentil nommé Madena, qui avoit esté quinze ans à Madraspatam au service des Anglois. Or, led. Madena m'estant venu trouver, je luy fis entendre ce que je souhaitois de son service et à quoy il me pouvoit servir. C'estoit un homme d'esprit vif, intelligent et entendu en les choses que je luy demandois. Aussi me servit il fort bien, car en peu de temps il me fit venir, et à bon conte, tout ce que je luy demandois et surtout du salpestre, qui est le meilleur du monde cuit trois fois. Pour ce qui est du souffre, il ne vault pas grand chose n'estant nullement purifié et tout à fait terrestre et grossier.

Quand j'eus fait [pour] prez de neuf cent hommes, de la poudre, de la mesche, du salpestre, des boulets de canon, du ris en paille et blanc, Monsieur le directeur g[é]n[ér]al Baron, passa sur le vaisseau nommé le S^t Jean de Bayonne, venant de Suratte, qui scavoit que j'estois à Pondicéry. Je mis sur son vaisseau partie de tout ce que je viens de dire, et [il] partit incessamment pour S^t Thomé, où il donna de la joye à Mons^r de la Haye et à toute la garnizon; mais il pouvoit charger à Suratte des vivres en plus grande quantité qu'il n'avoit faict et apporter de l'argent, car la garnison estoit desjà rebutée de n'avoir point de secours, ny d'argent, ny de vivres.

C'est dans ce temps que la curiosité me porta à scavoir des nouvelles d'Europe, et s'il y avoit des vaisseaux partis de France pour nostre secours, et pour cela j'envoyai dans un village distant d'une demy lieüe pour avoir des gents qui scavent deviner ou, pour parler comme eux, m'espriter. Ils vinrent et me dirent qu'il leur falloit trois jours pour se préparer à me rendre raison de ce que je leur demandois.

Les trois jours passez, ils ne manquèrent de venir et

me dirent qu'il leur falloit un petit garçon, ou une petite fille qui fust pucelle. Ils en cherchèrent une et, pour ne pas manquer, la prirent fort jeune et me dirent que leur affaire se devoit faire la nuict et dans quelque lieu escarté. Pour cet effect, ils choisirent un pagode ruiné, dans le fond duquel ils firent apporter une table et un tapis, deux vaisseaux de cuivre fort larges et fort clairs, du ris, de l'encens et un reschault. Quand ils furent prests, ils m'envoyèrent demander si je souhaitois venir; j'y feus avec un vallet et un gentil nommé Madena pour m'expliquer ce qu'ils me diroient, car Cattel ne voulut y venir à cause du peché qu'il aurait creu commettre. Sitost que je feus entré, ils me dirent de quitter mon espée, ce que je ne voulus point faire. Ils m'assurèrent que je ne verrois pas tout ce qui se passeroit sans cela et que, pour voir quelque chose, il ne falloit point estre armé, ce que je ne voulus point leur accorder et vis ce néantmoins ce que je vais rapporter.

Sur la table qui estoit proche la muraille, il y avoit un de ces bassins graissé d'huile composée, qui estoit fort noire et reluisante. La petite fille estoit devant led. bassin, les yeux fort attachez à regarder. Derrière elle, il y avoit deux de ces devins qui regardoient et attendoient le temps pour voir ce qui devoit paroistre. A deux pas de là estoit un vieillard qui marmottoit assez bas et, de temps [en temps,] jettoit des poignées de ris dans l'air et sur le plancher, et ensuite encensoit. Cela me fit demander au gentil Madena ce que signifioient ces manières d'agir et de marmotter incessamment; il me respondit qu'il prioit leur Dieu de nous monstrier les choses qui arriveroient dans le bassin et que, s'il cessoit de prier, qu'il le batte-roit. A la vérité, cela me fit de la peine de rester là davantage, mais comme j'y estois venu à dessein de voir quelque chose, je voulus attendre. Dans ce temps, l'en-

fant qui regardoit m'advertit de regarder, et que un vaisseau qui avoit une flamme passoit. Je regardé sur ce bassin; je ne vis rien. Peu de temps après, je veis passer un de nos vaisseaux sur lequel estoit Mons^r Baron, directeur g[éné]r[al], qui, venant de Suratte, estoit à la coste de Malabar. Un moment après, je vis le mesme vaisseau mouiller devant Bombaye, ville à la mesme coste, app[artenan]t aux Anglois. On voyoit les Anglois sur la coste, qui attandoient la chaloupe françoise venir à terre, et ce qu'il y a de plus surprenant est que je cognoissois de nos gents sur le vaisseau. Toutes ces sortes de choses ne se voyoient que peu de temps et comme autant [d']objets que l'on passe devant les yeux, car si vous aviez regardé d'un aultre costé, vous n'auriez pas veu la suite de tout. Je leur demanday si ils pouvoient me faire voir des vaisseaux qui venoient de France, car c'estoit là mon principal but et ma plus grande curiosité; ils me dirent qu'il n'y en avoit point d'aultre que celui que je voyois, et le temps, par la suite, me fit cognoistre qu'ils dirent vray.

Je leur demanday s'ils ne pouvoient me faire voir nostre place assiégée; ils me dirent que je le (1) verrois dans un moment, et dans ce mesme temps il encensa, jetta une poignée du ris et dist quelq. parolles assez bas, et vis au mesme temps San Thomé, Mons^r le vice-roy sur le bastion de l'attaque, et la pluspart de la garnison que je cognoissois et distinguois de visage. Véritablement je fus surpris, et me contentay d'avoir veu cela, sans souhaitter en voir davantage, et sans la honte, je serois sorty dès le commencement^t.

(1) Sic dans le manuscrit.

Aussi, quand Mons^r Baron passa (1), je luy dis que je l'avois veu à la coste de Malabar et mouïller devant Bombaye. Il s'estonna de ce que je pouvois le sçavoir, veu que il avoit eu le vent favorable et qu'il n'avoit est[é] à Bombaye qun demy jour. Je luy racontay la manière dont je l'avois appris; il me pria de ne me point amuser à cela, et qu'il y avoit grande offence, veu que cela ne se faisoit que par le moyen du démon et que tous les Orientaulx se donnoient fort à cela. Quand il fut arrivé à St^t Thomé, il dist à Mons^r de la Haye ce que je luy avois raconté; en mesme temps il demanda à des Indiens qui estoient dans la place s'ils sçavoient cette science. Ils luy dirent qu'il y en avoit cinq ou six dans la ville qui luy feroient voir tout ce qu'il souhaiteroit, ce qu'il ne voulut, et leur deffendit de le jamais faire. Il m'escrivit qu'il n'estoit pas d'un chrestien de se servir de tels moyens pour satisfaire ma curiosité, et si pourtant je n'estois pas fort dévot (2).

(1) Ce passage prouve nettement que le fait raconté ici par de Lespinay se produisit avant la descente de Baron à Pondichéry dont il a été précédemment question.

(2) Il nous est assez difficile de faire le commentaire de cet intéressant récit; M. A. de Rochas, que nous avons consulté, nous a obligamment déclaré ne rien connaître de semblable dans l'Inde. Dans son travail sur *les Forces non définies (Mémoires de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher, t. XI, 2^e partie)*, il rappelle, p. 641, que, chez les Grecs, on s'hypnotisait en fixant un point brillant sur la surface d'une source, ou encore sur celle d'un miroir, et il cite le passage dans lequel Pausanias raconte comment on consultait l'oracle de Patraë près d'Œgira (VII, 21). Mais ce qui se rapproche le plus de la cérémonie décrite par Bellanger de Lespinay, c'est le passage suivant d'Ibn-Khaldoun. (*Prolégomènes de l'Histoire Universelle, dans les Notices et Extraits des manuscrits, t. XIX, 1862, p. 221, 225, 226*): « Ceux qui regardent les corps diaphanes, tels que les miroirs, les cuvettes remplies d'eau et les liquides..... appartiennent..... à la catégorie des devins..... Fixant leur regard sur un objet à superficie unie, ils le considèrent avec attention jusqu'à ce qu'ils y aperçoivent la

Estant donc résident à Pondicéry, lieu voisin à 10 lieues de la frontière du royaume de Golconda, nostre ennemy, je recevois fort souvent des lettres de Monsr le vice-roy (1) et, comme il souhaittoit d'entretenir et lier amitié fort estroite avec le seigneur Cêrcam, il me mandoit d'y aller de temps en temps. Aussi je luy fis scavoir que je ne pouvois pas respondre de tout ce qui pouvoit arriver à Pondicéry n'y estant point, veu que j'y laissois beaucoup d'argent, de la poudre, du ris, des boulets de canon, salpêtre, etc., et le priois d'envoyer quelqu'un pour m'aider et en qui je peusse me fier. Il m'envoya le sr Martin (2), qui avoit esté à Mazulipatam chef de contoir

chose qu'ils veulent annoncer. Quelques personnes croient que l'image aperçue de cette manière se dessine sur la surface du miroir; mais elles se trompent. Le devin regarde fixement cette surface jusqu'à ce qu'elle disparaisse et qu'un rideau, semblable à un brouillard, s'interpose entre lui et le miroir. Sur ce rideau se dessinent les choses qu'il désire apercevoir, et cela lui permet de donner des indications, soit affirmatives, soit négatives, sur ce que l'on désire savoir. Il raconte alors les perceptions telles qu'il les reçoit. Les devins, pendant qu'ils sont dans cet état, n'aperçoivent pas ce qui se voit réellement dans le miroir; c'est un autre mode de perception qui naît chez eux et qui s'opère, non pas au moyen de la vue, mais de l'âme » (Cité par M. de Rochas, *id.*, *ibid.*, p. 642-644).

(1) C'est ce que prouve la lecture des *Mémoires* inédits de François Martin, *passim*. De Lespinay ne cite malheureusement aucune de ces lettres.

(2) Suivant le *Journal* imprimé (t. II, p. 153), c'est le 13 janvier 1674 que François Martin, « Marchand pour la Compagnie », fut envoyé à Pondichéry « pour travailler à nous envoyer des vivres, et traiter avec les Grands, de façon qu'ils s'y puissent employer et n'y rien épargner ». — Les *Mémoires* de Martin confirment ces renseignements; l'auteur commence par y raconter comment, le 9 janvier 1674, M. de la Haye lui annonça « qu'il m'avoit choisy pour passer à Pondichery afin d'y executer les ordres quil me donneroit » (fol. 215); puis son départ définitif dans la journée du 13. « Enfin nous mouillâmes heureusement à Pondichery le 14 sur les quatre heures du soir; le

pour la Compagnie. (Na(1). Que Mazulipatam app[artien]t au roy de Golconda nostre eunemy, et quand il nous vit dans Saint Thomé, il chassa les marchands françois qui estoient à Mazulipatam et ailleurs, et arresta ce qu'il peut (2).

Led. Martin m'aida fort, qui est homme d'esprit et qui estoit aux Indes depuis huit ou dix ans (3). Comme j'avois aussi beaucoup de François, dont la plupart s'estoient sauvés d'un de nos vaisseaux eschoüé à la coste de-

vent sestoit renforcé dans la journée et la mer[était] rude. Un cattamaron vint à bord par où J'écrivis au sieur de Lespinay de nous envoyer des Masuris ou batteaux du pais pour débarquer. Je remarquay de loing que l'on estoit après à pousser ces bastimens à la mer, mais aussy qu'ils ne pouvoient pas passer les brisans. Je fis mettre pied à terre par un autre cattamaron quy nous vint au maistre de la barque, croiant quil feroit plus de diligence; cela fut sans effet. Le sieur de Lespinay mécrivit par un cattamaron quil menvoia quil falloit attendre au lendemain. J'aprehenday quelque coup de ven (*sic*) la nuit, le temps y estoit tout dispose. Je crû devoir me servir de cette commodité pour sauver les paquets, et quoy qu'il y eut du risque, je me jettay sur ces pieces de bois quy me menèrent heureusement à terre ou je fus au logis ou estoit le sieur de Lespinay, quy me receut le mieux qu'il put » (fol. 216).

(1) *Sic* dans le manuscrit.

(2) C'est le 16 janvier 1673 que le *Postillon* amena les marchands de Mazulipatam à Saint-Thomé; « le 16^e dud., rapporte un des journaux de bord du *Breton* (Arch. Marine, B⁴ 5, fol. 496), un flibot vint de Masulipatam et mouilla à la radd[e de] S^t Thomé où estoient embarqués les marchands et commis pour la Compagnie aud. comptoir et autres leurs domestiques en nombre de 25 hommes en tout, desquelz le sr François Martin, natif de Paris, estoit chef, etc. » Cf. les *Mémoires* de Martin lui-même, fol. 146-147 et 156.

(3) Martin avait débarqué à Surate avec M. de Faye le 12 mars 1669.

Sur sa biographie, v. les *Mémoires* de ce personnage (Arch. Nat., T.^r 1169¹) et un article récent de M. A. Fleury (*Ann. Ec. libre des Sc. Pol.*, 15 mai 1894, p. 289-309), article très faible d'ailleurs et dont l'auteur ignore l'existence des *Mémoires* inédits de François Martin.

vant Tranquebarre (1), place aux Danois, Monsieur de la Haye m'envoya un capucin, nommé le père Bernardin (2), qui devint extrême[me]ment libertin et qui cognoiss[an]t que je scavois toutes ses menées, déserta, et ne l'ay veu depuis, quoyque je l'aye faict chercher partout par ordre de Mons^r de la Haye et de le luy envoyer lié.

Dans ce mesme temps, deux capucins nommés Pères Ephraïm de Nevers et Zénom de Baugé, qui estoient aux Indes depuis 35 ans et pour lors à Madras, à demye lieüe de S^t Thomé, à la coste app[artenan]t aux Anglois en payant le tribut au roy de Golconda, soupçonnez de nous donner advis de tout ce qui se passoit (3), furent obligez de quitter et me vinrent trouver à Pondicéry et m'aidèrent autant qu'ils peurent à me faire trouver le capucin libertin, et cè d'autant plus que cela leur faisoit tort et à la nation. Ces deux pères vivoient en odeur de sainteté, et les Indiens même avoient du respect et vénération pour eux. Ils ne manquoient de rien, car les Anglois, dans la ville desquels ils demeuroient, leur donnoient ce dont ils avoient besoin. Ils instruisoient la jeunesse. Mais en ce pays ici, on ne voyoit pas beaucoup de gentils se convertir à la foy catholique et, dans tout le temps que j'ay esté à Pondicéry, je n'en a[i] veu que cinq se rendre, dont je

(1) Ce bâtiment était le Saint-Jean de Bayonne. Dans la première partie de ses *Mémoires*, de Lespinay a parlé de ce malheur et de la désertion projetée par une partie de l'équipage, désertion qu'il essaya sans succès d'empêcher (cf. Martin : *Mémoires*, loc. cit., fol. 209).

(2) Ce P. Bernardin, capucin, est le même qui a joué un peu plus tard un rôle important dans l'histoire de l'île Bourbon. Cf. Gûet : *Les Origines de l'île Bourbon*, p. 120-167.

(3) Au moins pour le P. Ephraïm de Nevers, ces soupçons semblent assez justifiés. Cf. ce qui a été dit plus haut, en note, de sa conduite vis à vis de M. de la Haye lors des préliminaires de la prise de San-Thomé.

fus parrain ; encore n'estoit-ce pas des principaux. Les Mahométans, où ils dominant, ne permettent pas que ceux de leur religion se convertissent, ny mesme que l'on presche contre la loy de Mahomet, mais souffrent que l'on presche contre la gentilité et que on les convertisse. Aussi de mesme les gentils sont bien aise où ils dominant qu'on fasse voir la fausseté de la loy de Mahomet, qui est fort estendüe dans toute l'Asie, et on ne voit point en ces quartiers la de Mahométans se faire Gentils, ny ceux-cy se faire Mahométans, et ont une grande aversion les uns pour les aultres.

Les Mahométans sont plus civils et sçavent mieux vivre que les Gentils, qui, outre leur idolatrie, se donnent à toutes l[es] sortes de superstitions, comme j'ay dit au commencement de mon Journal (1), et ne voudroient, pour quelque raison que ce fust, manger avec un aultre qui ne seroit Gentil. Mais les Mahométans sont plus affables, vous donnent à manger, mangeant des mesmes viandes que ceux qu'ils convient mangent, hors du porc et du vin pour brevage. Il n'y a que ces deux choses qu'ils ne veulent point, estants deffendues par la loy.

Le s^r Martin, comme j'ay dict cy dessus, estant tombé malade (2), je fus obligé de me servir d'un nommé Vota, qui escrivoit assez bien, libertin, mais fort agissant ; et comme je ne m'y fiois pas tout à fait, j'escrivis à Mons^r de la Haye de m'envoyer quelqu'un à cause de la maladie du s^r Martin. Il escrivit à Madras au gouverneur anglois, nommé Langorn, et le pria de luy faire le plaisir d'envoyer un billet inclus dans la lettre qu'il luy escrivoit au s^r Deltor, qui avoit esté soubz le s^r Martin au contoir de

(1) V, dans la première partie des *Mémoires*, ce que de Lespinay raconte des Banians.

(2) Erreur de Bellanger de Lespinay, qui n'a jamais parlé de cette maladie de Martin.

Masulipatam, qui, aussitost qu'il eut receu l'ordre de Monsr de la Haye, me vint trouver et m'ayda beaucoup (1). Dans ce mesme temps (2), j'eus l'ordre d'aller à Valegondapourou, petite ville où résidoit le seigneur Cercam, auquel je donnay l'argent de tout ce qu'il m'avoit donné, et me dist qu'il avoit eu advis de Suratte, par des marchands qui estoient venus de Perse, que le Roy avoit pris toute la Hollande (3). Cela ne contribua pas peu à le mettre fortem^t dans nos interrestz et à augmenter l'amitié qu'il avoit pour la nation, et dans ce mesme temps beut à la santé du Roy et me donna une porcelaine d'une couleur verdastre (4) qu'il me dist estre de telle qualité

(1) Deltor ne fut évidemment considéré que comme un sous-ordre, car Martin dit dans ses *Mémoires* (fol. 241) : « L'on receut le 26 [mai 1674] des lettres de Pondichery. Monsieur de la Haye y..... adjoutoit quil avoit avis que les RR. PP. capucins de Madras et le sieur Deltor devoient aller a Pondichery. Il nous ordonnoit de ne leur rien communiquer des affaires ny de donner dans leur avis ».

(2) Si nous nous en rapportons au journal de bord du *Breton*, écrit au jour le jour, il y aurait ici confusion dans les souvenirs de Bellanger de Lespinay, et ce voyage à Valegondapourou aurait eu lieu au mois de mars 1673 et non en mai 1674.

(3) C'était l'écho des événements de la guerre de Hollande pendant l'année 1672.

(4) Cf. le second journal du *Breton* : « Le 15 dud. [mois de mars 1673], Monsr de la Haye receut une lettre du sr de Lespiné, résident à Pondichery, par laquelle il luy mandoit que le seigneur Circan Soudy, nostre unique ami dans cette coste, avoit fait des feux de joye sur la nouvelle qu'il avoit reccu des conquestes de n^{re} Roy en Europe, que le roy de Golkonda luy avoit envoyé un exprès pour le prier de ne pas nous assister puisque nous estions ses ennemis, et quil avoit fait responce que de s'en empecher il ne pouvoit, nous ayant promis son amitié et de nous assister en tout ce qu'il pourroit ; quil avoit beaucoup d'estime pour la nation françoise parce qu'ils estoient très bons soldats et gens sans dissimulation ; qu'au contraire d. ses soldats, armes et munitions, nous en disposerions lorsque bon nous sembleroit. Pour luy faire connoître la bienveillance quil a pour nous,

que, quand on mettoit du poison dedans, il n'auroit plus de force. Cela est fort estimé dans tous les pays orientaux, à cause qu'ils s'adonnent fort aux poisons, sur tout les femmes; de là vint aussi la loy dans les estats du Grand Mogol, que les femmes se devoient brusler quand leur mary estoit mort, comme j'ay desjà dict.

A mon retour, j'appris que les Hollandois avoient chargé deux chameaux et un éléphant de toiles et d'escarlatte pour porter à leur armée devant S^t Thomé. J'attendis qu'ils fussent prests d'entrer dans les terres du roy de Golconda et leur enlevé chameaux et leur éléphant chargez. Ils eurent recours au seigneur Cercam qui m'escrivit et me pria de leur rendre le tout, ce que je fis pour deux sortes de raisons. La première, de ce que je leur avois pris cela estants encore dans les terres du roy de Viziapour, et la seconde, de ce que, honnestement, je ne pouvois pas refuzer le seigneur Cercam qui nous obligeoit tous les jours et le seul de qui nous eu[m]es de grands services (1).

Je donnay advis à Mons^r de la Haye de tout ce qui s'estoit passé, et il m'advoua de tout et me manda de le se-

et en tesmoignage, [il] envoya un présent aud. sieur Despiné en présence de l'envoyé du roy de Golkonda » (Arch. Marine, Campagnes, B⁴ 4, fol. 511). — V. encore les *Mémoires* de Martin, à la même date : « Lon aprit le mesme jour par des lettres que lon reçeut de Pondichery que le roy de Golconde avoit envoyé faire des plaintes à Chircan Loudy de ce quil assistoit les Francois et que ce seigneur y avoit répondu quil estoit serviteur de ce prince, mais quil estoit aussy amy de nostre nation et qu'il ne nous refuseroit jamais les services que nous luy demanderions et quil nous pouroit donner. » (Arch. Nat., T⁴ 4169¹, fol. 167-168).

(1) Les *Mémoires* de François Martin, *passim*, sont là pour attester la parfaite exactitude de ce que dit Bellanger de Lespinay dans ce membre de phrase.

courir par le moyen du seigneur Cercam (1) et que, si son fils vouloit venir avec quinze mil hommes par terre. il y avoit lieu de battre les ennemis, et que dans ce temps il iroit au devant luy, ce que il ne voulut faire, s'excusant d'une telle entreprise, veu que son père estant g[é]n[ér]al du roy de Viziapour, il ne pouvoit pas de son chef aller avec une armée dans les terres d'un roy voisin, à moins que de vouloir rompre tout-à fait (2). Il avoit grande raison d'en agir de mesme, et nous aussi, qui estions pressez, nous nous servions de tous moyens. J'escrivis et envoyé la responce du seigneur Cercam à Mons^r de la Haye, qui me renvoya le mesme patemar ou messenger. Mais à deux lieües de la place, il fut pris par les Hollandois qui le firent embarquer sur un de leurs vaisseaux, et ne fut rendu qu'après la prise de la place. Il m'avoit servy longtemps; je n'avois point de voye plus seure que la sienne pour escrire à Mons^r de la Haye, et en diligence.

(1) V. l'analyse que François Martin donne de cette lettre dans ses *Mémoires*: « Monsieur de la Haye écrivit encore le 22 à Pondichery. Il donnoit des ordres au sieur de Lespinay de tacher à porter le seigneur Chircan de nous envoyer les 500 chevaux que lon luy avoit demandé; lon reiteroit les offres avantageuses que lon faisoit à ce seigneur » (Arch. Nat., T^r 1169 ¹, fol. 208).

(2) Cf. les *Mémoires* de Martin, à la date du 27 novembre 1673 : « Lon receut le 27, des lettres du sieur de Lespinay sur la visite quil avoit rendue à Chircam Loudy. Il marquoit quil avoit trouvé ce seigneur disposé à marcher contre le naïque de Maduré contre quy il avoit guerre. Cette expédition luy servoit d'excuse sur la proposition du sieur de Lespinay. Il déclara aussy quil ne pouvoit point faire les avances pour le secours de Saint Thomé que Monsieur de la Haye luy demandoit, quil ne pouvoit pas laisser la province dégarnie de troupes, quil en falloit lever de nouvelles, et quil estoit prest à tout moiennant que lon luy envoie (sic) de l'argent » (loc. cit., fol. 209). — De ce passage des *Mémoires* de Martin, il ressort nettement que Bellanger de Lespinay fit en 1673 deux voyages à Valeyondapourou, l'un en mars et l'autre en novembre, chose qu'il n'indique pas dans son propre récit.

Le 1^{er} juillet 1673, la place étant déjà pressée, Monsieur de la Haye vint à Pondicéry. J'étois lors à demye lieüe dans les terres; jentendis tirer un coup de canon. On me vint dire en peu de temps qu'il y avoit un navire françois mouillé à demye lieue de la coste. J'y viens en diligence et fais le signal que j'avois ordre de faire en pareil cas. Mons^r de la Haye vint à terre où, après [avoir] esté deux heures, se rembarqua, et luy envoyay en diligence quinze milliers de poudre et de la mesche avec quelq[ue]s soldats, ne voulant pas prendre tout ce q. j'avois, à cause que les vivres n'estoient pas en quantité dans la place assiégée (1). Il ne voulut pas permettre que je retournasse à cause qu'il me trouvoit nécess[ai]re à Pondicéry. Enfin, pour ne pas estre long à rapporter tout ce qui se passa pendant le long séjour (2) que je feis à Pondicéry et lieux circonvoisins (3), la place ne pouvant tenir davantage faute de vivres (4), Mons^r de la Haye m'escrivit par terre et, étant demeuré d'accord avec les Hollandois qu'ils me viendroient prendre, il leur donna une lettre pour moy qu'ils m'apportèrent le 20 septembre et, selon les ordres de Mons^r de la Haye, je m'embarquay sur led. vaisseau et le lendemain à six

(1) Cf., sur cette visite de M. de la Haye à Pondichéry, la première partie des *Mémoires* de notre auteur.

(2) De Lespinay partit en effet de San Thomé pour Porto-Novo au début de novembre 1672, et resta dans le pays avoisinant jusqu'au moment de la reddition de la place, au milieu de septembre 1674.

(3) Les *Mémoires* de Martin nous apprennent, en effet, que Bellanger de Lespinay alla plusieurs fois à Porto-Novo, à Valegondapourou, à Gondelour.

(4) On a eu plus de détails sur ce point dans la première partie des *Mémoires* de Bellanger de Lespinay. Ces détails expliquent le début de la lettre de Baron au Roi, en date du 19 septembre 1674 : « La nécessité a contraint M. de la Haye de capituler avec les Holl[andai]s » (Arch. Col., Cⁿ 4, fol. 182).

heures du soir, je fus devant S^t Thomé, et me mirent d'abord dans leur admirai, où je fus jusqu'au lendemain midy que l'admirai hollandois me donna un billet de Mons^r de la Haye. Led. Hollandois me donna un passeport, et me fit mener dans leur camp où je trouvay de nos Francois en ostage. Le major me donna un aultre passeport pour me rendre à la ville de S^t Thomé, où j'eus l'honneur de saluer M^r de la Haye, qui me dist d'aller voir Mons^r Baron, directeur g[éné]ral, auquel je donnay des lettres que j'avais receues p[ou]r luy.

Le lendemain matin, on embarqua tous nos coffres, et le 24^e septembre 1674 nous nous embarquasmes pour revenir en France, n'ayants pas un seul de tous nos vaisseaux, les Hollandois nous en ayant donné deux par composition, sçavoir le Velzer et le Ramequin.

En partant de S^t Thomé, nous nous embarquasmes 530 hommes (1) et laissasmes à Mons^r le directeur général Baron 80 hommes, et moy je laissai tant à Portonovo qu'à Pondicéry vingt-et-un hommes, duquel nombre estoit le s^r Vesron, cap^{te} de la Diligente (2), auquel j'envoyay un ordre de Mons^r de la Haye pour suivre tout ce que luy diroit Mons^r Baron, directeur g[éné]ral (3).

Les deux derniers de nos vaisseaux que nous avons perdus estoient le Flamant et le Brethon. Le Flamant, commandé par M^r de Machault, fut pris à Bengalle par

(1) Sur ce point et sur ce qui suit, se reporter à la première partie des Mémoires de Bellanger de Lespinay et aux annotations qui l'accompagnent.

(2) Veron était arrivé le 1^{er} mai 1674 à Pondichery avec 15 de ses gens pour défendre contre une attaque redoutée des « gens de Gingly » les François y résidants (Martin : *Mémoires*, loc. cit, fol. 239).

(3) Il est fâcheux que Bellanger de Lespinay n'ait pas mentionné ici François Martin, qui resta à Pondichéry avec six hommes, comme il le dit lui-même dans ses Mémoires (Arch. Nat., T^r 1169¹, fol. 253).

trois vaisseaux hollandois ; la pluspart de l'esquipage françois estoit à terre à se divertir, et par la negligence et imprudence du sr de Machault, qui avoit esté adverty par le gouvernr d'Ougouly, proche de Bengalle. Led. endroit est à une des emboucheures du Gange, gros fleuve (1).

Le navire Brethon (2) fut perdu à la coste de S^t Thomé par un mauvais temps, s'estant ouvert, estant sur les anchres. Il y avoit 147 hommes, et il s'en perdit 86. Il estoit armé de 52 pièces de canon, dont 26 estoient de fonte (3).

Ainsi nous avons laissé par composition, la place de S^t Thomé aux Hollandois le 23 septembre 1674, et avons laissé dedans 95 pièces de canon montées, dont il y avoit 57 de fonte, six desquelles estoient de 24 livres de balle, et 38 de fer. Il y en avoit encore 40 de fer qui estoient au bord de la mer sans affusts, le tout faisant 135 pièces de canon.

(1) Hougli est une cité de la banlieue de Calcutta, située en amont de Chandernagor sur l'Hougly. Fondée en 1547 par les Portugais, elle reçut en 1642 des Anglais et fut dès lors un de leurs points d'occupation. — Sur la position de cette ville, v. E. Reclus : *Nouv. Géog. Univ.*, t. VIII, pl. II.

(2) En marge du début de ce paragraphe, on lit la date suivante : « 1^{er} may 1674 ».

(3) Sur la perte du Flamand et sur celle du Breton, cf. la première partie des Mémoires de Bellanger de Lespinay.

CHRONIQUE

Eloge de Ronsard en 1896

Dans la séance publique annuelle du 22 novembre 1894, M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, après avoir rendu compte du concours pour le prix d'éloquence dont le sujet était l'*Eloge de M^{me} Sand* « un auteur qu'on ne lit plus » a continué ainsi :

« Moins heureux que M^{me} Sand, un des plus grands poètes du seizième siècle, le plus grand peut-être, celui qui, de son vivant, avait le plus connu la gloire, celui que, dans sa tombe, quatre vers de Boileau avaient le plus cruellement condamné, Ronsard, Pierre de Ronsard, aura plus longtemps attendu qu'un hommage tardif honorât enfin sa mémoire. Il semblait oublié dans l'ombre, quand tout à coup par un reflux de la fortune, par un retour de cet *heureux destin* qu'il avait eu *pour un temps*, au dire de Boileau lui-même, nous l'avons vu replacé, par une brillante génération de poètes, à la tête de leur jeune et nouvelle école.

« Déjà, Messieurs, en 1872, l'Académie qui aime toutes les gloires, anciennes et nouvelles, chargeait l'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier, si digne de ce choix, d'aller saluer pour elle la statue qu'élevait alors à son grand poète la ville de Vendôme, doublement fière, après trois cents ans, de l'avoir vu naître.... et renaître.

Aujourd'hui, complétant son œuvre, l'Académie donne *Ronsard* comme sujet du prochain concours d'éloquence dont le prix sera décerné en 1896. »

Léon Palustre

M. le Président de la Société Archéologique du Vendômois a reçu la lettre de part suivante :

« Le Directeur et le Conseil de la Société française d'Archéologie, ont la douleur de vous faire part de la mort de MONSIEUR LÉON PALUSTRE, Directeur honoraire de la Société française d'Archéologie, Président de la Société Archéologique de Touraine, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'instruction publique etc. etc., décédé à Saint-Symphorien-les-Tours, le 26 octobre 1894, dans sa cinquante-septième année. »

L'enterrement de M. Léon Palustre, a eu lieu le dimanche 28 octobre 1894, dans l'église de Saint-Symphorien, au milieu d'une nombreuse affluence d'amis et de délégations scientifiques, venus de toutes parts pour conduire à sa dernière demeure celui qui avait su si bien mettre en relief l'art français des temps passés.

Au cimetière, deux discours ont été prononcés sur sa tombe. L'un par M. le comte de Marsy, directeur actuel de la Société française d'Archéologie ; l'autre par M. Faye, vice-président de la Société Archéologique de Touraine.

Né à Saivre (Deux-Sèvres) en 1838, il était devenu tourangeau par son mariage et c'est à Tours qu'il a vécu sa vie de savant.

On n'a pas oublié la belle exposition et l'Art rétrospectif qu'il avait organisée avec le concours de la Société des Amis des Arts de Tours dans l'ancienne église Saint-François, en mai 1890 et les brillantes conférences qu'il y faisait sur l'art français de la Renaissance.

Son œuvre capitale est en effet, *la Renaissance en France* (1) splendide ouvrage qui malheureusement reste inachevé.

Pendent opera interrupta.

Après le savant qui disparaît, c'est sa bibliothèque qui va être dispersée au feu des enchères. Nous venons de recevoir le « catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. Léon Palustre. Tours, librairie Mismague,

(1) *La Renaissance en France*, avec illustrations ; Paris, Quantin ; in-folio. L'ouvrage paraît par livraisons depuis 1879.

dont la vente aura lieu le dimanche 16 décembre 1894 et jours suivants, au domicile de M. Palustre, à Saint-Symphorien (Tours) ».

On y trouvera l'inventaire d'une très riche collection d'ouvrages sur l'archéologie. La bibliothèque d'un savant est le reflet de son âme.

La 19^e réunion annuelle des Sociétés des Beaux-Arts des départements aura lieu à Paris le 16 avril 1895. La séance générale est fixée au 20 août.

Les manuscrits seront reçus à la direction des Beaux-Arts, rue de Valois n° 3, jusqu'au 10 février inclusivement.

E. N.

TABLE

Séance du 11 Janvier 1894

Liste des Membres présents.	Page 5
Liste des Membres admis depuis la séance d'octobre 1893.	6
Comptes de l'année 1893.	6
Budget de 1894.	8
Bibliographie.	9
Discours de M. de Rochambeau.	11
Installation des membres du Bureau pour 1894.	14
Discours de M. de Saint-Venant.	14
<i>A propos d'inventaires mobiliers dans quelques châteaux du Perche, aux XVI^e et XVII^e siècles, par M. de Saint-Venant.</i>	17
<i>Templiers et Hospitaliers dans le Vendomois, chartes inédites, par M. l'abbé Métais</i>	47
<i>Mémoires de M. Bellanger de Lespinay, Vendomois, sur son Voyage aux Indes Orientales, 1670-1675, par M. H. Froidevaux, professeur d'Histoire au Lycée de Vendôme (suite).</i>	61
<i>Chronique.</i>	84

Séance du 12 Avril 1894

Liste des Membres présents	85
Liste des Membres admis depuis la séance de janvier 1894.	86
Description sommaire des objets entrés au Musée.	86
<i>Templiers et Hospitaliers dans le Vendomois, pièces justificatives, par M. Métais</i>	93
<i>Mémoires de M. Bellanger de Lespinay, Vendomois, sur son Voyage aux Indes Orientales, 1670-1675, par M. H. Froidevaux, professeur d'Histoire au Lycée de Vendôme (suite).</i>	Page 109
<i>Saint Sixte et la Bénédiction des Raisins, par M. Métais</i>	138
<i>Note sur la Seigneurie de Landes, en 1666, recueillies par M. Alcide Couette, membre de plusieurs Sociétés littéraires.</i>	153

Séance du 12 Juillet 1894

Liste des Membres présents	165
Liste des Membres admis depuis la séance d'Avril 1894	166
Description sommaire des objets entrés au Musée.	166
<i>Rapport sur une Excursion Archéologique à Pray</i> , par M. R. de Saint-Venant	172
<i>Mémoires de M. Bellanger de Lespinay, Vendomois, sur son Voyage aux Indes Orientales, 1670-1675</i> , par M. H. Froidevaux, professeur d'Histoire au Lycée de Vendôme (suite)	189
<i>Les Chauffeurs dans le Perche (1795)</i> , par M. Alexandre, Juge de Paix à Mondoubleau.	224
<i>Chrysanthèmes</i> , par M. A. Augereau	229
<i>Chronique</i>	230

Séance du 11 Octobre 1894

Liste des membres présents.	231
Liste des membres admis depuis la séance de Juillet. . . .	232
Description sommaire des objets entrés au Musée.	232
<i>Jacques Doremet</i> , Vendômois, note biographique.	237
<i>Souvenir du Collège de Vendôme</i>	239
<i>Notes Généalogiques sur Marie Dubois, de Couture</i> , par M. Ma- lardier	245
<i>Le Climat de Vendôme</i> , par M. E. Nouel.	259
<i>Mémoires de M. Bellanger de Lespinay, Vendomois, sur son Voyage aux Indes Orientales, 1670-1675</i> , par M. H. Froidevaux, professeur d'Histoire au Lycée de Vendôme (suite)	278
<i>Chronique</i>	298
<i>Table des Matières</i>	301

Le Gérant, Ch. HUET.

Princeton University Library



32101 063571614

Vol. 33
que, scien
, Vendôme.

~~Forrester~~
ANNEX
~~Summer 1984~~

